

EUROPE(S)

sciences humaines
et sociales

ALPHONSE DUPRONT : DE LA ROUMANIE

Textes, suivis d'une correspondance avec
Emil Cioran, Mircea Eliade et Eugène Ionesco

Édition critique et introduction
Stefan Lemny

inalco
PRESSES

Alphonse Dupront : De la Roumanie

Textes suivis d'une correspondance avec Emil Cioran, Mircea Eliade et Eugène Ionesco
Stefan Lemny (éd.)

DOI : 10.4000/books.pressesinalco.47188
Éditeur : Presses de l'Inalco
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2023
Date de mise en ligne : 13 septembre 2023
Collection : EuropeS
EAN électronique : 9782858314294



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 12 septembre 2023
EAN (Édition imprimée) : 9782858314287
Nombre de pages : 342

Référence électronique

LEMNY, Stefan (dir.). *Alphonse Dupront : De la Roumanie : Textes suivis d'une correspondance avec Emil Cioran, Mircea Eliade et Eugène Ionesco*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Presses de l'Inalco, 2023 (généré le 03 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesinalco/47188>>. ISBN : 9782858314294. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesinalco.47188>.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

RÉSUMÉS

La passion pour la Roumanie est une dimension méconnue de la personnalité d'Alphonse Dupront (1905-1990), historien des sensibilités collectives et anthropologue du sacré, dont la thèse, *Le Mythe de croisade* (1956), a fait date dans l'historiographie française. Cette passion est née alors qu'il était à la tête de l'Institut français de Bucarest, entre 1932 et 1940, et l'a accompagné pendant la prodigieuse carrière scientifique qu'il a poursuivie en France, à l'université de Montpellier, puis à la Sorbonne.

Éparpillés dans des publications peu accessibles ou totalement inédits, les textes réunis pour la première fois dans ce volume sont un témoignage révélateur de son regard clairvoyant sur l'histoire et les réalités roumaines, dans la continuité d'un Michelet ou d'un Quinet. Ce volume, introduit par une conséquente étude sur le volet roumain de la biographie intellectuelle de Dupront, contient aussi sa correspondance avec Cioran, Ionesco et Eliade, qu'il a soutenus lors de leur difficile installation en France.

STEFAN LEMNY (ÉD.)

Stefan Lemny est docteur de l'EHESS et spécialiste de l'histoire culturelle. Il a notamment publié *Les Cantemir : l'aventure européenne d'une famille princière au XVIII^e siècle* (Paris, Complexe, 2009) et *Emmanuel Le Roy Ladurie : une vie face à l'histoire* (Paris, Hermann, 2018).

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage a été réalisé par les Presses de l'Inalco avec Métopes (Méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI), chaîne d'édition numérique développée par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

**ALPHONSE DUPRONT :
DE LA ROUMANIE**

**TEXTES SUIVIS D'UNE CORRESPONDANCE AVEC
EMIL CIORAN, EUGÈNE IONESCO ET MIRCEA ELIADE**

Collection

Europe(s)

Direction de collection

Daniel Baric, Bruno Drweski, Catherine Géry, Catherine Servant

Expertise

Cet ouvrage a été évalué en double aveugle

Édition et mise en pages

Lactitia Mussard

Illustration de couverture

La Roumanie révolutionnaire, Constantin Daniel Rosenthal, 1850, tableau conservé au Musée national d'art de Roumanie, Bucarest ; domaine public (image sous licence CC0 sur Wikimedia Commons).

Licence

CC BY-NC-ND 4.0

Commercialisation

Distribution DILISCO

Diffusion AFPU-D

Cet ouvrage a été réalisé par les Presses de l'Inalco avec Métopes (Méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI), chaîne d'édition numérique développée par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Dépôt légal par les Presses de l'Inalco en septembre 2023

Presses de l'Inalco

2 rue de Lille

75007 Paris

ISBN : 978-2-85831-428-7

ISSN : 2494-9043

ALPHONSE DUPRONT : DE LA ROUMANIE

TEXTES SUIVIS D'UNE CORRESPONDANCE AVEC
EMIL CIORAN, MIRCEA ELIADE ET EUGÈNE IONESCO

Édition critique et introduction

Stefan LEMNY

inalco

PRESSES

SOMMAIRE

Remerciements	7
Note sur l'édition	9
Introduction	
<i>Alphonse Dupront et la Roumanie : pour l'histoire d'une amitié</i>	11

ARTICLES, ALLOCUTIONS, CONFÉRENCES

L'Institut français de hautes études en Roumanie	83
« Un très jeune jubilé »	
<i>Dixième anniversaire de l'Institut français de hautes études en Roumanie (1924-1934)</i>	91
D'une politique de rayonnement français à l'étranger	103
Enseigner l'histoire de France aux pays de l'Est	135
Le nouveau cabinet roumain	143
Définitions de la Roumanie	149
La situation politique en Roumanie	157
Où va la Roumanie ?	165
Après la dictature du roi Carol	175
Paul Montel, « pèlerin de la Roumanie »	183
Un geste d'amitié	
<i>Dotation de livres à l'université de Iași</i>	187
Journées révolutionnaires	
<i>Bucarest, 22 janvier 1941</i>	191
Aux amis roumains	
<i>Un message radiodiffusé à l'aube de Noël 1956</i>	195
Mihail Sebastian	
« Il vivait notre langue, comme son souffle propre »	197

Mihai Eminescu	
« <i>Une marche à la paix</i> »	199
« La très longue geste d'âme » de l'Indépendance roumaine	205
La triple continuité d'un acte	215
Roumanie – « les apparences du paradoxe »	217

CORRESPONDANCE AVEC EMIL CIORAN, MIRCEA ELIADE ET EUGÈNE IONESCO

Emil M. Cioran	223
Mircea Eliade	243
Eugène Ionesco	273

DOCUMENTS DIVERS

Rapport du directeur de l'Institut français sur la publication éventuelle par les soins de cet Institut d'un volume consacré à la Roumanie	285
Note pour un programme de rayonnement artistique français en Roumanie pour l'année 1940	293
Le devoir d'un geste de la France	297
Notes sur des étudiants roumains en France	299
Un témoignage	301
Bibliographie	309
Index des noms propres	333
Table des illustrations	341

REMERCIEMENTS

L'idée de cet ouvrage est née après avoir pris connaissance des archives d'Alphonse Dupront sur la Roumanie, généreusement mises à ma disposition par son épouse, Madame Monique Dupront. Elle m'a accordé son précieux concours tout au long de l'élaboration du projet, notamment dans la révision attentive des textes et dans le décryptage de certains passages du manuscrit. J'exprime ici toute ma reconnaissance à son égard.

Je suis particulièrement reconnaissant à Madame Marie-France Ionesco et à Monsieur Sorin Alexandrescu, ainsi qu'à la présidence du Centre national du livre d'avoir donné leur accord pour la reproduction de la correspondance entre Alphonse Dupront et les trois grands intellectuels d'origine roumaine : Eugène Ionesco, Mircea Eliade et Emil Cioran.

Je remercie mon épouse Doïna Lemny et mon amie Cristina Ion (Bibliothèque nationale de France) qui ont consacré beaucoup de leur temps à la relecture de l'introduction et des notes du texte et de la correspondance.

Je remercie tous ceux qui, avec générosité et discrétion, m'ont accordé leur aide d'une manière plus ponctuelle, en me signalant des informations éparses ou des sources inédites : Matei Cazacu, Dan Dana, Marian Hariuc, Florea Ioncioaia, Mădălina Lascu, Andrei Pippidi, Cristina Preutu, Tudor Răţoi et Ionuţ Teianu.

Enfin, la publication de ce volume n'aurait pas été possible sans l'intérêt qu'il a trouvé auprès du comité des Presses de l'Inalco et de sa directrice scientifique, Marie Vrinat-Nikolov. Je les remercie d'avoir accepté de se lancer dans cette aventure éditoriale. J'exprime ma gratitude à Daniel Baric pour ses conseils et sa confiance, qui m'ont permis de surmonter quelques moments d'incertitude, ainsi qu'à Laetitia Mussard, pour son laborieux travail rédactionnel.

NOTE SUR L'ÉDITION

La présente édition propose un recueil de tous les écrits d'Alphonse Dupront sur des thèmes roumains, des écrits éparpillés, pour la moitié dans des publications anciennes ou difficilement consultables, et des écrits inédits, pour l'autre moitié. Ces derniers proviennent du fonds d'archives de l'historien, déposées à la bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines de l'École normale supérieure de Paris, cité sous la forme : fonds Alphonse Dupront. Ainsi réunis, ces textes éclairent une facette peu connue de la création d'un des plus prestigieux historiens français contemporains et permettent de mieux apprécier la profondeur et la finesse de ses réflexions, ainsi que sa passion et son amitié pour la Roumanie. Pour le titre de ce volume, *De la Roumanie*, nous avons choisi l'expression envisagée par Dupront dans le brouillon d'un projet d'ouvrage qu'il devait coordonner et publier à l'occasion de la participation de la Roumanie à l'Exposition internationale de Paris, en 1937¹.

L'édition ne contient donc pas les textes de Dupront sur d'autres sujets, même s'ils ont été rédigés ou publiés en Roumanie². L'article « D'une politique de rayonnement français à l'étranger », paru dans *L'Europe nouvelle* (1936), fait exception à cette règle : il a été retenu en raison de l'analyse plus générale de la conception que Dupront se faisait de la diplomatie culturelle française, qui l'a guidé constamment pendant sa mission en Roumanie.

Les chroniques sur l'actualité politique roumaine publiées sous des pseudonymes dans *L'Europe nouvelle* exigent également quelques explications. Si sa paternité est clairement établie pour deux articles, « La Situation politique en Roumanie » (dans le numéro du 4 septembre 1937) et « Où va la Roumanie ? » (22 janvier 1938), signés Pierre Noël – pseudonyme qu'il avait confirmé –, elle est problématique pour deux autres titres : « Le Nouveau cabinet roumain » (19 septembre 1936), signé « Daniel Dupin » et « Après la dictature du roi Carol » (26 mars 1938), signé « D. ». Certains arguments plaident en sa faveur : les mentions qu'on trouve dans sa correspondance avec la directrice de la revue, Madeleine Le Verrie, les perspectives similaires d'analyse et leur proximité stylistique³. Mais ces arguments n'écarteront pas des doutes.

1. Voir dans ce volume, « Rapport du directeur de l'Institut français sur la publication éventuelle par les soins de cet Institut d'un volume consacré à la Roumanie ».

2. Voir la note 21 de l'introduction ; DUPRONT, 1959a ; DUPRONT, 1970c.

3. Pour une analyse plus détaillée, voir LEMNY, 2020.

Si, malgré tout, nous avons repris ces articles, c'est en bonne partie pour offrir une image d'ensemble cohérente de l'évolution politique de la Roumanie des années 1930.

Une deuxième partie du volume présente la correspondance, pour l'essentiel inédite, avec les deux écrivains d'origine roumaine les plus connus pour leur place dans la culture française, Cioran et Ionesco, ainsi qu'avec l'historien des religions Mircea Eliade. Le plus grand nombre de ces lettres se trouvent dans le fonds Alphonse Dupront, les autres, dans le fonds Cioran de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris). Nous n'avons donc pas publié sa correspondance avec tous les Roumains de l'exil ou de Roumanie, moins connus en France. C'est le cas notamment des lettres d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, journaliste exilé aux États-Unis, auquel il a livré de riches souvenirs sur son activité de directeur de l'Institut français de Bucarest, lui précisant par ailleurs ses réticences quant à sa « publication éventuelle ». Cette correspondance a été néanmoins restituée ultérieurement sous la forme d'« un document composite » par la Société des amis d'Alphonse Dupront intitulé : « Années roumaines, 1932-1941, un "morceau de mémoire"⁴ » et a constitué l'objet d'une publication à partir des archives de Liviu Floda⁵.

La dernière partie de ce recueil contient d'autres documents – rapports, projets ou brouillons – susceptibles d'enrichir l'image de l'activité de Dupront en Roumanie ou de sa contribution ultérieure pour promouvoir les relations intellectuelles et d'amitié franco-roumaines.

Les titres de la plupart des textes réunis ici, notamment quand ils manquaient dans l'original, ont été forgés par nos soins à partir d'une expression tirée de leur contenu, tel que nous l'avons indiqué le cas échéant. Les notes de bas de page nous appartiennent, sauf mention contraire. Le texte des articles, des lettres et des autres documents respecte leur forme d'origine, notre intervention se limitant à adapter légèrement la mise en forme.

4. DUPRONT, 1994a.

5. PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018.

INTRODUCTION

Alphonse Dupront et la Roumanie : pour l'histoire d'une amitié

Rares sont les grands historiens français qui ont cultivé une amitié aussi profonde pour la Roumanie qu'Alphonse Dupront. Jules Michelet et Edgar Quinet, proches des révolutionnaires roumains présents à Paris en 1848 et auteurs de quelques écrits sur le passé de ce pays sont parmi ses précurseurs les plus illustres¹. Au XX^e siècle, les relations franco-roumaines connaissent un nouvel essor, renforcées par la bonne coopération entre les deux pays pendant la Grande Guerre et lors des négociations des traités de paix. Dans l'entre-deux-guerres, ce dialogue s'inscrit dans un nouveau cadre institutionnel grâce à l'Institut français des hautes études en Roumanie, fondé en 1924 et dirigé entre 1932 et 1940 par Alphonse Dupront qui se trouve alors au début de son activité professionnelle. Cette première expérience le captive au point de le marquer pour la vie. Pourtant, à la différence de ses prédécesseurs, sa passion roumaine est moins connue, que ce soit en Roumanie, où son œuvre n'a pas été traduite, ou en France.

L'étude de cet aspect dispose cependant d'une base solide, grâce aux travaux d'André Godin : la monographie consacrée à l'histoire de l'Institut français² et l'édition de la riche correspondance d'Alphonse Dupront avec Jean Marx, le directeur du service des œuvres françaises à l'étranger dans le cadre du ministère des Affaires étrangères, dont dépendait l'institution de Bucarest³. Le long séjour bucarestois du futur historien trouve inévitablement sa place dans la biographie intellectuelle que lui a consacrée Sylvio Hermann De Franceschi⁴. Il est aussi le sujet de plusieurs évocations signées par des auteurs roumains⁵, à commencer par celle de Liviu Floda, ancien journaliste dans l'entre-deux-guerres, présentée au colloque de l'Académie américano-roumaine des sciences et des

1. BUCUR, 1982 ; MICHELET, 2008 [1853] ; QUINET, 2008 [1856].

2. GODIN, 1998.

3. GODIN, 1995, p. 207-411.

4. DE FRANCESCHI, 2014, p. 32-48.

5. NICULESCU, 1995 ; DUMITRESCU-BUȘULENGA, 2003 ; ȘTEFĂNESCU, 2006. À noter aussi les interventions de Răzvan Theodorescu, « Alphonse Dupront, ses disciples et la Roumanie d'il y a 30 ans » et de Eugen Simion, « La Sorbonne des années 70, vue par un universitaire roumain », présentées au Colloque Alphonse Dupront, tenu à Bucarest, en 1998, dont les actes n'ont pas été publiés.

arts qui s'est tenu à la Sorbonne du 24 au 27 juin 1987, et fondée sur les souvenirs communiqués par Dupront lui-même à travers plusieurs lettres⁶.

Cette base documentaire s'est considérablement enrichie ces dernières années avec les archives privées d'Alphonse Dupront – notamment une partie de sa correspondance et ses travaux inédits – déposées à la bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines de l'École normale supérieure de Paris. Si on ajoute d'autres détails ponctuels identifiés dans divers fonds d'archives⁷, l'éventail des sources dont on dispose est assez conséquent pour esquisser un portrait tout en nuances, mais non exhaustif, de l'historien français, sous l'angle particulier de sa passion roumaine.

PORTRAIT DE L'HISTORIEN

Né en 1905 à Condom (Gers), dans une modeste famille gasconne, Alphonse Dupront poursuit ses études au lycée de Toulouse, puis est admis en khâgne au lycée Henri-IV, à Paris – où il est profondément marqué par la philosophie d'Alain – et à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (1925-1929). Agrégé d'histoire en 1929, il intègre l'année suivante et jusqu'en 1932 la prestigieuse École française de Rome, avant d'entamer la première étape de son parcours professionnel qui l'amène en Roumanie, entre 1932 et 1941. De retour en France, il enseigne à l'université de Montpellier jusqu'en 1956, l'année où il soutient à la Sorbonne sa thèse principale, qui fait date dans l'historiographie, *Le Mythe de croisade*, publiée seulement en 1997, et une thèse complémentaire sur *Le Cardinal Silvio Antoniano, figure de la Contre-Réforme italienne au XV^e siècle*, demeurée inédite. Après la soutenance, la voie est ouverte pour qu'il enseigne à la Sorbonne, où il deviendra le président fondateur de l'université de Paris IV (1969-1976) avant de s'engager dans la fondation d'une institution d'enseignement supérieur à vocation européenne : l'Institut universitaire européen de Florence, où il enseigne de 1976 à 1983. En outre, pendant près de trente ans (1960-1988), il dirige de nombreuses équipes de recherche dans le cadre de la 6^e section de l'École pratique des hautes études, puis de l'École des hautes études en sciences sociales, où il fonda le Centre d'anthropologie religieuse européenne.

L'œuvre qu'il a laissée ne cesse d'étonner. D'abord, pour sa grande exigence d'écriture, ce qui explique le peu de livres publiés de son vivant⁸ et le nombre

6. Liviu Floda a bénéficié en 1937 d'une bourse en France, avec le soutien de Dupront. Sous le régime communiste, il a émigré aux États-Unis où il a travaillé pour Radio Free Europe. Sa communication *Activitatea Institutului francez de Înalte studii în România în anii 1930* [L'activité de l'Institut français des Hautes études en Roumanie dans les années 1930], est restée sous forme de tapuscrit dans le fonds Alphonse Dupront. Pour un autre exemplaire et pour sa correspondance avec Alphonse Dupront, voir PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018.

7. Fonds Emil Cioran de la BLJD (Paris) ; fonds Mircea Eliade de la bibliothèque de l'université de Chicago ; les Archives nationales (Pierrefitte-sur-Seine), etc.

8. DUPRONT, 1930 ; 1966a ; 1976a ; 1987.

important de ceux qui sont restés à l'état de manuscrit, dont certains n'ont vu le jour qu'à titre posthume, grâce à ses amis et admirateurs et au dévouement de son épouse, Monique Dupront⁹. Un segment passionnant de son œuvre se trouve dans ses articles, certains éparpillés dans des volumes collectifs et dans des revues, parfois difficiles d'accès¹⁰.

Son œuvre se distingue aussi par la subtilité et la finesse de son analyse. À l'instar de Fernand Braudel, avec lequel il a eu de bonnes relations, il a représenté une vision novatrice de la longue durée en histoire, notamment à travers la perception millénaire du mythe de croisade. C'est à travers ce dernier thème qu'il a poussé l'investigation historique jusqu'aux tréfonds de l'âme collective, accordant une place considérable à la psychanalyse¹¹, ce qui l'a conduit à jeter les bases d'une anthropologie du religieux qui a trouvé sa place dans l'école des *Annales*. Son appartenance au courant historiographique développé autour de cette revue est pourtant marquée par ses réserves devant les conceptions déterministes de l'histoire, les méthodes exclusivistes d'analyse ou le discours parfois trop militant, à son de « trompettes », des défenseurs des *Annales*¹². Mais rien n'est plus révélateur de la personnalité d'Alphonse Dupront que l'importance qu'il accorde au langage, celui des mots comme celui des images, en appelant les sciences sociales à coopérer au profit d'une recherche unitaire, capable d'éclairer « le besoin profond du collectif » et la quête humaine de sens face au mystère de la vie¹³. En cela, sa démarche visait à se hisser à une véritable métaphysique de l'histoire, fondée sur une écriture parfois énigmatique, mêlant poésie et rigueur d'analyse, selon les exigences de son professeur Paul Alphandéry¹⁴.

Fuyant les médias et donc peu connu du grand public, il a été tenu en haute estime par les grands historiens qui lui ont été contemporains. En février 1977, dans un article paru dans *Le Monde de l'éducation* sur l'intelligentsia en France, le journaliste Claude Sales s'étonnait que dans toutes les listes des cinq ou six meilleurs historiens français qui lui avaient été remises par les spécialistes qu'il avait contactés, le nom d'Alphonse Dupront revenait souvent en tête¹⁵. En effet, il représentait, selon Pierre Chaunu, « le plus grand peut-être des histo-

9. DUPRONT, 1993 ; 1996 ; *Le Mythe de croisade*, sa thèse et son chef-d'œuvre d'historien, DUPRONT, 1997 ; 2015 ; deux recueils d'articles : DUPRONT, 2001 ; 2003.

10. On citera ici seulement quelques titres parmi les plus importants : DUPRONT, 1936b ; 1940 ; 1946 ; 1951a ; 1961d ; 1965c ; 1969a ; 1970c ; 1972a ; 1972b ; 1970a ; 1985b.

11. JULIA, 1991, note 10.

12. Voir la préface de Mona Ozouf dans DUPRONT, 2015, p. 12-14.

13. *Ibid.*, p. 23.

14. JULIA, 1991.

15. *Ibid.*

riens modernistes » et « un des plus grands historiens du siècle¹⁶ », tandis que pour François Furet, il était « un des plus grands historiens français de notre temps¹⁷ ». Signe de leur intérêt, son œuvre et son activité ont suscité jusqu'à présent des analyses dans quelques directions bien précises : la valeur européenne de son engagement¹⁸ ; le rôle important qu'il accorde à l'enseignement universitaire, illustration de son sacerdoce académique¹⁹ ; et, d'une manière plus générale, le profil de sa personnalité intellectuelle²⁰. En attendant que de nouvelles pages inédites de son travail soient un jour rendues publiques²¹, il est possible cependant d'attirer l'attention des chercheurs vers d'autres sujets : c'est dans cette perspective que sa passion pour la Roumanie mérite un intérêt particulier.

LA RENCONTRE AVEC LA ROUMANIE (1932-1941)

Bien avant sa mission en Roumanie, Dupront a montré une sensibilité particulière pour l'altérité culturelle, perceptible très tôt à travers ses travaux sur l'immigration italienne dans ses terres natales, le Gers²². Son intérêt pour le pèlerinage et pour le mythe de croisade, manifesté pendant les années normaliennes sous l'influence de Paul Alphandéry, ne s'exprimera-t-il pas aussi dans sa quête d'un « ailleurs²³ » qui sera le sujet de sa monumentale thèse principale de doctorat ès Lettres, soutenue à la Sorbonne en 1956²⁴, et de l'analyse théorique et historique du phénomène d'acculturation²⁵ ?

Rien ne laissait présager pourtant, avant 1932, sa rencontre avec l'îlot de la romanité orientale situé aux bords du Danube et de la mer Noire. Sa camara-

16. Voir la préface de Pierre Chaunu dans CROUZET & FURET (dir.), 1998, p. XV et XVII.

17. Voir la préface de François Furet dans DUPRONT, 1996, p. II.

18. CROUZET & FURET (dir.), 1998.

19. DUPRONT, 2003 ; JULIA, 2019.

20. DE FRANCESCHI, 2014, p. 32-48.

21. Les inédits d'Alphonse Dupront constituent un vaste chantier à explorer dans l'avenir. Voir : DUPRONT, 1956b ; le texte intitulé « Du Bellay, *Les Regrets* », rédigé en 1942 et plusieurs cours sur l'humanisme, la Réforme, la Contre-Réforme, Rome au XVII^e siècle, sur Charles-Quint, Luther, Nietzsche, Ernest Renan. On notera également des fiches et des brouillons écrits en Roumanie entre 1932 et 1940, en préparation de ses conférences : « Clément Marot », 8 mars 1939 ; « Érasme », 22 mars 1940 ; « Recherches d'histoire de la civilisation française » ; « Évolution du pouvoir royal dans le Moyen Âge français » ; « La Chanson de Roland », fonds Alphonse Dupront. Pour ses notes préparatoires de la conférence intitulée « Valeurs de la France contemporaine », voir VENARD, 2012.

22. DUPRONT, 1926 ; 2018. Voir TEULIÈRES, 2018.

23. JULIA, 1991.

24. DUPRONT, 1956a. Voir LEMNY, 2019.

25. DUPRONT, 1966a.

derie avec un enfant du pays, Nicolae Condeescu, son « cothurne » à l'École normale supérieure, rue d'Ulm, promotion 1925²⁶, avec lequel il gardera longtemps des rapports d'amitié, a sans doute éveillé sa curiosité pour cet espace, en le « faisant initier aux secrets point trop rebelles de la littérature et de la vie intellectuelle roumaines », comme il le reconnaîtra lui-même²⁷.

Son séjour à Rome entre 1930 et 1932 lui permet de rencontrer d'autres jeunes roumains tels Mihai Berza ou Dionisie M. Pippidi, promis à de brillantes carrières d'historiens, qu'il retrouvera ensuite en Roumanie²⁸. À vingt-six ans, après des études romaines et avide de poursuivre ses recherches sur la Renaissance, il tente de trouver un poste proche de ses intérêts intellectuels en Italie, comme il écrit de Bucarest le 13 mai 1935 à son ami et supérieur hiérarchique au Quai d'Orsay, Jean Marx : « Je serai toujours tenté par Rome, parce que c'est Rome et parce que j'ai là mon humanisme chrétien²⁹ ». Faute d'obtenir un poste dans cette direction, il se console en se dirigeant vers un pays proche de l'Italie par son héritage latin : la Roumanie. Par chance, en 1932, Paul Henry, directeur de l'Institut français depuis sa fondation en 1924, a fini sa mission et doit rentrer en France, laissant un bon souvenir parmi les intellectuels roumains, plus particulièrement grâce à sa thèse de doctorat sur la peinture des églises du Nord de la Moldavie³⁰. Le défi de Dupront est important, vu le travail très apprécié de son prédécesseur. Il bénéficie en tout cas de la confiance de l'historien d'art Henri Focillon, qui assure depuis Paris, aux côtés du géographe Emmanuel de Martonne et du romaniste Mario Roques, le patronage intellectuel de l'institution française de Bucarest. C'est le sens de sa lettre du 17 juillet 1932 au grand historien roumain Nicolae Iorga³¹ :

Puis-je vous prier de bien vouloir l'accueillir comme vous accueillez tous les jeunes savants qui viennent travailler en Roumanie ? Je sais bien que c'est, d'avance chose faite. Mais je veux vous dire aussi en quelle haute estime nous tenons tous Dupront et quels espoirs nous fondons sur lui. Tous ses maîtres à l'École normale et l'École de

26. Nicolae N. Condeescu (1904-1966), lexicographe, historien littéraire, spécialiste de littérature comparée, professeur à l'université de Bucarest. Sur les Normaliens roumains, voir IONCIOAIA, 2005.

27. Lettre du 3 octobre 1932 au directeur de l'École normale supérieure, rue d'Ulm, pour recommander la candidature d'un autre Roumain, le physicien Aurel Ionescu (AN, AJ 61/193), information aimablement communiquée par Florea Ioncioaia.

28. DUPRONT, 1994a, p. 9.

29. GODIN, 1995, p. 216.

30. HENRY, 1930.

31. BOWD, 2012 ; NICULESCU, 1994.

Rome, M. Diehl, M. Mâle³², le considèrent comme un homme de premier ordre : à la tête d'une maison à laquelle vous savez combien nous sommes attachés, je crois que nous avons mis ce que nous avons de mieux. Je voudrais que vous preniez cette lettre, non comme une « introduction » courtoisement élogieuse, mais comme un témoignage d'une qualité plus profonde et bien réfléchie. Vous aimerez, j'en suis sûr, en Dupront, les plus belles qualités d'esprit et de caractère, et les plus hautes aptitudes à la vie intellectuelle. Ce que vous estimez le plus chez nous, il l'a, je vous assure, et je me réjouis de penser qu'il continuera à Bucarest l'œuvre que vous avez approuvée et pour laquelle nous sommes si fiers d'avoir votre concours, votre active amitié³³.

Pour le jeune historien arrivé en Roumanie, ce choix se révélera bientôt contraignant. Passionné par ses recherches initiales, différentes des sujets d'histoire roumaine, il devra constater l'impossibilité de trouver les ouvrages utiles à ses études et le temps suffisant en dehors de ses devoirs professionnels. Aussi se plaint-il auprès de Jean Marx, le 7 décembre 1932, peu après son arrivée à Bucarest : « Mon temps disparaît sans que j'aie pu encore avancer d'une ligne mes travaux personnels³⁴ ». En 1933, il se réjouit cependant de la possibilité de se rattacher au groupe d'historiens présents au Congrès international d'études historiques de Varsovie³⁵, où il présente une communication³⁶. Mais il reste rongé par les frustrations de « quelqu'un qui jadis voulait être historien et qui se demande avec inquiétude en fin d'année, ce qu'il a bien pu devenir³⁷ ». En effet, il est obligé de constater, comme il l'écrit à Jean Marx, le 29 novembre 1933, que son étude sur Jules Ferry « souffre terriblement de [son] exil roumain³⁸ ». De manière occasionnelle, il fait pourtant des expériences positives, comme l'indique le rapport de l'Institut français pour les années 1934-1935, précisant qu'il « a, beaucoup plus épisodiquement, pu travailler dans les bibliothèques de Transylvanie en vue d'une étude sur les hérésies et les Réformes

32. Émile Mâle (1862-1954), historien d'art, membre de l'Académie française.

33. Voir la lettre d'Henri Focillon à Nicolae Iorga du 17 juillet 1932 (Archives privées Iorga-Pippidi, Bucarest, paquet XXIII). Il a écrit une lettre identique à Georges Opresco, 21 juillet 1932, voir IONESCO, 1992, p. 82.

34. GODIN, 1995, p. 244.

35. *Ibid.*, p. 256.

36. DUPRONT, 1935.

37. GODIN, 1995, p. 259.

38. *Ibid.*, p. 276. L'étude verra finalement le jour trois ans après, voir DUPRONT, 1936a.

dans cette province au cours de XVI^e siècle³⁹ ». En mai 1935, la déception persiste. Il accuse de nouveau « la sensation amère de perdre parfois [son] temps et d'être en un cul-de-sac⁴⁰ », même s'il continue de travailler à divers projets⁴¹, à suivre l'actualité culturelle française et à publier par intermittences quelques travaux⁴², en dehors de ses articles parus dans la presse française⁴³.



Figure 1 – Portrait photographique d'Alphonse Dupront, 1932-1940.

Photographe : anonyme. Source : fonds Alphonse Dupront.

39. Rapport manuscrit, sans date. Fonds Alphonse Dupront. Il évoque la publication des résultats de ses travaux dans le prochain volume des *Mélanges* de l'Institut français « qui sortira à la rentrée d'automne », mais le projet ne semble pas avoir été réalisé.

40. GODIN, 1995, p. 322.

41. Voir *supra*, note 21.

42. DUPRONT, 1934a ; 1936b ; 1936c ; 1940.

43. DUPRONT, 1936e et les articles sous pseudonyme dans la même revue : DUPRONT, 1936d ; 1937 ; 1938a ; 1936d. Voir aussi LEMNY, 2020.

Il reconnaît cependant que « rentrer en France ne [le] tente [pas] outre-mesure », car il est habité par le sentiment de se réadapter « mal au jansénisme ambiant⁴⁴ » et craint de se retrouver « tout soudain au milieu de chicanes occidentales, d'intrigues universitaires ou autres, et de risquer au dernier moment un échec⁴⁵ ». L'idée d'accomplir une mission culturelle au service de son pays est en tout cas plus forte que l'ambition d'une carrière universitaire classique. Cela se confirme quand la possibilité de découvrir sur place une autre culture se conjugue avec ses convictions sur la diffusion de la culture française dans le monde, telles qu'elles sont résumées par les mots d'ordre de sa mission : « action spirituelle » de la France, « rayonnement français », « coopération intellectuelle⁴⁶ ». À partir de ces devises générales, il établit ses propres objectifs au service de l'Institut français qu'il dirige : « orienter la vie spirituelle de la Roumanie nouvelle vers une synthèse de quelques siècles d'occidentalisme et d'une très riche tradition nationale⁴⁷ », « marquer de [son] action la vie intellectuelle roumaine⁴⁸ », « atteindre les intellectuels, le public cultivé d'aujourd'hui et celui de demain⁴⁹ ». Des objectifs riches de signification dans la société roumaine des années 1930, années de remarquables réussites culturelles, mais aussi de dérives politiques qui ont finalement torpillé le fragile régime démocratique. Peu après son arrivée, il est obligé de constater dans une lettre à Jean Marx du 19 novembre 1933 que « les événements risquent ici de nous dépasser » : « la jeunesse roumaine a terriblement progressé vers de honteuses mystiques et de ce côté, aucune connaissance de notre vraie pensée ne risquera de l'arrêter⁵⁰ ». Il découvre aussi avec affliction la « crise de xénophobie », « le mouvement antisémite » et « l'exaspération nationale présente⁵¹ », autant de phénomènes qui exigent, à ses yeux, la promotion des valeurs humanistes. C'est le rôle qui devait revenir à la France, concurrencée sur ce terrain par d'autres missions culturelles, notamment allemande ou italienne. La situation était aggravée par des moyens financiers insuffisants ne permettant pas à son pays de « jouer le jeu du prestige », qui lui semble pourtant « indispensable en

44. GODIN, 1995, p. 322.

45. *Ibid.*, p. 360.

46. *Ibid.*, p. 236, 255, 260, 309, 322, etc.

47. *Ibid.*, p. 241.

48. *Ibid.*, p. 263.

49. *Ibid.*, p. 309 et 311.

50. *Ibid.*, p. 270.

51. *Ibid.*, p. 301, 319, 354.

Orient⁵² », comme il désigne parfois l'Europe orientale, selon un cliché largement répandu dans l'imaginaire européen depuis le romantisme⁵³.

Cette concurrence se prolongeait sur le plan de la stratégie culturelle. Dans un long article paru successivement dans quatre numéros de la revue *L'Europe nouvelle*, en 1936⁵⁴, il défend la conception du « rayonnement culturel » de son pays, opposée à la politique de propagande promue par les régimes dictatoriaux⁵⁵, conception qu'il résumera brillamment devant le public francophone roumain dans un discours prononcé à l'université de Iași, le 16 juin 1938 :

Dans un temps où l'on a promu à des destins inquiétants le mot et le fait de propagande, entre la Roumanie et la France, la notion demeure interdite. Car nous n'en voulons pas comme d'un avilissement sans mesure des hommes et parce que, s'il pouvait s'agir de propagande en ce pays, les élans de la fidélité roumaine l'auraient par avance rendue inutile. Entre nous, il ne saurait y avoir d'autre règle que d'entraide humaine et de vérité, dans l'exigeante discipline d'un respect commun. La propagande prétend au plus sournois des impérialismes, l'asservissement des esprits. Notre amitié est d'autre sorte : elle unit sans amoindrir⁵⁶.

Ce message n'a pas échappé à l'attention des esprits les plus éclairés de l'opinion publique roumaine à l'exemple de Mihail Sebastian, qui lui vouait une énorme admiration :

J'ai pensé encore une fois, en partant de l'Institut français, à la psychologie mal inspirée de la propagande que nous faisons à notre tour à l'étranger. Notre propagande est rhétorique. La propagande française est, au plus haut degré, persuasive [...]. La seule chose qu'une propagande nationale puisse faire d'une manière utile est de réveiller la curiosité des étrangers pour ses valeurs et de mettre à leur disposition les éléments de connaissance et d'information. Le reste n'a aucune importance et aucune efficacité⁵⁷.

52. *Ibid.*, p. 311.

53. Voir, par exemple, le chapitre « La Roumanie, sentinelle perdue du monde romain dans l'Orient européen », dans le livre attribué à ROBERT, 1860.

54. DUPRONT, 1936e.

55. GEORGAKAKIS, 2004, p. 136.

56. Alphonse Dupront, *Discours à la cérémonie de la dotation de livres par la France à l'université de Iași*, 16 juin 1938, manuscrit (fonds Alphonse Dupront). Voir dans ce volume, sous le titre « Un geste d'amitié ».

57. *Rampa*, 2 mars 1936, „După o vizită la Institutul francez” [Après une visite à l'Institut français].

UN NOUVEAU CONTEXTE CULTUREL

La mission du jeune normalien survient dans une décennie où le rapprochement diplomatique entre la France et la Roumanie connaît un nouvel essor. Les menaces contre la sécurité européenne établie par les traités de paix après la Grande Guerre imposent aux deux pays, anciens alliés, de resserrer leurs relations. Sur le plan culturel, le rôle de l'Institut français dans ce processus devient essentiel. Alphonse Dupront se trouve dans un nouveau contexte, propice au déploiement de son esprit d'initiative et de sa sensibilité intellectuelle.

Ce contexte politique est considérablement marqué par le voyage à Bucarest de Louis Barthou, peu après sa nomination comme ministre des Affaires étrangères. Sa visite de l'Institut le 22 juin 1934, accompagné des officialités roumaines, constitue un moment symbolique et donne l'occasion au jeune directeur de faire un vibrant plaidoyer en faveur de la mission portée par l'institution qu'il dirige : « une rayonnante maison de spiritualité française, un petit coin de France, où nos amis roumains aiment se retrouver⁵⁸ ». Son allocution aux accents lyriques laisse transparaître son profond attachement affectif à cette cause : « Comment se défendre des modulations de la flûte de Pan, le soir, lorsque la nuit tombe sur la vallée et que le pâtre dit à la Nature et à son troupeau ses désirs, ses regrets, ses rêves du lendemain, l'indéfinissable "*dor*"⁵⁹ ? ».

L'année 1934 est marquante dans l'histoire de l'Institut pour une autre raison : la célébration d'une décennie de son existence, une bonne occasion pour Dupront de présenter le bilan de l'activité et de tracer des projets d'avenir⁶⁰. Ce moment, couronné par sa conférence du 24 novembre 1934 dans le cadre solennel de la grande salle de la Fondation universitaire, devant le roi Carol II, les officiels roumains et la fine fleur de l'intelligentsia roumaine, a contribué à imposer davantage l'Institut français dans le paysage culturel roumain et à y associer le nom de son jeune directeur⁶¹.

Avec le développement des relations franco-roumaines, l'Institut bénéficie d'un changement significatif : il quitte le lieu inconfortable du 19 rue Nicolae Bălcescu, qui ne pouvait réunir qu'une « vingtaine de personnes et environ cinq fois autant de livres⁶² », pour s'installer en 1936 dans une résidence spacieuse, une maison typiquement roumaine, dans la tradition de l'aristocratie

58. DUPRONT, 1934b et dans ce volume, « L'Institut français de hautes études en Roumanie ».

59. *Ibid.*, p. 21.

60. Voir sa conférence dans ce volume, sous le titre « Un très jeune jubilé ».

61. Quelques savants roumains de prestige ont évoqué l'esprit d'initiative du directeur : voir les articles de presse indiqués dans la bibliographie finale.

62. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, 23 février 1987, PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 493. Dans une lettre du 28 octobre 1935 à Gustave Roussy, recteur de l'université de Paris, il compare l'Institut à une « cave sans soleil et sans lumière » (AN, cote AJ/16/6953).

du pays, située au 27 boulevard Vintilă Brătianu (aujourd'hui 77 boulevard Dacia). Ce nouveau cadre de fonctionnement est plus qu'un gain de confort, il participe de la réussite des manifestations culturelles de l'Institut, surtout par l'image qu'il offre à son public, comme l'écrit Dupront le 4 mai 1936 :

Quelle différence déjà et pour nous quel gain sur la vie. Nous avons enfin de la lumière, du soleil, quelques arbres et le bout de jardin qui convient à notre sagesse. Mais quittons bien vite cette pensée d'égoïsme pourtant méritée après quatre années presque d'existence recluse. Ce qui compte dans notre Orient, c'est l'effet produit et l'on reconnaît partout dans Bucarest déjà que nous avons gagné la bataille sur les Italiens et autres manifestants à grand spectacle⁶³.

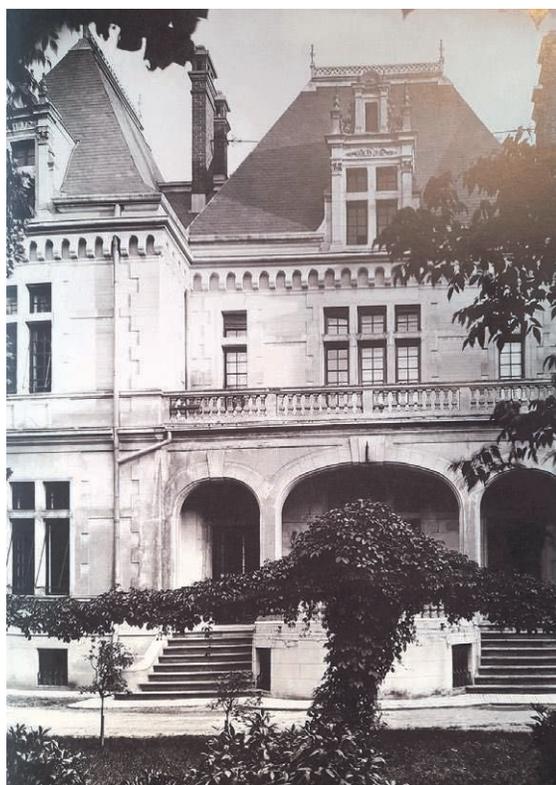


Figure 2 – Institut français de Bucarest (vue de l'extérieur).

Architecte : Oscar Mausch (1909-1910). Source : archives du ministère des Affaires étrangères (La Courneuve). Photo publiée dans FEZI Bogdan André & IROLLO Jean-Marc, 2013, *Résidence de France en Roumanie*, Éditions internationales du patrimoine, Paris.

63. GODIN, 1995, p. 344.



Figure 3 – L’Institut français de Bucarest (vue de l’intérieur).

Photographie : anonyme. Photo publiée dans *Ilustrațiunea română*, 10 mai 1939.

Dans ce nouveau lieu, les manifestations culturelles de l’Institut se multiplient et se diversifient, principalement sous forme de séances du soir autour des thèmes d’actualité sur les sociétés française et roumaine ou de réunions du cercle des étudiants intéressés par l’histoire et la littérature françaises⁶⁴. Au personnel peu nombreux qui entoure le directeur s’ajoutent, pour l’organisation de ces manifestations, les pensionnaires français de l’Institut : le géographe Robert Ficheux et, à partir de 1935, Edmond Bernard, secrétaires généraux, mais aussi François Galy, l’auteur d’une thèse de droit soutenue en 1932⁶⁵, Hubert Fabureau, spécialiste d’Apollinaire, Mallarmé et Paul Valéry, Alain Guillerrou qui aura un rôle important dans le progrès des études de littérature roumaine en France, Jean Onimus, professeur de français à l’Institut à partir de septembre 1936⁶⁶ et bien d’autres.

La réussite de ces initiatives dépend d’une autre responsabilité de Dupront : celle de directeur de la Mission universitaire, composée d’une

64. *Ibid.*, p. 245, 256.

65. GALY, 1932. François Galy est, avec Abraham Beer Duff, originaire de Iași, le directeur de l’ouvrage *Hommes d’État* (DUFF & GALY, 1936), dans lequel Dupront publie l’article sur Thiers.

66. DE FRANCESCHI, 2014, p. 34.

quarantaine d'enseignants français amenés à donner des cours dans des écoles et universités roumaines. Pour les rencontrer, il sillonne le pays d'un bout à l'autre, à travers ses grandes régions et ses villes importantes⁶⁷. Déçu par une certaine inertie dans l'activité de quelques-uns de ses compatriotes, il propose en 1933 une véritable « épuration » parmi les professeurs moins motivés : « Je ne saurai pour ma part garder la responsabilité d'une action intellectuelle à la tête d'hommes si peu disposés à faire leur métier de clerc et notre rayonnement en Roumanie a tout à y perdre⁶⁸ ». Lors de ces visites scolaires, il constate « la difficile question d'une adéquation des méthodes et des programmes d'enseignement français à l'univers autochtone roumain » :

Il y avait quelque chose de choquant et sans doute de vain d'enseigner à commencer tout de go par le Moyen Âge, Rabelais et Ronsard. Je me souviens d'avoir senti tout l'aberrant du problème dans une classe de Chişinău où des quasi-adolescents de 4^e se débattaient dans les stances du *Cid*. J'entrepris dès lors une action persévérante au demeurant mal comprise en France, pour inverser les programmes, afin de partir du quasi contemporain et remonter au fil des années de classes successives⁶⁹.

À partir de l'expérience roumaine, il tire des leçons d'intérêt plus général pour l'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger – ce sera le sujet d'une conférence sur la manière d'apprendre l'histoire de France dans les pays de l'Europe orientale, donnée en 1936⁷⁰.

Alphonse Dupront a su utiliser le réseau associatif roumain francophone ou francophile au bénéfice du développement des échanges culturels soutenus directement par la France, *via* l'Institut français et la Mission universitaire. À peine est-il arrivé en Roumanie, qu'il commence à se préoccuper de la création d'une association culturelle franco-roumaine⁷¹. Le Cercle des amitiés fran-

67. La presse roumaine se fait l'écho de ses diverses présences : pour l'écho de ses voyages dans la presse roumaine, voir la bibliographie finale, notamment *Curentul, Dimineața, Universul*. Voir aussi ELVIREANU, 2017.

68. GODIN, 1995, p. 255.

69. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, 23 février 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 494).

70. Voir sa communication « Enseigner l'histoire de France aux pays de l'Est » (manuscrit, fonds Alphonse Dupront), publiée dans ce volume.

71. Carte postale de Claudio Isopescu à Giulio Bertoni, 16 octobre 1932, dans les collections de la Bibliothèque Estense – Universitaria, Modena, communiquée par Annalisa Battini, e-mail du 30 mars 2015 : « Ieri abbiamo visto il Dupront, dirett. dell'Istituto francese, il quale ti manda tanti, tanti ossequi mi ha detto di voler seguire il nostro esempio, cioè di formare qui una assoc. cult. franco-romena ».

co-roumaines sera au fil du temps un véritable outil de l'activité de l'Institut sous forme de conférences à Bucarest et aussi en province⁷².

En tant que conférencier, le directeur est en première ligne, omniprésent dans les lieux les plus prestigieux de la vie intellectuelle : à l'Académie roumaine⁷³, où il participe parfois aux travaux, aux Fondations royales⁷⁴, à la salle Dalles, un important pôle d'activités culturelles de la capitale⁷⁵ et, bien évidemment, à son propre institut, qui est au cœur de l'action pour le rayonnement culturel français en Roumanie⁷⁶.



Figure 4 – Vue d'une séance à l'Académie roumaine. Alphonse Dupront est à droite de Nicolae Iorga lisant debout.

Photo : J. Berman. Source : fonds Alphonse Dupront.

72. GODIN, 1995, p. 293-294. À noter les contacts avec les autres associations : l'Association des amis de la pensée et de l'art français de Bucarest (*Ibid.*) ; le Cercle culturel franco-roumain *Luteția* de Iași fondé par Nicolae Șerban, professeur à l'université de cette ville, auteur de ȘERBAN, 1924. Pour les cercles français encouragés entre 1937 et 1939 par Dupront, voir GUÉNARD-MAGET, 2014, p. 61, 90 et 111.

73. DUPRONT, 1938c, publié dans ce volume sous le titre « Paul Montel, «pèlerin de la Roumanie» ».

74. Voir sa conférence lors du dixième anniversaire de l'Institut français en Roumanie, dans ce volume, sous le titre « Un très jeune jubilé », ou celle sur Descartes, à l'occasion d'une séance de communications organisée par l'Académie roumaine à la Fondation universitaire « Carol I », fondation appartenant dès 1933 à l'Union des Fondations culturelles royales, voir HÎMPĂ, 2019.

75. On peut reconstituer une liste de ses conférences et parfois le résumé de leur contenu selon les échos publiés dans la presse : voir les titres de la presse roumaine dans la bibliographie finale .

76. Par exemple, la conférence « La notion d'homme dans la philosophie du XVIII^e siècle », voir le journal *România*.

Au service de sa mission, il se déplace aussi dans d'autres endroits, notamment dans les écoles et les universités, à la rencontre des élèves et des étudiants⁷⁷. Ce rôle ne se limite pas à la capitale. Chacun de ses déplacements en Roumanie est souvent assorti d'une conférence : à Iași, où il parle à l'université à l'occasion d'un don de livres⁷⁸ ou au Théâtre national pour évoquer Racine, à Timișoara et ailleurs⁷⁹. En somme, il déploie une activité prodigieuse, dont les traces sont perdues, à l'exception de quelques feuilles restées en manuscrit⁸⁰ et des résumés parus dans les gazettes roumaines de l'époque qui ont consigné également le succès remporté par le brillant orateur.

Le jeune et dynamique directeur dispose ainsi d'un cadre d'action bien organisé pour la réussite de sa mission et il fait preuve de ténacité et de diplomatie pour dépasser certaines divergences qui semblent exister entre l'Institut et l'ambassade de France. Henri Focillon les nomme clairement dans une lettre adressée au chef du service des œuvres françaises à l'étranger, dans laquelle il déplore le manque de concertation entre les deux institutions et les agissements « en sous-œuvre » de certains services de l'ambassade contre l'Institut⁸¹. Le directeur obtient gain de cause sur certains points. Il remporte par exemple une plus grande liberté d'action dans l'attribution des bourses, volet prestigieux de l'Institut. Il contribue même à renforcer, d'une manière plus générale, le rôle diplomatique des directeurs des instituts français à l'étranger par la création du statut de « conseiller culturel » – c'est le sujet de ses discussions à Nice, en octobre 1937, avec Marcel Abraham, le directeur de cabinet de Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale⁸². En plus de la direction de l'Institut français et de la Mission universitaire, il devient, en mai 1939, conseiller pour les questions culturelles auprès de la légation de France à Bucarest, à l'instar de ses collègues en poste à Berlin et Madrid. Une reconnaissance qui survient d'ailleurs peu après la signature de l'accord pour le développement des relations intellectuelles

77. C'est le cas de sa conférence sur Montaigne au lycée Mihai Viteazul, du discours « sur la spiritualité française contemporaine » à la faculté de lettres de Bucarest et d'autres tenus à l'université libre de Bucarest (voir les articles de *Curentul* et *Universul* en bibliographie).

78. Alphonse Dupront, *Discours à la cérémonie de la dotation de livres par la France*, Voir dans ce volume l'allocation publiée sous le titre « Un geste d'amitié : dotation de livres à l'université de Iași ».

79. Alba Iulia, Sibiu, Călărași, voir note 67.

80. Voir *supra*, note 21.

81. Lettre d'Henri Focillon à Jean Marx, 6 août 1939 (GODIN, 1995, p. 230).

82. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 14 octobre 1937 (*Ibid.*, p. 362 ; DUPRONT, 1994a, p. 10). L'entretien a eu lieu à l'occasion du Congrès des directeurs d'Instituts français à l'étranger qui s'est tenu à Nice les 4 et 5 octobre 1937, où Dupront a présenté une communication dont le titre n'est pas mentionné dans le programme du congrès (fonds Alphonse Dupront). Dans sa lettre à Liviu Floda, du 22 mai 1987, Alphonse Dupront insiste sur son rôle personnel dans la création de ce statut, voir PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 499.

entre la France et la Roumanie le 31 mai 1939, accord auquel il a contribué et qu'il salue comme « une étape importante autant pour la consécration d'un passé que pour les garanties d'une efficience plus grande pour l'avenir⁸³ ».

VERS « TOUTES LES PERSONNALITÉS DU MONDE CULTUREL ROUMAIN »

L'activité culturelle d'Alphonse Dupront en Roumanie s'inscrit dans la continuité de l'œuvre accomplie par Paul Henry. Dix ans après sa fondation, l'Institut continue à réunir autour de lui d'illustres représentants du milieu universitaire, des médecins, des juristes et des scientifiques, comme le réputé Jean Cantacuzène, médecin, le biologiste et spéléologue Emil Racoviță et le mathématicien Gheorghe Țițeica. Parmi les maîtres de la « vieille garde » de l'Institut se trouvent aussi l'historien d'art Georges Oprescu et surtout Nicolae Iorga. La présence de ce dernier est de loin la plus impressionnante : selon Dupront, sa « haute stature suffisait quasiment à elle seule pour représenter le monde universitaire des Lettres⁸⁴ ». Le grand historien montre un attachement profond à la France que Dupront a bien remarqué, en paraphrasant Téréence : « rien de ce qui est français ne peut [lui] être étranger⁸⁵ ». À ce titre, Iorga participe aux activités de l'Institut et donne plusieurs conférences sur l'histoire de France⁸⁶. Mais le nouveau directeur souhaite ouvrir davantage la porte de l'institution à des personnalités intellectuelles du monde des lettres et des sciences humaines et sociales, ainsi qu'à la nouvelle génération d'intellectuels, parmi lesquels certains sont au début de leur carrière, d'autres déjà confirmés : les historiens Mihai Berza, Gheorghe I. Brătianu, Constantin C. Giurescu et Dionisie M. Pippidi ; les philologues et historiens littéraires Alexandru Graur, Iorgu Iordan, Alexandru Marcu, Basil Munteanu et Alexandru Rosetti ; le géographe Simion Mehedinți ; le philosophe Ion Petrovici ; les sociologues Dimitrie Gusti, Henri H. Stahl et Anton Golopenția ; ou des personnalités difficiles à rattacher à une seule discipline comme Mihai Ralea, Tudor Vianu et Mircea Vulcănescu.

L'ouverture préconisée par Dupront va beaucoup plus loin, à savoir, selon ses propres mots, vers « toutes les personnalités du monde culturel roumain,

83. Voir sa lettre du 3 avril 1939 à Gustave Roussy, recteur de l'université de Paris, accompagnée d'une copie de l'accord (AN, AJ/16/6990).

84. Alphonse Dupront, « 10^e anniversaire de l'Institut français de hautes études en Roumanie ».

85. *Ibid.*

86. IORGA, 1938. En décembre 1938, Nicolae Iorga note dans son journal « des attitudes inadmissibles » de la part de Dupront à son égard (?), signe que leurs relations se trouvaient dans une impasse (IORGA, 2019, p. 117). Andrei Pippidi m'a également signalé la conférence donnée par N. Iorga à la radio, « *Definiția sufletului francez* » [La définition de l'âme française], le 3 novembre 1939, publiée dans IORGA, 2001, p. 581-584.

pris dans ses dimensions plus larges, littéraires, théâtrales, musicales et artistiques⁸⁷ ». Parmi les fidèles de l'Institut pendant son directorat, il mentionnera plus tard les écrivains Ilarie Voronca, Alice Voinescu, Ion Pillat, Emil Botta, Camil Petrescu, Victor Eftimiu, Ion Marin Sadoveanu, le peintre Jean Al. Steriadi ou le collectionneur Krikor H. Zambaccian⁸⁸, sans cacher le regret d'avoir peu connu Mihail Sadoveanu et pas du tout Lucian Blaga ou Tudor Arghezi, ce dernier étant « toujours resté sur une certaine réserve⁸⁹ ». Et pour cause, ces noms sont représentatifs des intellectuels « germanophiles » qui ont constitué une partie non négligeable des élites roumaines⁹⁰.

Dans sa tentative de soutenir le rayonnement intellectuel français dans la société roumaine, il n'oublie pas le monde religieux. S'il réussit à rapprocher les rares enclaves catholiques et la masse plus nombreuse des Uniates, notamment dans le contexte d'une visite organisée pour Monseigneur Roger Beaussart, envoyé par le cardinal de Paris en Roumanie au printemps 1939, il doit constater la difficulté de « pénétrer de façon valable » le monde orthodoxe⁹¹, de plus en plus séduit par le messianisme légionnaire⁹². Ce défi l'accompagnera d'ailleurs bien après son séjour en Roumanie et sera le sens d'un combat œcuménique ultérieur dont témoignera son disciple Olivier Clément, remarquable théologien français orthodoxe⁹³.

Le même esprit d'ouverture caractérise l'accueil par l'Institut français des représentants des différents courants de pensée qui traversent la société roumaine des années 1930. Sous le toit de la même institution, ont pu ainsi s'exprimer deux conférenciers radicalement opposés idéologiquement, tels le philosophe antisémite Nae Ionescu et l'écrivain Mihail Sebastian, victime de ses attaques⁹⁴. En dépit de l'admiration et de l'amitié qu'il avait pour Sebastian et de son aversion pour l'antisémitisme, Dupront n'hésite pas à exprimer « la joie de recevoir à différentes reprises » dans le cadre de conférences « l'étonnant et fascinant Nae Ionesco⁹⁵ ». Mais il accueille également avec sympathie

87. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, le 22 mai 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 498).

88. ZAMBACCIAN, 1936.

89. PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 498.

90. BOIA, 2014.

91. PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 499.

92. Sur l'essor de l'extrême droite en Roumanie à cette époque, voir SANDU, 2014.

93. CLÉMENT, 2003 ; 2010.

94. Des attaques antisémites d'autant plus ignobles qu'elles traversent la préface que Mihail Sebastian lui avait demandé d'écrire à son livre *De două mii de ani*, Bucarest, 1934, livre traduit en français : SEBASTIAN, 1998.

95. DUPRONT, 1994, p. 9.

Mihail Sebastian qui présente, le 21 mars 1935, un exposé sur les « questions très délicates » autour de l'identité nationale, difficiles à présenter ailleurs en Roumanie dans un débat public⁹⁶. Dans un article publié dans la presse roumaine un an après, l'écrivain rappelle :

C'est, vraiment au sens propre, un « foyer intellectuel », une maison destinée à accueillir sous son toit des livres, des idées et des personnes. Dans peu de lieux peut s'engager aussi agréablement et se dérouler aussi dignement une conversation, même lorsqu'elle met face à face des points de vue étrangers ou des opinions contradictoires. [...] Un échange d'idées est un jeu d'intelligence éminemment français. C'est en même temps un art et une discipline. C'est un exercice qui éclaircit tes propres idées, même s'il ne persuade pas le préopinant⁹⁷.

UNE « POLITIQUE DE LA QUALITÉ [...] SOUTENUE PAR LE RENOM » : INVITÉS FRANÇAIS DE PRESTIGE

Parmi les exigences qui s'imposent dès le début au nouveau directeur de l'Institut français, une retient particulièrement l'attention : « Mon rêve, peut-être des *Mille et Une Nuits* eût été de donner quelque cohérence à cette venue d'itinérants et de provoquer le passage à Bucarest et en Roumanie des hommes vraiment représentatifs de notre vie intellectuelle⁹⁸ ». Cette aspiration est essentielle à ses yeux pour réaliser, en matière d'échanges culturels, une « politique de la qualité, ou de la qualité soutenue par le renom⁹⁹ », d'où l'importance qu'il accorde à la présence en Roumanie, pour des interventions ponctuelles, des personnalités les plus marquantes de la vie intellectuelle française, parmi lesquelles on peut citer Fernand Baldensperger et Paul Hazard, cofondateurs de la *Revue de littérature comparée*, l'historien Eugène Albertini¹⁰⁰, les historiens d'art Louis Gillet et Henri Focillon, le romaniste Mario Roques, le chimiste André Michel¹⁰¹, le mathématicien et homme d'État Émile Borel et le philosophe

96. LE GALL, 2008, p. 155.

97. *Rampa*, 1936, «După o vizită la Institutul francez» [Après une visite à l'Institut français].

98. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 19 septembre 1933 (GODIN, 1995, p. 263).

99. *Ibid.*, p. 300.

100. Information parue dans la gazette roumaine *Curentul*, 21 octobre 1934, «Un arheolog francez în România» [Un archéologue français en Roumanie], p. 2, qui précise qu'il a passé un mois en Roumanie comme hôte de l'Institut français.

101. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, le 22 mai 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 499).

Léon Brunschvicg, ce dernier apprécié en particulier par Dupront pour « l'utilité de faire connaître ici [en Roumanie] la pensée philosophique française, à un moment où l'intelligence roumaine a des inquiétudes d'absolu¹⁰² ». Parmi les écrivains invités, on trouve les noms de Jules Romains, en voyage en Roumanie en 1934¹⁰³, de l'essayiste et critique Gérard Bauër, de Georges Duhamel, de Jean-Louis Vaudroyer et de Jacques Copeau, avec « ses admirables récitals de lecture¹⁰⁴ », mais également de ceux dont la visite ne s'est pas réalisée : Lucien Febvre, « une excellente aubaine que de le montrer en Roumanie¹⁰⁵ », Paul Valéry, François Mauriac, André Maurois et Paul Claudel¹⁰⁶. L'échec de ces derniers projets, qui montrent bien la hauteur de ses ambitions, le conduit à penser en 1935, « en désespoir de cause », à Roger Martin du Gard, deux ans avant que celui-ci devienne célèbre grâce au prix Nobel de littérature.

LES BOURSIERS ET VISITEURS ROUMAINS EN FRANCE

« Ces échanges d'ailleurs ne mériteraient point leur nom s'ils n'étaient réciproques¹⁰⁷ », dit Dupront dans son allocution lors de la visite de Louis Barthou à l'Institut français, en juin 1934. C'est la raison de ses initiatives pour l'organisation de voyages des intellectuels roumains en France en tant que conférenciers, boursiers ou tout simplement comme visiteurs.

En ce qui concerne les conférenciers, il affronte au début des obstacles administratifs, faute d'avoir une qualité officielle qui lui aurait permis de proposer des invitations au nom des universités françaises et de leur « donner quelque éclat¹⁰⁸ » dans la vie culturelle et la presse. L'idée est de montrer à l'opinion « qu'il n'y a pas que les Petrovici, ou même les Iorga, pour aller en France chaque année¹⁰⁹ ». Déplorant la « politique parfaitement personnelle¹¹⁰ » de certaines

102. GODIN, 1995, p. 254.

103. *Ibid.*, p. 282 et 293.

104. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, le 22 mai 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 499). Un autre invité, Jacques Lassaïgne, marié à une Roumaine, est encouragé par Dupront, selon les dires de l'écrivain Camil Petrescu, à collaborer à sa prestigieuse revue culturelle *Revista Fundațiilor regale* et révèle à cette occasion son intérêt pour la peinture roumaine dont il se fera le meilleur interprète en France. Voir PETRESCU, 1945, p. 221-222. Voir, par exemple, les ouvrages de Jacques Lassaïgne (LASSAIGNE, 1972 ; 1973).

105. GODIN, 1995, p. 317-318.

106. *Ibid.*, p. 300 et 339.

107. DUPRONT, 1934b.

108. GODIN, 1995, p. 253.

109. *Ibid.*, p. 268.

110. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, le 13 avril 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 497).

de ces invitations, il souhaite qu'elles soient proposées à bien plus de personnalités de la vie intellectuelle. En effet, en dehors des noms précédemment cités, on voit arriver en France pendant les années 1930 d'autres spécialistes appartenant à des domaines très variés : Emil Racoviță, pour la biospéologie, en 1932 ; le linguiste Sextil Pușcariu et l'architecte George Matei Cantacuzino, en 1933 ; le sociologue Dimitrie Gusti, le zoologue Ioan Borcea et le juriste Petru Dragomirescu, en 1934 ; et l'écrivain Ion Marin Sadoveanu, en 1939¹¹¹.

Un autre axe de l'activité du nouveau directeur de l'Institut français consiste dans l'aide accordée aux jeunes Roumains de valeur afin de poursuivre leurs études en France. À peine est-il arrivé à Bucarest qu'il écrit à la direction de l'École normale supérieure pour soutenir la candidature d'un jeune physicien, Aurel Ionescu¹¹², promis à une belle carrière scientifique. Son intervention, qui aura gain de cause¹¹³, est en même temps l'occasion de penser à une nouvelle voie en vue des échanges intellectuels franco-roumains : « La candidature de ce "scientifique" me fait songer à notre promotion internationale de 1925 et j'éprouve chaque jour l'utilité des élèves étrangers [...]. Vous paraîtrait-il souhaitable que j'entreprenne une discrète propagande pour reprendre la tradition des Roumains "littéraires" à l'École¹¹⁴ ? ».

Rien ne préoccupe plus le directeur de l'Institut français que l'attribution de bourses d'études en France à de jeunes intellectuels. Dès 1933, il tient à défendre ses responsabilités personnelles en la matière, « non pour nous donner quelques papiers supplémentaires », comme il l'explique, mais par souci « d'éviter de mal utiliser les subventions » et de s'« assurer de la bonne qualité intellectuelle des futurs boursiers¹¹⁵ ». Après avoir recommandé, en novembre 1932, Ștefania Cristescu-Golopenția, étudiante de Dimitrie Gusti promise à une carrière d'ethnologue et de sociologue¹¹⁶, il soutient en 1933 « tout particulièrement » l'écrivain Camil Petrescu¹¹⁷. Son intervention devient plus efficace en 1937, quand il appuie dix-neuf sur les vingt-cinq boursiers, ou en

111. GODIN, 1995, p. 235, 249, 281-282, 286 et 396.

112. Aurel Ionescu (1902-1954), physicien, docteur de l'École normale supérieure en 1934, professeur successivement des universités de Bucarest, Cluj et Timișoara, auteur des contributions dans le domaine de la spectroscopie moléculaire et de la mécanique ondulatoire.

113. Une lettre à Alphonse Dupront, « mon cher camarade », d'une signature indéchiffrable du 28 novembre 1932 lui annonce : « votre protégé A. Ionesco s'installe aujourd'hui même à l'École en qualité d'élève étranger interne » (fonds Alphonse Dupront).

114. Lettre du 3 octobre 1932 au directeur de l'École normale supérieure (AN, AJ 61/193), aimablement communiquée par Florea Ioncioaia, professeur à l'université de Iași (courriel du 3/12/2021).

115. GODIN, 1995, p. 250.

116. *Ibid.*, p. 241.

117. *Ibid.*, p. 328.

1939, quand il obtient « satisfaction pour toutes les bourses », ainsi que l'aide de quelques étudiants libres, venus par leur propres moyens¹¹⁸. Une lettre d'un jeune Roumain à Tudor Vianu témoigne du grand nombre de candidats que Dupront a soutenus en 1939 et qui sont « presque tous » partis en France, dont un boursier « pour la gymnastique¹¹⁹ ». Aurait-il été influencé dans ses choix par d'autres considérations, telle sa sensibilité devant les cibles de l'antisémitisme croissant de la société roumaine ? Le poète antisémite Octavian Goga dénonce ainsi, en 1936, le « trop grand nombre de bourses » que la France a accordées aux jeunes juifs¹²⁰, mais il va de soi que son impression reste subjective.

On peut toutefois affirmer avec certitude que, dans l'évaluation des aspirants boursiers, leur valeur intellectuelle prime, pour le directeur de l'Institut, sur leurs positions idéologiques. L'exemple de Cioran est particulièrement significatif. La bourse à Paris accordée par Dupront en 1937 survient après que Cioran a découvert l'Allemagne comme boursier, fin 1933, en succombant à la fascination d'Hitler et du fascisme¹²¹ et après qu'il a adhéré à l'idéologie de l'extrême droite roumaine propagée par la Garde de fer. Son livre *Schimbarea la față a României* (Transfiguration de la Roumanie), paru en 1936, en est en partie l'expression, dans un mélange de séduction littéraire et de poison antisémite qui vont être poussés à l'extrême, un an plus tard, par le pamphlet de Céline, *Bagatelles pour un massacre*¹²². Le séjour français est décisif, en revanche, pour la métamorphose intellectuelle de Cioran. Il écrit ainsi à Dupront le 19 avril 1941 :

Mon séjour à Paris, maintenant que je suis en train de récapituler mes erreurs et certitudes passées, me semble le plus décisif, le tournant le plus lourd d'avenir dans le bilan de mes expériences. Et je sais trop bien à qui je suis redevable pour cette réussite, qui m'éloigne, je l'espère pour toujours, de ce spectre qui hante l'intellectuel roumain : la peur de rater¹²³.

Cioran reconnaîtra, sa vie durant, que sa « chance a été Dupront », celui qui lui a accordé en 1937 une bourse de trois ans et qui l'a même prolongée bien qu'il eût compris qu'il n'avait « nullement l'intention d'écrire une thèse¹²⁴ ». Ami

118. *Ibid.*, p. 364, 405.

119. Lettre de Ion Ureche à Tudor Vianu, 29 septembre 1939 (ȘERBAN, 1996).

120. LE GALL, 2008, p. 155.

121. SANDU, 2014, p. 219.

122. CIORAN, 2009. Le texte roumain de 1936 a été réédité en Roumanie en 1990 avec les coupes exigées par l'auteur. La traduction française restitue l'intégralité de l'édition originale, en indiquant les passages que Cioran a souhaité supprimer.

123. TACOU & PIEDNOIR (dir.), 2009, p. 460.

124. LIICEANU, 1995 ; CIORAN, PIȚU & ANTOHI, 2009, p. 34 et 160.

de jeunesse de Cioran dont il ne partage pas l'engagement idéologique, Eugène Ionesco est un autre bénéficiaire d'une bourse française pour laquelle il gardera sa reconnaissance à Dupront. Il lui écrit le 6 décembre 1938 : « être à Paris, quand seulement 4 millions d'hommes sur deux milliards y sont, c'est tout de même un privilège inouï¹²⁵ ». La gratitude de ces boursiers est due aussi à l'attention avec laquelle Dupront s'intéresse à leur sort après leur arrivée en France. On le voit dans ses mots d'encouragement à l'égard d'un étudiant malade, Tudor Popescu¹²⁶ (« Soyez satisfait de votre année, Cher Monsieur, et ne pensez à la reprise de votre travail qu'après la réfection de vos forces. Vous avez déjà trop mérité pour ne pas aboutir »), ainsi que dans son souhait de lui trouver une place dans le Sanatorium des étudiants et de lui envoyer sur le champ un chèque « pour ne point aggraver [ses] préoccupations matérielles¹²⁷ ».

Aussi important que soit son désir d'offrir aux jeunes méritants la chance d'étudier en France, il doit cependant constater les limites de ses possibilités¹²⁸. Il intervient ainsi sans succès en faveur de Mihail Sebastian, mais c'est au moment où, en 1940, en fin de mission, il n'a plus la même possibilité d'action¹²⁹. La situation sera d'autant plus dramatique pour le jeune écrivain qui, après avoir été la cible des fureurs légionnaires, devra vivre les rigueurs des mesures antisémites du régime d'Antonescu.

Afin de répondre au désir d'un plus grand nombre de jeunes de connaître la France, l'Institut encourage et organise des voyages d'étude et de découverte. En décembre 1934, Dupront annonce à l'université de Paris la visite d'une trentaine d'étudiants de l'université de Cernăuți¹³⁰. En 1936, il assure, en collaboration avec la Société des étudiants en lettres françaises de l'université de Bucarest, la participation de vingt étudiants aux cours d'été de l'université de Dijon. En 1937, soixante-deux personnes, dont le journaliste Liviu Floda, l'italianiste Alexandru Balaci et

125. Lettre d'Eugène Ionesco à Alphonse Dupront, 6 décembre 1938 (fonds Alphonse Dupront). Le 31 janvier 1947, il lui témoigne encore sa « gratitude puisque, vraiment, c'est à [lui qu'il doit] d'être encore "ici" et non "là-bas" » (IONESCO, 2004, p. 130-131).

126. Tudor Radu Popescu (1913-2004), juriste et historien, auteur de deux thèses en droit : l'une à la faculté de droit de l'université de Iași, en 1938, l'autre à la faculté de droit de Paris : POPESCU, 1940. De retour en Roumanie, il est professeur de droit et auteur de plusieurs livres, dont : POPESCU & EMINESCU, 1980.

127. Lettre d'Alphonse Dupront à Tudor Popescu, 26 juin 1938 (fonds Alphonse Dupront).

128. En 1933, Dupront regrette que les candidatures de Mihai Berza, le futur historien, et de Liviu Rusu, déjà bien affirmé comme psychologue, « beaucoup plus que d'autres dignes d'aller en France », n'aient pas été retenues (GODIN, 1995, p. 274).

129. D'après le témoignage de Mihail Sebastian, qui apprend indirectement, le 10 avril 1940, l'intention du directeur de l'Institut français de l'envoyer en France avec une bourse (voir SEBASTIAN, 1996, p. 270), précision omise dans la traduction française (SEBASTIAN, 2007).

130. AN, AJ/16/6990.

l'historien littéraire Al. I. Ștefănescu, participent à des cours similaires à l'université de Grenoble, avant de s'arrêter à Paris pour visiter l'Exposition universelle. En 1938, la presse roumaine se fait l'écho d'un autre projet qui a permis à nombre d'étudiants et de professeurs de toutes les universités du pays de « vivre presque deux mois au milieu du peuple français, ayant l'occasion de connaître de près son mode de vie [...] et [de] découvrir à la source la beauté de la langue française¹³¹ ».

« L'INSTRUMENT LE PLUS ACCOMPLI » DE LA COMMUNION HUMAINE : LES LIVRES ET LES ARTS

Alphonse Dupront sait que le rôle de ces passeurs entre la France et la Roumanie, conférenciers, boursiers, visiteurs, est indissociable de « l'instrument le plus accompli » de la communion humaine dont « le signe le meilleur » est à ses yeux « le livre, avec l'œuvre d'art¹³² ». En effet, pour l'historien de grande culture et sensibilité qu'il était, le livre est chargé d'une fonction essentielle :

Dépôt de la tradition, confidence d'homme à homme, il [le livre] est le témoin et l'ami, l'objet d'un silencieux colloque, le plus frémissant de présence humaine, le plus circonspect aussi. Par lui, l'émouvante symphonie des hommes éclate de ses accords les plus magnifiques, pour s'élargir bientôt en sourdine, quand nous voulons nous montrer l'illusion de nous suffire à nous-mêmes. Joie de notre contemplation de dilettante, il est dans l'œuvre difficile de formation, le conseiller et le maître. Entre les générations qui parfois malignement s'opposent, il assure la continuité de l'effort et garantit le progrès de la possession de soi. Autant dire qu'il est l'indispensable moyen du façonnement de l'homme, l'outil de notre culture¹³³.

33

Au nom de ces convictions, le livre a une place stratégique dans ses initiatives culturelles. Il est l'objet d'une exposition « Le Livre français et l'Afrique du Nord », organisée d'octobre à décembre 1933, exposition d'autant plus remarquable qu'elle se heurte à peu de moyens et beaucoup de difficultés. Mais son enthousiasme est plus fort, écrit-il à Jean Marx :

Comme il convient aux audacieux, [...] tout s'est arrangé, et sinon pour le mieux, du moins honorablement. Voici comme... Notre ami Oprescu a fait d'abord la grimace quand je lui ai proposé d'installer

131. Pour les échos dans la presse roumaine, voir les gazettes *Curentul* et *România* dans la bibliographie finale.

132. Voir dans ce volume, sous le titre « Un geste d'amitié ».

133. *Ibid.*

chez lui, au musée Toma Stelian¹³⁴, nos vitrines de livres. Puis, après un déjeuner, nous avons conclu l'affaire et avec nos ressources, c'est-à-dire notre temps, nous avons, Ficheux¹³⁵, Journet et moi, disposé assez agréablement, je crois, trois grandes vitrines, l'une réservée aux publications du Centenaire¹³⁶, l'autre aux publications de la faculté d'Alger, à la philologie et à l'art, la troisième à Gsell¹³⁷, aux historiens et au géographes¹³⁸.

Après cette exposition dont la teinte coloniale frappe aujourd'hui, Dupront ne baisse pas les bras pour en organiser d'autres : « Victor Hugo », en 1936¹³⁹ et surtout « La Semaine du livre français en Roumanie », du 1^{er} au 8 décembre 1938.

Son rôle d'« animateur [...] dont la ténacité sut triompher de tous les obstacles » est d'ailleurs reconnu dans les quelques échos que le dernier événement a connus en Roumanie et même à l'étranger¹⁴⁰. L'idée était d'offrir au public roumain bien plus qu'une vitrine de l'édition française : « une bibliothèque vivante, largement représentative de tous les courants de la vie intellectuelle française », autrement dit, « mettre à sa disposition des livres, toujours des livres et de beaux livres qu'on ne brûlera pas¹⁴¹ » – allusion aux sinistres autodafés allemands de 1933. C'est la raison pour laquelle il demande sans cesse à sa hiérarchie de Paris « des livres, surtout des textes¹⁴² ».

Déçu par les premiers résultats, il cherche d'autres solutions : « Pourquoi les éditeurs ne nous feraient-ils pas, au titre de la propagande, quelques services

134. Musée fondé en 1926 à Bucarest grâce au legs à l'État roumain par Toma Stelian (1860-1925), avocat et homme politique roumain ; après 1948, le fonds de ce musée est intégré au Musée national d'art de Roumanie.

135. Robert Ficheux (1898-2005), géographe, universitaire, auteur d'une thèse sur la géographie de la Roumanie, publiée de manière posthume : FICHEUX, 1996.

136. Le centenaire de l'annexion de l'Algérie par la France le 24 février 1834.

137. Stéphane Gsell (1864-1932), archéologue et historien de l'Afrique romaine et plus particulièrement de l'Algérie romaine.

138. Lettre à Jean Marx, 19 décembre 1933 (GODIN, 1995, p. 267).

139. *Ibid.*, p. 341.

140. *Curentul*, 4 décembre 1938, „Un ambasador discret și un prieten vechi” [Un ambassadeur discret et un vieil ami], p. 2 ; *Le Bulletin trimestriel de la Fédération des professeurs français résidant à l'étranger*, février 1939, p. 5. L'affiche de l'exposition a été dessinée, gravée et imprimée à Paris par l'artiste Jean-Gabriel Daragnès. Le projet de cette exposition date de 1935, voir GUÉNARD-MAGET, 2014, p. 56.

141. Voir dans ce volume l'allocution « Un geste d'amitié ».

142. Lettres d'Alphonse Dupront à Jean Marx du 7 décembre 1932 et du 19 septembre 1933 (GODIN, 1995, p. 244 et 263).

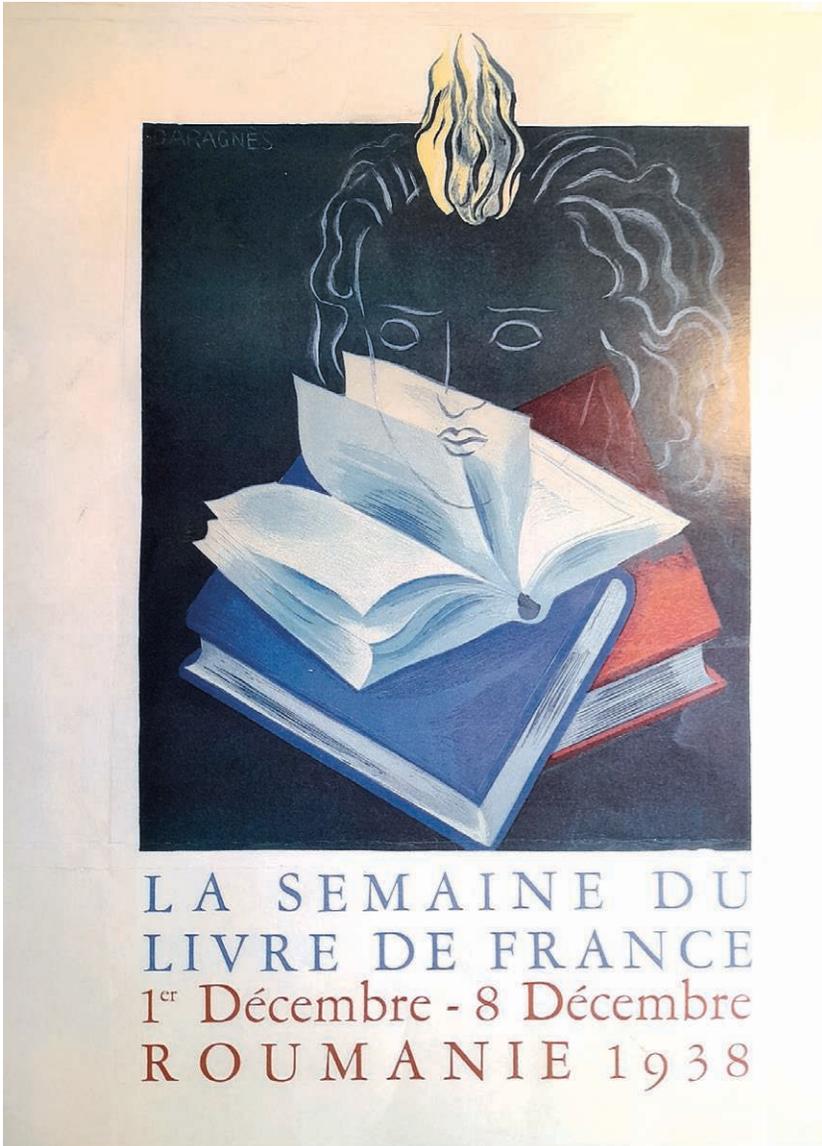


Figure 5 – Affiche de l'exposition « La semaine du livre de France »,
1^{er} décembre – 8 décembre 1938, réalisée par Jean-Gabriel Daragnès, Paris.

Source : fonds Alphonse Dupront.

d'ouvrages, à charge pour nous, bien entendu, d'en donner des comptes rendus dans les journaux et revues roumains¹⁴³ » ? Plus fructueux sont ses entretiens en juillet 1933 avec Julien Cain, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, qui ne tarde pas à envoyer à l'Institut français de Bucarest la collection complète du catalogue général de la Bibliothèque. Une attribution d'autant plus précieuse qu'elle est affectée, précise Julien Cain, « à titre tout à fait exceptionnel, puisqu'elle a été refusée à d'autres instituts français à l'étranger », en vue « d'établir ainsi un lien » entre la Bibliothèque nationale et l'Institut français de Bucarest¹⁴⁴.

La place du livre dans la mission de Dupront transparait aussi dans son souci de mieux organiser la bibliothèque de l'Institut qui ouvre le 8 décembre 1933 une salle de lecture à son public¹⁴⁵. Une année après, son intérêt pour développer cette bibliothèque continue d'être au cœur de ses projets¹⁴⁶ couronnés de succès en 1939, avec le détachement d'une bibliothécaire de Paris, Germaine Lebel, appréciée par lui pour son esprit d'initiative¹⁴⁷. Parallèlement, il est actif dans la répartition d'ensembles de livres français dans d'autres bibliothèques du pays. En 1938, par exemple, il est le messenger des dons ponctuels de livres aux écoles de certaines villes roumaines (Călărași ou Sibiu¹⁴⁸) et des donations conséquentes aux bibliothèques universitaires de Bucarest ou de Iași¹⁴⁹.

À l'instar des livres, les arts participent aussi à ce dialogue culturel. En 1935, Dupront se réjouit de « la meilleure impression » laissée par le célèbre Quatuor de Joseph Calvet et espère voir venir Alfred Cortot, connu pour son attachement à la Roumanie, où il a donné de nombreux concerts¹⁵⁰. En mars 1936, il s'érige avec passion en imprésario de la troupe de la Comédie-Française présente pour la première fois en Roumanie. Mihail Sebastian, un des journa-

143. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 15 janvier 1933 (*Ibid.*, p. 249). Il dresse également un constat alarmant sur l'absence de plusieurs périodiques importants, voir la lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 19 septembre 1933 (*Ibid.*, p. 262).

144. Lettre de Julien Cain à Alphonse Dupront, 28 octobre 1933 (fonds Alphonse Dupront).

145. *Adevărul*, „O nouă bibliotecă publică în Capitală” [Une nouvelle bibliothèque publique dans la capitale], p. 1.

146. DUPRONT, 1934c.

147. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, le 14 février 1939 (GODIN, 1995, p. 389). Germaine Lebel sera par la suite administratrice générale de la Bibliothèque nationale d'Alger jusqu'en 1962 et auteure d'une thèse appréciée, sous la direction de Fernand Braudel (LEBEL, 1955).

148. Voir les journaux *Curentul* et *Opinia*, dans la bibliographie finale.

149. Voir *Curentul* et *Opinia* dans la bibliographie finale. Pour le discours prononcé à Iași, voir dans ce volume le texte sous le titre « Un geste d'amitié ».

150. GODIN, 1995, p. 309.

listes conviés à la conférence de presse organisée à cette occasion, regretta que le bref exposé du directeur de l'Institut français n'ait pas été sténographié :

C'était un modèle de discours concis et nuancé. Pendant 15 minutes, il a justifié le choix des pièces qui seront représentées, a expliqué pourquoi parmi les classiques, on a opté pour le comique, non pas pour le tragique, pourquoi Molière sera représenté et pas Racine, pourquoi Musset et pas Hugo. Il a commenté la distribution de chaque pièce, il nous a dit quelques mots sur les interprètes et nous a parlé de l'ancienne garde de la Comédie-Française et de sa nouvelle génération. Ce fut une excellente introduction au spectacle¹⁵¹.

Les artistes français n'étaient pas moins enthousiastes pour l'implication de Dupront dans le succès de leurs spectacles. Il recevra un signe de reconnaissance de la part de d'André Brunot et de sa troupe de la Comédie-Française, heureux, lui écrivent-ils à leur retour, « d'avoir retrouvé, pour représenter la pensée française, un grand directeur qui, avec une aménité incomparable, a aplani devant nous toutes les difficultés¹⁵² ».

Il existe enfin un autre secteur de la vie artistique où le rôle du directeur a été bien remarqué : « l'organisation de l'exposition sur le portrait français dans le dessin et la gravure à partir des collections du musée du Louvre et de la Bibliothèque nationale française, exposition accueillie par le musée Toma Stelian à Bucarest du 8 novembre à la fin de l'année 1938¹⁵³ ».

« PÉNÉTRER DANS LA PSYCHOLOGIE D'UN PEUPLE » : CONTACTS, CONFÉRENCES, ARTICLES

Ces différents axes qui caractérisent l'activité de l'Institut français dans les années 1930 ne sont pas seulement l'œuvre de son directeur. Néanmoins, il en a l'initiative et apporte une contribution décisive à leur réalisation. Un observateur constate que si « les locaux de son Institut sont étroits [...], le rayonnement de son action est très étendu », grâce à son directeur, « normalien de la jeune

151. *Rampa*, 1936, „După o vizită la Institutul francez”.

152. Lettre d'André Brunot à Alphonse Dupront, 18 mars 1936, et la lettre des membres de son équipe, 25 mars 1936 (fonds Alphonse Dupront).

153. Il fait partie du comité exécutif aux côtés des commissaires Paul-André Lemoisne et Gabriel Rouchès et d'autres spécialistes de l'art tels le conservateur au musée du Louvre Michel Florissonne, l'historien de l'art roumain Georges Oprescu, le peintre Jean Al. Steriadi et attire l'attention de la critique artistique pour sa contribution au catalogue. Voir la chronique d'Alexandru Busuiocanu (*România*, „Portretul francez în desen și gravură” [Le portrait français dans le dessin et la gravure]) sur le catalogue de l'exposition intitulé *Portretul francez în desen și gravură, sec. XVI-XIX* [Le portrait français dans le dessin et la gravure. XVI^e-XIX^e siècle], 1938.

école, réaliste, méthodologique, doué d'un sens aigu de la pénétration opportune¹⁵⁴ ». En visite en Roumanie en 1934, Paul Morand a pu le constater et l'exprimer dans le portrait qu'il brosse de lui : un « homme jeune, plein de tact et de savoir et doué d'une qualité rare : la sympathie intuitive qui le fait pénétrer dans la psychologie d'un peuple étranger ». Pour Morand, il est d'ailleurs « la plus riche source d'information, notamment en ce qui concerne les milieux intellectuels bucarestois », tels qu'il les a décrits dans son livre *Bucarest*¹⁵⁵. En effet, en apprenant la langue, l'histoire et la culture du pays, Dupront dispose d'une base solide pour accomplir sa tâche. Mais ce qui impressionne le plus l'écrivain français est sa capacité à tisser autour de lui et de l'Institut un vaste réseau d'adhérents venus des milieux les plus divers de la société : intellectuels, artistes, écrivains, ainsi que des personnalités politiques et diplomatiques.

Devant eux, par l'éloquence de ses discours, le directeur se fait un admirable porte-parole de son pays. Quelques idées fortes traversent ses interventions. Expliquer au public les spécificités de la culture et de l'histoire françaises en est une. Le but n'est pas tant d'informer que de faire comprendre des valeurs à portée universelle, riches d'enseignements dans les années 1930, marquées par la remontée des passions nationalistes. L'évocation de l'humanisme français devient dès lors l'occasion d'un véritable « examen de conscience, comme nous le devons quelquefois faire de nos vraies valeurs spirituelles, de ce qui fait notre plaisir de vivre, en un mot du meilleur de nous¹⁵⁶ ». Les exemples de Rabelais, Montaigne, Descartes, Racine ou Pascal¹⁵⁷ enrichissent sa réflexion devant le public afin de défendre les « vraies règles de la vie de l'esprit » contre le « mal intérieur¹⁵⁸ » d'une société habitée par l'obscurantisme et l'égoïsme racial ou nationaliste.

D'un grand intérêt sont ses réflexions sur l'histoire roumaine. Sans être à proprement parler un spécialiste, à l'instar de son prédécesseur Paul Henry qui a écrit sur la peinture religieuse médiévale, Dupront s'est illustré par des analyses occasionnelles sous forme de conférences ou de divers projets : les pages de ce volume donnent pour la première fois la possibilité d'en apprécier l'originalité. Sa conception visionnaire de l'histoire et son esprit d'initiative sont mis au service d'un projet d'ouvrage collectif encyclopédique sur la Roumanie, sous sa direction. À son origine est le sociologue Dimitrie Gusti. En qualité de commissaire général du Pavillon roumain à l'Exposition internationale de 1937 à Paris, il invite Dupront à réaliser une publication « de textes d'écrivains français sur la

154. DES ROCHES, 1935, p. 51.

155. MORAND Paul, 1990 [1935], p. 213-214 et 293 ; PIPPIDI Andrei, 2009.

156. Citation tirée de sa conférence du 17 février 1934 (DUPRONT, 1934a).

157. *Ibid.* et ses autres textes : « Montaigne et l'ordre social » ; « La Religion de Montaigne », la conférence sur Racine au Théâtre national de Iași, en octobre 1939 et DUPRONT, 1940.

158. DUPRONT, 1934a.

Roumanie » comme « une manière d'hommage de la France à la Roumanie ». Mais le directeur de l'Institut français donne à cette initiative une autre teneur : constatant qu'il n'existe « aucune étude d'ensemble, scientifiquement menée sur la Roumanie, les différents aspects de sa vie, la terre et les hommes », il saisit l'occasion pour proposer, au lieu d'une publication à caractère occasionnel, un ouvrage d'envergure scientifique¹⁵⁹. Les ambitions du volume sont annoncées par deux projets de sommaire, l'un écrit à la main, avec l'indication « maquette » et plusieurs suggestions de titre : « Connaissance de la Roumanie », « De la Roumanie », « De Roumanie », l'autre dactylographié, sous le titre « La Roumanie ». Plusieurs prestigieux auteurs français devaient y participer : Emmanuel de Martonne, Henri Focillon, Paul Henry, Paul Morand, Charles Diehl, Ferdinand Lot, Marcel Emerit, Mario Roques etc.¹⁶⁰.

Malheureusement, le projet n'a pas vu le jour. On connaît seulement la contribution d'Alphonse Dupront, « Définitions de la Roumanie », demeurée manuscrite, qui mérite de trouver ses lecteurs avec la présente édition. Les images sont saisissantes par la profondeur de l'analyse et par l'empathie de l'auteur pour le destin d'un peuple au « carrefour des empires morts¹⁶¹ » :

D'avoir grandi là où venaient mourir dans une exigence d'immensité et une ferveur de l'au-delà des terres les plus puissants empires et les plus créateurs, cela donne au génie roumain une prédestination lourde à vivre. La leçon profonde de l'histoire retrouve la certitude de la terre. Entre un Occident diminué d'inquiétude devant la réalité mystérieuse de l'Orient et cet Orient affaibli peut-être parfois de toute une superstition impériale, entre un Nord sans soleil et une Méditerranée sans hommes, entre des mondes qui se menacent parce qu'ils ne se connaissent pas, pour les libérer de la terreur de l'autre et redonner à l'Occident la certitude du mystère où gît sa force créatrice, pour traduire le langage de certitude et assurer l'indispensable commerce d'unité, – une terre ouverte, en qui les plus hauts messages puissent trouver leurs définisseurs pour l'autre, d'autant plus largement ouverte qu'elle est plus forte d'elle-même et de son destin spirituel. Il en faut une, aux confins sud de l'Europe, pour que l'Oc-

159. Voir dans ce volume « Rapport du directeur de l'Institut français sur la publication éventuelle par les soins de cet Institut d'un volume consacré à la Roumanie » du 28 avril 1937.

160. Les juristes François Olivier-Martin et Henri Capitant, le philosophe et sociologue Célestin Bouglé, le géographe Robert Flicheux, le mathématicien Paul Montel, les zoologistes Charles Pérez et Maurice Caullery, ainsi que le chimiste André Boivin, voir dans ce volume, « Rapport du directeur de l'Institut français sur la publication éventuelle par les soins de cet Institut d'un volume consacré à la Roumanie ».

161. Image inspirée du livre de ROMIER, 1931.

cident se libère d'une inutile faiblesse. Aux rives d'Hyperborée, la Roumanie cherche la grandeur de ce service¹⁶².

Qu'il s'agisse de ses interventions publiques sur la France ou de ses textes sur la Roumanie, Alphonse Dupront défend le même message : encourager l'amitié franco-roumaine, raison d'être de l'Institut français et de son directeur. On l'a vu dans son discours du 22 juin 1934 pour saluer la visite du ministre français des Affaires étrangères, Louis Barthou¹⁶³, dans son exposé lors du dixième anniversaire de l'Institut français, le 24 novembre 1934¹⁶⁴ ou dans l'allocution présentée le 16 juin 1938 dans l'amphithéâtre de l'université de Iași, à l'occasion du don de livres de la part de la France¹⁶⁵. La « parfaite amitié » ou « amitié totale » à laquelle il souhaite contribuer est, à ses yeux, le couronnement idéal d'une politique de coopération entre les deux pays visant à une connaissance réciproque. En témoigne cet extrait de « Connaissance de la Roumanie en France » :

La Roumanie, déjà affectueusement connue en France, doit l'être beaucoup plus en profondeur, avec ce que, sur le plan intellectuel, elle garde de meilleur, ses penseurs, ses hommes de science, ses érudits, ses hommes de lettres, souvent isolés à l'autre bout de l'Europe.

Mais Dupront vise également la connaissance de la France en Roumanie au niveau le plus large possible de la société, persuadé que « la coopération intellectuelle entre des élites » risque d'être « un mauvais rêve si l'on ne descend dans la rue¹⁶⁶ » et si elle n'est pas fondée sur la recherche de l'amitié : « nous ne cherchons pas de clientèles, nous voulons seulement des amis¹⁶⁷ ». Une amitié qui est beaucoup plus qu'une expression dictée par les raisons de la diplomatie culturelle. Elle exprime pour lui l'attachement sincère et la fascination pour le pays qu'il découvre :

Admirable tradition méditerranéenne si étrangement vivante en cette terre roumaine : culte de la parole et amour de la pensée, mais d'une pensée qui ne meurt point dans un livre, qui vit au gré du commerce des hommes pour leur commun plaisir et pour leur profit spirituel. C'est en elle que nous baignons, nourris comme malgré nous, de tout ce que l'intelligence roumaine porte de frais, de créateur, de poétique au sens fort pour rajeunir notre sensibilité occidentale, lasse

162. Alphonse Dupront, « Définitions de la Roumanie », *dactylogramme*, 1937 (fonds Alphonse Dupront), publié dans ce volume.

163. DUPRONT, 1934b.

164. Voir dans ce volume « Un très jeune jubilé ».

165. Voir l'allocution dans ce volume sous le titre « Un geste d'amitié ».

166. DUPRONT, 1934b.

167. DUPRONT, 1936e, p. 1091-1094.

parfois d'avoir trop vécu. L'homme nouveau de ce pays, lointain pour l'horizon géographique de notre Français moyen, c'est lui que nous venons simplement chercher, heureux de le sentir tout proche par ses traditions latines, ses siècles de culture occidentale, la sympathie éclairée qu'il nous porte, mais désireux passionnément de le voir rester lui-même, expression de tout un passé complexe, riche de gloires et d'épreuves, image d'une terre dont on ne doit plus pouvoir oublier quand on la quitte, le charme fascinant, noyée dans la lumière cendrée des cieux d'un Grigoresco¹⁶⁸.

Ainsi sa passion roumaine n'est pas seulement intellectuelle et spirituelle. Elle est également affective, imprégnée d'une nostalgie que peu d'observateurs français ont vécue si profondément.

CHRONIQUES ROUMAINES DANS *L'EUROPE NOUVELLE*

L'attachement d'Alphonse Dupront à la Roumanie s'exprime aussi par quelques articles occasionnels sur l'actualité politique roumaine, publiés dans la prestigieuse revue *L'Europe nouvelle*, fondée par Louise Weiss et dirigée dans les années 1930 par la journaliste Madeleine Le Verrier, militante antimunichoise et future résistante¹⁶⁹ : deux sont parus sous le pseudonyme de Pierre Noël, clairement revendiqué par lui¹⁷⁰, et deux sous d'autres signatures dont la paternité reste discutable¹⁷¹.

Leur fil rouge est l'inquiétude devant la crise grandissante de la démocratie roumaine, accentuée par le progrès du mouvement d'extrême droite La Garde de fer, avec son discours nationaliste, antisémite et antiparlementaire, et par la crainte de voir ce pays s'éloigner de son allié traditionnel, la France. L'intérêt de ces textes consiste dans l'analyse qu'ils proposent de la vie politique de la Roumanie pendant les années troubles qui précèdent la Seconde Guerre mondiale. L'observation aiguisée des réalités du temps présent y est fondée sur la lecture du passé et l'espoir de l'avenir. Cet espoir est celui que « le bon sens roumain », forgé « pendant des millénaires », « au travers des invasions, des partages, des servitudes », ne permettra pas au peuple de « s'abandonner aujourd'hui à la facile séduction de formules conquérantes » proposées par l'antisémitisme et l'antiparlementarisme¹⁷². C'est l'idée que Dupront souhaite transmettre à l'opinion française et européenne grâce à *L'Europe nouvelle*, une

168. DUPRONT, 1934b.

169. GEX-LE VERRIER, 2020 [1942]. Voir aussi DEBRÉ & BOCHENEK, 2012. Sur les articles de Dupront dans cette revue, voir LEMNY, 2020.

170. DUPRONT, 1937 ; 1938a.

171. DUPRONT, 1936d ; 1938b.

172. DUPRONT, 1936d.

revue au service d'une Europe telle qu'elle a été dessinée par les traités de 1919 et de 1920, toujours fidèle aux valeurs de la démocratie et de la paix sous l'égide de la Société des Nations. De ce point de vue, ses articles sont, comme l'auteur le souhaitait, une contribution apportée « par simple règle d'objectivité et non moins pour servir une tradition d'amitié entre la Roumanie et la France¹⁷³ ».

Reste à expliquer pourquoi Alphonse Dupront aurait signé ces articles sous d'autres noms. La rigueur avec laquelle il a élaboré ses ouvrages – l'exemple le plus frappant est sa thèse, *Le Mythe de croisade*, soutenue en 1956 et publiée en 1997 – pourrait-elle justifier sa prudence devant des textes trop vite rédigés et inévitablement marqués par les nécessités de l'instant ? Une autre interprétation est suggérée par une lettre de Dupront à Madeleine Le Verrier : il y évoque ses relations avec Jean Marx, son supérieur hiérarchique du Quai d'Orsay, qu'il admire, non sans déplorer sa « frayeur instinctive de tout ce qui est presse, nouvelles de presse concernant ses Œuvres [allusion au service des œuvres françaises à l'étranger]¹⁷⁴ ». C'est la raison pour laquelle, il propose à la directrice de *L'Europe nouvelle* d'attendre la publication de son long article « D'une politique de rayonnement français à l'étranger », afin d'obtenir d'abord l'aval de Jean Marx : « Nous arriverons amicalement à le convaincre, mais il faudra du temps¹⁷⁵ », prévision qui s'est avérée juste car l'article pourra être publié sous son nom, mais... vingt-et-un mois plus tard¹⁷⁶ ! On comprend dès lors le refus d'Alphonse Dupront de signer de son nom les autres articles portant sur des sujets d'actualité politique en Roumanie, eu égard à son devoir de réserve. Dans ces conditions, le choix du pseudonyme semblait satisfaire au mieux son désir de faire fructifier la bonne connaissance des réalités de ce pays et de servir les exigences d'un journalisme de qualité que *L'Europe nouvelle* représentait d'une manière exemplaire.

De surcroît, sa contribution à la revue ne se limite pas à ces quelques articles parus sous son nom ou sous pseudonyme. Elle transparait également dans un projet concernant la réalisation d'un numéro spécial de cette revue, consacré à la Roumanie, pour lequel son concours s'est révélé déterminant, comme le lui assure Madeleine Le Verrier le 6 janvier 1937 : « Naturellement, vous pourrez faire subir à ce projet toutes les modifications que vous jugerez bon et engager les frais de collaboration nécessaires¹⁷⁷ ». Le projet a pourtant échoué. Même si Victor Antonescu, le ministre roumain des Affaires étrangères à cette date,

173. DUPRONT, 1938a.

174. Lettre d'Alphonse Dupront à Madeleine Le Verrier le 2 janvier 1935 (fonds Alphonse Dupront).

175. *Ibid.*

176. DUPRONT, 1936e.

177. Lettre de Madeleine Le Verrier à Alphonse Dupront, le 6 janvier 1937 (fonds Alphonse Dupront).

était prêt à soutenir son « idée excellente », il l'a finalement torpillée par son souhait d'utiliser cette occasion comme moyen de propagande dans l'opinion étrangère, contrairement à l'esprit de neutralité défendu par la revue¹⁷⁸.

FIN DE MISSION

Vers la fin des années 1930, Alphonse Dupront fait face à un profond dilemme. Le rêve d'une mission en Italie, à Naples ou à Florence, qu'il considère comme essentielle « pour donner à [sa] vie un sens », ne l'a pas quitté. Mais l'œuvre qu'il devait accomplir en Roumanie n'est pas encore mûre, exigeant de sa part, comme il le constate en 1937, au moins encore « une année de plein rendement¹⁷⁹ ». C'est avec cette conviction qu'il souhaite rester fidèle à son devoir :

Je voudrais donc d'abord assurer la continuité de l'œuvre que nous avons menée ensemble dans ce pays. Il lui faut une manière de couronnement, de stabilisation, et pour l'Institut, et pour la Mission, et pour nos œuvres de province. Il y a aussi une sécurité morale à assurer aux hommes, nos professeurs, nos boursiers, nos élèves, qui comptent autant d'individualités. Et de plus en plus s'affermir en moi la conviction que notre œuvre vaut seulement par la continuité d'une action de l'homme sur l'homme¹⁸⁰.

Deux ans plus tard, il est toujours en poste, mais cette fois-ci, avec le sentiment de la mission accomplie et le souhait de prendre une nouvelle destination « par nécessité morale de changer de climat¹⁸¹ ». L'été 1939, il passe ses vacances dans sa Gascogne natale, quand le spectre de la guerre le dépêche à Bucarest : « La règle d'être à son poste paraît règle élémentaire, en cas de situation grave, comme est celle-ci. D'autant que la bataille là-bas sera dure, si la guerre s'abat¹⁸² ». Par conséquent, au début la Seconde Guerre mondiale, il reste fidèle à sa mission, décidé à vaincre toutes les adversités. Au moment où les présences artistiques françaises en Roumanie prévues pour un temps de paix deviennent irréalisables et s'arrêtent quelque temps, il se fait le devoir d'insister pour les reprendre « dans une volonté d'affirmer, face à une intense

178. Jusqu'au dernier moment, Alphonse Dupront a servi de médiateur entre Madeleine Le Verrier, soucieuse de conserver sa liberté d'action, et le ministre roumain, comme le montrent les lettres de Madeleine Le Verrier à Alphonse Dupront et à Victor Antonescu, du 13 avril 1937 et, respectivement, du 10 mai 1937 (fonds Alphonse Dupront).

179. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 16 mai 1937 (GODIN, 1995, p. 358).

180. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 30 mai 1937 (*Ibid.*, p. 360).

181. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, 8 octobre 1939 (*Ibid.*, p. 401).

182. Lettre d'Alphonse Dupront à Jean Marx, Châtelguyon, 24 août 1939 (*Ibid.*, p. 399).

propagande allemande, la force de la France de maintenir son action de paix ». Le « programme minimal » qu'il prépare dans ces conditions doit exprimer « plus que jamais [...] ce que nous [la France] avons de meilleur¹⁸³ ». En effet, le programme musical affiche les noms les plus célèbres : les chefs d'orchestre Paul Paray et Albert Wolff, qui seront par la suite obligés de se désister, la violoniste Ginette Neveu, les violonistes Jacques Thibaud, Zino Francescatti, Roland Charmy, les pianistes Yvonne Lefébure et Magda Tagliaferro, les violoncellistes Maurice Maréchal, Pierre Fournier, Jacqueline Roussel, et la soprano Germaine Lubin. Tout aussi ambitieux est le volet de l'art dramatique avec la présence attendue de membres de la Comédie-Française¹⁸⁴. Les projets d'expositions artistiques devant être « remis à des temps meilleurs », Dupront a néanmoins l'ingéniosité de proposer, sous les auspices de la direction générale des Beaux-Arts en France, une exposition réunissant des œuvres d'art français conservées en Roumanie, dans des collections d'État et particulières.

Le soutien qu'il reçoit de la part de Georges Huisman, le directeur général des Beaux-Arts, est essentiel. Le futur résistant au régime de Vichy ne peut qu'encourager les propositions avancées par Dupront : « N'hésitez donc jamais à me présenter des *desiderata* variés. Vous savez qu'en paix comme en guerre, je considère que la direction générale des Beaux-Arts doit être le constant fournisseur des instituts français à l'étranger, surtout lorsqu'ils marchent comme le vôtre¹⁸⁵ ». Son soutien est d'autant plus conséquent que, précise-t-il, la Roumanie figure « au premier plan » d'expansion artistique de la France. Georges Huisman évoque même la présence à Bucarest de Paul Paray et Albert Wolff, respectivement le 29 février et le 11 avril 1940, malgré leur désistement

183. « Note pour un programme de rayonnement artistique français en Roumanie pour l'année 1940 », 30 décembre 1939 (fonds Alphonse Dupront), publié dans ce volume. Ce programme est conçu après un accord signé le 8 novembre 1940 entre la direction générale des Théâtres et opéras roumains et la direction générale des Beaux-Arts de France, représentée par l'Institut français (fonds Alphonse Dupront).

184. Le programme évoque la possibilité de présenter *Phèdre* de Racine dans la mise en scène de Gaston Baty au théâtre Montparnasse pendant de la saison 1939-1940, qui a eu un grand retentissement par son caractère novateur.

185. Lettre de Georges Huisman à Alphonse Dupront, 6 avril 1940 (fonds Alphonse Dupront). Dans une autre lettre de Georges Huisman à Dupront, il est question d'une exposition de gravures et de tapisseries à Zagreb, en mai 1940, et d'une exposition de la jeune peinture française « qui devra aller à Sofia, Bucarest et à Athènes ». Huisman s'enquiert : « Hauteceœur vous a-t-il communiqué par avance, la liste de cette exposition de jeune peinture ? S'il ne l'a fait, dites-le franchement et je vous la ferai parvenir » (lettre de Georges Huisman à Alphonse Dupront, 6 avril 1940, fonds Alphonse Dupront). Louis Hauteceœur, chargé de programme artistique à cette date, sera bientôt le successeur de Georges Huisman à la direction générale des Beaux-Arts sous Vichy.

initial, et de la soprano Germaine Lubin, fin mars, et pense à la possibilité d'organiser en Roumanie une exposition de peintures et gravures¹⁸⁶.

Dans la vie musicale et artistique roumaine, fortement marquée par la propagande allemande, la France réussit ainsi à rayonner pendant encore quelque temps. Après les conférences et lectures dramatiques données en février 1940 par l'actrice Béatrix Dussane¹⁸⁷, les spectateurs peuvent apprécier en mars 1940 des prestations similaires de Jacques Copeau¹⁸⁸ et des spectacles de la Comédie-Française avec, parmi d'autres, Marie Bell, André Brunot et Jean Yonnel, originaire de Roumanie¹⁸⁹, avant que la troupe ne poursuive sa tournée dans les Balkans jusqu'à Ankara.



M. Jacques Copeau entouré de MM. Alphonse Dupront et Victor Eftimiu à la sortie de l'Institut Français de Hautes Etudes en Roumanie

Figure 6 – Jacques Copeau entouré d'Alphonse Dupront et Victor Eftimiu à la sortie de l'Institut français.

Photographe : anonyme. Photo publiée dans *Le Moment*, 5 avril 1940, Bucarest.

186. Lettre de Georges Huisman à Alphonse Dupront, 18 février 1940 (fonds Alphonse Dupront).

187. Plusieurs coupures de presse témoignent du succès de ses conférences à Bucarest et dans différentes villes de Roumanie. Interrogée à son retour par la revue *Marianne*, pour savoir si les spectateurs avaient pu comprendre les spectacles en français, elle rétorqua : « S'ils comprennent ? Aussi bien que vous autres [...]. Jamais je n'ai vu les *Fables* de La Fontaine, même en France, faire autant d'effet et dans tous les détails qu'à Bucarest » (*Marianne*, « Avec Dussane, retour des Balkans »).

188. Pour les impressions de Copeau sur le directeur de l'Institut français qui lui « paraît de premier ordre », voir COPEAU, 1991, p. 485-491.

189. Lettre d'André Brunot à Alphonse Dupront, 18 mars 1940 ; plusieurs coupures de presse confirment l'écho de l'événement. Dans ses souvenirs, Alphonse Dupront évoque aussi la présence de la troupe de Louis Jouvet, avec Madeleine Ozeray (voir PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 502). Sur la tournée de La Comédie-Française, voir BERNARD-DUQUENET, 2013, p. 136-142.

La contribution d'Alphonse Dupront à la réussite de ces manifestations est bien appréciée par les protagonistes. Béatrice Dussane est émerveillée de leur rencontre et de l'enthousiasme culturel et patriotique du public roumain¹⁹⁰. Au début d'avril 1940, Georges Huisman lui exprime depuis Paris toute sa reconnaissance :

J'espère que vos légitimes exigences sont ainsi satisfaites et que nous répondrons au programme que vous avez bien voulu nous tracer [...]. Vous m'avez appris énormément de choses. Je vous demande de ne pas m'oublier et de continuer quand vous en aurez le loisir, par la Valise diplomatique, à me tenir au courant de ce qui se passe et à nous dire régulièrement tout ce que nous devons faire pour le mieux de nos intérêts dans ce beau pays¹⁹¹.

Au mois de mai, quand la France est envahie par les troupes allemandes, Dupront continue à proposer d'audacieuses activités dans un rapport que l'Association française d'expansion et d'échanges artistiques lui promet de mettre « au premier rang » dans le programme de la saison suivante¹⁹². Mais les réalités de la guerre et la défaite française imposent à ces projets un autre cours. Appelé d'urgence pour prendre les fonctions intérimaires d'administrateur général de la Comédie-Française, alors qu'il poursuivait son voyage balkanique, Jacques Copeau lui écrit de Paris, partagé entre les souvenirs des spectacles donnés à Bucarest et de leur rencontre, et la panique générale qu'il découvre à son retour : « Je n'ai pas besoin de vous dire que ces fonctions présentent dans les circonstances actuelles de considérables difficultés. [...] Nous avons passé ici des jours bien durs et d'affreuses angoisses qui ne sont pas encore dissipées¹⁹³ ».

La France est en train de vivre un tournant dramatique de son histoire qui ne tarde pas à se faire ressentir jusque dans ses missions à l'étranger. Une lettre (inédite) du directeur de l'Institut français de Bucarest adressée à sa mère, en

190. La dédicace à Dupront de son livre *Mes quatre Comédies-Françaises, de Claretie à Bourdet* (DUSSANE, 1939), est une trace de son passage en Roumanie : « Pour Monsieur Dupront, en souvenir des causeries de Bucarest et de ce charmant dîner de l'Institut français où je me suis laissée aller à "parler" un chapitre de ce livre. Avec ma gratitude et ma sympathie, B. Dussane, Bucarest, 17 février 1940 ». La lettre de Béatrice Dussane à Alphonse Dupront, à son retour à Paris, le 11 mars 1940 est riche de témoignages sur le déroulement et le succès de ses prestations en Roumanie puis en Bulgarie (fonds Alphonse Dupront).

191. Lettre de Georges Huisman à Alphonse Dupront, 6 avril 1940 (fonds Alphonse Dupront).

192. Lettre du 26 mai 1940, avec une signature indéchiffrable au nom de cette association sous le double patronage du ministère des Affaires étrangères et du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (fonds Alphonse Dupront).

193. Lettre de Jacques Copeau à Alphonse Dupront, 28 mai 1940 (fonds Alphonse Dupront).

France, est particulièrement significative des sentiments qu'il éprouve dans ces conditions :

Cette épreuve de la distance est très lourde à porter, quand le pays saigne, surtout dans un milieu humain ami mais apeuré, et face à une propagande allemande, déchaînée dans ses dithyrambes et n'hésitant devant aucun moyen pour frapper les imaginations orientales. Et cependant seules ces dernières semaines m'ont permis de mesurer quel amour profond de la France et le sentiment de ce qu'elle représentait dans le monde vit dans l'âme roumaine. Témoignages de sympathie, d'amitié compréhensive et de participation au-delà des mots n'ont cessé de nous être donnés pendant les journées d'épreuve, qui auront servi à ce redressement déjà si fortement manifeste¹⁹⁴.

D'autres épreuves viendront peu après. Le 20 juin 1940 au matin, en réponse à la demande de son ambassade, Dupront doit procéder à la mobilisation progressive du personnel de l'Institut et de la Mission universitaire¹⁹⁵. Deux jours plus tôt, le 18 juin, date de l'appel du général de Gaulle, il avait lancé, lui aussi, une sorte d'appel lors de sa conférence sur « L'Esprit jacobin de la Révolution » qu'il donnait à la salle Dalles de Bucarest.

La signification de cette conférence n'échappe à personne. La presse roumaine décrit « l'élégance coutumière » du conférencier et « la *maestria* dont il fait preuve dans la conquête de son public » : « Sans apologie ni critique des Jacobins », il a su montrer, « dans un tableau suggestif, ce qui a été l'objectif de leur combat : le triomphe de la force morale, le triomphe des libertés, la pureté de l'âme, le patriotisme ». L'enthousiasme du public est total, comme le montre la « rafale d'applaudissements » qui a suivi¹⁹⁶. Dupront gardera en mémoire l'intensité de ce moment « simple mais entier comme si nous vivions ensemble la défense d'un Paris qu'aucune Occupation ne pouvait atteindre en son génie profond¹⁹⁷ ». Témoignage tout aussi saisissant de l'émotion ressentie à ce moment est celui de deux de ses amis et spectateurs. L'un d'entre eux est l'historien et épigraphiste, Dionisie M. Pippidi :

Cher ami, trop de monde se pressait hier pour vous saluer, après la conférence, et vous savez que je ne vaudrais rien quand il s'agit de jouer des coudes. Cependant, je m'en voudrais de ne pas vous dire l'émotion avec laquelle je vous ai suivi et la ferveur qui m'a fait applaudir votre fier message. Ces sentiments étaient ceux de toute la salle, vous

194. Lettre de Bucarest, 30 mai 1940 (fonds Alphonse Dupront).

195. « Note pour l'Ambassade de France en Roumanie », 20 juin 1940 (fonds Alphonse Dupront).

196. *Jurnalul*, « L'Esprit jacobin de la Révolution ».

197. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, 4 juin 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 503).

ne l'ignorez pas. Aussi n'ai-je pas besoin de m'étendre pour que vous compreniez l'émotion qui m'étreint au moment où j'essaye de vous dire ma sympathie profonde, mon amitié fidèle et aussi la foi indestructible dans la mission de la France. D'ailleurs, à quoi bon des paroles ? En cette heure douloureuse, laissez-moi plutôt vous serrer longuement, fraternellement, la main¹⁹⁸.

Mihail Sebastian lui écrit également, animé de sentiments similaires :

J'aurais voulu vous serrer la main, après votre admirable conférence de mardi. Avoir eu le courage et la force de parler dans un tel jour, malgré les terribles nouvelles qui nous déchiraient le cœur, cela a été une bonne action et un bel exemple. [...] Je suis sorti de votre conférence, je ne dis pas consolé, car je ne puis l'être, mais avec le sentiment que notre désolation doit faire place à une attitude plus ferme, plus confirmée, plus courageuse. Non, rien n'est encore définitivement perdu, rien ne sera définitivement perdu¹⁹⁹.

On comprend pourquoi, dans une France divisée, Dupront n'hésite pas à choisir son camp dès la première heure. Par l'intermédiaire des services de l'ambassade de Grande Bretagne à Bucarest, il envoie le 22 juin 1940 une lettre au général de Gaulle, cosignée par d'autres Français (Michel Dard, directeur du service de presse de l'ambassade de France en Roumanie, Charles Singevin et Jacques Lassaïgne, du même service, Roger Paquelin, administrateur de la Banque commerciale roumaine), pour exprimer son adhésion à l'appel qui « a profondément retenti dans l'âme de tous les Français ». Mais il ne cache pas une « attitude duplice » : tout en faisant « acte d'allégeance au gouvernement de Bordeaux » afin de défendre les intérêts de son pays en Roumanie et dans la région, il reconnaît en même temps dans le Comité national français de Londres, « le gouvernement de l'honneur français, la promesse d'un renouveau prochain de la France », et assume quelque temps d'importantes responsabilités dans « un plan de la résistance française en Roumanie » et dans les pays voisins²⁰⁰. Solidaire de la Résistance de son pays, il est aussi ému par les cataclysmes historiques qui s'abattent sur la Roumanie, prêt à apporter son secours, comme en témoigne une note dans ses archives dont on ne connaît ni

198. Lettre de Dionisie M. Pippidi à Alphonse Dupront, Bucarest, 19 juin 1940 (fonds Alphonse Dupront).

199. Lettre de Mihail Sebastian à Alphonse Dupront, 20 juin 1940 (fonds Alphonse Dupront). L'autre témoin de la conférence est le professeur roumain Emil Turdeanu, spécialiste de la culture roumaine au Moyen Âge (LA RÉDACTION, 1995, p. 29).

200. Voir le télégramme du général à Dupront, le 13 août 1940, approuvant les « grandes lignes du plan », MAYEUR, 1992.

le destinataire ni la date (vraisemblablement postérieure à l'ultimatum soviétique du 26 juin 1940) :

Le drame présent de la Roumanie impose dans la pratique de l'amitié le devoir d'un geste. Il y va du respect d'une tradition et d'une affirmation pour l'avenir de la présence et de la fidélité de la France. Si la Roumanie doit être prochainement peu ou prou occupée par les troupes russes, il est certain que nombre de Roumains de qualité, nos amis, sont menacés jusque dans leur vie. Il apparaît donc indispensable de faire le geste de solidarité humaine qui exprime et féconde la communauté spirituelle²⁰¹.

À cet effet, il recommande l'accueil des réfugiés roumains par la France, notamment de quelques personnalités qui seraient protégées par « un statut d'exception quant à la politique des étrangers²⁰² ». Informées ou non de l'adhésion de Dupront à l'appel du général de Gaulle, les autorités de Vichy n'ignorent sans doute pas que le directeur de l'Institut de Bucarest, par ses prises de positions, ne partage pas leur ligne politique et idéologique. Sa révocation survient donc inévitablement le 22 octobre 1940, avant que Jean Mouton, son adjoint depuis janvier 1938, ne soit officiellement chargé, le 16 mars 1941, de lui succéder²⁰³. Néanmoins, Dupront prolonge son séjour de quelques mois.

Il est difficile de savoir s'il tente, dans ce laps de temps, de joindre directement la Résistance française à l'étranger ou de travailler directement auprès du général à qui il propose ses services, le 10 février 1941²⁰⁴. Quoi qu'il en soit, Dupront se trouve toujours en Roumanie dans des moments graves de son histoire : l'amputation de son territoire après l'ultimatum soviétique du 26 juin 1940 et le *diktat* imposé le 30 août par l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste ; l'instauration du régime légionnaire et militaire sous la commande du général Ion Antonescu, le 6 septembre ; le terrible tremblement de terre du 10 novembre et ses effets désastreux – mille morts ! – ; l'exécution sauvage par les hommes de la Garde de fer, le 27 novembre 1940, de l'éminent savant et historien Nicolae Iorga ; la rébellion légionnaire du 21-22 janvier 1941. Ce dernier acte le pousse à descendre dans la rue pour voir de plus près et jusqu'à tard dans la nuit son spectacle terrifiant – les mitrailleuses qui « ne cessent de crépiter », les canons qui scandent « l'irritant chant de mort », la petite synagogue qui a

201. Voir dans ce volume, « Le Devoir d'un geste de la France ».

202. *Ibid.*

203. MOUTON, 1991, p. 42-43. Une lettre du 7 janvier 1941 de Jean Mouton à Jérôme Carcopino, qui venait d'être nommé recteur à l'université de Paris, évoque cette succession en précisant que son prédécesseur a été nommé à l'université d'Alger (AN, AJ/16/6990).

204. MAYEUR, 1992.

été éventrée –, l’occasion de réfléchir à la « loi de physique humaine » et à la « servitude des masses » pendant les grands mouvements collectifs²⁰⁵.

Mais le moment de faire ses adieux à ses amis roumains est arrivé. Pour Mihail Sebastian, qui note dans son journal leur dernière rencontre du 18 février 1941, la séparation est inquiétante : « À chaque nouveau départ [Dupront après Lassaigne²⁰⁶], j’ai un peu plus le sentiment que nous restons enfermés ici, que le cercle se resserre autour de nous, toujours plus étroit, qu’il n’y a plus de salut possible, dans aucune direction²⁰⁷ ». Le départ de Roumanie n’est pas moins émouvant pour Dupront. Il n’oubliera pas la surprise ressentie dans la pénombre d’un quai de la gare du Nord de Bucarest devant la foule présente pour le saluer malgré la discrétion qu’il a gardée sur ce moment :

Mais arrivant sur le quai de la gare, je me trouve en présence d’une foule que j’eus la plus grande difficulté à percer pour arriver à mon wagon. Qui y avait-il à part le petit groupe qui m’entourait ? Je ne l’ai jamais su, mais cette longue traînée d’ombres dans le soir qui tombait et qui agitaient mains et couvre-chefs pendant que le train lentement démarrait, je ne l’oublierai jamais²⁰⁸.

50 — AVEC LES ROUMAINS DE FRANCE : EMIL CIORAN, EUGÈNE IONESCO, MIRCEA ELIADE

DANS LA FRANCE DE VICHY : 1941-1944

La fin de la mission en Roumanie inaugure un nouveau départ dans l’activité d’Alphonse Dupront, nommé d’abord chargé d’enseignement, puis maître de conférences à l’université de Montpellier : une place idéale pour l’épanouissement de son activité intellectuelle, mais aussi un lieu de repli dans les conditions de l’humiliante défaite de son pays et d’un régime qui lui répugne. Celui qui s’est rallié à l’appel du 18 juin dès la première heure, lorsqu’il se trouvait en Roumanie, continue une autre forme de résistance dans son pays ou, plus

205. DUPRONT, 1994c. Ses réflexions sur ce sujet sont confirmées par les souvenirs de Dionisie M. Pippidi, étonné de l’avoir rencontré pendant cet événement dans les rues de Bucarest. Interrogé sur les raisons de sa présence, Dupront lui « répondit, dans un mystérieux sourire : “J’étudie la *Technique du coup d’État*” [titre d’un livre de Malaparte] que tous deux avaient lu », d’après le témoignage du fils de D. M. Pippidi, l’historien Andrei Pippidi (LA RÉDACTION, 1995, p. 29).

206. Jacques Lassaigne (1911-1983), critique d’art, en poste peu avant cette date à l’ambassade de France à Bucarest, avant de rejoindre les forces de la France libre du Levant.

207. SEBASTIAN, 2007, p. 289.

208. Lettre d’Alphonse Dupront à Liviu Floda, le 4 juin 1987 (fonds Alphonse Dupront).

exactement, « en marge de la Résistance », selon l'expression de l'écrivain et théologien orthodoxe Olivier Clément, son étudiant à l'époque. C'est du moins l'impression que celui-ci se fait de son professeur lorsqu'il lui rend visite dans son petit domaine au fond de l'Armagnac, après être passé devant une préfecture « hérissée de mitrailleuses allemandes », et avoir rencontré plus loin, devant « les avant-postes des maquis, quelques hommes en salopettes bleues, de vieux fusils à la main ». Et lorsqu'il rencontre son professeur, celui-ci ne cesse de le questionner sur les personnes qu'il avait rencontrées dans son parcours ou sur « telle affaire, une liaison assurée, un prisonnier libéré, du ravitaillement acheminé, un groupe de réflexion et de service mis en place²⁰⁹... ».

Du fond de sa campagne, « en marge de la Résistance », il ne s'éloigne pourtant pas de ses protégés roumains, même si certains d'entre eux – Ionesco et Cioran – sont au service de la propagande nationale de leur pays auprès de Vichy. Les amitiés roumaines, nourries par un profond attachement culturel, l'ont emporté sur la situation politique délétère. Ainsi, aussitôt de retour en France, il s'enquiert du sort des étudiants roumains. Sur un papier resté en manuscrit il note : « N'auraient-ils pas été arrêtés ? » et se montre prêt à se porter « garant pour deux d'entre eux » : Alexandre Chabert²¹⁰ et Emil Cioran²¹¹.

Mais c'est surtout la situation de ce dernier qui le préoccupe tout particulièrement. Inquiet, il l'exhorte de l'informer sur ses difficultés et multiplie les interventions pour l'aider. Cioran peut apprécier son soutien : « Quant à mes moyens matériels – lui écrit-il le 29 octobre 1941 –, ils me permettent encore de vivre quelques mois, mais l'appréhension de l'après fatal, si paralysant pour l'écrit, m'a fait solliciter votre intervention. La promptitude avec laquelle vous avez répondu à mon appel est plus qu'émouvante²¹². »

Les liens avec Ionesco sont nourris par d'autres préoccupations. En mars 1941, une lettre à Dupront du romaniste Karl Jaberg, professeur à l'université de Berne²¹³, montre leurs soucis communs pour un certain ami « I » afin de l'aider à quitter son pays et à obtenir un permis de travail ou de séjour en

209. CLÉMENT, 2010, p. 50-52.

210. Alexandre Chabert (1915-2001), docteur en économie (Paris, 1940), devenu directeur de l'Institut d'enseignement commercial supérieur de Strasbourg, professeur honoraire à l'université Louis Pasteur de Strasbourg.

211. Manuscrit sans date, voir dans ce volume, « Notes sur des étudiants roumains en France ».

212. Lettre d'Emil Cioran à Alphonse Dupront, 29 octobre 1941 en réponse à la lettre d'Alphonse Dupront du 15 octobre 1941 (fonds Alphonse Dupront).

213. Karl Jaberg (1877-1958), romaniste, professeur à l'université de Berne, co-auteur (avec Jakob Jud) de l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale* (1928). Il avait visité la Roumanie et donné des conférences sur ce pays en Suisse.

Suisse dans les conditions exceptionnelles créées par l'état de guerre²¹⁴. S'agit-il d'Eugène Ionesco, alors désespéré par les nouvelles mesures antisémites ? En tout cas, il trouvera en juillet 1942 une voie de sauvetage officielle à l'abri des soucis matériels grâce à son poste d'attaché de presse puis de secrétaire culturel auprès de la légation roumaine de Vichy. Ses divers projets culturels au service de la Roumanie donnent l'occasion des nouveaux échanges avec l'ancien directeur de l'Institut français. En novembre 1942, il pense lui confier la direction d'une revue qu'il souhaiterait réaliser pour la promotion des études franco-roumaines²¹⁵. Après l'échec de ce projet, Dupront et Ionesco se retrouvent autour de la préparation d'un numéro spécial sur la Roumanie de la revue *Pyrénées. Cahiers des Lettres et des Arts*. Fondée en août 1941 par deux universitaires toulousains, André Ferran et l'abbé Elie Decahors, la revue affiche une haute tenue littéraire et une certaine ouverture aux nouveautés, mais elle porte le poids de l'idéologie de la Révolution nationale²¹⁶. On ne peut déceler toutes les raisons du choix d'une telle publication pour ce numéro roumain : les contacts d'Alphonse Dupront avec les universitaires toulousains y sont-ils pour quelque chose ? Ou ceux d'Ionesco, dans sa qualité d'agent chargé de la culture à la légation roumaine en France²¹⁷ ? La seule certitude est que les deux hommes se concertent pour ce travail pour lequel la contribution de Dupront est essentielle. La description détaillée du numéro permet d'y reconnaître les titres du sommaire du livre sur la Roumanie conçu par Dupront en 1937, dont son texte « Définitions de la Roumanie²¹⁸ ». Le rôle de Dupront dans la préparation de ce numéro transparaît plus clairement dans une lettre de celui-ci à l'historien

214. Lettre de Karl Jaberg à Alphonse Dupront, Berne, 11 mars 1941. Karl Jaberg est en contact en ce sens avec un fonctionnaire supérieur du service des étrangers et se dit prêt « à fournir pendant un certain temps les moyens de subsistance à M.I. s'il vient seul », sans son épouse. Faute de communiquer avec la personne concernée sans la compromettre, il espère que Dupront trouve un moyen de l'en informer (fonds Alphonse Dupront).

215. STAN, 2005 ; 2007, p. 299-300.

216. CONDAT, 1992.

217. Dans la naissance de la revue *Pyrénées*, il s'impose de noter le rôle d'un « Transylvain d'origine, français d'éducation » : Rainer Biemel, Jean Rounault de son nom de plume, ancien élève au lycée de Toulouse, traducteur de Rainer Maria Rilke. Comme son frère, le philosophe Walter Biemel, il connaissait très bien le monde intellectuel roumain des années 1930. En 1942, il est de retour en Roumanie où il est emprisonné par le NKVD après l'occupation soviétique du pays en 1944. Il revient en France en 1949, aussitôt dénoncé dans *Les Lettres françaises* comme « chantre des nazis et soldat de la Wehrmacht » (voir CONDAT, 1992, p. 404). Une accusation démentie par d'autres auteurs qui le présentent au contraire comme victime des Nazis et de la Gestapo. Voir PANNÉ, 2009.

218. Lettre d'Eugène Ionesco de Vichy, 22 juin 1943, à un destinataire non mentionné, probablement l'un des directeurs ou rédacteurs de la revue (fonds Alphonse Dupront).

littéraire Alain Guillerrou, qui témoigne de son état d'esprit trois ans après son retour de Roumanie :

Quant à moi, je suis provincial, lié jusqu'à présent à la province depuis mon retour d'Europe orientale par une maladie tenace, où j'ai expié, dans différentes expériences nerveuses, les fatigues de mon passé roumain. C'étaient d'ailleurs des conditions favorables pour faire examen et se situer dans le temps, jusqu'à n'avoir plus besoin de s'occuper de soi et devenir disponible pour servir. En attendant d'y avoir complètement atteint, je recommence à m'occuper, aussi fidèle que je le puis, à tous les liens d'autrefois.

Nous avons donc mis sur pied avec Ionesco, cahin-caha, un numéro de *Pyrénées*, la revue de Toulouse (Ferran/Didier), qui serait consacré aux choses roumaines. Il faut donc que vous soyez avec nous, comme quelqu'un qui peut porter témoignage²¹⁹.

Le numéro se trouve dans une phase avancée, selon Dupront qui espère avoir « pour notre Noël, tous les manuscrits sur table » comme source de suprême satisfaction : « N'est-ce pas le plus attachant des paysages²²⁰ ? ». Malgré ce travail soutenu, le projet ne verra pas le jour : trop engagée idéologiquement, la revue ne survit pas au régime qu'elle a servi et cesse sa parution en juin 1944²²¹.

Dupront et Ionesco se retrouveront encore à l'occasion de la création, en février 1943, d'un poste de lecteur de langue et littérature roumaines à la faculté de lettres de Montpellier²²² où sont d'ailleurs présents plusieurs étudiants roumains²²³. Même si le nom de Dupront n'y est pas mentionné, on peut penser que l'enseignant à l'université de Montpellier, ancien directeur de l'Institut français à Bucarest, a appuyé ces démarches. Surtout quand on sait que le poste de lecteur échoit à un boursier roumain en France qu'il connaît, Eugen Tănase,

219. Lettre d'Alphonse Dupront à Alain Guillerrou, 30 novembre 1943, l'invitant à participer au numéro en question avec une traduction du poète roumain Eminescu. Envoyée à l'adresse du lycée Henri-IV de Paris, la lettre est retournée à l'expéditeur avec la mention « Inconnu » (fonds Alphonse Dupront).

220. *Ibid.*

221. Persuadé que le numéro « n'a plus raison d'être » après la Libération, Ionesco souhaite néanmoins récupérer le manuscrit, lettre d'Eugène Ionesco à Alphonse Dupront, Vichy, 23 janvier 1945 (fonds Alphonse Dupront).

222. Lettre d'Eugène Ionesco au recteur de l'université de Montpellier, Jean Sarrailh, 19 février 1943, pour le remercier de la contribution de son institution au développement des « liens cordiaux avec la science roumaine » (ELSKY, 2014).

223. Un rapport d'Eugène Ionesco du 18 septembre 1942 au ministre de Propagande de Roumanie mentionne quatre étudiants roumains, dont trois en tant que boursiers de la France, voir HÎNCU, 2006, p. 16.

qui soutient sa thèse la même année avec Dupront parmi les membres du jury. Ce poste s'inscrit d'ailleurs dans un projet plus vaste visant la création d'un réseau universitaire par le biais duquel Ionesco entrevoit la possibilité d'activer des cercles autour des études roumaines et de cycles de conférences « sans avoir l'air des actions de "propagande", un mot suspecté par les Français, mais d'une connaissance culturelle objective²²⁴ ». En réalité, le mot était moins suspecté dans la France de Vichy qu'avant, lorsque la diplomatie culturelle en général et Alphonse Dupront en particulier le combattaient fortement²²⁵.

APRÈS LA LIBÉRATION : 1944-1947

Après 1944, ces initiatives restent sans suite, comme le numéro spécial sur la Roumanie de la revue *Pyrénées*. La légation roumaine continue son activité et Ionesco reste en poste jusqu'en 1947, mais la France et la Roumanie entrent dans une nouvelle étape de leur histoire, purgée des tristes souvenirs de leur passé récent. Pour Dupront, accaparé par son activité universitaire et de recherche, c'est le retour en grâce, comme pour beaucoup de ses anciens amis et collègues ostracisés sous Vichy. La situation n'est pas commode pour ses amis roumains : aux incertitudes de leur statut d'étrangers, au manque de bourses ou d'autres ressources, s'ajoute, pour beaucoup d'entre eux, la suspicion sur leur complicité avec les hommes et l'idéologie du passé. La main que leur tend Dupront dans ces conditions a une signification particulière. Elle est l'expression de son attachement à la Roumanie, à son histoire et à sa culture, à ses habitants et aux valeurs de l'amitié. Ces mots écrits dans une lettre à Cioran résument l'essence de sa pensée : « Et je tiens de plus en plus qu'il n'est rien d'impossible au service des hommes qui se proposent cette chose difficile entre toutes, – qui est d'être des hommes²²⁶ ». Au nom de cette conviction, il estime qu'il est « de son devoir » d'intervenir en 1944 auprès du directeur du service des œuvres françaises à l'étranger pour soutenir « trois jeunes gens de mérite qu'il a pu déjà retrouver et qui lui ont confié leur détresse » : E. M. Cioran, Mihai Cismărescu et Carmen Costescu, tous les trois venus en France comme boursiers de l'Institut français en 1937, le deuxième d'entre eux pour préparer un doctorat en droit, la troisième, en médecine²²⁷. Mais de toute la colonie de jeunes Roumains à Paris, trois retiendront plus particulièrement son attention

224. ELSKY, 2014 ; STAN, 2007, p. 277-318.

225. Voir *supra*, note 55 et suivantes.

226. Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, 15 décembre 1944 (BLJD, CRN C 120).

227. Voir dans ce volume, « Notes sur des étudiants roumains en France ».

après 1944, les trois Roumains qui marqueront durablement l'histoire de la culture en France, en Roumanie et dans le monde : Cioran, Ionesco et Eliade²²⁸.

L'amitié qui lie Dupront aux deux premiers est dans la continuité des années précédant 1944. Cioran est dans le même état de détresse et d'« oisiveté », fuyant les recherches assidues exigées par la préparation de sa thèse, en quête de bourses pour persévérer dans ses réflexions philosophiques et dans l'écriture. Dupront reste pour lui son « plus généreux bienfaiteur », comme il lui écrit le 27 février 1945²²⁹. Le 8 septembre 1947, l'auteur qui travaille fébrilement au *Précis de décomposition* (1949) revient à la charge, obligé de reconnaître :

[...] je me bornerai à reprendre une vieille tradition en vous entretenant de mes difficultés immédiates. Je vous en épargnerai la description précise : il reste néanmoins que je me trouve actuellement assez démuné, et que l'obsession de l'argent empiète d'une façon grave sur mes autres préoccupations. Aussi ai-je pensé solliciter une bourse au Centre de recherches scientifiques. Comme vous me connaissez depuis longtemps, et m'avez aidé en maintes occasions, je me permets de faire encore une fois appel à votre bienveillance en vous priant de m'y introduire²³⁰.

Contrairement à Cioran, à la merci du renouvellement de sa bourse, Eugène Ionesco dispose de ressources plus stables jusqu'en 1947. Mais, sous la pression de l'épuration qui s'annonce au sein de la légation roumaine en France, sa situation n'est plus la même après 1944 : au début 1945, il « vivote » encore à Vichy, ne disposant pas des « mêmes facilités qu'auparavant » et les initiatives culturelles se font rares. Ces initiatives ne sont plus, en tout cas, les raisons de ses lettres à Dupront : il souhaite obtenir des recommandations afin de nouer de nouveaux contacts à Paris²³¹. Une demande qui devient plus pressante au début 1947, quand Ionesco tente – sans succès – d'obtenir le poste devenu vacant de lecteur de roumain à la faculté de lettres de Montpellier, poste occupé auparavant par son compatriote Eugen Tănase : « M'accepteriez-vous parmi vous ? (Je vous jure de me présenter sans bombes, sans dynamite ! [...]. Je veux surtout obtenir la réussite d'un mot de vous²³²) ».

À Ionesco et Cioran, présents en France au moment de la Libération, se joint en 1945 un autre compatriote : Mircea Eliade, que Dupront connaît depuis son

228. Pour une contribution solide concernant tous les détails de leur activité en France avant, pendant et après cette période, voir LAIGNEL-LAVASTINE, 2002.

229. Lettre d'Emil Cioran à Alphonse Dupront, 27 février 1945 (fonds Alphonse Dupront).

230. Lettre d'Emil Cioran à Alphonse Dupront, 8 septembre 1947 (fonds Alphonse Dupront).

231. Lettre d'Eugène Ionesco à Alphonse Dupront, 23 janvier 1945.

232. Lettre d'Eugène Ionesco à Alphonse Dupront, 31 janvier 1947.

séjour roumain²³³. Réfugié à Paris après avoir été remercié par la légation roumaine de Lisbonne où il avait été en mission, il traverse une période particulièrement compliquée. Fort de l'appréciation dont il bénéficie parmi les indianistes et les historiens des religions, il espère se frayer un chemin dans l'enseignement universitaire ou dans la recherche. Le fait que Georges Dumézil l'ait invité à donner quelques conférences à partir du 8 février 1946, dans le cadre de son cours de mythologie comparée à l'École pratique des hautes études ne pouvait que l'encourager. C'était pourtant sans compter avec ses sympathies passées pour la Garde de fer, rappelées par ses propres compatriotes, qui ne devaient pas jouer en sa faveur pour occuper un poste dans l'enseignement universitaire²³⁴. C'est dans l'amertume provoquée par ces oppositions, qu'il retrouve Alphonse Dupront le 28 octobre 1946, qui « se porte volontaire pour « témoigner » en sa faveur auprès de ses collègues de la Sorbonne afin de « mettre un terme à la cabale » contre lui²³⁵. En effet, « indigné », celui-ci « commence à s'agiter sur cette affaire », précise Eliade dans une lettre à ses amis roumains, content de constater que « les professeurs ne me tournent pas le dos, comme je le craignais et comme ils étaient en droit de le faire face à un doctrinaire du fascisme²³⁶ ». Dupront ne

233. Eliade fera d'ailleurs appel à Dupront pour revoir la traduction française de l'article publié par Raffaele Pettazzoni (PETTAZZONI, 1938). Il était suffisamment sûr de l'importance de leurs liens pour penser qu'il pouvait lui demander une bourse à Paris en 1939, si l'état de sa santé le lui permettait. Voir la lettre de Mircea Eliade à E. M. Cioran du 27 février 1939 dans ELIADE, 1999, p. 157.

234. ELIADE, 1981, p. 106. L'édition sélective du *Journal* de Mircea Eliade publié en français ne contient pas tous les détails de cet épisode. Sorin Alexandrescu, professeur émérite des universités d'Amsterdam et Bucarest, qui prépare avec Matei Jagher une nouvelle édition intégrale de ce journal, a eu l'amabilité de m'en communiquer quelques extraits inédits qui révèlent le rôle néfaste qu'Eliade attribue dans cette affaire à l'ambassadeur de Roumanie en France, Simion Stoilow. Le 13 juin 1946, Eliade note qu'il a appris que celui-ci « a été invité au ministère de l'Instruction pour donner des informations » sur son passé, qu'il l'a présenté à cette occasion comme « doctrinaire de la Garde de fer ». Il ajoute que « Stoilow ne croit pas qu'il faille poursuivre quelqu'un toute sa vie, mais qu'il doit être tenu bien évidemment quelque temps en quarantaine ». Le 6 août 1946, Eliade note le contenu de son entretien avec Stoilow au siège de l'ambassade roumaine à Paris, en présence d'Alexandru Rosetti : « Je lui dis tout ce que je pense sur l'information donnée au ministère de l'Instruction, lui précisant que je ne m'attendais pas à ce qu'un savant comme lui puisse juger un écrivain par les on-dit. Il se défend assez habilement : "Vous êtes aussi un mythe, en dehors de la valeur de l'écrivain et du scientifique, dont j'ai d'ailleurs parlé au ministre". Mais à sa question : "qu'êtes-vous à part d'être un écrivain", j'ai répondu ce que je savais : que "vous êtes considéré, à côté de Nae Ionescu, un idéologue de la droite". Il est lamentable que cet homme qui prétend être un scientifique et un démocrate, ait conseillé au ministre français de l'Instruction de ne pas m'embaucher par contrat à la Sorbonne, bien qu'il ne m'attribue aucune faute politique en dehors de celle d'être un mythe ».

235. ELIADE, 1986, p. 46. Pour plus de détails sur cette « affaire », voir LEMNY, 2022a.

236. Traduction par nous du roumain. Lettre de Mircea Eliade du 21 novembre 1946 aux époux Jean et Zoe Constantinescu (ELIADE, 1999, p. 198-199).

tarde pas à intervenir auprès de son ami Marcel Abraham, haut fonctionnaire au ministère de l'Éducation nationale : « Il importerait donc de l'aider, faisant en sorte de ne pas froisser sa délicatesse. La solution opportune paraîtrait être celle d'une charge de recherches » au CNRS²³⁷. Tout un système de relations finit ainsi par se mettre en action : Marcel Abraham écrit à son tour à Georges Jamati, sous-directeur au CNRS, qui pense même, dans l'attente d'une solution définitive, à la possibilité d'attribuer à Eliade une aide d'urgence prévue pour les savants en difficulté²³⁸. Le 1^{er} avril 1947, ce dernier dépose sa demande officielle, appuyé par Georges Dumézil, Henri-Charles Puech, Paul Masson-Oursel et Louis Renou qui signent les indispensables recommandations.

Mais si ses qualités scientifiques sont indéniables, le point sensible du postulant est ailleurs : il s'agit de ses liens avec le mouvement légionnaire avant 1940. Dans les deux notes qu'il rédige pour le soutenir, Dupront ne peut pas le cacher, mais tente néanmoins de l'édulcorer, en invoquant des spécificités nationales qui l'auraient expliqué : « Là-bas, c'était presque le passage nécessaire pour tous ceux qui cherchaient autre chose hors de l'écœurant marché oriental des partis²³⁹ ». Il est difficile d'imaginer qu'un tel argument pouvait convaincre, surtout en France, elle-même secouée par les excès du fascisme dans l'entre-deux-guerres. D'où l'insistance de Dupront sur l'argument qui devait, à son avis, le plus jouer en faveur du candidat, recommandé comme « l'un des représentants les plus authentiques de "l'intelligence roumaine" et l'un des chefs de file de la recherche scientifique à portée universelle²⁴⁰ ». En plus de ces recommandations, il prend d'autres initiatives. Le 7 septembre 1947, Marcel Abraham, « relancé de façon particulièrement anxieuse par M. Dupront au sujet de M. Mircea Eliade », insiste de nouveau auprès de Georges Jamati²⁴¹. L'effet de cette nouvelle intervention est cette fois-ci rapide : le 15 septembre, le savant roumain reçoit une aide d'urgence de 25 000 francs, « en attendant que la commission compétente examine sa demande d'allocation

237. « Note à l'obligeante attention de Monsieur l'Inspecteur général, chargé des relations culturelles au ministère de l'Éducation nationale », 12 décembre 1946 (fonds Alphonse Dupront), voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 4).

238. Lettre de Georges Jamati à Marcel Abraham, le 6 janvier 1947 (AN, CNRS, 20070296/186). La personnalité attachante et généreuse de Jamati a donné lieu à quelques travaux : la belle évocation de PETIT, 1954 et le volume *Mélanges Georges Jamati. Création et vie intérieure : recherches sur les sciences et les arts* (CNRS, 1956).

239. Alphonse Dupront à Henri-Charles Puech, 12 décembre 1946 (fonds Alphonse Dupront), voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 5).

240. « Note concernant M. Mircea Eliade », 25 novembre 1946. Fonds Alphonse Dupront et voir dans ce volume : la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 3).

241. Lettre de Marcel Abraham à Georges Jamati, le 7 septembre 1947. Archives nationales. CNRS. 20070296/186.

de recherches²⁴² ». Si la première décision a apporté à Eliade un léger soulagement lui permettant d'« acquitter [ses] dettes les plus urgentes et assurer [son] loyer²⁴³ », la seconde fera l'effet d'un coup de tonnerre, ce qu'il décrit dans ses mémoires : « À ma vive surprise – et à la non moins vive indignation des savants français qui avaient fait l'éloge de mon activité –, j'appris le 3 décembre 1947 que ma demande était rejetée²⁴⁴ ». Ce dénouement n'était pourtant pas si imprévisible. On sait que le directeur du CNRS, Georges Teissier, remarquable biologiste, résistant de la première heure, était un fidèle membre du Parti communiste dont « l'engagement politique a parfois influencé l'engagement scientifique²⁴⁵ ». Son attitude devant le passé d'Eliade est facile à comprendre.

C'est peut-être la raison pour laquelle, malgré la note positive donnée par Dupront, Teissier fait appel à un autre rapporteur, le mathématicien Paul Montel, au nom de sa connaissance des « milieux roumains ». Or celui-ci ne fait qu'apprécier « la netteté et la précision » de l'avis de Dupront « sur l'opportunité d'accorder une allocation au demandeur », pour se « ranger entièrement à son côté²⁴⁶ ». Les archives du CNRS pour cette période, devenues récemment accessibles, ne font ainsi que confirmer le rôle actif et positif de Dupront dans toutes les étapes du combat pour soutenir le savant roumain. Cela rend d'autant plus étonnant le reproche adressé par Eliade dans ses mémoires à Dupront, suspecté d'être intervenu auprès de l'ambassadeur roumain à Paris avec l'intention de calmer son adversité, mais provoquant l'effet contraire : mis au courant de cette démarche, l'ambassadeur « ne manqua naturellement pas de [...] faire son devoir²⁴⁷ », voire de torpiller les chances d'un dénouement favorable. À cette suspicion s'ajoute, dans les pages de ses mémoires, une autre injustice : l'omission du nom de Dupront à côté de Dumézil, Lucien Febvre, Gabriel Le Bras et Puech, les seuls mentionnés pour avoir réagi à l'injustice qu'il pensait avoir subie²⁴⁸. Or, la réaction de Dupront a été aussi virulente, sinon plus, comme le montrent ces lignes adressées à Henri-Charles Puech, historien des religions : « Cela sent terriblement l'affaire politique. Qu'en pensez-vous ? [...] Je suis tout prêt pour ma part à réagir, et aussi haut qu'il le faudra, car j'estime qu'il s'agit d'une indigne façon de procéder et de juger²⁴⁹ ». Il pense même « provoquer de vigoureuses réactions

242. Lettre de Georges Jamati à Marcel Abraham, le 15 septembre 1947 (*Ibid.*)

243. Lettre de Mircea Eliade à Alphonse Dupront, le 1^{er} octobre 1947 : « Inutile de vous redire tout ce que je vous dois, et combien je vous reste reconnaissant ». Fonds Alphonse Dupront et voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 17).

244. ELIADE, 1981, p. 112-113.

245. GUTHLEBEN, 2013, p. 116-117.

246. Rapport du 10 octobre 1947. Archives nationales. CNRS. 20070296/186.

247. ELIADE, 1988, p. 112-113.

248. ELIADE, 1986, p. 89.

249. Lettre d'Alphonse Dupront à Henri-Charles Puech, 13 janvier 1948 (fonds Alphonse Dupront), voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 25).

sur le plan gouvernemental ou parlementaire²⁵⁰ » si le CNRS ne trouve pas une solution interne à cette situation, comme il l'écrit dans une lettre à Alexandre Cantacuzène, chercheur dans la même institution et proche de Teissier dans le cadre de la célèbre Station biologique de Roscoff. S'il n'est pas allé plus loin, c'est aussi parce que, profondément blessé dans sa dignité, Eliade lui a demandé de déposer les armes, « de renoncer à défendre [s]a cause devant la Recherche ²⁵¹ ».

AU DÉBUT DE LA GUERRE FROIDE : 1947-1956

La fin de la monarchie et la proclamation de la République populaire le 30 décembre 1947 marquent le début d'un nouveau régime en Roumanie. La réduction au minimum des liens diplomatiques et culturels avec les pays d'Europe de l'Ouest, dont la France, et le début de la guerre froide conduisent à une impasse : les rares voyageurs tentés par la Roumanie sont ceux animés par les idées communistes, à l'exemple de la jeune historienne Mona Ozouf présente à Bucarest en 1953, à l'occasion du Festival mondial de la jeunesse et des étudiants²⁵².

Pour Dupront, c'est une époque où il se laisse largement accaparer par le travail d'édition des cours inachevés restés en manuscrit de son ancien professeur, Paul Alphanféry, *L'Idée de croisade*²⁵³, et par l'élaboration de sa monumentale thèse, *Le Mythe de croisade*, qui sera soutenue en 1956. Mais, en dépit de la censure policière instaurée en Roumanie après 1947, il continue de recevoir des nouvelles de ses anciens amis. La lettre que lui écrit Constantin Noica²⁵⁴ le 2 février 1950 est à cet égard un témoignage bouleversant :

Nous vivons, ici loin, d'une vie étrange, monsieur le professeur. En somme, nous ne vivons pas, nos vies sont vécues, elles sont pensées

250. Lettre d'Alphonse Dupront à Alexandre Cantacuzène, 15 janvier 1948 (fonds Alphonse Dupront), voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 26).

251. Lettre de Mircea Eliade à Dupront, 1^{er} mars 1948 (fonds Alphonse Dupront), voir dans ce volume la correspondance avec Mircea Eliade (lettre 27).

252. Pour d'autres détails concernant ces visites, BOWD, 2008, p. 140. Mona Ozouf a tenu à faire deux précisions à propos de cette visite : 1. Les raisons de son voyage n'étaient pas en rapport avec un intérêt particulier pour le pays de destination, mais pour participer à cette manifestation, quel que soit son lieu d'organisation. 2. Son retour de Roumanie a été retardé par les grèves qui ont affecté la France, ce qui lui a permis de s'entretenir davantage avec les jeunes Roumains et de progresser lors de ces échanges dans sa réflexion sur la relecture de la Révolution française (information transmise par Monique Dupront le 21 octobre 2022).

253. ALPHANDÉRY, 1995 [1954-1959].

254. Constantin Noica (1909-1987), philosophe roumain, est un ami de jeunesse d'E.M. Cioran. En 1938, il reçoit avec Cioran et Ionesco une bourse d'études à Paris où il reste jusqu'au printemps 1939. Un exemplaire de sa thèse en philosophie, soutenue à Bucarest en mai 1940 (NOIRA, 1940), figurait dans la bibliothèque d'Alphonse Dupront.

d'avance. Qu'est-ce qu'il nous reste à faire, sinon à penser ceux qui nous pensent ? [...] [Il] m'a fallu presque concevoir un système de philosophie pour pouvoir dire « non » à ce qui se passe autour de moi et avec moi-même. Et c'est cet acte de résistance que vous avez sous vos yeux²⁵⁵.

C'est aussi pendant cette période qu'ont lieu les retrouvailles de Dupront avec ses amis roumains de France, plus ou moins perdus de vue après 1947. Cioran est particulièrement présent pendant l'étape finale de son travail. « Il me sera précieux que, prenant votre temps, vous parcouriez *Le Mythe* », lui écrit Dupront le 3 avril 1956, en lui adressant cette demande étonnante : « Ce que je puis déjà demander à votre amitié, c'est, selon vos contacts, cette propagande de bouche à oreille – enfantine et si rentable – qui établira dans le monde de l'édition parisienne cette superstition : Le livre qu'il faut publier »²⁵⁶. On ne connaît pas la réponse du philosophe invité à être l'un des premiers lecteurs d'une thèse qui ouvrira de nouvelles voies dans le domaine de l'historiographie. On sait, en revanche, qu'il assiste à sa soutenance publique le 6 décembre 1956 et qu'il lui fait part, peu après, de ses impressions : « Il m'apparaît de plus en plus que la vérité se trouve, par-delà la psychologie et l'histoire, dans cette "dimension métaphysique" que vous avez évoquée jeudi dernier devant un auditoire incompetent et quelque peu déconcerté²⁵⁷ ».

C'est dans les circonstances de l'achèvement de sa thèse que Dupront pense aussi à Eliade, sous l'impression de la lecture de son livre *Images et symboles*²⁵⁸ et de ses travaux sur le thème du mythe dans l'histoire. Depuis l'échec de l'historien des religions dans ses tentatives d'occuper un poste universitaire ou de recherche, les liens entre les deux hommes s'étaient effacés et Dupront compte sur l'amitié de Cioran pour renouer le dialogue autour d'un projet digne de réunir leurs compétences :

J'aimerais lui en écrire après qu'il aura été préparé par vous. Pourriez-vous me faire tenir son adresse ? Je pense que nous pouvons ensemble bâtir un pont entre l'histoire et l'histoire des religions, et surtout organiser, pour l'Occident, ce groupe d'inventaire et de connaissance des mythes vivants, qui peut atteindre très vite à une puissance guérisseuse²⁵⁹.

255. Allusion à un manuscrit de 300 pages qu'il lui envoie par une voie détournée dans l'espoir d'une éventuelle publication en France. Lettre de Constantin Noica à Alphonse Dupront, le 2 février 1950 (fonds Alphonse Dupront).

256. Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, 3 avril 1956 (BLJD, CRN C 120).

257. Lettre d'Emil Cioran à Alphonse Dupront, 8 décembre 1956 (fonds Alphonse Dupront).

258. ELIADE, 1952.

259. Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, 3 avril 1956.

Le souhait de rapprochement ne vise pas seulement ces intellectuels roumains promis à une brillante carrière littéraire, ni leurs autres compatriotes de l'exil. À l'invitation de Radio Free Europe, la veille de Noël 1956, Dupront s'adresse à tous les Roumains, y compris à ceux du pays. Le silence dans lequel il s'était muré depuis son départ en 1941 et les convulsions de l'histoire n'ont pas altéré son affection : « votre terre, votre ciel ont marqué en moi un lien de vie que les ans approfondissent. Dans le silence, je sais votre foi, votre équilibre profond, votre sens, là où vous êtes placés, quelles que soient les passions de votre histoire, d'une mission à vivre pour l'accomplissement d'un monde meilleur ». Son message est bref, mais porteur d'un espoir dans « l'accomplissement d'un monde meilleur » et plus uni, dans lequel l'Occident « ne s'oppose pas à l'Orient²⁶⁰ ». Des mots qui contrastent avec le discours ambiant qui a cours pendant la guerre froide, surtout sur les ondes d'une radio anticommuniste. Des mots qui augurent bien du rôle qu'il s'apprête à jouer dans la prochaine étape du dialogue intellectuel franco-roumain.

RETOUR EN ROUMANIE

LES RETROUVAILLES DE 1959

La thèse soutenue en 1956 et, peu après, son élection comme professeur à la Sorbonne ouvrent une étape brillante dans la carrière d'Alphonse Dupront. De sa nouvelle position d'universitaire, il assiste à l'évolution du dialogue franco-roumain encouragé par la signature en juillet 1959 du protocole de coopération culturelle prévoyant la création d'un lectorat de français à Bucarest et d'un système d'échanges de professeurs et de boursiers²⁶¹. Dans ce contexte, à lieu à Bucarest, entre le 14 et le 27 septembre 1959, le colloque international des civilisations, littératures et langues romanes, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et par l'Académie de la République populaire roumaine. Dupront profite de cette manifestation organisée sous l'égide intergouvernementale de l'Unesco pour retourner en Roumanie, évitant ainsi la voie d'une invitation officielle de la part des autorités. Comment vivra-t-il après une séparation de dix-huit ans les retrouvailles avec le pays qu'il a connu et tant aimé et dont le visage avait été radicalement transformé par le nouveau régime²⁶² ?

La réponse se trouve en partie dans les actes de ce colloque. Les débats en marge de son rapport « Civilisation romane et formation de l'esprit

260. Alphonse Dupront, « Aux amis Roumains », message radiodiffusé, Noël 1956, Radio Free Europe, *dactylogramme* (fonds Alphonse Dupront, carton 12), publié dans ce volume.

261. MEDREA, 2015.

262. Pour plus de détails sur cette visite, voir LEMNY, 2022b.

moderne²⁶³ », présenté le 14 septembre 1959, lors de la première séance du colloque, laissent transparaître l'émotion de certains participants qui l'ont connu à l'époque de sa mission à la tête de l'Institut français. Parmi eux, le spécialiste d'esthétique et critique littéraire Tudor Vianu, ostracisé au début du régime communiste et couvert depuis peu d'honneurs académiques, s'en souvient avec émotion : « Il a gagné parmi nous de vives sympathies qui sont allées à ses talents d'organisateur, à ses mérites de professeur et d'homme de science – sympathies que je suis heureux de pouvoir exprimer aujourd'hui à nouveau, avec l'émotion de nous retrouver après tant d'années²⁶⁴ ».

L'accueil est tout aussi chaleureux de la part de Georges Oprescu, le fondateur et directeur de l'Institut d'art de Roumanie²⁶⁵, et de l'historien Andrei Oțetea, investis d'importantes responsabilités dans la vie intellectuelle du pays. Ces signes de sympathie ne cachent pas les divergences d'idées entre savants appartenant à deux systèmes opposés. Mais elles s'expriment avec élégance et déférence. Attaché sincèrement au matérialisme historique, Oțetea accepte les points de vue différents de son collègue français, qui, admet-t-il, « choquent un peu les nôtres et se différencient des nôtres », mais qui imposent « une réflexion, une recherche », le remerciant d'« avoir présenté d'une façon si franche et si savante sa conception de l'histoire », de « faire comprendre [leurs] différences et de [les] inciter à [se] rapprocher²⁶⁶ ».

Dans la société roumaine de l'époque, cet échange dans le haut lieu de la vie académique n'est pas anodin. Il permet à Dupront de constater qu'un certain dialogue entre les spécialistes des deux blocs est possible. Quel que soit l'intérêt pour le sujet du colloque, sa participation est avant tout un prétexte pour revoir les lieux et les gens auxquels il était si attaché, et de constater de ses propres yeux les changements engendrés par l'expérience communiste. Ses impressions sont d'ailleurs le sujet de son exposé du 11 octobre 1959, dans le cadre des manifestations culturelles organisées au monastère des moines bénédictins de Chevetogne en Belgique, un endroit hautement symbolique de l'idéal œcuménique de cette communauté²⁶⁷. Évoquant les travaux du colloque de Bucarest, il insiste sur leur importance : dans le paysage intellectuel du système totalitaire communiste, le colloque lui apparaît comme un véritable « acte de courage »

263. DUPRONT, 1959a.

264. *Ibid.*, p. 32.

265. *Ibid.*, p. 76-77.

266. *Ibid.*, p. 34.

267. Voir le brouillon de ce qu'il considère non pas comme une conférence, mais « Un témoignage », publié sous ce titre dans ce volume (fonds Alphonse Dupront). Les citations suivantes sont tirées de ce texte.

par la liberté qu'il a observée dans les travaux, même s'il n'ignore pas qu'il s'agit d'une « liberté contrôlée » et qu'« il y a toujours un *œil* quelque part ».

Son témoignage est aussi révélateur de l'idée qu'il se fait de la société roumaine en dehors des murs de l'Académie où s'est déroulé le colloque : la vie des gens au quotidien ; leurs lieux de sociabilité dans la rue, dans les parcs, au café et au restaurant ; les changements du paysage urbain ; la place de la religion et surtout les nouvelles attitudes mentales forgées sous l'emprise de l'idéologie communiste, etc. Dans l'ensemble, il pointe une « atmosphère à la Kafka », un « monde de fantômes » avec des « gens pressés, ou fatigués, avec une pointe d'aigreur dans les relations humaines ». Un monde où la police est « une puissance toute-puissante » et où tout est décidé « en haut », selon un syllogisme implacable : « Qui décide ? Le ministre, un peu. Le Parti. Qui est le Parti ? Le Comité central ».

Soucieux d'objectivité, Dupront ne partage pas pour autant la vision totalement négative cultivée dans un Occident obsédé par la guerre froide. Il signale certains aspects positifs : la propreté de la rue « débarrassée de la pouillierie orientale » ou même, ce qui est surprenant par rapport aux clichés véhiculés à l'Ouest, « plus de dévotion qu'autrefois », les églises « très fréquentées » et « bien entretenues ». Il est particulièrement impressionné par le prix bas du livre et par la « frénésie de traductions » !

Ces images, parfois discutables ou même erronées, ne sont pas uniquement le résultat de ses observations. Si, par exemple, Dionisie M. Pippidi révèle à Dupront les réalités sociales sombres à l'œuvre dans son pays – les menaces d'être renvoyé de l'université qui pesaient sur lui et l'arrestation du philosophe Constantin Noica –, il n'est pas exclu que d'autres, entrés dans les rangs du nouveau régime, lui aient présenté une vision plus positive. Mais, tout en alliant ces points de vue parfois contradictoires, Dupront souhaite aller plus loin : aboutir à une analyse en profondeur de l'expérience communiste en Roumanie.

La principale conclusion de ses observations est que « le régime durera » par tous les moyens : par la terreur, par ses ambitions de bâtir un autre monde, à l'image de ses constructions et de ses projets urbanistiques gigantesques, mais également en inoculant « une espérance grise, triste, mais d'acier. Très étrangement, il [le régime] redonne à ce peuple nonchalant de soi *le sentiment de la lutte pour son destin* ». Dans cette lutte, il s'étonne de constater « la découverte de la Chine par les Roumains », illustrée par les échanges constants de techniciens entre les deux pays à ce moment-là. Si cet aspect retient son attention, c'est parce qu'il craint de voir le pays s'éloigner de l'Europe pour trouver ailleurs un moyen de sauvetage face à la domination soviétique : certes, admet-il, le rapprochement avec la Chine est « incapable encore de désoccidentaliser la Roumanie, mais [c'est] un fait d'extrême importance ».

D'où son plaidoyer pour de nouveaux contacts entre les deux extrémités du continent et pour la présence d'Occidentaux dans les pays de l'Est, notamment

en Roumanie : « Nous sommes au temps où les deux moitiés du monde doivent se poser dans leur totalité ontologique par la synthèse d'unité. Où s'impose, comme une *eschatè* du règne, l'unité dans la diversité nécessaire ». Au nom de cet idéal, sa décision est prise. Avant ce colloque, afin d'exprimer son opposition au nouveau cours de l'histoire imposé par Moscou, il a évité de se rendre en Roumanie. L'expérience du voyage représente un tournant dans son attitude. À son retour, il note : « Je reviendrai là-bas : pour les vivants, pour le pont ».

D'UN COLLOQUE À L'AUTRE : LE COLLOQUE FRANCO-ROUMAIN D'HISTOIRE (1969)

Dans les années 1960, la position politique de la Roumanie sur la scène internationale, en général, et les relations franco-roumaines, en particulier, évoluent de manière spectaculaire. En décembre 1963, la mission diplomatique française à Bucarest et son équivalent roumain en France sont élevés au rang d'ambassades. Le voyage de Ion Gheorghe Maurer en France, qui a lieu entre le 27 juillet et le 8 août 1964, représente la première visite d'un chef de gouvernement d'un pays membre du pacte de Varsovie dans un pays membre de l'OTAN²⁶⁸. En janvier 1965, le ministre roumain des Affaires étrangères, Corneliu Mănescu, signe à Paris un accord culturel franco-roumain, suivi d'autres accords : de coopération commerciale, en février 1965, et de coopération économique et industrielle, en février 1967. La visite du général de Gaulle en Roumanie, du 13 au 18 mai 1968, constitue une date historique dans le rapprochement franco-roumain. La spectaculaire opposition de Nicolae Ceaușescu à l'invasion de la Tchécoslovaquie, le 21 août de la même année, impose encore davantage la Roumanie sur la scène internationale et favorise sa collaboration avec la France.

Cette page d'histoire politique ouvre la voie à des échanges dans d'autres domaines, y compris la recherche, l'enseignement, la culture, etc. C'est dans ce contexte que Dupront se montre prêt, comme il écrit au poète Demostene Botez qui lui avait demandé un article pour la revue *Viața Românească*, à « tout ce [qu'il pourra] faire » pour servir l'amitié franco-roumaine, notamment « dans les domaines qui sont de [sa] compétence²⁶⁹ ». C'est le cas de l'historiographie,

268. GRIDAN, 2009. Pour l'histoire des relations franco-roumaines, voir BOWD, 2008 ; MĂȚĂ, 2012 ; BOUILLON, 2016.

269. Signe de sa notoriété intellectuelle et du feu vert des autorités du régime, Dupront reçoit des invitations à publier dans des revues roumaines. Le poète Demostene Botez lui propose de participer au numéro dédié par la revue *Viața Românească* au poète national Mihai Eminescu. Il est toutefois obligé de refuser tout en se chargeant de « tout ce [qu'il pourra] faire pour [l']aider autrement dans les domaines qui sont de [sa] compétence », lettre d'Alphonse Dupront à Demostene Botez, 16 novembre 1963 (Bibliothèque de l'Académie roumaine, manuscrits, Cote S39/MCXLIV). Il reçoit également une lettre de la part de Cristian Popișteanu, rédacteur en chef de la revue *Magazin istoric*, le 1^{er} mars 1971, qui lui demande un article sur Nicolae Iorga (fonds Alphonse Dupront).

champ dans lequel ses collègues et amis roumains cherchent difficilement à s'affirmer au niveau international, particulièrement en France où l'école des *Annales* est à son zénith. Depuis 1956, la VI^e section de l'École pratique des hautes études avait développé des programmes de coopération avec les académies des pays de l'Est, notamment sous l'impulsion de Fernand Braudel. Mais ce que l'auteur de *La Méditerranée* comprenait par « l'Est », comme le remarquera l'historienne tchèque Pavla Horská – elle-même bénéficiaire de ces échanges –, c'était surtout la Pologne, suivie par la Tchécoslovaquie et la Hongrie²⁷⁰. L'un des objectifs majeurs des responsables de la recherche roumaine dans ce domaine sera de rattraper ce retard. Parallèlement aux efforts de renouer avec les traditions de l'historiographie nationale, mises en sourdine pendant la première décennie du régime, et de vaincre le matérialisme historique dogmatique d'inspiration stalinienne, ils tentent de tisser des liens avec leurs collègues de l'Ouest, particulièrement de France.

Alphonse Dupront incarne en ce sens beaucoup d'espoirs. En 1965, il apporte son aide à Andrei Oșetea, en visite à Paris, préoccupé de nouer des contacts professionnels avec les universitaires français²⁷¹. Valentin Lipatti (le frère du pianiste Dinu Lipatti), membre de la Commission permanente de Roumanie à l'Unesco, l'invite à donner sur France Culture, aux côtés de l'historien roumain Mihai Berza, présent à Paris, des conférences consacrées à l'historien Nicolae Iorga²⁷². L'Unesco représente d'ailleurs un lieu important dans la réalisation de ces liens : c'est ici que Dupront peut côtoyer Andrei Oșetea, souvent présent en qualité de président de la section sociale de la Commission roumaine depuis 1964, avant son élection comme vice-président de l'Académie du monde latin pour l'année 1968-1969²⁷³.

Force est de constater toutefois qu'en 1968, année où la Roumanie connaît le point culminant d'affirmation sur la scène politique internationale, les historiens des autres pays de l'Est sont beaucoup plus assidus dans les réseaux académiques que leurs confrères roumains et ainsi plus à même de défendre leurs thèses concer-

270. Selon elle, la Pologne bénéficia de plus d'un millier de boursiers en France entre 1958 et 1980. Les comptes rendus pour l'année 1964 mentionnent un professeur polonais (sur une période de douze mois) et des stagiaires polonais pour un total de 189 mois et 24 bourses pour l'URSS, la Hongrie et la Tchécoslovaquie (HORSKÁ, 2003). Sur les échanges entre la France et les historiens de l'Est, voir POPA, 2017 ; BERG, 2017 ; FRIDENSON, 2020.

271. HARIUC, 2022. À noter un autre lieu de contact avec les historiens roumains en 1965 : le XII^e Congrès international des sciences historiques tenu à Vienne, où Alphonse Dupront présente le rapport sur l'acculturation (voir DUPRONT, 1965c). Il se heurte à cette occasion à la critique des historiens marxistes participants au congrès, en particulier des délégués roumains tels Emil Condurachi et Miron Constantinescu. Voir CONDURACHI, 1965, p. 149 et CONSTANTINESCU, 1965, p. 102.

272. Lettre de Valentin Lipatti à Alphonse Dupront, 7 décembre 1965 (fonds Alphonse Dupront). Il n'existe pas de trace de cette émission dans les archives de l'INA.

273. Note d'Andrei Oșetea à Vasile Gliga, vice-ministre des Affaires étrangères de Roumanie, 29 janvier 1968 (bibliothèque ASTRA, collection spéciale « Andrei Oșetea »).

nant le passé de leurs nations. La succession de colloques franco-hongrois – à la Sorbonne du 18 au 21 mars 1968, puis à Budapest du 23 au 27 mars 1968, avec la participation de Fernand Braudel²⁷⁴ – éveille la prise de conscience de ce retard et pousse les responsables de la recherche historique roumaine à mener plus d’initiatives. C’est dans ce contexte que s’impose l’idée d’un colloque franco-roumain en histoire. Elle s’invite dans les discussions qui ont lieu à Bucarest, lors de la visite d’Emmanuel Le Roy Ladurie du 30 mars au 4 avril 1968²⁷⁵. Mais elle est défendue surtout par Andrei Oșetea au cours de ses contacts avec les historiens français à Paris, en mai 1968. Sa conclusion est vite formulée dans une note d’information à sa hiérarchie : Dupront est « par sa position et son expérience [...] le plus en mesure d’assurer » la réussite du projet²⁷⁶.



Figure 7 - Portrait d’Andrei Oșetea.

Auteur : anonyme. Photo publiée dans PLATON Gheorghe & CRISTIAN Vasile (dir.), 1985, *Istoria Universității din Iași* [L’histoire de l’université de Iași], Éditions Junimea, Iași. Image sous licence CC0 sur Wikimedia Commons.

274. MAKRAI, ZIMÁNYI & KATUS, 1968. Pour les relations franco-hongroises pendant ces années, voir BOUILLON, 2015 ; 2016.

275. LEMNY, 2014, p. 203-204 ; BOZGAN, 2016-2017.

276. « Notă informativă » [Note d’information], rédigée le 8 juillet 1968 par Andrei Oșetea concernant sa participation à la session du Conseil exécutif de l’Unesco (13 mai – 21 juin 1968), Collection spéciale « Andrei Oșetea ».

En effet, le professeur à la Sorbonne répond à cette idée avec enthousiasme. Il devient son *factotum* en France pour la transposer dans la réalité, intervenant auprès de responsables concernés du Quai d'Orsay et auprès de quelques-uns de ses collègues et amis, notamment François Furet, pour demander leur collaboration scientifique. Après ces démarches de préparation, menées conjointement par Oșetea pour la partie roumaine, le colloque franco-roumain d'histoire voit enfin le jour. Il se déroule durant une semaine, du 6 au 11 octobre 1969, dans l'amphithéâtre de l'Académie²⁷⁷. Le moment est exceptionnel. Certes, le régime y voit un exemple de son ouverture, mais pour la communauté intellectuelle, il fait écho à la sympathie traditionnelle pour la culture française. Avant tout, le colloque permet aux historiens roumains de rencontrer sur place, chez eux, quelques-uns des plus prestigieux ambassadeurs de l'historiographie française qui rayonne mondialement grâce aux *Annales*. Alphonse Dupront est le premier à susciter l'attention pour son rôle passé dans les relations franco-roumaines, pour son prestige d'historien mais aussi par l'originalité de sa communication sur une orientation de la recherche encore à ses débuts : l'histoire des mentalités²⁷⁸. D'autres participants prestigieux, tous reconnus comme des précurseurs de nouvelles voies de recherches historiographiques, font partie de la délégation française : Jacques Bertin, le père de la sémiologie graphique, Georges Duby, Pierre Chaunu et François Furet²⁷⁹. Face à eux, les historiens roumains, Andrei Oșetea, Ion Nestor, Henri H. Stahl, Mihai Berza, alors à l'apogée de leur carrière, et Ștefan Pascu, leur cadet, proposent un panorama des recherches récentes réalisées dans leur pays, dont la nouveauté consiste dans la continuité rétablie avec l'historiographie de l'entre-deux-guerres, mise à l'index pendant la période stalinienne du régime communiste, et l'étude d'autres thèmes que l'histoire sociale et économique²⁸⁰.

L'intérêt du colloque réside également dans un aspect qui retient plus particulièrement l'attention de Dupront : les échanges « parfois d'une durée inaccoutumée » entre les intervenants, « la richesse d'information, la sûreté d'expression et la finesse des interventions roumaines dans la langue unique des débats, demeurée d'un bout à l'autre le français²⁸¹ » .

277. Sur la préparation et le déroulement de ce colloque, voir LEMNY & HARIUC, 2021.

278. DUPRONT, 1970c.

279. Leurs communications sont publiées dans la *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3 : BERTIN, 1970 ; DUBY, 1970 ; CHAUNU, 1970 ; FURET, 1970.

280. Leurs communications sont réunies dans le même numéro de la *Revue roumaine d'histoire* : OȘETEA, 1970 ; NESTOR, 1970 ; STAHL, 1970 ; BERZA, 1970 ; la communication de PASCU, 1970 est publiée dans le numéro suivant de la même revue.

281. Alphonse Dupront, « Rapport ». Un autre rapport du colloque est rédigé en roumain par Andrei Oșetea : *Raportul colocviului franco-român* [Rapport du colloque franco-roumain], fonds Alphonse Dupront.

Dans une historiographie dominée par la conception matérialiste, qui cherche péniblement à renouer avec ses propres traditions, la présence des historiens français constitue une occasion inespérée de s'ouvrir aux thèmes les plus actuels et à une nouvelle forme de dialogue. Sur le plan scientifique, cette rencontre portera ses fruits plus tard, dans l'activité de ceux qui vont s'en inspirer pour leurs travaux²⁸². Mais, dans l'immédiat, sa réussite offre une base pour justifier – comme le font Oțetea et Dupront dans leurs conclusions – la poursuite des échanges entre les chercheurs des deux pays par des bourses de longue durée et par l'organisation de nouvelles rencontres scientifiques.

MANIFESTATIONS ROUMAINES EN FRANCE

La poursuite des échanges intellectuels franco-roumains après le colloque de 1969 continue d'être favorisée par les bonnes relations entre les deux pays, soutenues par la visite du chef de l'État roumain en France, en 1970, et la réouverture, la même année, de la Bibliothèque française à Bucarest. C'est le moment où la carrière universitaire de Dupront connaît son apogée, à travers son élection, en 1970, comme premier président de l'université Paris Sorbonne, créée dans le contexte de la réorganisation de l'enseignement universitaire après les révoltes de mai 1968. À ce titre, il continue de prêter son concours à certaines activités au service de la connaissance de l'histoire roumaine en France : le 1^{er} juin 1970, il participe à l'émission « Les Lundis de l'histoire », animée par Jacques Le Goff sur les ondes de France Culture, dans un débat autour de la publication de la traduction française de l'*Histoire de la Roumanie* rédigée par Constantin Daicoviciu, Ștefan Pascu et Miron Constantinescu²⁸³, ouvrage de bon niveau, mais qui annonce une historiographie inféodée à l'idéologie nationaliste du régime de Ceaușescu. Mais il est soucieux de maintenir l'équilibre entre soutien à la culture roumaine et prudence à l'égard du régime communiste. Les projets visant la coopération intellectuelle ébauchés après le colloque de Bucarest en 1969 sont abandonnés ou se font sans lui. Les chercheurs roumains en voyage d'études en France et leurs collègues français venus

282. C'est le cas d'Alexandru Dușu, qui aura un rôle essentiel dans l'ouverture de l'historiographie roumaine à l'étude de l'histoire de la culture et des mentalités, ou de Răzvan Theodorescu, qui renouvellera l'histoire de l'imaginaire et des représentations culturelles.

283. DAICOVICIU, PASCU & CONSTANTINESCU, 1970. Les autres participants à l'émission sont le byzantinologue Jean Gouillard, Georges Castellan, spécialiste de l'Europe centrale et orientale, Jean Ristat, poète, écrivain et collaborateur à *L'Humanité*, mais également, en duplex de Bucarest, Miron Constantinescu, Emil Condurachi, Virgil Cândea. Cf. le catalogue de l'INA. L'organe officiel du Parti communiste roumain se flatte de présenter cette émission dans le cadre des manifestations culturelles françaises qui marquent la prochaine visite en France de Nicolae Ceaușescu : *Scînteia*, „Manifestări culturale consacrate României” [Des manifestations culturelles consacrées à la Roumanie].

en Roumanie restent peu nombreux²⁸⁴. Une autre idée qu'avait suscitée le colloque de Bucarest est restée lettre morte : l'organisation d'un nouveau colloque bilatéral en 1970. Un tel colloque aura lieu seulement cinq ans plus tard, du 18 au 20 décembre 1975, mais à l'université Paris VIII et sans sa présence, avec la participation d'une nouvelle génération d'historiens français et roumains d'une valeur très inégale²⁸⁵.

LE COLLOQUE « EMINESCU APRÈS EMINESCU » (1975)

Le président de l'Université Paris – Sorbonne n'oublie cependant pas la Roumanie. Surtout que dans l'institution qu'il préside, il existe le Centre roumain de recherches, fondé en 1947-1948 à l'initiative d'un groupe de chercheurs roumains en exil, dans le cadre de l'enseignement supérieur libre²⁸⁶. Grâce à sa position, il a tout fait pour renforcer cette structure en jetant les fondements, sous la direction d'Alain Guillermou, d'une chaire d'études roumaines qu'il considère comme un « morceau » de Roumanie : « centre de rayonnement » de la culture roumaine en France, et « lieu de rencontre, voire de nostalgie » pour ceux qui gardent « d'inaltérables liens » avec la Roumanie et la culture roumaine²⁸⁷. Mais les relations avec les autorités roumaines sont délicates. Si elles disposent du cadre créé par les accords politiques et diplomatiques entre la France et la Roumanie, elles sont mal vues par les Roumains de l'exil. Ces derniers dénoncent une nouvelle forme de propagande sous les apparences de l'ouverture culturelle, au moment où l'idéologie communiste s'empare des grands thèmes de l'histoire et de la culture nationales, occultés par le régime dans les années 1950, pour gagner la sympathie de l'opinion en Roumanie et à l'étranger.

L'organisation d'un colloque sur Mihai Eminescu, le poète national des Roumains, doit en faire la démonstration. Sous le titre « Eminescu après Eminescu », ce colloque a lieu du 12 au 16 mars 1975 à la Sorbonne, sous la prési-

284. Parmi les historiens roumains venus en France pour des études, on trouve Constantin Bușe et, plus tard, Lucian Boia, particulièrement présent dans l'actualité éditoriale française depuis la fin des années 1980 (BOIA, 1987 ; 1989). Dans ce contexte vient en Roumanie Catherine Durandin, spécialiste de l'histoire roumaine. Voir son témoignage (DURANDIN, 2018, p. 14-36). La version originale en français n'est pas publiée.

285. Le colloque est organisé par Georges Castellan sur le thème des « Relations franco-roumaines jusqu'en 1915 ». La délégation roumaine est composée d'Aron Petric, Gheorghe Platon, Mircea Popa, Vasile Cristian, Iulian et Vasile Vesa. Du côté français, on note les présences honorifiques de Pierre Paraf, président de l'Association franco-roumaine, Jean-Paul Vigier, Marcel Emerit, Albert Soboul, Jacques Droz et les communications présentées par Jacques Thobie, Georges Castellan et Catherine Durandin (voir BOZGAN, 2016-2017, p. 144).

286. VUIA, 1961, p. 7.

287. DUPRONT, 1978c, p. 29, voir dans ce volume l'allocution « Mihai Eminescu : "une marche à la paix" ».

dence d'Alphonse Dupront qui prononce l'allocution d'ouverture. Sans se considérer comme un spécialiste d'Eminescu, il fixe ici d'une manière remarquable la place du poète roumain au-delà de sa culture nationale, persuadé qu'il « atteste d'un destin prométhéen, celui-là même de l'humanité contemporaine », et de conclure que « la quête éminescienne, jusque dans l'holocauste de la vie du créateur, apporte à notre Occident en particulier un sens essentiel²⁸⁸ ».

La contribution du colloque pour faire connaître en France une figure emblématique des lettres roumaines est indiscutable. Mais l'événement est assombri par les divisions et les suspicions parmi les participants. Alain Guillermou, le spécialiste français de l'œuvre d'Eminescu, celui-là même qui, selon les mots de Dupront, a été l'« âme généreuse, ardente, passionnée, forte, d'un dévouement inlassé » de l'Institut qui a organisé et accueilli le colloque²⁸⁹, est ignoré dans les actes publiés en Roumanie par l'historien littéraire Dimitrie Păcurariu, un des participants²⁹⁰.

À la mésentente des intervenants s'ajoute l'animosité des Roumains en exil. En signe de protestation contre le régime communiste qui a censuré une partie de l'œuvre du poète célébré en France, un groupe de perturbateurs boicotte le déroulement des travaux, obligeant les forces de l'ordre à intervenir²⁹¹. Les mots que Dupront prononce en ouverture ne sont pas non plus de nature à plaire aux exilés roumains, adversaires du régime. S'adressant à l'ambassadeur roumain, Constantin Flitan, présent à la manifestation, Dupront ne manque pas de lui exprimer son admiration pour son « rôle capital [...] dans les progrès décisifs d'une continuité d'amitié toujours plus vivante entre la Roumanie et la France », pour sa délicatesse, sa persévérance et son courage et pour sa « place insigne » dans « l'histoire multiséculaire » des liens entre la France et la Roumanie²⁹². Certes, l'ambassadeur roumain a la réputation d'un éminent juriste, ayant joué un rôle positif dans le rapprochement diplomatique et culturel entre les deux pays, mais son éloge dithyrambique passe mal devant les Roumains de l'exil, tout comme le plaidoyer de Dupront pour la nécessité du dialogue afin de bâtir « un monde de l'unité des hommes », quelles que soient les « différences, distances et même étrangetés » entre deux pays appartenant à deux systèmes politiques et idéologiques opposés²⁹³.

288. *Ibid.*, p. 26, 31-32.

289. Alain Guillermou évoque son propre rôle dans l'organisation de ce colloque en sa qualité de directeur de l'Institut d'études roumaines de l'université de Paris-Sorbonne, voir GUILLERMOU, 1994, p. 3.

290. PĂCURARIU (dir.), 1978. Les seules communications publiées sont celles de George Muntean, Eugen Todoran, Dimitrie Păcurariu, Mihail Zamfir, Pompiliu Marcea, Gheorghe Bulgăr, Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Ion Oana, Constantin Ciopraga, Ion Apetroaie et Ion Pop.

291. LOVINESCU, 1993, p. 117-120 ; NICULESCU, 2009, p. 206.

292. DUPRONT, 1978c, p. 28.

293. *Ibid.*, p. 25, 30.

1977 : AUTOUR DU CENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE ROUMAINE

C'est au nom de cet idéal de dialogue que Dupront apporte en 1977 un autre témoignage de sa passion pour la Roumanie et son histoire, alors qu'il n'est plus président de l'université Paris-Sorbonne. Le centenaire de l'Indépendance est une nouvelle opportunité pour les dirigeants roumains d'orchestrer une campagne de propagande culturelle à l'étranger avec la participation de personnalités du monde intellectuel, qui, au nom de leur amitié pour la Roumanie, ont parfois pris des initiatives.

C'est dans ce contexte que Dupront donne le 14 juin 1977, cette fois-ci en sa qualité de président d'honneur de l'université Sorbonne, une conférence sur la signification du centenaire de l'indépendance de la Roumanie²⁹⁴. Restée à l'état de manuscrit, elle constitue une belle évocation de l'histoire roumaine, marquée par certaines images et clichés chers aux philosophes et aux historiens roumains des années 1930 – « l'énigme roumaine », « le génie complexe et profondément attachant de la culture roumaine », « enracinement au cosmique » – et traversée par la nostalgie de son séjour durant l'entre-deux-guerres :

Il suffit d'entendre, dans son cadre naturel, la flûte de Pan. Si d'un cri que l'on n'oublie plus, elle stigmatise en nous toutes les démesures de l'infini, elle est aussi, et de quelque audace tranquille, « chant de puissance », « puissance d'une histoire », celle qui a fait la continuité roumaine, les illustrations et les obscurités de sa geste millénaire²⁹⁵.

La même année, Dupront participe à une nouvelle manifestation roumaine largement médiatisée, présence exceptionnelle pour l'universitaire si réticent à

294. L'initiative semble lui appartenir. Dans une lettre à Dupront du 24 juin 1977, Corneliu Mănescu, l'ambassadeur de Roumanie à Paris, reconnaît son rôle d'« initiateur » « artisan » (fonds Alphonse Dupront). L'événement est pourtant revêtu d'un caractère officiel, marqué par la présence, en dehors de Corneliu Mănescu, de Pierre-Christian Taittinger, secrétaire d'État auprès du ministre des Affaires étrangères ou d'Alain Poher, président du Sénat. Voir les lettres d'Alphonse Dupront à leur attention du 13 mai et 25 mai 1977 (fonds Alphonse Dupront).

295. Texte dactylographié sans titre, 10 p. (fonds Alphonse Dupront), publié dans ce volume, sous le titre « “La très longue geste d'âme” de l'Indépendance roumaine ». La conférence sera particulièrement appréciée par Corneliu Mănescu, l'ambassadeur de la Roumanie en France. Malgré sa nature diplomatique, la lettre qu'il envoie à Dupront exprime la sincérité des sentiments d'un haut personnage du régime à cette époque : « Discours, dissertation, communication scientifique, hommage à l'amitié ? Votre intervention a eu toutes ces qualités à la fois et elle m'a profondément impressionné » (fonds Alphonse Dupront). Corneliu Mănescu (1916-2000) a été le premier représentant des pays d'Europe de l'Est à présider l'Assemblée générale des Nations Unies pour la saison 1967-1968. Entre mars 1977 et avril 1982, il a été ambassadeur de la Roumanie en France. En mars 1989, il a cosigné une lettre pour critiquer la politique de Ceaușescu, lettre diffusée sur les postes de radio étrangers qui a conduit à son arrestation (à domicile) ainsi que des autres auteurs, d'anciens cadres haut placés du Parti communiste et de l'État.

se rendre sur les plateaux de télévision : l'émission consacrée au prince valaque Michel le Brave, dans le cadre des « Dossiers de l'écran » sur la chaîne Antenne 2, diffusée le 23 août 1977, jour de la fête nationale de la Roumanie communiste. Héros de la lutte anti-ottomane et artisan de la première union des principautés roumaines en 1600, le prince constitue un autre symbole exploité par le régime pour exacerber le sentiment national et le patriotisme. Le film réalisé par le cinéaste Sergiu Nicolaescu, projeté avant le débat, en était l'illustration. En contrepartie, le débat animé par Joseph Pasteur pendant une bonne heure a modéré le message, grâce aux analyses des réputés érudits qui y ont participé, à côté de Dupront : les historiens Constantin C. Giurescu et Virgil Căndea, ainsi que l'historienne littéraire Zoe Dumitrescu-Buşulenga – venus expressément de Roumanie –, l'historien turc Nusret Hizir et l'historien français Jean Béranger, spécialiste de l'Europe centrale et orientale²⁹⁶.

L'émission n'est pas passée inaperçue. *Le Monde* lui consacre un article, dont l'auteur cite l'analyse de Dupront sur l'intérêt du film qui montre « le grand mérite de Michel le Brave pour avoir fait surgir pour la première fois sur la scène européenne la présence des terres roumaines » et met « aussi cruellement à nu le désintérêt, voire l'hostilité de l'Europe chrétienne [...] pour ce "prince paysan" inconnu, pourtant en lutte contre l'infidèle ottoman²⁹⁷ ». Mais l'émission et son écho sont surtout une raison de satisfaction pour les missionnaires de la diplomatie roumaine, soucieux de la promotion d'une image positive de leur pays et de son passé²⁹⁸.

72

THÈMES ROUMAINS – THÉSARDS ROUMAINS

La connaissance qu'il a de l'histoire et de la culture roumaines et le désir de soutenir les recherches des Roumains expliquent une facette de l'activité professionnelle d'Alphonse Dupront totalement méconnue : sa qualité de membre des jurys de soutenance de certains travaux consacrés à ces domaines. Une qualité qui l'a mis en relation autant avec les doctorants roumains en exil qu'avec ceux venus de Roumanie dans le cadre des échanges universitaires. Il est à rappeler sa présence en 1943, dans le jury de la thèse d'Eugen Tănase portant sur un *Essai sur la valeur et les emplois du subjonctif en français* (la thèse principale), sous la direction de Jean Bourciez, accompagnée de la traduction en roumain de *La Chanson*

296. Archives de l'INA.

297. *Le Monde*, « Michel le Brave ou l'inébranlable volonté d'indépendance de la Roumanie ».

298. « Votre participation a été déterminante pour la meilleure compréhension de certains moments importants de l'histoire du peuple roumain ; j'ai admiré avec les millions de téléspectateurs, votre démonstration d'érudition mais, en même temps, la sympathie et l'amour fidèle que vous gardez à ce peuple » (dans un texte écrit par Corneliu Mănescu à Alphonse Dupront le 29 août 1977, fonds Alphonse Dupront).

de Roland (thèse complémentaire²⁹⁹). Le 2 avril 1962, il utilise ses compétences concernant l'histoire roumaine dans son rapport sur la thèse d'université intitulée *Les Principautés danubiennes de 1774 à 1792. Étude politique et diplomatique*, soutenue par Basile Spiridonakis, spécialiste de l'histoire ottomane, promis à une carrière d'universitaire américaine à Sherbrooke³⁰⁰. Le brouillon manuscrit de son rapport est digne d'intérêt pour ses connaissances solides du passé roumain, notamment de l'histoire des Phanariotes, peu connue en Occident³⁰¹.

Sa présence dans des jurys de thèses relatives à des sujets roumains s'intensifie avec le développement des relations franco-roumaines. Le 15 novembre 1968, il préside le jury composé d'Alain Guillermou et d'Émile Turdeanu à l'occasion de la soutenance de la thèse de doctorat de 3^e cycle de l'universitaire roumaine Ecaterina Cleynen-Serghiev sur *Le Vocabulaire poétique de Tudor Arghezi*³⁰². Le 3 juillet 1971, il joue le même rôle avec la même équipe pour la soutenance de la thèse intitulée *L'Influence française sur les Roumains de Transylvanie au XIX^e siècle*, préparée par l'universitaire Andrei Radu, venu à cette fin de Roumanie³⁰³. Les notes manuscrites de son rapport témoignent combien le professeur de la Sorbonne se réjouit de la détente entre la Roumanie et l'Occident et de la possibilité de revivre ses sentiments d'affection à l'égard du pays qu'il avait connu pendant sa jeunesse :

Tout ce qui concerne la Roumanie et les Roumains ne saurait m'être étranger. Particulière reconnaissance de me ramener en cette fin d'année universitaire à des paysages, à une terre qui me furent jadis familiers. À cette entrée du monde transylvain qu'est Braşov, et qui était quelque peu pour moi l'étape entre deux mondes. C'est une manière de retour de mémoire, rechargeant comme une lointaine jouvence, à l'entrée des vacances³⁰⁴.

73

En 1971, Dupront apporte son aval scientifique à un autre Roumain qui s'était distingué au sein de l'émigration roumaine : Neagu Djuvara, ancien diplomate, formé dans l'entre-deux-guerres à Paris, où il s'était installé depuis 1944. Quand il s'engage dans le travail de préparation de thèse en 1959-1960, il n'est plus tout jeune et n'a pas d'activité de recherche ou d'enseignement, mais

299. De retour en Roumanie en 1943, Eugen Tănase publiera plus tard cette traduction dans une édition bilingue française-roumaine, avec des illustrations de Marcel Chirnoagă, en 1974.

300. SPIRIDONAKIS, 1973.

301. Rapport manuscrit (fonds Alphonse Dupront).

302. Ecaterina Cleynen-Serghiev s'établit en France en 1967. Elle publie en Roumanie l'ouvrage de l'ancien ami roumain d'Alphonse Dupront, voir CONDEESCU, 1973.

303. La thèse sera publiée en roumain : RADU, 1982.

304. Rapport manuscrit (fonds Alphonse Dupront).

il relève le défi de traiter, sous la direction de Raymond Aron, un vaste sujet de philosophie de l'histoire, *Civilisations et lois historiques : essai d'étude comparée des civilisations*. C'est vers ces années que Djuvara fait la connaissance de Dupront, attiré par son séminaire à l'EPHE³⁰⁵. La soutenance a lieu le 27 mai 1971 devant un jury présidé par Henri-Irénée Marrou et composé de Raymond Aron, Charles Morazé et Alphonse Dupront, dont la critique, se souviendra Neagu Djuvara, « a été la plus longue, la plus originale, la plus remarquable ». Elle a tout particulièrement suscité l'intérêt du philosophe français d'origine roumaine Stéphane Lupasco, présent dans l'amphithéâtre³⁰⁶.

Le 21 octobre 1980, Dupront préside de nouveau un jury réuni à la Sorbonne autour de la thèse intitulée *Contribution à l'étude des costumes populaires roumains*, soutenue par l'ethnologue Denise Pop, sous la direction de Paul-Henri Stahl, un autre Roumain établi en France, directeur d'études en ethnologie à l'EHESS. Dans son rapport, rempli de remarques, Dupront glisse un nouveau témoignage de son attachement à la Roumanie, pour avoir été « son hôte et tenté d'y servir une amitié culturelle » : s'il regrette que « bon nombre de secrets de l'âme roumaine » lui ont échappé sous la pression de sa charge officielle, il se réjouit de pouvoir les découvrir à travers cette thèse³⁰⁷.

UN DOCTORAT *HONORIS CAUSA* POUR ELIADE

La dernière année de sa présidence, fidèle au rituel universitaire, Dupront réserve la consécration doctorale la plus haute à un autre Roumain : Mircea Eliade. Le 14 février 1976, lors de l'habituelle cérémonie qu'il préside, il lui confère le titre de docteur *honoris causa* de l'université Paris-IV, en même temps qu'à d'autres personnalités étrangères : le critique et le philologue italien Vittore Branca, l'historien polonais Aleksander Gieysztor, l'ancien Premier ministre britannique Edward Heath, le violoniste américain Yehudi Menuhin et le philologue allemand Bruno Snell. Le choix de ces noms a une signification particulière : dans l'allocution prononcée au grand amphithéâtre de la Sorbonne, Dupront insiste sur la « profession de foi européenne » de cet acte, les nouveaux élus représentant « presque toutes les grandes aires culturelles européennes » et même une Europe consciente des liens étroits qui l'unissent

305. Neagu Djuvara se rappellera leur rencontre en 1960 afin de demander les conseils de Dupront, qu'il avait apprécié pour son « esprit subtil » et comme l'un des rares historiens français sensibles à la philosophie de l'histoire. Cf. sa préface à la traduction roumaine de DJUVARA, 2013. Pour l'édition française, voir DJUVARA, 1989.

306. Lettre de Neagu Djuvara à Monique Dupront, Bucarest, 9 juillet 1996 (fonds Alphonse Dupront). Après la publication d'une partie de sa thèse (DJUVARA, 1975), il souhaitera entrer en possession de son rapport en vue d'en publier la partie restée inédite.

307. Fonds Alphonse Dupront.

aux États-Unis³⁰⁸. Mircea Eliade illustre exemplairement ce lien en sa qualité de Roumain et d'Américain. L'importance de son œuvre, soulignée dans le cadre de la cérémonie par Michel Meslin³⁰⁹, est incontestable. Mais ce choix n'est pas sans poser question : Dupront a-t-il ignoré les reproches à son endroit répandus par Eliade, qui lui attribue la responsabilité de l'échec de ses projets universitaires et de recherche en France en 1946-1947 ? Même en ce moment solennel, Eliade est habité par le souvenir de ces détails et de l'intervention bien intentionnée de Dupront auprès de l'ambassadeur Stoilow, qui a mal tourné³¹⁰.

Attribuer un *honoris causa* à Eliade était-il pour le président de l'université une manière de se racheter pour la maladresse de ses démarches, dont il avait pleinement conscience ? Ou tout simplement le « devoir d'un geste » d'admiration pour les mérites de l'écrivain et historien des religions, devenu célèbre, au nom d'une université française qui lui avait fermé les portes dans le passé ? En tout état de cause, ce « devoir d'un geste » ne semble pas chargé d'une signification affective particulière, car, comme Dupront s'est confié à une autre occasion, il a toujours senti venir « la chaleur, le souffle » de la part de Cioran, et jamais d'Eliade, enfermé dans une « attitude complexement confiante et réservée³¹¹ ». Ce lien affectif privilégié avec Cioran et, dans une moindre mesure, avec Ionesco, apparaît encore une fois à l'occasion de l'élection de Dupront, le 3 juillet 1984, comme commandeur de la Légion d'honneur. La festivité a lieu à la Sorbonne mais, « refusant la cérémonie à grands flonflons », il souhaite être entouré par ceux qui l'ont aidé « dans les sinuosités de [son] existence³¹² ». Sur la liste des rares invités, on trouve Cioran, Ionesco, absent en raison de sa participation au festival de Spolète, et Eliade³¹³. Mais les deux premiers lui inspirent les sentiments les plus forts. Ils représentent pour lui, « ce jour-là [sa] racine roumaine », comme il l'écrit à Emil Cioran³¹⁴. Plus encore, évoquant dans son allocution l'expérience de sa mission de jeunesse en Roumanie et l'« étrange envoûtement dans la découverte de la terre et du ciel roumains », il est particulièrement fier de présenter Cioran et Ionesco comme « le plus beau fleuron » de son activité de passeur culturel et se félicite d'avoir contribué à « donner à la France contemporaine au moins deux de ses grands écrivains³¹⁵ ».

308. « Du “sens” de l'université », dans DUPRONT, 2003, p. 59.

309. MESLIN, 1978.

310. ELIADE, 1981, p. 262.

311. Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, 3 mars 1956 (BLJD, CRN C 120).

312. Lettre d'Alphonse Dupront à Cioran, juin 1984.

313. ELIADE, 1991, p. 152-153.

314. Lettre d'Alphonse Dupront à Emil Cioran, juin 1984.

315. Discours à l'occasion de l'attribution du titre de commandeur de la Légion d'Honneur (fonds Alphonse Dupront).

DERNIÈRES INITIATIVES ROUMAINES, DERNIER VOYAGE

Les manifestations culturelles roumaines réalisées en France avec la contribution de Dupront marquent un nouveau départ dans ses efforts pour développer les échanges franco-roumains. L'accord signé le 20 septembre 1977 entre l'université de Bucarest et l'université Paris IV-Sorbonne dans le domaine de la recherche en sciences humaines est le résultat de son implication personnelle et la raison de sa présence dans la capitale roumaine, accompagné de son successeur à la présidence de l'université parisienne, le philosophe Raymond Polin. Les propos qu'il a tenus à cette occasion, conservés dans ses archives, montrent l'importance qu'il attache à cet accord qu'il inscrit dans « une triple continuité » : celle de « la grande tradition, pluriséculaire, de ce que l'on appelle l'amitié roumano-française », celle des relations entre la Sorbonne et les maîtres éminents de la culture roumaine, et, enfin, celle de la fidélité, dont il s'est fait une « profession personnelle³¹⁶ ».

La note qu'il rédige un an plus tard, à Bucarest, à l'attention des officialités françaises, montre son implication dans « la définition d'une politique de continuité et même d'approfondissement des relations franco-roumaines », car il était persuadé qu'« il y a pour la France un moment à saisir, et qui peut compter dans l'histoire du pays roumain ». Il y propose la transformation de l'Institut d'études roumaines de Paris-IV en un centre d'études « sur le modèle du Centre d'études polonaises déjà existant », sous la direction d'un professeur roumain. Il plaide à cet effet pour « la création d'un poste de professeur associé », pensant que la nouvelle visite du président roumain à Paris en juillet 1980 pourrait être « la circonstance la plus favorable pour obtenir cette création ». Enfin, il défend l'idée d'un colloque franco-roumain, organisé à Paris, « qui devait être la politesse rendue du précédent », celui de 1969, pour lequel, en accord avec François Furet, il a déjà pensé à une date et à une thématique : l'étude du problème ville-campagne dans une perspective interdisciplinaire, avec la participation de plusieurs spécialistes roumains.

Cette note est révélatrice de ses multiples relations, à différents niveaux de la société roumaine : des personnes en place à la direction des institutions publiques et de recherche ou de simples chercheurs appartenant à la génération de l'entre-deux-guerres, à la génération formée après-guerre, « qui a subi et vécu l'épreuve stalinienne » ou, enfin, à la jeune génération : Alexandru Duțu, « déjà internationalement connu », Răzvan Theodorescu et Andrei Pippidi, « les plus remarquables pour une recherche largement interdisciplinaire », Zoé Petre, « de très large culture française », etc. La liste des noms qu'il indique est impressionnante, même si elle est marquée d'une préférence évidente pour les intellectuels de la capitale au détriment des provinciaux³¹⁷.

316. Allocution à Bucarest, 20 septembre 1977 (fonds Alphonse Dupront), présent dans ce volume, sous le titre « La triple continuité d'un acte ».

317. DUPRONT, « Note d'ensemble (Bucarest, octobre-novembre 1978) », *dactylogramme*, 10 pages (fonds Alphonse Dupront).

Ces projets ne se sont pas réalisés, mais Dupront continue passionnément à en élaborer d'autres, comme on le voit dans une lettre à Ștefan Pascu, la nouvelle autorité de l'historiographie roumaine, notamment par la place qu'il occupe sur l'échiquier du pouvoir politique : il lui propose de publier en français une histoire des Roumains, se disant même prêt à y participer ou du moins à en « concevoir ensemble les lignes maîtresses et les composantes majeures ». Bien plus, il souhaite contribuer à mettre l'étude du « cas » roumain « en très bonne place », voire au « premier plan » au sein du groupe international qu'il préside dans le cadre de l'Unesco, « étude qui [...] devrait être conduite en une approche globale et donc interdisciplinaire pour rendre manifeste dans tous ses aspects ce que l'on appelle aujourd'hui l'identité culturelle roumaine³¹⁸ ».

Aucun de ces projets n'a vu le jour. Dans les années 1980, le régime de Ceaușescu se referme et les contacts d'Alphonse Dupront avec la Roumanie semblent se faire plus rares. Son voyage de 1981 annonce ce changement. De retour en Roumanie à titre privé, pour suivre un traitement médical, il trouve porte close : la célèbre gérontologue Ana Aslan qui l'a invité n'est pas là pour le recevoir en raison d'une visite intempestive à l'étranger, mettant dans une situation gênante les amis et les collègues roumains de Dupront qui connaissaient ce qu'il avait fait pour leur pays³¹⁹. Ce fut vraisemblablement son dernier voyage roumain. Affaibli par les problèmes cardiaques, submergé par l'effort qu'il fait pour achever ses travaux, il semble absent des échanges de plus en plus épars entre la France et la Roumanie dans les années 1980. Avant de mourir, le 16 juin 1990, il a pu néanmoins assister à distance au nouveau tournant que prenait l'histoire de ce pays tant aimé.

En dépit des aléas de l'histoire, depuis l'entre-deux-guerres jusqu'à la chute du mur de Berlin, et de leurs conséquences sur les possibilités de connaître sur place « la terre et le ciel roumains », la passion de Dupront pour la Roumanie est devenue une composante majeure de son activité. Le « mystère » de cette rencontre l'a préoccupé jusqu'au soir de sa vie quand il se demandait « si quelque chose dans mon destin m'avait prédestiné à la Roumanie³²⁰ ».

Il ne sous-estimait pas pour autant à quel point la rencontre avec l'Autre habitait son esprit, comme le montre son intérêt constant, tout au long de sa vie, pour les acteurs des échanges culturels : les croisés, les pèlerins, les voya-

318. Lettre d'Alphonse Dupront à Ștefan Pascu, 6 février 1979. L'idée est bien accueillie par le destinataire qui invite son collègue français à venir de nouveau en Roumanie afin d'avoir « une seconde discussion qui sera à même de rendre définitives la conception, la structure, les méthodes, les dimensions » de l'étude projetée, Cf. la lettre de Ștefan Pascu à Alphonse Dupront, 7 mars 1979 (fonds Alphonse Dupront).

319. DUMITRESCU-BUȘULENGA, 2003.

320. Lettre d'Alphonse Dupront à Liviu Floda, 13 avril 1987 (PUȘCAȘ & TURCUȘ, 2018, p. 496).

geurs, les immigrés. Aller vers la découverte d'autres cultures et de facteurs qui ont servi ce processus est un trait profond de sa sensibilité, la raison de ses démarches d'historien et d'anthropologue, attiré par l'exploration des tréfonds de l'âme collective. Son ouverture au monde et la passion pour la découverte de l'altérité se conjuguent avec son amour pour l'héritage de la civilisation romaine, du centre – la ville de Rome et l'Italie – jusqu'aux régions périphériques de la romanité orientale. Le regard vers ce qu'il a appelé non sans ironie « notre facile Orient » ou l'« Orient stérile³²¹ » lui a permis ainsi d'enrichir la connaissance des valeurs de la romanité, dans leurs diversité et richesse, et finalement sa vision de l'histoire :

Je ne vous dirai pas ce que fut pour moi, grandi dans le sérail d'une historiographie française quasi uniquement centrée sur nous, la découverte des archives romaines et cette autre vision du temps qu'elles enseignent [...]. Mais, dans les longues années d'Europe orientale, la révélation de tout ce que nos maîtres avaient été incapables de nous apprendre, d'une part ce que j'appellerai la valeur d'Empire de Vienne et le rôle capital de cette dernière ville d'Occident aux portes du monde de la steppe ; d'autre part l'existence même de ce monde de la steppe où quasi aucune de nos valeurs d'Occident ne saurait avoir cours, ni sens³²².

78

On comprend alors le rôle décisif de l'expérience roumaine dans son parcours intellectuel et dans la maturation de sa pensée³²³. L'exemple majeur en est son ouvrage fondamental, *Le Mythe de croisade*, achevé, comme il le précise d'emblée, après une longue période de réflexion pendant les années « au service du rayonnement spirituel de la France sur les chemins de l'Europe orientale³²⁴ ». Le résultat de cet enrichissement spirituel s'est concrétisé également dans le soutien qu'il a apporté au dialogue intellectuel franco-roumain, tant à la transmission en Roumanie de certaines valeurs culturelles françaises qu'à la connaissance en France de l'histoire et de la culture roumaines. Eugène Ionesco a bien saisi ce rôle dès octobre 1938, dans la dédicace manuscrite sur son livre *Nu (Non)* paru en 1934 : « À Monsieur A. Dupront, ambassadeur de la culture et de l'esprit français, – donc de la Culture et de l'Esprit³²⁵ ». L'écrivain ne

321. GODIN, 1995, p. 237-238, 260, 263, 311, 322 et 348.

322. DUPRONT, 1964c, p. 17.

323. JULIA, 1991. C'est aussi la conclusion de Sylvio Hermann De Franceschi pour qui « l'expérience roumaine a sans nul doute été déterminante dans la formation [de sa] pensée historique » (DE FRANCESCHI, 2014, p. 49).

324. DUPRONT, 1997, vol. I, p. 13.

325. L'exemplaire est classé dans le fonds Alphonse Dupront.

signait pas encore avec son nom francisé et l'historien n'avait pas entièrement accompli son rôle de passeur. Mais l'image de ce dernier comme ambassadeur « de la Culture et de l'Esprit » s'applique parfaitement à l'ensemble de son expérience roumaine.

ARTICLES,
ALLOCUTIONS,
CONFÉRENCES

L'INSTITUT FRANÇAIS DE HAUTES ÉTUDES EN ROUMANIE¹

Monsieur le président²,

En Gascogne, tout près de ce Béarn qui est vôtre, par les beaux soirs d'automne, la lumière s'attarde au travers des peupliers et dessine vers des lointains diaprés des fantasmagories délicates où s'ébauchent les rêves, le climat intérieur des fils de cette terre.

J'aurais voulu aujourd'hui, monsieur le président, que les cieux de notre Aquitaine m'eussent donné, comme le prétend une légende mal fondée, le don des épithètes, un vocabulaire aussi riche que celui de Provence, pour vous présenter cette maison où nous avons l'extrême honneur de vous accueillir. Un beau mythe, avec chaleur conté, m'eût évité de revenir mélancoliquement dès l'abord à notre petite bourgeoisie et d'avoir l'air de vous présenter un *placet*, que vous me permettez, monsieur le président, de ne pas vous remettre. Il n'importe : dans ces murs étroits sans rapport avec nos ambitions et surtout avec l'attentif empressement de nos amis roumains à répondre à nos invitations mesurées, en place du pain et du sel que la tradition de ce pays offre à l'hôte éminent de passage, vous ne repousserez pas, monsieur le président, j'en suis sûr, l'hommage respectueux de notre dévouement, l'assurance, chez mes collaborateurs et en moi, d'un optimisme quand même et l'aveu d'une intention obstinée, où nombre de générations et de classes sociales ont trouvé chez nous le fondement de vertus un peu froides mais fortes, celle, dirais-je, de bien servir.

Ce salut, nous le devons au ministre des Affaires étrangères de France. L'écrivain, l'académicien, l'ami raffiné des arts nous permettra de lui dire simplement notre joie à le recevoir au milieu de nos livres, moins beaux que ceux dont il sait s'entourer, mais où nous cherchons après lui le secret du bonheur des hommes. Tâche souvent ingrate, où la lanterne du Cynique³ multiplie seulement les obscurités, parce qu'au fond la vie ne se crée pas deux fois. Aujourd'hui

1. Publié non sans erreurs, voir DUPRONT, 1934b. La présente édition est établie après vérification du texte manuscrit.

2. Louis Barthou (1862-1934), ancien président du Conseil des ministres, ministre des Affaires étrangères au moment de sa visite en Roumanie et à l'Institut français de Bucarest, le 22 juin 1934, quand Alphonse Dupront prononce ce discours.

3. Diogène.

cependant elle nous paraît légère : derrière vos livres que nous avons aimés (puis-je en public confesser qu'au temps heureux de ma rhétorique j'ai eu de coupables complaisances pour votre *Mirabeau*, le vrai fils de l'*Ami des hommes*⁴), nous avons entrevu l'homme, son éloquence chaude et spirituelle, son art exact de persuader avec une maîtrise de la forme où perce toute la tradition des humanités, cette logique sûre de ses effets, parce qu'elle illumine des pensées claires et distinctes. Un ordre cartésien en somme, mais assoupli à tout ce que demande notre vie intérieure. Vos curiosités, monsieur le président, ne s'arrêtaient point au fait simplement historique, à la création littéraire, vous vouliez plus avant, au mépris d'une tradition étroitement puritaine, donc fausse, découvrir en votre héros, toutes ses puissances de vie, ses faiblesses, ses tares, le secret de ses exaltations ou de son génie. Intimité redoutable, où l'on n'entre pas si l'on n'a que la géométrie en son cœur. Il y faut, vous ne repousserez pas le mot, en mémoire d'Henri Bremond⁵, ce Béarnais d'adoption, admirable analyste de l'inquiétude religieuse, qui plaïda pour tous les romantismes même barrésiens, une vertu romantique. En vous, monsieur le président, ces grands tempéraments humains qui ont marqué notre race et qu'une frénésie de controverse, parfois simpliste, se plaît à opposer, s'unissent harmonieusement, modèle de cette synthèse supérieure où nous voudrions trouver, pour notre siècle en désordre, un art de vivre, sous le signe de ce plaisir d'être homme, que célébrait avec tant de raffinement voluptueux, l'un de vos prédécesseurs, M. de Talleyrand. Ajouterai-je, que ce rêve du livre, notre réalité vivante d'aujourd'hui, se trouvait singulièrement confirmé ces temps-ci lorsque, dans l'assemblée genevoise, où les hommes menacés par leurs propres mythes, se demandaient inquiets de quelle fatalité ils étaient justiciables, vous avez compris tout de suite, aidé d'ailleurs par les peuples bien intentionnés et soucieux de leur vie spirituelle, vous avez admirablement montré que la tradition française n'était point faite simplement d'obstination cartésienne, de clarté et d'étroitesse, mais que les romantismes qui élèvent, non ceux qui abaissent, restent pour nous notre suprême raison d'exister.

Mais me voilà déjà tout aux confins de ma paroisse, menacé sans doute d'anathème par M. Julien Benda, celui du moins de la première manière. Je n'ai point encore songé à jeter aux orties le froc de notre cléricature et c'est d'elle que je voudrais vous entretenir maintenant, monsieur le président, sans la naïveté du néophyte, mais avec le plaisir pervers d'en pouvoir un peu parler et d'être bien entendu. Fluide, insaisissable, légère comme la parole des hommes, l'action intellectuelle, notre tâche présente, reste tout à côté de la grande histoire,

4. Double allusion au livre de Louis Barthou sur l'écrivain et le comte de Mirabeau, qui s'est distingué sous la Révolution, et au livre du père de celui-ci, le marquis de Mirabeau, économiste et philosophe.

5. Henri Bremond (1865-1933), prêtre catholique, historien et critique littéraire, membre de l'Académie française.

discrète, quelquefois trop et parfois oubliée ; mais que de charmes dans cette obscurité ! Quelle ombre plus saine que celle de *L'Orme du mail*⁶ sous laquelle se rencontraient le professeur de théologie au grand séminaire, M. Lantaigne, et le maître de conférences à la faculté des lettres, M. Bergeret !

Admirable tradition méditerranéenne si étonnamment vivante en cette terre roumaine : culte de la parole et amour de la pensée, mais d'une pensée qui ne meurt point dans un livre, qui vit au gré du commerce des hommes pour leur commun plaisir et pour leur profit spirituel. C'est en elle que nous baignons, nourris comme malgré nous, de tout ce que l'intelligence roumaine porte de frais, de créateur, de poétique au sens fort pour rajeunir notre sensibilité occidentale, lasse parfois d'avoir trop vécu. L'homme nouveau de ce pays, lointain pour l'horizon géographique de notre Français moyen, c'est lui que nous venons simplement chercher, heureux de le sentir tout proche par ses traditions latines, ses siècles de culture occidentale, la sympathie éclairée qu'il nous porte, mais désireux passionnément de le voir rester lui-même, expression de tout un passé complexe, riche de gloires et d'épreuves, image d'une terre dont on ne doit plus pouvoir oublier quand on la quitte, le charme fascinant, noyée dans la lumière cendrée des cieux d'un Grigoresco⁷. Et que lui offrons-nous en échange ?

Peu de chose, c'est-à-dire nous-mêmes ; le climat dans lequel nous avons vécu, nos habitudes de pensée, nos réflexes, nos jugements de valeur, souvent jansénistes, notre conception du monde forte de ses assurances et inquiète d'autres découvertes. C'est de quoi vit la coopération intellectuelle, connaissance directe de l'homme et de son milieu spirituel, vers cet admirable humanisme que cherche depuis ses grands siècles le monde méditerranéen, où rien ne doit être étranger, c'est-à-dire ennemi. Harmonie spirituelle, dont nous sentons chaque jour davantage la profondeur et la valeur éthique, en nous efforçant, grâce à l'exquise délicatesse du monde intellectuel roumain, d'en respecter toutes les règles, dont la première, la plus ascétique, mais la plus efficace, reste celle que l'oratorien Malebranche appelait « l'intérieure disposition la plus ascétique à la recherche de la vérité ». Ambition humaniste, voilà notre visée lointaine ; l'honnêteté intellectuelle, c'est le précepte de notre vie journalière, notre assurance contre toutes les tentations. Vous avez droit maintenant de savoir, monsieur le président, quel mauvais usage nous faisons de ces intentions imprudentes.

En 1924, notre Institut était fondé sous les auspices de l'université de Paris dans un élan d'optimisme et d'amitié, par quelques professeurs de notre Sorbonne, très attachés à la Roumanie et un certain nombre de maîtres roumains, parmi lesquels je citerai seulement celui qui manque à notre fête, le

6. Le roman d'Anatole France.

7. Nicolae Grigorescu (1838-1907), l'un des plus importants et plus connus peintres roumains, lié à l'école de Barbizon et aux impressionnistes.

professeur Jean Cantacuzène⁸. On en voulait faire, dernière étape vers l'Orient méditerranéen et Byzance, le benjamin de sœurs âgées et déjà glorieuses, nos écoles d'Athènes et de Rome. Centre de recherche scientifique, donnant l'hospitalité à des travailleurs français en quête d'un sujet de thèse, ce mal du siècle, l'Institut, depuis bientôt dix ans, n'a point manqué à ses ambitions premières.

Son histoire, s'il fallait l'écrire en utilisant nombre de traditions orales émail-
lées de pittoresques souvenirs, se diviserait en périodes, périodes d'invasion, si
l'on veut. Après les géographes qui ont planté pavillon, qui dans les Carpates mol-
daves, qui dans les *Munții Apuseni*⁹, voici venir timidement les archéologues, tous
accueillis avec empressement par les professeurs roumains de l'université, guidés,
conseillés, enracinés. Des sociologues itinérants, simples nomades ceux-là, n'ont
eu que le temps d'entrevoir de très intéressantes recherches sur la vie rurale rou-
maine. Ils furent l'exception. Les articles déjà publiés dans les revues scientifiques,
dans les *Mélanges* de l'Institut, les communications dans les congrès attestent
une œuvre attentive, d'exacte description et qui n'a pas été jusqu'à présent sans
influence pour faire connaître en France, après les travaux d'éminents spécialistes
de ce pays, la réalité roumaine. Surtout, c'est l'envers de la science, sa plus sûre
garantie, tous ceux qui de notre maison sont partis à la découverte vers tel ou tel
coin de la Roumanie ont été happés par cette terre, d'incomparable séduction,
où de simples paysans qui se défendent encore contre la révolution industrielle,
ont découvert pour répondre à d'intimes besoins et par un travail de traditions
séculaires, une poésie, un art, dont on n'oublie plus la splendeur, ni la mélancolie.
Comment se défendre des modulations de la flûte de Pan, le soir, lorsque la
nuit tombe sur la vallée et que le pâtre dit à la Nature et à son troupeau ses désirs,
ses regrets, ses rêves du lendemain, l'indéfinissable *dor* ? Mon prédécesseur¹⁰ ne
confessait-il pas, dans son beau livre, sur *Les Églises de la Moldavie du Nord*¹¹,
qu'il avait, à la recherche des monastères, senti vibrer les vers du poète :

*Dulce Bucovină,
Veselă grădină...*

O, douce Bucovine
Gai jardin¹².

8. Jean Cantacuzène ou Ioan Cantacuzino (1863-1934), savant et médecin, a posé les bases de la microbiologie roumaine et a soutenu l'activité de l'Institut français de Bucarest. Une importante institution de recherche médicale de son pays porte aujourd'hui son nom.

9. Le nom roumain des Carpates occidentales de Roumanie.

10. Paul Henry (1896-1967), directeur de l'Institut français depuis sa fondation en 1924 jusqu'en 1932, puis professeur d'histoire à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand.

11. HENRY, 1930.

12. Vers de la poésie « Bucovina » [La Bucovine] du poète et écrivain roumain Vasile Alecsandri (1821-1890).

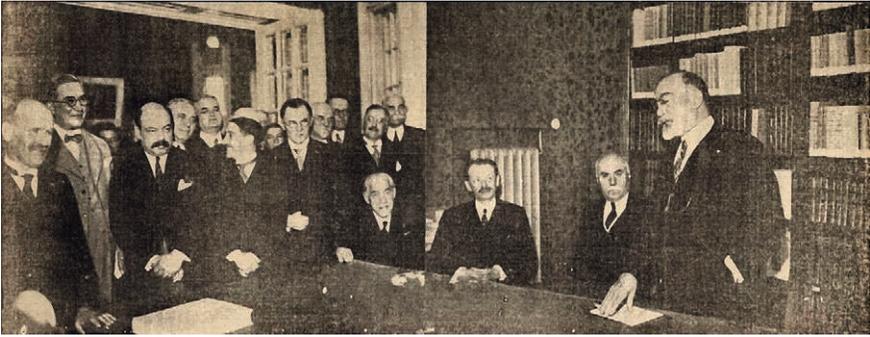


Figure 8 – Louis Barthou à l'Institut français, juin 1934.

On y voit également Constantin Angelescu, le ministre des Cultes et des Arts, le marquis d'Ormesson, l'ambassadeur français à Bucarest, A. Dupront, le sociologue D. Gusti, le mathématicien G. Țițeica et le philosophe P. P. Negulescu.

Auteur : anonyme. Source : *Adevărul*, 23 décembre 1934, p. 3.

Ils le répètent souvent, ces « Pèlerins de Roumanie », plus ou moins fidèles à leurs déjeuners mensuels à Paris, tous nos maîtres de Sorbonne qui ont fait le voyage de Roumanie et le pèlerinage peu pénitent des monastères. C'est là, monsieur le président, une seconde forme d'activité pour notre Institut que l'organisation des échanges universitaires. Nombre de professeurs de nos universités sont venus ainsi, au rythme de quatre par an, répondre aux invitations de leurs collègues roumains. Voyages souvent trop rapides, mais efficaces cependant : entre spécialistes éminents, tout contact est créateur et les professeurs de France ont pu découvrir ici, ce qu'ils soupçonnaient déjà, une activité scientifique riche et soutenue, un effort d'organisation des connaissances extrêmement avancé, une volonté de travail affirmée dans des instituts, des séminaires et quelquefois mal connue chez nous.

Ces échanges d'ailleurs ne mériteraient point leur nom, s'ils n'étaient réciproques. Des difficultés, souvent matérielles, ont malheureusement empêché la venue régulière de maîtres roumains à Paris, mais quelques-uns ont pu déjà cependant retrouver leurs souvenirs de Sorbonne, de l'École de médecine ou de l'École de droit. D'autres partiront bientôt pour cette œuvre indispensable de coopération et de connaissance. La Roumanie, déjà affectueusement connue en France, doit l'être beaucoup plus en profondeur, avec ce que, sur le plan intellectuel, elle garde de meilleur, ses penseurs, ses hommes de sciences, ses érudits, ses hommes de lettres, souvent isolés à l'autre bout de l'Europe. La France n'a point à y perdre et si l'Institut peut quelquefois avoir contribué à l'affirmer, là-dessus, comme pour son œuvre scientifique, il n'est point indifférent qu'il ait été fondé.

Mais une institution ne mérite de vivre que si, à chaque moment, elle donne ce qu'on peut attendre d'elle. Les circonstances, l'Europe plus étrangère à elle-même qu'elle ne l'a peut-être jamais été, la crise économique et financière, les conséquences sociales de la réforme agraire qui fait monter en Roumanie une paysannerie d'une fraîcheur d'intelligence étonnante, mais sans les traditions de l'ancienne aristocratie, nous obligeraient à sortir de nous-mêmes si nous ne voulions pas nous retrouver bientôt sous un amas de fiches multicolores, comme l'infortuné érudit de *L'Île des Pingouins*¹³. La science impassiblement belle, la coopération intellectuelle entre des élites arrivées risqueraient d'être un mauvais rêve, si l'on ne descend dans la rue. À l'heure actuelle, le rayonnement français est menacé, même en Roumanie, cette terre d'élection, si la France ne se fait pas mieux connaître. Ah, certes, loin de nous l'idée de propagande. Ce serait ici le pire des contre-sens : la propagande, la Roumanie l'a faite pour nous. Il suffit seulement d'aider l'effort de l'élite roumaine, de mettre à sa disposition des livres, toujours des livres et de beaux livres qu'on ne brûlera pas, pour ses propres recherches et pour les travaux de ces jeunes générations qu'elle entraîne après elle sur la route ascétique de la vie spirituelle. Il nous faut, avec des répertoires bibliographiques et des fichiers bien tenus, compléter quand besoin est, l'information déjà si riche mais nécessairement internationale des spécialistes. Il nous faut enfin aider les étudiants qui ont soif de connaître la France. Cette année même, organisant à leur intention des travaux pratiques pour l'étude de la civilisation française, nous l'avons avec émotion constaté, ils sont venus, empressés, curieux, avides de travail pour pénétrer avec nous certains aspects d'une France que nous voudrions authentique. Ils sont venus trop nombreux même pour notre étroite maison, nous imposant presque avec un enthousiasme auquel nous ne résisterons pas, ce que nous devons faire : vivre au milieu d'eux et penchés sur les mêmes livres, leur découvrir nos pensées, aimer les leurs, analyser en commun le visage complexe et souvent mystérieux de cette France qui les attire d'instinct et qui leur est parfois lointaine. Cette expérience récente dessine notre avenir. L'Institut de hautes études françaises en Roumanie, s'il veut bien vivre, doit être une rayonnante maison de spiritualité française, un petit coin de France, où nos amis roumains aiment se retrouver. Les murs en craqueront sans doute. Qu'importe... Ainsi en était-il dans ces hôtelleries si nombreuses dans notre Midi, monsieur le président, que la piété médiévale avait construit un peu partout sur les routes de notre Europe et où les pèlerins venaient, au passage, dire les séductions de la Princesse lointaine. Puisse, comme elle, notre Institut au milieu de cette activité spirituelle roumaine, dont vous êtes, messieurs, les authentiques représentants, devenir le confident de vos

13. Référence au roman d'Anatole France, *L'Île des Pingouins*.

espoirs, de vos inquiétudes, le compagnon de vos efforts, le collaborateur de vos recherches. La parfaite amitié, amitié totale, est à ce prix.

Vous en savez, d'ailleurs, parfaitement les règles et vous avez voulu ce matin nous le montrer à nouveau en répondant, avec un empressement qui nous touche, à notre invitation. Vous avez voulu, messieurs les ministres, nous consacrer quelques moments de votre journée si pleine et retrouver vos collègues de l'Académie, de l'université pour que, dans cet hommage qu'il nous était précieux de rendre à monsieur le ministre des Affaires étrangères de France, nous puissions lui donner le vivant témoignage de l'amitié, de l'attentive confiance, de la compréhension raffinée avec laquelle vous suivez chaque jour nos efforts, grâce à vous, efficaces. Soyez-en tous remerciés, messieurs, et si ce matin, je vous ai payé d'ingratitude en abusant à l'extrême de votre bienveillante attention, donnez-moi encore une fois toute votre indulgence. À de certains moments, il faut savoir s'arrêter pour regarder, parfois avec mélancolie, le chemin parcouru, et pénétrer l'horizon. Je l'ai voulu faire ce matin, simplement, comme nous avons travaillé, mes collaborateurs de l'Institut, ceux de la Mission universitaire française et moi-même, en appréciant exactement nos efforts, seule garantie d'optimisme et de bon sens, en mesurant notre insuffisance, avec un besoin presque physique de vérité. Examen de conscience d'hommes de bonne volonté, vous lui donnez, monsieur le président, toute son efficace en conjurant sur lui les auspices. Votre présence, votre parole, votre pensée, j'allais dire votre politique, oubliant que cela m'était interdit, ont renouvelé à la terre roumaine l'assurance concrète de notre étroite amitié. À la recherche obstinée des mêmes dieux, nous pourrions donc trouver quelque place au banquet de Socrate, auprès de nos amis roumains assidûment installés et reprendre, avec tout l'enthousiasme d'Éryximaque, le discours interrompu : « Permetts que je vienne m'asseoir auprès de toi et de Phèdre ; et le dos délibérément opposé à ces viandes toujours renaissantes et à ces urnes intarissables, laisse-moi que je tende à vos paroles la coupe suprême de mon esprit. Que disiez-vous¹⁴ ? ».

14. Citation de Paul Valéry, *Eupalinos ou L'architecte*.

« UN TRÈS JEUNE JUBILÉ »

Dixième anniversaire de l'Institut français de hautes études en Roumanie (1924-1934)¹

Il est de mode, à regarder le temps présent après l'admirable poète de *La Jeune Parque*², de dresser le procès de l'Histoire. Tel aphorisme vaut un verdict : « L'Histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré », nous dit-on.

C'est triste, eussent déclaré avec une pointe de mélancolie, Bouvard et Pécuchet³, après avoir, l'un, découvert que l'aigle de Meaux⁴ est un farceur, et l'autre, tâché en vain d'expliquer les mythes, à l'aide de la *Scienza nuova*. Leur sagesse, leur regret teinté de confiance, resteront miens, si vous le permettez, MM. les ministres, pour plaider devant vous pour l'Histoire et donner à la cérémonie d'aujourd'hui une bonne part de son sens.

Sans doute il est une connaissance vaine du passé, celle qui fige le présent et dessine déjà l'avenir sans laisser aucun plaisir de découvertes et le droit sacré de la fantaisie ; obstinée à l'action, elle devient même dangereuse puisqu'elle isole, dans les époques lointaines, des êtres de fiction, qu'elle transporte, en toute impudeur romantique, sur les chemins mouvants où s'engagent les hommes.

La Roumanie a trop confirmé en nous, chez mes collaborateurs et en moi-même, avec quelques vieilles humeurs de notre race, le besoin peut-être hors de saison d'un optimisme spirituel, pour que nous songions à renoncer à notre histoire, ces dix années d'existence de l'Institut français de hautes études en Roumanie, dont vous voulez bien célébrer aujourd'hui le très jeune jubilé. Dix ans, était-ce donc bien la peine ? Mais oui, pour sacrifier, malgré toute littérature, à une autre mode de notre temps, celle qui se complait au passé pour y

1. Dactylogramme, 13 pages, avec ces précisions portées au crayon en guise de titre : « 10^e anniversaire de l'Institut français de hautes études en Roumanie (Bucarest, 1924-1934). Séance solennelle à la Fondation Carol, 24 novembre 1934, en présence de Sébastien Charléty » (1867-1945), historien, recteur de l'Académie de Paris de 1927 à 1937. À la séance a également participé le roi Carol II, comme le montrent une photographie et le brouillon du mot prononcé par Alphonse Dupront pour saluer sa présence.

2. Paul Valéry.

3. Les héros du roman posthume de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*.

4. Bossuet.

chercher une leçon d'espérance, une expérience qui conseille l'action sans lui enlever sa valeur à chaque instant créatrice, une tradition qui oblige mais qui inspire surtout. Dix années, nous pouvions au long de la route nous arrêter un moment, pour prendre enfin conscience de l'effort accompli, en mesurer l'ampleur et demain, sans d'indispensables mythes, continuer l'œuvre en faisant aux difficultés, le mot est gros ici et inutile, disons aux surprises de l'avenir, la politesse de les avoir de loin attendues.

Il s'agit, monsieur le recteur⁵, d'une maison légendaire à Bucarest par son étroitesse, repliée en son fond de jardin, comme ces vieilles demeures provinciales, moussues, grisâtres et quelquefois chauffées par les couleurs crépusculaires d'une vigne sauvage, que l'on rencontre si souvent chez nous, intactes dans leur poésie balzacienne. Rien n'y manquait, pas même... la Velléda, dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue, en l'espèce, le robuste Pan de Paciurea⁶, singulière image de force pour cette demeure où toute quiétude semblait promise. Hélas ! Aux vacances dernières, l'arrêt du siècle est venu impérieux : un grand mur rouge, provoquant, impitoyable, nous signifie qu'il faut partir, laissant aux vieilles pierres les charmes du souvenir et nos trois peupliers bruire, indifférents aux besoins présents de notre action spirituelle. Mais n'était-ce point, cette maison retirée et obscure, l'endroit de recueillement et d'étude désigné pour faire vivre l'idée première de notre Institut français de Bucarest. Ici, vous me permettez, messieurs, avant d'entreprendre de dire l'histoire, d'évoquer la grande figure d'un homme qui l'a faite. Vous l'avez tous aimé et son souvenir maintenant vit étroitement parmi nous, dans cette immortalité promise aux sages qu'il eût sans doute désirée parce qu'elle est créatrice d'unisson et d'élévation morale.

Jean Cantacuzène est là tout proche, avec son masque tourmenté par une vie trop forte, illuminé par ce sourire de rayonnante bonté, qui persuadait l'optimisme et cette vision éternellement jeune du monde, que gardent les vrais humanistes et les grands savants. L'amour des hommes et la passion de la découverte, c'était l'essentiel de sa vie, avec une faiblesse pour la France, pour Paris où il avait grandi, au lycée Louis-le-Grand, à la Sorbonne, prenant intimement conscience de ce miracle renouvelé qu'est la genèse, et l'épanouissement d'une génération dans les cadres d'une tradition spirituelle. Époque d'ailleurs où les âpretés candides de l'enthousiasme scientifique s'étaient transmues en une confiance vigoureuse dans la recherche scientifique comme source de progrès matériel, de connaissance, partant d'amélioration de la condition humaine, et surtout comme une admirable discipline pour rendre les hommes capables de leur vérité. Le laboratoire, le séminaire, la recherche en commun sous quelque

5. Sébastien Charléty. Voir *supra*, note 1.

6. Œuvre réalisée en 1931 par le sculpteur roumain Dimitrie Paciurea (1873-1932).

forme devenaient autant de centres de formation, après la destruction des vieux temples... Jean Cantacuzène n'en voulait pas moins pour son pays et lorsqu'il lui eût donné, avec d'autres maîtres, une forte équipe de chercheurs, il voulut pour son atmosphère d'autrefois comme une présence réelle, une maison de pensée française et de travail, Thélème si l'on veut, mais de bonne observance qui fonderait son rayonnement sur son œuvre scientifique même, en collaboration affectueuse avec les savants roumains. Magnifique espérance de grand spirituel à laquelle faisaient écho chez nous quelques maîtres de notre Sorbonne, étroitement attachés à la terre roumaine. Il en sortit l'Institut français de hautes études en Roumanie, définitivement fondé, après quelques tâtonnements en 1924, et installé dans son actuel local.

Mais ici apparaît, messieurs, le danger de l'histoire, puisqu'elle contraint à comparer l'effort accompli avec l'intention première. Les auspices conjurés sur notre Maison l'accablaient d'un lourd avenir : elle devait être l'œuvre d'hommes... D'ailleurs les exemples qu'on lui assignait justifiaient bien ses débuts. L'histoire en effet de nos écoles d'Athènes et Rome, les deux grandes aînées, installées l'une au moment de l'essor érudit, conséquence de la faillite romantique, l'autre après la défaite, au centre du monde méditerranéen, découvrirait, elle aussi, bien des tâtonnements, des insuffisances, des périodes de crise où les bras manquaient au travail scientifique. Elle prouverait surtout qu'il faut toujours espérer et savoir, aux années grises des débuts s'attacher à des besognes modestes, sans éclat, d'inventaires, de catalogues, de dépouillements d'archives pour acquérir droit de cité au monde d'une science amère et risquer quelque jour le livre de synthèse ou de vulgarisation qu'un public inexpérimenté demande pour ses émotions d'exotisme.

Telle fut au reste la sagesse de mes prédécesseurs à la tête de l'Institut français de Bucarest. Ils cherchèrent, selon le vœu du Comité de direction réuni périodiquement à Paris et où siègent avec les autorités administratives et universitaires, les amis de tradition de la Roumanie, nombreux dans la vieille Sorbonne, ils cherchèrent, dis-je, à préparer l'avenir et à créer en l'outillant de pied en cap un centre de recherches françaises sur la réalité roumaine, si lointaine pour le Français qui nie l'espace, mais si proche à nos cœurs.

Aussi depuis 1924, les travailleurs se sont-ils succédés dans l'ermitage de la Strada Bălcescu⁷, géographes, auxquels M. de Martonne⁸ avait dit le souvenir de ses années passées dans les Alpes de Transylvanie ou au travers des collines

7. Nom de la rue où se trouvait l'ancien siège de l'Institut français jusqu'en 1936.

8. Emmanuel de Martonne (1873-1955), géographe, climatologue, spécialiste de Roumanie et de l'Europe centrale, a joué un important rôle scientifique dans la délimitation des frontières roumaines après la Première Guerre mondiale.

de Muntenia⁹ fleurant la prune et qui se partagèrent la terre roumaine pour saisir, dans des études très poussées de géographie régionale, l'étroit rapport de la montagne, citadelle de la Dacie, et de la plaine où les transhumants se fixent, zoologues passionnés du Delta, archéologues préoccupés par le mystère des religions aux bords de la mer Hyperboréenne. Auprès d'eux, M. Paul Henry étudiait avec amour et avec un goût remarquable d'exhaustivité les monastères de Bucovine, ces églises de la Moldavie du Nord où tant d'influences se retrouvent sans qu'elles expliquent l'attrayante originalité de ces maisons de prière ; historien averti, il se tournait aussi vers ce problème central de l'histoire roumaine contemporaine, qu'est la préparation de l'Union¹⁰.

Ceuvre d'investigation et de synthèse déjà appréciable, surtout si l'on tient compte de l'inédit, des manuscrits modestes qui se refusent encore à l'épreuve du public scientifique et des travaux en cours. Sa vraie valeur, il ne m'appartient d'ailleurs pas de la juger ; les maîtres autorisés de la recherche scientifique en Roumanie le feraient mieux que moi. Je noterai seulement, pour être jusqu'au bout historien, la place qu'ils ont bien voulu faire aux *Mélanges* sortis de notre maison, aux ouvrages de M. Paul Henry, aux études des membres de l'Institut. On les trouve utilement cités dans les bibliographies et non pas comme le point de vue de l'étranger, touriste ingénu, capable également d'enthousiasmes et d'incompréhensions, mais comme contribution à l'œuvre commune, inventaire d'un patrimoine, transmission et diffusion internationales. C'est là au reste l'heureux privilège de la science, peut-être le seul aujourd'hui, d'être capable d'exportation : elle dépasse les frontières pour confier ses vérités et dissiper ainsi ces êtres légendaires que d'habiles marchands de fumée entretiennent obstinément aux quatre coins de notre univers spirituel, parce que le vrai demande une ascèse, malgré la paresse des foules. Ainsi en va-t-il parfois de notre France, tranquille dans ses ignorances. De cette terre roumaine, que de nombreux voyageurs lui ont assez souvent décrite dans une perspective d'Orient romantique sans lui donner sa vraie couleur latine, nous avons beaucoup à apprendre. Sans doute un Xenopol¹¹, un Pârvan¹², un Cantacuzène, pour ne parler que des plus grands d'entre les morts, ont-ils atteint chez nous le grand public cultivé et les spécialistes suivent attentivement et avec profit les travaux de l'histo-

9. Muntenia, le nom roumain de la Valachie, la partie méridionale de la Roumanie.

10. L'Union de la Moldavie et de la Valachie en 1859, suivie en 1918 par l'union avec les autres provinces roumaines : la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie.

11. Alexandru Dimitrie Xenopol (1847-1920), historien roumain, auteur d'une synthèse d'histoire nationale (traduite en français, sous le titre *Histoire des Roumains de la Dacie trajane*, voir XENOPOL, 1896) et d'importants travaux sur la philosophie de l'histoire (XENOPOL, 1899, réédité en 1908 sous le titre *La Théorie de l'histoire*).

12. Vasile Pârvan (1882-1927), historien, spécialiste de l'histoire préromaine, épigraphiste et archéologue qui a contribué au renouvellement de la recherche scientifique en Roumanie.

riographie roumaine contemporaine, de l'archéologie, de l'histoire de l'art, de la sociologie, de la philologie et de l'histoire littéraire, comme de toutes les sciences, qu'elles soient simplement exactes ou de la nature. Mais cela suffit-il ? L'Institut français, fort de son passé et de ses premières contributions à l'œuvre du rayonnement scientifique roumain, doit faire mieux encore. Les champs de recherches sont là innombrables, mais d'autant plus difficiles qu'ils pénètrent à l'intime de votre tradition, de ces complexes courants de civilisation qui se recourent en terre roumaine, terre d'élection d'un syncrétisme où les mondes byzantin et slave, le Turc même sont venus se discipliner derrière la forme latine. Notre enseignement universitaire, des spécialisations insuffisamment coordonnées pour l'étude du Sud-Est européen préparent mal nos chercheurs à cette besogne d'investigation et de résurrection historique. Pourquoi ne pas l'avouer ? Nous nous sentirons quelque peu limités à ce qui est immédiatement accessible, la description de la terre ou de l'homme d'aujourd'hui, l'exercice de quelques grandes disciplines générales, tant que ne nous viendront pas de Paris des byzantinistes bien avisés avec des slavissants experts. Notre effort présent en reste à un passé lointain et ouvert à tous, celui de l'archéologie gréco-romaine, ou bien dans les terres transylvaines à cette rencontre séculaire entre Occident et Orient en matière de réformation religieuse. Portes à peine entrebâillées sur ce miracle roumain, de résistance obstinée à une mission spirituelle malgré les plus douloureuses vicissitudes politiques qu'un peuple ait pu connaître, et qui donne à cet effort de la vie roumaine d'aujourd'hui, pour retrouver par-dessus quelques époques de complaisances peut-être trop faciles à l'égard de l'Occident, une réalité nationale singulièrement vivante au cœur de ces masses paysannes qui, contre tous, ont farouchement gardé leur langue, leur Dieu et leurs rêves dessinés au hasard d'une étoffe ou d'une croix de bois.

Me voilà, monsieur le recteur, avec l'enthousiasme de nos dix ans, aux limites de la science. Pas tout à fait cependant, si la véritable connaissance s'achève dans l'amitié. Pour tous ceux d'entre nous qui ont parcouru la terre roumaine, le charme a joué : aucun de nos membres n'oubliera plus maintenant ces paysages lumineux, aux nuances infinies où le dégradé du ciel s'abaisse jusqu'à l'homme, dans une harmonie profonde, pour lui enseigner peut-être cet art de vivre sans besoins où tant de sagesse est enclose. Une légende dorée aux histoires magnifiques s'élabore en même temps chez nous sur les délicatesses de l'hospitalité paysanne, au simple nom de Français. Je ne vous la contera pas, préférant un dernier témoignage, marqué pour nous de tristesse, puisqu'il vient de celui qui manque aujourd'hui au nombre des anciens membres de l'Institut. M. André Nordon¹³, âme délicate d'observateur, inquiet de tout ce qui était humain, écri-

13. André Nordon, géographe, pensionnaire de l'Institut français de Roumanie à partir de 1928. Mort en 1932, à 26 ans, il a impressionné les spécialistes par sa carrière courte, « exceptionnellement brillante et féconde », voir BAULIG & MARTONNE, 1933, p. 101-102.

vait à son retour en France : « Je sais maintenant ce que peut être le “dor” de la Roumanie... Un paysage de montagne éveille aussitôt le souvenir d’un tableau plus familier, bien que plus austère, celui de l’interminable manteau forestier drapant les formes molles de Bucovine. Quant au paysan roumain, n’en parlons point : il est peut-être unique en Europe, avec sa silhouette de noble déchu et sa bonté inépuisable ». Cette confession sans fard, dans une lettre intime, dépasse toute notre rhétorique.

Au reste, nos archives apporteraient d’autres témoignages si nous passons maintenant à une seconde forme d’activité pour notre Institut, l’organisation de voyages annuels pour les professeurs des universités françaises. Il fallait bien en finir avec la légende du Français confiné dans ses horizons et lui faire au moins traverser l’Europe, il fallait que la Roumanie cessât d’être une imagination parisienne, il fallait surtout donner à nombre de savants de nos deux pays l’occasion de reprendre leurs échanges de vues interrompus, de parfaire leur amitié, créer des relations nouvelles, car rien ne vit qui ne progresse pas, rien ne progresse non plus qui ne s’incarne dans des hommes. Ici les promesses du début ont été largement tenues : je ne reprendrai pas avec vous la liste des 32 professeurs français venus en Roumanie depuis la fondation de l’Institut ; vous la connaissez mieux que nous pour avoir en chacun d’eux réservé à la science française l’accueil le plus délicat. Presque toutes les spécialités ont été représentées, avec cependant quelques omissions qu’un avenir prochain réparera : point de philosophes sur nos listes, pas de professeur de littérature française non plus, comme si nous n’en avions pas... Il importe en effet pour que cette œuvre de coopération intellectuelle prenne son vrai sens, qu’elle s’efforce d’être elle aussi totalitaire, d’analyser, en dépit du hasard, l’atmosphère scientifique et spirituelle d’un pays, pour en mettre en relief les valeurs et ne la priver point de ses nuances. Un vrai visage de la France, la formule est banale et commode, mais pourquoi fuir les idées communes ? Les indications si pénétrantes et si averties des universités roumaines nous demandent de le faire vivre pour le public éclairé de ce pays et la curiosité enthousiaste des étudiants : tous nos efforts demain comme aujourd’hui s’emploieront à le satisfaire, avec le sentiment de définir chaque fois un peu mieux la « formule de constitution », selon l’expression pénétrante de Valéry, de l’œuvre française...

Oserai-je même à ce propos une pensée profane ? S’il est à l’heure actuelle dans notre vieille université sortie de ses préventions napoléoniennes et délivrée d’une étroite superstition scientifique, sans racine dans notre génie, une tendance heureuse, c’est bien celle qui voudrait effacer le divorce de la recherche d’avec le siècle, provoquer une trahison des clercs à rebours où la participation au monde signifierait un apport de raison harmonieuse, de vérité rayonnante et donc, car tel est bien le but après tout, de domination spirituelle. Que ne montrons-nous donc au dehors ces promesses d’un nouvel humanisme, ce sou-

rire de la Déesse, cette apparition d'Aphrodite dans le jardin de Zeus ? L'unité platonicienne retrouvée du Vrai et du Beau, pourquoi ne pas la manifester en élargissant nos programmes et y comprendre de simples laïcs, hommes de lettres de premier plan, artistes de la forme, de la couleur ou du nombre, techniciens conscients de leur science, qui ont leur place au premier rang inscrite dans la vie française d'aujourd'hui ? Et ce sera progrès plus grand pour notre cause, celle d'une communion spirituelle entre la Roumanie et la France, une compréhension plus parfaite, sans fausses perspectives, à tout moment intacte. Car vous le savez bien comme ils ont porté témoignage tous ces professeurs à qui vous avez montré, avec la fierté forte de vos richesses, l'état de vos travaux. « Je viens en Roumanie, écrivait l'un d'eux, moins pour m'exhiber devant un verre d'eau, que pour connaître des hommes... C'est donc la visite des laboratoires que je compte développer ». Laboratoires, instituts, séminaires, musées, collections particulières, publications, vous leur avez tout ouvert et ils ont bien compris ce que les hommes avaient su faire. Tout cela, mêlé d'un brin de poésie (qui vient en Roumanie en repart poète), on l'évoque souvent aux tablées mensuelles des pèlerins de Roumanie, où se retrouvent, avec la secrète nostalgie d'un second voyage, les professeurs de notre Sorbonne pour parler de l'amie lointaine.

Études et développement des relations universitaires, ce passé de notre Institut, que je vous ai conté sans vous en dissimuler les grisailles, ne méritait-il pas, qu'en abusant de votre trop obligeante attention, nous le retrouvions aujourd'hui ? Sans doute, puisque cette évocation nous permet de nous acquitter d'un devoir, celui de dire notre gratitude. Gratitude d'abord aux membres vigilants de notre Comité de patronage qui ont suivi avec tant d'attention affectueuse les progrès de notre maison, au président Iorga¹⁴, à qui rien de ce qui est français ne peut être étranger, au professeur Racoviță¹⁵, chez qui nos maîtres et les membres de notre Institut ont toujours trouvé dans ce foyer des professeurs français, comme il l'a délicatement nommé, l'atmosphère d'une très chaude intimité, au professeur Țițeica¹⁶, d'une indulgence coupable pour les fils derniers-nés de la famille normalienne, à tous les autres enfin, professeurs, artistes, amis des premiers jours et des heures difficiles que leur modestie retient obstinément dans l'ombre. Gratitude aussi à tous les ministres de l'Instruction publique qui ont donné une attention particulière à l'œuvre de l'Institut et

14. Nicolae Iorga (1871-1940), le plus grand historien roumain, auteur d'une œuvre prodigieuse, personnalité de premier plan de la vie culturelle de son pays, actif également dans la vie publique comme homme politique, président du Conseil des ministres de Roumanie (1931-1932).

15. Emil Racoviță (1868-1947), zoologue et spéléologue, participant à l'exploration internationale de l'Antarctique (1897-1899), fondateur de l'Institut de spéléologie de Cluj (Roumanie) et cofondateur de la biospéléologie.

16. Gheorghe Țițeica (1873-1939), mathématicien, spécialiste de géométrie différentielle. Il a été parmi les premiers Roumains à être admis à l'École normale supérieure de Paris.

voulu chaque fois qu'il était opportun honorer notre Maison de leur présence, et à toutes les autorités universitaires de Bucarest, de Iassy, de Cluj, de Cernăuți qui ont partout réservé à nos hôtes, à nos travailleurs itinérants, cet accueil qui n'est pas celui de l'honnête homme, mais d'un ami, à vous enfin, messieurs les professeurs des universités qui avez conseillé, éclairé notre œuvre et qui lui avez donné, avec votre connaissance affinée de la vie spirituelle française votre entier concours. À tous, selon ce mot que vous avez voulu prendre à notre langue, parce qu'il traduisait, j'en suis sûr, les délicatesses intimes de votre cœur, un merci qui ne passera point.

Je n'aurai garde de manquer cette occasion jubilaire, monsieur le ministre de France, pour vous assurer, ce que nous voudrions vous prouver dans l'œuvre quotidienne, de l'entière reconnaissance de l'Institut français pour la sympathie éclairée avec laquelle vos prédécesseurs et vous-même avez voulu suivre ses efforts bien intentionnés. Dans l'œuvre de rayonnement de la France à l'extérieur il vous a semblé que les faits de la pensée et de l'art devaient tenir une première place et dans cette terre élue, où tant de privilèges les devaient accueillir, vous nous avez largement fait confiance pour en entretenir l'exacte connaissance. Pussions-nous l'avoir bien méritée !

*

Me permettez-vous maintenant, messieurs, d'engager devant vous l'avenir ? L'étude désintéressée, le contact entre les élites restreintes, cela suffit-il à notre temps, où le spirituel semble en faillite et les masses souveraines ? Loin de nous certes la pensée de renoncer au meilleur de nous-mêmes, ces vieilles idées d'un siècle de décadence où il faisait si bon vivre, la vertu réformatrice de la science, la confiance optimiste au triomphe final de l'esprit, au jaillissement d'une raison, maîtresse d'ordre et de progrès. Quel serait autrement le fondement de notre vie morale, tant que nous persisterons à croire que chacun fait individuellement son salut ? Mais nous assistons aujourd'hui à un renversement total de l'histoire humaine, dont il faudra bien tenir compte. L'évolution a été très souvent décrite de ce morcellement de l'unité chrétienne par la révolte des puissances temporelles : la robe sans couture, malgré une partielle observance romaine, était bien pour jamais déchirée, et les pouvoirs civils ne trouvèrent que dans l'une ou l'autre hégémonie la satisfaction de leur nostalgie d'unité. C'était préparer cependant les voies de la justice, l'épanouissement des nationalités, le rayonnement dans notre Europe morcelée de tous ces peuples enfin libres de manifester leur génie. C'était aussi, les préjugés et les crises aidant, risquer de consacrer une Europe étrangère à elle-même, si les élites n'avaient tout de suite compris leur devoir et cherché à maintenir les bienfaits d'une langue commune, celle des hommes qui portent dans leur cœur l'amour entier de l'hu-

maine condition. On a parlé alors de coopération intellectuelle, on en a même réalisé beaucoup, mais cela suffit-il ? Les frontières maintenant se hérissent, les hommes voyagent moins, les livres aussi (il est si compliqué de faire circuler les bons). Le contact international, cette nécessité de notre existence européenne, se restreint à quelques élus, admirable société des esprits, dont l'appel angoissé ne vibre pas, parce que trop lointain et peut-être même trop abstrait, au cœur des masses. Prenons-en donc notre part : l'histoire recommence à rebours.

Les aristocraties, frappées dans leurs privilèges par les révolutions sociales, doivent s'effacer à un moment, et partout, le vouloir-vivre national l'emporte, libérant des éléments trop longtemps refoulés, mettant en circulation dans un monde habitué à des valeurs traditionnelles, commode, des formes spirituelles originales, difficiles à apprécier d'abord, mais à qui leur jeunesse et leur force assurent l'avenir. Ces conditions nouvelles d'une action intellectuelle internationale, elles coïncident, permettez-nous de le noter, messieurs, avec une crise peut-être décisive pour l'évolution spirituelle de notre France. Ce qu'elle cherche en effet maintenant c'est de sortir d'elle-même, non par impuissance ou par abdication, mais parce qu'elle a compris, après la longue maturation intérieure de ces notions cartésiennes qui ont fait trois siècles de son histoire, qu'il fallait renouveler l'atmosphère, préparer une nouvelle Renaissance, puisque l'ancienne, avec ses grands modèles de l'antiquité gréco-latine, allait bientôt mourir. Autre humanisme, dévoré d'un besoin de connaître sans dilettantisme décadent, comme sans vertige, mais de parti-pris curieux de tout ce qui lui est étranger. Que donnera-t-il ? Nul ne le peut dire encore, mais faisons franchement l'expérience ; notre rajeunissement est à ce prix...

Le devoir de notre Institut dès lors s'éclaire. Modeste ouvrier d'un très grand œuvre, il doit, en ami attentif et pénétrant, assister au développement de la réalité roumaine, la faire connaître en France dans toutes ses intimes richesses, au-delà des lieux communs, sous le signe de cette insaisissable vérité, à laquelle il appartient, dans une immense diversité d'opinions vraies, d'« établir seule la concorde ». Vertu quelquefois impudique, c'est certain, mais elle reste le plus commode moyen d'entente, parce qu'elle ne varie pas dans ses exigences obligeant les hommes à se livrer tout entiers et par conséquent à atteindre cette intimité qui est amour, parce qu'elle découvre au tréfonds de nous cet universel, auquel tous doivent se soumettre, pour, selon la forte parole de l'un de nos philosophes, « se reconnaître esprit ». Tout de même nous devons travailler pour la France et dans un esprit analogue, exorcisant le spectre malsain de la propagande, inutile pacotille des anciens temps, parler de nous sans autre dessein que d'être des agents de vérité. À tous les travailleurs et à ce grand public si éclairé ici, donner des livres, de bons livres, ceux qui découvrent l'authentique, offrir une bibliothèque vivante, largement représentative de tous les courants de la vie intellectuelle française ; réunir les étudiants, dont nous avons déjà pu apprécier

l'extraordinaire souplesse d'esprit et une intuition à tous les coups exacte, pénétrer leur sensibilité et leur découvrir peu à peu ces intimes réflexes, ces formes de pensée qui définissent une culture, plus encore, messieurs, en notre Maison de France, à propos de volumes récemment parus, de collections générales sur les états de la science française, provoquer des échanges de vues, s'expliquer entre hommes de bonne volonté, avides les uns les autres et d'un progrès moral, où tout exemple sert la synthèse individuelle, ce serait notre ambition de demain, et le plus sûr moyen en restant fidèles à notre génie propre, de donner une forte assise intellectuelle à cette amitié franco-roumaine, prédestinée semble-t-il, pour recevoir l'explication de Montaigne, parlant de La Boétie : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi... ».



**Figure 9 – Vue de la séance solennelle à la Fondation Carol, 24 novembre 1934,
avec le tampon du journal *Universul*.**

Alphonse Dupront est à la tribune en présence de Sébastien Charléty.

Dans la loge, on aperçoit le roi Carol II.

Photographe : anonyme. Source : fonds Alphonse Dupront.

Je m'en voudrais en effet de terminer sans retenir cet autre aspect du miracle roumain, qui donne à la spiritualité française dans la vie intellectuelle roumaine une place de premier choix. Fait historique, dira-t-on, et recours nécessaire contre l'opresseur à une grande tradition occidentale, l'humanisme italien

d'abord, l'ordre classique français ensuite, pour sauver la latinité originelle. Il y a beaucoup plus, un climat commun qui tient à l'esprit, une même façon de penser le monde, répulsion de l'obscur et besoin de l'idée qui devient formule, une même conviction que rien ne se fige dans les mots et que l'homme l'emporte sur toutes ses définitions extérieures, même goût pour la lumière, avec ici plus de nuances peut-être, ce dégradé de votre ciel si proche, des sagesse voisines enfin dans la conception de l'homme et de la vie, parfumées de tolérance et dégagées de ce mysticisme tourmenté, où se réfugient les pays pauvres. N'est-ce point-là au sein de la famille européenne une marque singulière du destin ?

Aussi mes derniers mots, monsieur le recteur, seront-ils d'optimisme. Vos collaborateurs lointains, à qui vous avez voulu venir donner aujourd'hui un témoignage d'attentive sollicitude, vous salueront bientôt avec le regret d'un trop court passage mais ils resteront sans nostalgie de leur patrie lointaine. Fils de l'université de Paris, nous avons ici retrouvé nos aînés et nos frères : avec eux souvent, nous reprenons le pèlerinage de la montagne, redemandant encore à ce maître de toute humanité qu'est Montaigne, la forme même de notre émotion parisienne : « Je l'aime par elle-mesme, et plus en son estre seul, que rechargée de pompe estrangiere. Je l'aime tendrement jusques à ses verruës et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité : grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commoditez... ». Et ce conseil de tous les temps : « Dieu en chasse loing nos divisions ! ».

D'UNE POLITIQUE DE RAYONNEMENT FRANÇAIS À L'ÉTRANGER¹

PROPAGANDES SUR L'EUROPE

Notre Europe deviendrait-elle, selon la prédiction sorélienne², de plus en plus inhumaine, puisqu'elle mobilise au spirituel ? Une activité nouvelle de la vie internationale vient de s'affirmer en effet ces années dernières, partout insinuante et richement pourvue en moyens, donc aisément conquérante. On l'appelle *la propagande*. Mot chargé pour les tenants de la vertu, ce fondement des républiques, d'un passé aussi redoutable qu'inconnu, la chose inquiète les politiques qui en soupçonnent l'efficace et dénoncent le retard de la France dans cette course à la conquête des cœurs, forme dernière de la paix armée. Mais juste passion de ceux-ci, réserve méfiante de ceux-là donnent à cette bruyante intruse défauts et qualités d'une réalité mal connue. Il convient de la regarder vivre : ce ne sera pas l'appauvrir, seulement lui enlever son mystère, selon le besoin essentiel de toute pensée pacifique qui éclaire pour n'être point asservie à l'instinct. Gageure, objectera-t-on, car tout un entre-deux où grouillent les passions humaines échappe nécessairement quand il est question de propagande, à l'observateur sans complicité, jusqu'au moment des révélations posthumes. Mais faut-il lui faire autre honneur que de ne pas ignorer son existence ? Le machiavélisme des petits moyens est bien loin de la politique du Prince, et notre temps,

1. Article publié dans *L'Europe nouvelle*, en quatre parties parues en quatre numéros. La première partie publiée dans le n° 972 du 26 septembre 1936, p. 969-971 est précédée par cette note de la rédaction : « Les questions dites de propagande ont pris de plus en plus en Europe une importance de premier plan. Il nous a paru nécessaire de les faire examiner dans leur ensemble, du point de vue des propagandes étrangères comme du côté des œuvres françaises à l'étranger afin que l'opinion internationale soit objectivement informée des problèmes nouveaux qu'elles posent et du développement, plus réel qu'on ne pense, d'une politique organique de rayonnement français. M. A. Dupront examinera successivement les méthodes des propagandes étrangères, la situation morale traditionnelle de la France en Europe et certaines de ses faiblesses présentes. Il montrera ensuite comment les œuvres françaises à l'étranger définissent à l'heure actuelle, de par le monde, sur un plan essentiellement spirituel, une œuvre vraie de coopération intellectuelle et les conséquences qu'on en peut tirer pour la sauvegarde d'un ordre moral international comme pour l'enrichissement de la vie française contemporaine ».

2. Georges Sorel (1847-1922), philosophe et sociologue, théoricien du syndicalisme révolutionnaire.

ce peut être un signe de santé physique, découvre la sincérité brutale de ses instincts. Restons-en donc à la propagande qui dit son nom, et gardons-lui, dans un examen objectif, cette sympathie qui seule permet d'estimer les faiblesses.

À coup sûr, ce sont les nouveaux régimes, totalitaires dits de droite, en Italie, puis en Allemagne, ou collectivistes en Russie, qui ont institué la propagande au grand jour. Il y fallait quelque courage pour quitter de vieilles habitudes et pour faire fi d'un vieux dogme, celui de la dignité de la personne humaine. D'autant que l'histoire, du moins pour l'ampleur des institutions d'aujourd'hui, n'offrait guère d'exemples. Le mot seul existait et à Rome même, comme s'il fallait aller chercher dans la capitale de la Contre-Réforme quelques-unes des plus audacieuses hérésies de ce temps. Piazza di Spagna, en effet, le génie baroque de Borromini a, dans un équilibre de pierres fauves, défini le premier ministère de la propagande, ce palais de la Congrégation, organisé au début du XVII^e siècle pour la conversion des infidèles, *De propaganda fide*, ce que le français a appelé plus tard et subtilement la « Propagation de la foi ». Mais il y a loin de ce monument de volonté universaliste à la propagande de notre temps.

On a mieux fait que de laïciser l'œuvre, on en a diminué la valeur humaine. Avec son ambition de salut, la propagande romaine demeurait individualiste, sinon toujours libérale. L'homme, aux fins de conversion, tâchait de s'imposer à l'homme, par la persuasion, le rite, la force d'un exemple. Notre temps, avec ses moyens plus larges, a changé tout cela. Il faut bien toujours conquérir, mais peut-on s'attarder aux complaisances de l'homme pour lui-même ? Les jeunes régimes n'ont point ces faiblesses, habitués par nécessité de croissance, à distribuer chez eux exclusivement la bonne nouvelle, ils avaient tout de suite pour leur propagande à l'extérieur la technique d'une direction de l'opinion étrangère. Sûrs de leurs arrières, des informations parties de leurs agences quasi officielles – c'est un atout dans la lutte que les pays à libre opinion pourraient quelquefois méditer – forts de l'illusoire indépendance des correspondants étrangers, ils avaient déjà demi-besogne faite. Une politique vigilante dans les différents pays, de documentation complémentaire, de rectification, de conseils, de protestations, parfois pour laquelle on institue bien vite des attachés de presse auprès des postes diplomatiques, complète l'utilisation méthodique de cette puissance sans finalité qu'est la presse. Ainsi les esprits commencent-ils à mollir.

Mais le virus du libre examen est tenace. L'homme moyen d'aujourd'hui sauve la superstition de son sens critique. Pour apaiser sa défiance, on le documentera. La nouvelle propagande est documentation, tout à la fois politesse qu'on doit à la qualité raisonnable de son interlocuteur et moyen de s'imposer à sa sensibilité par une discrète suggestion. Tous les moyens mécaniques y doivent concourir, cinéma, radiodiffusion, disques : les sens capitulent dans cet univers obsédant. On reconnaît une technique déjà éprouvée, celle de la réclame, mais pourquoi la mépriseraient-on, puisqu'elle paraît être à la mesure

d'un monde où la machine supprime la fatigue de la pensée ? Quelle économie d'apôtres et de martyrs l'on peut faire et quelle ampleur donnée à la passion conquérante. Il y a beaucoup dans notre moderne propagande de ce dynamisme d'une publicité bien conçue. Elle exprime le besoin d'une collectivité nationale de donner confiance au bon état de ses affaires.

L'homme n'a pas cependant complètement disparu derrière la machine, car les esprits avisés qui dirigent l'action extérieure des nouveaux régimes connaissent sa puissance insinuante, la valeur persuasive d'une présence. Ils ont d'abord des représentants à côté de l'attaché de presse, pour l'information au jour le jour, ils fondent des instituts chargés d'entretenir des contacts intellectuels, ils offrent des professeurs. Mais cette œuvre, qui a besoin d'être efficace et massive, exige le concours de tous. Rien n'éclaire mieux ce sentiment de fragilité dans le temps que l'utilisation faite des nationaux de l'étranger, là où ils vivent. On les recrute incontinent, propagandistes : on resserre leurs groupements, on leur donne de temps à autre la bonne doctrine, on fait vibrer – éclatante ou tenace – cette fierté du spécifique national, l'instinctive religiosité des gens simples. Action de reconquête, elle entend retrouver jusqu'aux colonies ethniques depuis longtemps détachées de la patrie. C'est le cas des colonies germaniques en Europe centrale. On leur fournit les moyens d'une vie extérieure : sociétés de sports, groupements de musique, chœurs, œuvres d'assistance, ou bien l'exemple est symptomatique, pour réveiller les vieux instincts de la race, on multiplie, aux principaux sommets des Carpates de Roumanie, les chalets d'accueil du *Carpatenverein*³.

Dans ces cadres ne tarde pas à s'aviver le sentiment nostalgique de la famille lointaine : la mystique nationale reprend tous ses fils, même les plus prodiges. Non toutefois pour les déraciner. Au contraire, là où ils sont, ils serviront beaucoup mieux l'œuvre commune de propagande. Doublant les agents officiels, plus libres que ceux-ci encore et toujours désavouables, ils serviront de leur personne non plus comme fils d'une nation et d'une race – l'inconvenance serait vraiment singulière en pays étranger – mais comme heureux bénéficiaires d'un système politique. Car les nouveaux régimes ont toutes leurs ressources conjuguées pour la propagande : ils tiennent en mains leurs nationaux, ils s'appuient sur les sympathies qu'a suscitées leur création politique. Une clientèle partisane – ouvertement déclarée, le bon ton européen le permet aujourd'hui pour les gouvernements de droite, silencieuse mais non moins convaincue pour l'expérience russe – multiplie l'effort des agents officiels : elle créait dans chacun des pays une observance passionnée et d'un zèle parfois bruyant pour une idéologie d'importation. Condition favorable, si l'on veut, pour le développement de relations collectives étroites mais marquée d'une tare quand il s'agit

3. Réseau de clubs germanophones développés en Europe centrale depuis la fin du XIX^e siècle.

d'une action à intentions intellectuelles : tout son élan n'est que d'enthousiasme politique.

Comme on la découvre joyeusement accomplie, cette sécularisation des valeurs spirituelles, quand les nouvelles propagandes touchent aux formes supérieures de notre humanité. Sans doute organise-t-on des manifestations intellectuelles, des conférences, des expositions, mais elles paraissent dominées d'une unique hantise, celle de la vie contemporaine. Impression d'autant plus saisissante, que chacun des pays en cause a derrière lui une admirable civilisation, un passé tout rempli de créations et de découvertes, la manifestation, spécifique celle-là, d'un tempérament d'inquiétude humaine. Les vivants de ces régimes trop jeunes paraissent ignorer leurs morts. Il leur suffit, au clair soleil, de montrer leur force physique ou de faire admirer leurs machines géantes, illusion sensible de leur puissance. Aussi en art, en littérature, en musique s'occupent-ils obstinément des créations du moment, avec une éclatante confiance en la vertu du « climat ». Ou, quand ils reviennent aux chefs-d'œuvre d'autrefois, c'est souvent avec la tentation de les faire servir aux besoins d'une politique. Injustice sereine des époques de Renaissance évidemment : celle-ci ne se soucie guère plus de la libération de l'homme. On le constate dans les méthodes d'enseignement suivies à l'étranger par les nouveaux propagandistes. Leur préoccupation essentielle est de faire apprendre leur langue, de montrer leur pays dans sa réalité présente, d'exalter sa vitalité comme s'il n'avait pas d'histoire. Ils s'appauvrissent volontairement de l'immense travail d'une tradition ; ils méconnaissent la culture, cet effort persévérant des générations pour remuer au milieu d'elles-mêmes. Défiance profonde du passé, enthousiasme nécessaire du moment, tout vient saper la notion de la personne, fruit d'une continuité. Les hommes s'étalent dans l'espace selon une vie de relations qui ne peut être que de politesse ou de concurrence. Jeunes et souffrant de privations, ils n'ont ni l'éducation, ni la force élégante de la première. L'autre alternative s'offre, celle de la conquête. La nouvelle propagande rejoint dans son but dernier la propagande romaine ; elle enlève l'homme à lui-même mais pour des fins de domination temporelle cette fois. Les ministres de la propagande, modernes François Xavier⁴, partent d'un cœur brûlant à la conquête des Indes, notre Europe oublieuse de son histoire.

Logique impitoyable du paradoxe, celui-là même que l'on entend chaque jour répéter – la volonté de paix de ces collectivités qui consacrent le meilleur de leur activité à faire les gestes de la guerre. La nouvelle propagande, d'intentions et de techniques exclusivement politiques, ne prépare point ce climat où les peuples sauraient se regarder vivre, où l'homme se façonnerait selon les règles

4. François Xavier (1506-1552), originaire de Navarre, cofondateur de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Inde et en Extrême-Orient.

d'harmonie qui sont ordre et paix. Elle entend, au contraire, armer pour la lutte : elle est, comme la machine, son alliée, « l'instrument de l'esprit impérialiste ».

*

Notre plaidoyer tendrait-il à l'acte d'accusation ? Au contraire. D'avoir demandé aux propagandes étrangères de nous dire mieux que leur nom, leur volonté, confuse encore pour quelques-unes, qui anime leur mouvement même, c'est rendre justice, non point condamner. La tâche d'ailleurs serait bien vaine : ces efforts des jeunes régimes ont la consécration du succès. Circonspects encore dans les grands pays, ils ne dissimulent plus leur jeu dans telle partie de l'Europe où se heurtaient naguère les impérialismes traditionnels. Et pourquoi montreraient-ils une fausse pudeur inutile quand on leur fait si bon accueil ? Traditions d'hospitalités chez quelques peuples, flatterie de l'amour-propre national, affinités politiques, intérêts, tout entre en jeu pour faire à la propagande étrangère droit de cité. On l'attend presque maintenant comme une politesse qui tarde à venir ; et bien loin de s'inquiéter des moyens dont elle dispose, de la manière dont elle les utilise, on lui sait gré d'être puissante. Tellement notre Europe frémissante a besoin de sentir les signes extérieurs de la force, non par instinct de brutalité ou par goût d'être violentée. Une activité jeune est le signe même de sa jeunesse ; la résolution dans l'action et l'obtention de résultats, un témoignage de vitalité ; un dynamisme de création, le signe d'une domination de l'esprit sur les choses.

Grand mot lâché sans doute, mais probablement le secret de ces contradictions de notre temps dont les méthodes de propagande sont un flagrant exemple. De technique mécanique et d'intentions publicitaires, préoccupées du rendement et de l'action sur les masses, oublieuses du passé, et méprisantes de l'homme, elles établissent une dépendance redoutable entre la culture et la politique ; elles font de celle-ci, essentiellement temporelle et contingente, la mesure des vérités qui dirigeaient naguère notre progrès spirituel ; bien plus, ce qui pour les clercs mérite l'excommunication majeure, ces valeurs de libération et d'harmonie, elles en renversent le sens pour en faire des instruments de la conquête politique, domination et hiérarchie. Et cependant au dernier degré de l'enfer frissonne la nostalgie du paradis perdu. Ces propagandes, de moyens matérialistes, affirment au travers de l'Europe la réalité d'une vie de l'esprit. Dans leur histoire même d'abord, car elles sont nées du besoin pour le régime qui les instituait, de s'expliquer, sinon de se justifier, devant l'opinion européenne. Elles étaient comme la politesse de nouveaux venus au milieu de voisins surpris. Puis, les civilités accomplies, clandestinement apôtres et servantes d'ambitions impérialistes, ne sont-elles pas un hommage permanent au suprême souverain du siècle, cette opinion, découverte jadis par la bourgeoisie

contre le droit divin, alors privilège de la classe éclairée, maintenant expression mystérieuse des remous des masses, qui contraint les régimes les plus autoritaires à un raffinement d'efforts pour propager l'erreur nécessaire ? À coup sûr, il y a là un spirituel qui se cherche. La preuve est l'institution même, ces œuvres de propagande, ministères, offices, attachés spéciaux, instituts manifestant enfin dans la vie européenne la réalité des liaisons intellectuelles. On se doit de ne plus l'oublier : ce sont les régimes totalitaires qui, dans la logique de leur système, ont déclaré qu'il fallait entre les peuples traiter officiellement de l'esprit. Sur un plan élémentaire, avec leur hiérarchie propre des valeurs sans doute, en signant des accords culturels, ils servent la cause de la spiritualité européenne, beaucoup plus que ce libéralisme qui, par une pudeur surannée, avec d'anciennes habitudes universalistes, ne savait point traiter de l'intelligence comme du pétrole ou du sucre. Pour que le bon sens risque de demeurer encore la chose du monde la plus répandue, il faut défendre la vie spirituelle en lui donnant officiellement valeur internationale et peut-être des patries. Qu'importe que les jeunes régimes l'aient fait avec d'autres fins ? Ils expriment à leur manière la résonance d'un siècle, qui connut, dans un monde singulièrement élargi, le tragique combat de l'esprit cherchant à organiser la matière, de l'univers et des hommes.

*

Faudrait-il d'un méritoire optimisme attendre des propagandes à l'œuvre la formation si nécessaire d'un spirituel européen ? Au contraire. Notre analyse, au demeurant sympathique, doit aboutir à une constatation d'impuissance. Les propagandes d'aujourd'hui doivent devenir dangereuses parce qu'elles ne peuvent pas créer. Propagandes nationales, elles pénètrent dans les pays jeunes non point pour apporter le conseil, l'expérience d'une grande civilisation ; cette œuvre de collaboration formatrice est de trop longue échéance ; le succès politique n'attend pas. Ce qu'elles cherchent, c'est une clientèle, une mouvance impériale, soumettre, non point éduquer. Propagandes de classe – c'est un aspect qui vaut aussi bien pour les régimes petits-bourgeois de droite que pour le communisme – elles s'introduisent dans la vie nationale comme un élément de dissolution, facteur de discordes partisans, peut-être de guerres civiles. Ici encore elles recrutent des soldats et elles ne leur enseignent que les mouvements de la lutte. Redoutable menace au fond pour la vie des collectivités nationales, menaces dans le libre développement de leur spirituel spécifique, menaces pour leur unité même et le droit à la vie de toutes les classes, elles ne divisent que pour régner.

Leur puissance serait la destruction même de toute vie européenne. Car dans leur double mission, nationale et de classe, la réalité la moins complexe, matérielle, l'emporte nécessairement : l'intérêt de classe domine de toute l'âpreté de ses égoïsmes l'enthousiasme généreux de la nation qui se cherche.

Aussi l'Europe, par elles, terrible outrage au bon sens, se divise-t-elle aux deux camps de la guerre, collectivisme prolétarien d'un côté, fascisme petit-bourgeois de l'autre. Comme si la bourgeoisie, effrayée, ne pouvait plus arriver aux termes de son œuvre qu'en découvrant derrière l'idéologie la ténacité désertique de ses besoins. Elle paraît prête en effet à sacrifier les nationalités qu'elle a faites à la défense internationale de ses intérêts. Là est l'immense péril. Si demain Sainte-Alliance bourgeoise et Sainte-Alliance prolétarienne se partagent l'Europe et s'affrontent dans une guerre sans merci, les destins de l'Occident sont pour longtemps menacés. Mais si l'on pouvait encore rêver d'un développement continu, harmonieux des nationalités européennes, les aînées aidant les cadettes à réaliser ce séculaire travail de soi sur soi, qui est la civilisation même, chacun développant à l'intérieur de ses classes cette aristocratie de pensée et de vie qui seule peut fonder un ordre européen, l'espérance vivrait de retrouver demain, pour le mieux-être de tous, une certaine douceur de vivre.

LA VOCATION TRADITIONNELLE DE LA FRANCE ⁵

Dernier danger des propagandes étrangères : ce serait d'accabler l'opinion française et les milieux gouvernementaux sous le sentiment d'un retard. À coup sûr, devant les moyens considérables mis en œuvre dans cette immense bataille pour l'asservissement des esprits, devant le déroulement de plans méthodiquement élaborés et suivis, nous sommes quelque peu chevaliers de la triste figure. L'escarcelle est légère, ou à peine entr'ouverte ; nos administrations, entraînées par des gouvernements qui passent, n'ont pas le loisir de trop longues pensées. Faut-il donc douter de nous-mêmes ou bien incriminer, dans un vain débat passionné, le tempérament de la race, l'égoïsme d'une classe, les faiblesses d'un régime ? Ce serait, à force de hantise du présent, oublier que sur les grandes routes, nous sommes souvent partis les premiers, que mouvements religieux, politique conquérante, besoins de découvertes, ardeurs de charité ou inquiétudes de l'évasion ont jeté aux quatre coins de l'Europe et du monde bien des meilleurs parmi les fils de France. Une telle tradition nous engage et nous lie. Elle nous préserve de tout sentiment d'impuissance. Elle nous retient surtout de nous abandonner à l'émoi d'arriver les derniers ; nous hâter de faire seulement comme les autres serait une imagination dangereuse. Nous tenterions la mauvaise chance de la partie perdue ; bien plus, nous renoncerions à nous-mêmes.

De même il faut nous délivrer du passé. Non point par dédain ignorant d'un admirable patrimoine qu'il convient de sauver entier, non plus que pour faire droit aux sympathies apitoyées qui nous promettent les splendeurs finissantes de la Grèce conquise ou les revanches spirituelles de Rome sur les barbares. Mais

5. *L'Europe nouvelle*, 3 octobre 1936, p. 997-1000.

le signe de la vie est mouvement, non ankylose. Et la France, dans son opinion moyenne, s'attarde par trop aux temps heureux où l'Europe était française. Complaisance légitime au reste. D'avoir donné sa langue à l'Europe depuis les traités de Westphalie, de l'avoir généreusement associée au mouvement de son idéologie au XVIII^e siècle et guidée vers le luxuriant chaos d'aujourd'hui, n'était-ce pas fatigue bien grande ? La sauvegarde d'un repos fort mérité exigeait que ce passé se survive lui-même. C'eût été justice dans un ordre moral, mais non selon les règles de nos sociétés politiques. Le jugement de La Bruyère sur les « enfants drus et forts qui battent leur nourrice » ne vaut pas pour les groupes. Il n'y a point de devoir de reconnaissance ni entre les générations ni entre les peuples. Chacun prend son patrimoine à fardeau. Tant mieux certes, car si la France s'en persuade, si elle cesse d'attendre des hommages qu'on ne lui rendra bientôt plus, elle retrouvera sa jeunesse et toute sa puissance d'une création nouvelle. L'Europe ne lui appartient plus : la France, libérée, se donnera l'harmonie d'elle-même et la vertu d'une autre mission d'avenir.

Retour de jouvence qui implique une ascèse, la connaissance de soi. Notre indifférence de l'étranger, légende facile maintenant de par le monde parce que nous savons mal la géographie, est-elle donc atavique ? Sans doute elle peut correspondre à certains traits du tempérament de la race. Le menu peuple de France, la paysannerie surtout, ne s'est guère laissé tenter dans son histoire par l'aventure lointaine : croisades et épopée napoléonienne, quelque importance qu'ait eu l'élément populaire, correspondaient mal au génie de ces sédentaires qui faisaient leur civilisation par le travail de leur sol. Les « fortes têtes », seules, s'en allaient courir le monde. Naturellement, un régime démocratique devait libérer cet instinct profond du terroir. Il n'en aurait pas cependant fait une habitude d'esprit si la bourgeoisie française, dans le contentement de son triomphe politique, n'en était arrivée, comme la paysannerie, son soutien et son émule, à ignorer l'étranger.

Pourquoi en eût-il été autrement ? Toutes les idéologies qui avaient fait la puissance bourgeoise et lui avaient, après 1871, permis de régner sans partage en France, pendant de longues années, dominaient l'Europe. Le libéralisme, dépouillé par les philosophes de ses origines anglaises et devenu, pour l'opinion générale, spécifiquement français, détruisait lentement le vieil ordre aristocratique, où achevaient de mourir, dans une dernière élégance et avec quelques inutilités, le monde féodal et l'esprit de hiérarchie religieuse, ces obstacles de la montée bourgeoise. Le progrès des lumières scandait le progrès de classe et pour que rien n'ait manqué à la fortune de la bourgeoisie, l'aristocratie de l'étranger, là où les conditions sociales n'avaient point permis encore la constitution d'une classe intermédiaire, se faisait la complice légère et parfois l'apôtre de l'idéologie nouvelle. Revendication de l'égalité politique, éveil et triomphe des nationalités de l'autre, tout le remuement de l'Europe au XIX^e siècle s'accom-

plissait sur le mot d'ordre de 1789. Partout les valeurs de libération, celles des Droits de l'Homme, paraissaient définir, sans le secours de notions religieuses, l'harmonie entre un régime politique fondé sur la vertu et les raisons morales d'une conduite individuelle réalisant en elle la trilogie laïque du vrai, du beau et du bien. Orchestration démiurgique des hommes sur laquelle se modelait la cité divine : il le fallait pour éviter la discordance d'une mystique. « Le dessein de l'ensemble des choses » se devait accorder avec « le dessein normal de l'homme ». Ce pouvait être un axiome de puissance, c'était surtout, avec les besoins de spiritualité d'une époque, le couronnement d'une pensée politique. À quoi eût servi, en effet, d'avoir, pendant des siècles, d'une magnifique persévérance, préparé, soutenu une idéologie, de lui avoir donné circulation, si elle ne prétendait point aux caractères d'universalité et d'éternité, comme les besoins qui l'avaient fait naître ? Admirable logique d'une domination qui avait le droit d'arrêter l'histoire. Régimes démocratiques ou parlementaires, nationalités maîtresses d'elles-mêmes, le français langue de la liberté et de la science, l'apogée était totale : notre bourgeoisie, selon l'image suggestive de Guéhenno⁶, se pouvait retirer en rentière « dans son château au milieu d'un parc entouré de murs ». Mais elle n'y mettra que fort tard, ces années dernières, les tessons de verre : jusqu'alors les grilles étaient ouvertes à tout-venant, têtes indistinctes d'enfants plus ou moins turbulents sur lesquelles elle posait sa main tremblante de travaux et de lointaines espérances. Elle les recevait comme l'aïeule un peu lasse qui ne doute point du conformisme de ses petits-fils. Mais quand elle a saisi sur les visages les sursauts d'une fierté juvénile, elle s'est soudain inquiétée et elle n'a point compris : elle a craint qu'on en veuille à son patrimoine, la France.

Voilà bien, en effet, le sens actuel du problème. Le rayonnement français a longtemps vécu d'un climat politique : il s'est confondu avec une idéologie d'émancipation, généreuse, conquérante, et il a profité pour s'étendre de toute la force d'expansion qu'elle portait en elle. Lourdes obligations, certes, qu'on ne prétend point oublier et qui tiennent au meilleur de nos traditions nationales ; mais faut-il leur donner une valeur d'absolu qui méconnaîtrait leur contingence même ? La vraie fidélité est en esprit et l'esprit de révolution est de conserver la jeunesse. L'Europe nous demande aujourd'hui, s'il nous plaît d'observer notre « vocation missionnaire », de répondre à d'autres besoins et d'abord de la regarder vivre.

*

À coup sûr la grandeur de notre œuvre européenne est l'explication de notre faiblesse. L'apostolat véritable conquiert : il ne persuade pas. Porteurs de la

6. Jean Guéhenno (1890-1978), écrivain, militant pacifiste, directeur de la revue *Europe* entre 1929 et 1936.

bonne nouvelle, nous sommes partis avec une ardeur jacobine endoctriner des peuples qui ne nous intéressaient que comme convertis, multiplication de nous-mêmes. Nous les voulions semblables à nous, et chaque fois qu'ils y consentaient, ce nous était raison plus forte pour prétendre à l'universalité de notre idéologie. Au reste, comment aurions-nous pu nous douter d'une existence différente de la nôtre et d'un déracinement possible ? Deux siècles de cartésianisme et d'esprit classique nous avaient convaincus que chacun porte en soi la forme entière de l'humaine condition et que toute expérience d'homme, les règles de la méthode étant observées, prend valeur générale. La vie de l'humanité se pouvait résumer aux découvertes d'un certain nombre d'élus, prophètes de la raison et de la science, lumières du progrès qui mèneraient les tribus inquiètes vers la libération promise. Conception du monde et des hommes, où s'associaient l'élection d'Israël et les principes d'une aristocratie pour fonder son droit au gouvernement des peuples, elle donnait à la propagande française de naguère sa haute justification morale. Car celle-ci prétendait au bonheur de tous, non à une hégémonie asservissante. Elle servait l'universel sans convoiter les royaumes de ce monde.

Par infortune toutefois – coïncidence qui est peut-être une conséquence – son apostolat répandait les formes politiques de la conquête bourgeoise. Elle les consacrait naturellement comme la logique d'un système ; elle les recommandait sans tenir compte des conditions de vie du pays où elle les laissait transplanter violemment. D'où bien des désarrois et des rancunes. À preuve dans l'Europe centrale, ces partages du sol hâtifs où l'exemple de la France a été si souvent invoqué. À preuve encore l'établissement d'une législation d'enseignement primaire, universelle, obligatoire, dans des pays dont la structure sociale ne pouvait pas supporter le progrès des conditions, inévitable consécration du progrès des Lumières. Désertion des campagnes, surpeuplement des universités, chômage intellectuel et toutes les instabilités politiques qui en proviennent, voilà le fruit d'un universalisme dont la condition d'existence est l'abstraction et l'irréalité, besoins de l'homme sans doute, mais non principes politiques. Quoi d'étonnant dès lors que l'on nous rende responsable de bien des maux d'aujourd'hui.

Le pire, et le peut-on autrement, c'est qu'on nous juge sur ces maléfices mêmes. Comment soupçonner dans un pays qui souffre du morcellement de la propriété et du développement immodéré de l'instruction, que l'un a été chez nous l'aboutissement d'une longue évolution où la paysannerie française a lentement, pendant quatre siècles au moins, depuis la diminution en valeur réelle des rentes féodales, conquis pièce à pièce sa petite propriété, que l'autre est venu à son heure, quand la bourgeoisie, maîtresse du régime politique, a compris qu'elle ne pouvait plus refuser aux classes inférieures, les moyens de pratiquer l'égalité des droits et de s'élever jusqu'à elle ? Par le fait d'un rayonnement politique, une image de la France appauvrie, exsangue, circule à travers l'Europe. On nous juge sur des enseignements hâtivement compris et trop

facilement donnés. Le châtement de notre méconnaissance première est encore la méconnaissance.

*

Car on ne lie pas impunément culture et politique. Celle-ci avec ses moyens sommaires, manifestes, collectifs, enlève à celle-là sa délicatesse sereine et son besoin de vérité. Que l'idéologie française des XVIII^e et XIX^e siècles ait été, selon l'analyse fouillante de Sorel, conscience et mythes de classes, ou qu'elle ait, dans un moment d'harmonie, couronné une construction politique toute prête pour son spirituel, le résultat dans sa brutalité reste le même. Les sorts étaient unis : les condamnations sont communes. Quand l'Europe maudit un libéralisme qui l'épuise, elle n'est pas loin de porter anathème contre la culture qui le lui a fait connaître. Et parce qu'il n'y a guère aux sentiments politiques de nuance, après le régime et l'idéologie, elle s'en prend à la France. Qui pourrait lui reprocher ce simplisme ? Pas nous certes qui le lui avons montré.

On ne dénoncera jamais assez le schéma caricatural de nous-mêmes, que nous avons mis en circulation hors de nos frontières. En bien des pays où tu iras, Français, mon compatriote, on t'attendra comme homme d'ordre dans tes pensées, esprit clair, méthodique, parfois superficiel, mais toujours lumineux ; on s'inquiétera si tu n'as pas le don d'expliquer toutes choses ; on sourira, incrédule, si tu prétends les sentir. Esprit, grâce, le mouvement léger d'une histoire, un compliment avec finesse présenté, ces élégances d'un monde dont on garde un peu partout le regret, on te les demande comme un héritage et une survivance. Ah ! Loin de nous une pensée d'injustice à l'égard de magnifiques époques où certains aspects du génie français sont arrivés à leur pleine conscience, où notre aristocratie avait parfait une civilisation subtile qui épuisait toute la douceur de vivre. Mais resterons-nous pour jamais géomètres, dialecticiens, beaux esprits de salons ou danseurs de menusets ? Deux siècles de notre histoire mesureront-ils tout le passé français ? Nous faudra-t-il, pour observer une tradition conventionnelle, ignorer les grouillements de masses de notre Moyen Âge, où s'est d'abord affirmée la puissance épique de notre peuple, méconnaître le lent progrès de la scolastique, philosophie collective s'il en fût, à la recherche d'un équilibre entre la raison et la foi, entre la théologie et la mystique, et rester sourd aux résonances de nos cathédrales ? Et les exubérances de notre XVI^e siècle, si tempétueusement humain et si sensible aux nuances ? Oublierons-nous surtout que la France au XIX^e siècle a vécu avec une intensité non pareille et que ses découvertes ne se sont point limitées aux laboratoires ou à la médecine expérimentale ? Quand ferons-nous éclater pour l'étranger les valeurs de notre romantisme, autrement qu'en imageries politiques ? Quand lui permettrons-nous de comprendre l'émoi de cette promo-

tion normalienne que nous confiait récemment dans son journal un homme de quarante ans, lorsqu'elle découvrait, dans le petit livre de Gide, cette maxime de vie intégrale : « assumer le plus possible d'humanité » ? Il est grand temps d'abandonner le manteau de cérémonie que nous mettions pour nos tournées européennes, glorieux sans doute mais dont les ors passent. Nos vêtements de travail sont d'une autre étoffe, et la trame lentement tissée par toutes les générations d'humbles et de grands qui font notre histoire intégrale. Alors, qu'on nous loue ou qu'on nous blâme, nous apparaîtrons du moins tels que nous sommes. Les formes politiques, contingentes, ne dissimuleront plus les assises robustes de notre génie, amour obstiné du travail, besoin de vérité, discipline de l'œuvre bien faite. Alors, mais alors seulement, s'ouvriront devant nous, pour y convier nos amis étrangers, « ces grands chemins de France, unis et doux, ombragés d'arbres éternels » dont rêvait l'héroïne balzacienne.

*

Autre tare de faiblesse pour la vie de ce rayonnement d'autrefois, sa trop grande sécurité dans l'usage des moyens qu'il s'est une fois donnés. À coup sûr l'ordonnancement était admirable : doctrine politique et philosophie de la conduite étaient partout répandues grâce à la langue et par des hommes. D'un côté cette aristocratie, qui s'en venait à Paris trouver sa règle de vie et son système à penser ; de l'autre l'extension d'une langue, qui, décantée de son spécifique par des générations de « parler Vaugelas », fixée par les philosophes pour les besoins d'une vulgarisation universelle, pouvait sembler l'expression nécessaire d'un ordre de valeurs éternelles. Ici encore, pour sauver l'illusion de l'efficacité, il fallait arrêter le temps.

Car l'aristocratie qui a fait l'ordre européen est en train de mourir. Conquise jadis par les Lumières, elle s'était abandonnée au rêve de sauver ses vieilles prérogatives en jouant au despotisme éclairé. Mais derrière, la bourgeoisie veillait ; et quand cette aristocratie, dont le privilège n'était plus justifié par le service social, eut accompli pour elle l'émancipation des nationalités, elle l'a privée de nombre de ses moyens d'existence ; elle a montré partout qu'elle n'avait plus les vertus d'une élite. D'autant que pour l'accomplissement de son œuvre, l'ancienne classe dirigeante s'était déracinée. La plupart de ses enfants s'obstinaient à Paris à recréer la douceur de vivre ; ils négligeaient la langue de leur terre ; ils manquaient à leur justification sociale.

Lent abandon de puissance qu'il serait prudhomme que brutalement condamner : cette classe qui s'en va disparaît dans une dernière élégance. Silencieusement, avec le sentiment d'une fin juste, elle s'efface en nous montrant des leçons d'avenir. Celle-là d'abord qu'il faut savoir disparaître quand les temps sont venus. Ces autres surtout, dans l'ordre international, que les cli-

mats spirituels vivent par des élites mais qu'ils ne durent que lorsque celles-ci plongent à même de leur réalité nationale et accomplissent leur mission sociale. L'opinion française en doit la première profiter, puisqu'elle a risqué d'être victime. On pense à ces salons parisiens du XIX^e siècle où se retrouvaient princes en exil et fabuleux propriétaires de la steppe lointaine. Un monde raffiné, subtil, s'y efforçait à survivre, et toute une société de chez nous, séduite par tant de grâce et d'exotisme, se laissait bercer d'illusions. Elle regardait l'Europe à travers ce milieu étroit et déjà irréel, au mépris des réalités grondantes. N'en condamnons point cependant la formule : la séduction de cette humanité doit rester un nostalgique modèle, avec d'autres hommes seulement, ce que seront demain les jeunes paysans de l'Europe, si on leur donne la discipline d'une culture et le besoin des valeurs spirituelles. Gardons ouverts nos « salons » pour y pouvoir accueillir les meilleurs fils des terres étrangères. Recevons-les dans l'indispensable climat de l'aristocratie nouvelle, exigence de la vérité, puissance de compréhension mutuelle, pauvreté selon l'esprit, respect rigoureux du devoir social. Accueillons-les généreusement, mais comme des hôtes de passage, car personne ne doit manquer à son pays. Alors peut-être commencera-t-on à connaître dans le monde l'authentique spiritualité de la France.

Même si l'on se sert mal de sa langue. Dernière confusion des anciennes méthodes qu'il faut tâcher de dissiper. Nous avons pris l'habitude, sommaire, de juger de notre influence, de la connaissance que l'étranger a de la France, d'après la façon dont il parle français. Nous avons cru, dans la même logique, qu'il suffisait de faire apprendre notre langue pour que tout le reste nous soit donné par surcroît. Jadis, quand il s'agissait de relations politiques, le truchement était commode ; aujourd'hui encore, il suffirait s'il fallait songer seulement aux échanges économiques. Mais lorsqu'on prétend au rapprochement des cultures, peut-on confondre le signe avec la réalité spirituelle, l'instrument avec l'artisan qui s'en sert ? Peut-on garder cette pensée trop simple : parler français, c'est penser français ? Nul ne songe, certes, à regretter le rôle international de notre langue et la force de rapprochement qu'elle a été dans l'histoire. Mais que l'on ne nous demande pas de pousser jusqu'à l'épuisement ce sacrifice à l'universel. Que l'on ne nous juge pas surtout d'après la langue abstraite et sans souplesse qui circule dans le monde. Le discours n'a sa toute-puissance d'expression que lorsqu'il décrit un ordre de pensée ou les mouvements du réel. Sans un retour constant à l'esprit ou aux parfums de la terre, sans prendre vie dans un sentiment plein de la civilisation française, l'enseignement du français maintiendrait la plus dangereuse des rhétoriques, le formalisme des langues mortes...

*

Au demeurant, le temps est venu de l'orthodoxie véritable. La juste fidélité au spirituel libéral est de lui préparer l'avenir. Aurait-on affranchi l'homme

pour le mieux asservir ou pour trouver un terme au progrès ? La grande tradition, loin de nous paralyser, nous emporte avec elle. C'est qu'elle vient d'entr'ouvrir l'étroite des formations politiques qui l'avaient voulu étouffer. Libérée des assujettissements d'une classe, elle retrouve ses réalités premières, étroitement harmoniques d'ailleurs : l'individu et la nation. Par elles, soumises à sa primauté, elle peut demain définir un nouvel ordre international fondé sur le rapprochement des aristocraties nationales dans une commune pensée de connaissance et d'enrichissement mutuel. Ici la France, la jeune France, conservatrice d'une révolution nécessaire, sauve sa vocation d'apôtre. En face des propagandes impérialistes, elle libère sans asservir ; devant les menaces de la machine et du mythe, elle assure « l'avènement de la réflexion dans le gouvernement de l'humanité », ce que Renan entendait être le vrai patrimoine de 1789. Aussi contre personne et avec tous, sans faux-semblants ni rodomontades, cherche-t-elle la paix des esprits, sauvegarde des existences humaines. On ne saurait, au prix de cette espérance, forme moderne du bonheur, s'attarder aux idéologies contingentes qui ont fait leur temps.

RAYONNEMENT ET PROPAGANDE⁷

116

Il y a donc, par l'affaissement d'un ordre libéral longtemps garanti par la France, une place à prendre en Europe. Elle revient justement à la France. Qu'on réfléchisse en effet à ce qu'elle seule ne demande rien. Responsable du passé, elle a épuisé le charme fallacieux des impérialismes et ne prétend plus qu'à une meilleure part. Forte de ses traditions spirituelles, elle sait d'expérience qu'une culture vivante ne se suffit jamais à elle-même, et qu'elle aime recevoir autant qu'elle peut donner. Aussi, retrouvant son rang, ne diminue-t-elle personne. Non plus qu'elle n'entende contraindre par l'exemple. Sa prétention, légitime sans doute, est seulement de vivre et d'affirmer, au travers de formes contingentes, la continuité d'un génie. Droit d'existence que personne ne saurait contester. D'autant que – c'est peut-être le destin prométhéen de la France – cette fidélité de la nation à elle-même peut avoir valeur d'expérience universelle. Libérée en effet d'une responsabilité européenne dangereusement politique, qui l'empêchait de constater les réalités, celle des autres et la sienne propre, la spiritualité nationale française peut proposer, contre les propagandes politiques ou de classe, un ordre de collaboration internationale où les instincts serviraient la discipline de l'intelligence et le besoin collectif de bonheur. Elle doit aussi montrer la délivrance de l'homme par un libéralisme supérieur, celui qui le dégage des limitations épuisantes où le XVIII^e siècle, par un cartésianisme bien moyen, avait enserré l'animal politique, celui qui, au sortir de la révolution

7. *L'Europe nouvelle*, 31 octobre 1936, p. 1091-1094.

industrielle, remet la machine à sa place hiérarchique d'instrument de l'esprit. Mais, cette fois, si la leçon de notre temps est bien comprise, toute humeur jacobine est vaine : puisqu'on ne possède plus la vérité tout d'un coup, puisqu'on la mérite par l'effort, la ferveur révolutionnaire n'est plus esprit de propagande, elle devient soumission à une tradition vivante qui s'affaiblit lorsqu'elle prétend s'imposer à d'autres. Plus n'est besoin de convertir. L'histoire et notre temps nous demandent cet égoïsme supérieur, qui sert les autres parce qu'il songe d'abord à lui-même. Notre vocation « missionnaire » n'est dès lors plus candeur, mais force. Elle exige que, laissant là de vains regrets sur un passé qui fut simplement politique, nous donnions à l'étranger – c'est un premier devoir de correction internationale – la vraie mesure de la France intégrale.

Aussi n'avons-nous plus le droit de jouer le spectateur d'étoiles et de mériter de tomber dans le puits. Les propagandes sévissent sur l'Europe : c'est le fait brutal d'aujourd'hui. Il nous faut donc entrer dans la lutte, sans fausse honte, mais en profitant, pour être les derniers venus, de l'expérience des autres. Tout de suite au travail sans nous attacher au vain leurre de « sublimer » la propagande. Le choix des moyens ne nous appartient plus : il faut jouer les règles du jeu. Songer à la presse d'abord, dont la puissance de suggestion est infinie, et qu'il n'est point difficile de faire choisir entre la bonne et la mauvaise nouvelle. Agir par tous les moyens mécaniques et humains qui témoignent de la vitalité d'un pays : le film, la radiodiffusion, les manifestations de puissance créatrice, depuis la solidité et l'autorité d'un régime politique jusqu'à l'orchestration subtile d'un opéra ou la régularité d'un service d'avions qui ne tombent plus. Se préoccuper enfin des étrangers comme de quelqu'un dont on veut garder l'amitié, sinon la clientèle, et s'apercevoir que cela implique un effort, un comportement de l'accueil, sans aucun doute un rajeunissement d'une trop ancienne politesse. Voilà les cartes banales : nous avons l'atout de notre retard, si nous savons l'utiliser. Et nous avons cette autre avance aussi que, malgré bien des servitudes de son passé, la France a encore large écho en Europe et qu'elle n'a pas besoin du déploiement écrasant des forces auquel les jeunes empires se complaisent. Tout est dans la manière, et c'est là-dessus qu'on nous jugera. Si ressources de propagande il doit y avoir, ne nous laissons pas entraîner à des flots d'abondance : cela rassurera le Français moyen et n'inquiétera pas l'étranger. Beaucoup sera fait pour la presse, si sans prétendre contraindre son opinion, nous lui donnons, mieux que l'amas de dépêches où elle taille au gré de ses passions ou de ses curiosités les nouvelles d'émeutes ou la naissance de petits monstres, une documentation abondante, rapide et objective sur les faits essentiels de la vie politique, sociale ou économique française, pour ne parler que des réalités immédiatement sensibles aux journalistes. L'information, expression d'une réalité collective, doit remplacer la nouvelle, propos de conversation ou divertissement de gens las d'eux-mêmes. Et les charges matérielles

que représente l'attention à la presse prendront une tout autre efficacité. Car c'est là l'autre erreur à laquelle pousseraient certains aspects matérialistes de notre temps : l'argent n'est point tout en l'affaire. Une politique d'ensemble et l'esprit retrouvent toujours leurs droits. Si les propagandes étrangères dans leurs manifestations massives, par la première séduction de leur force, n'ont point jusqu'ici suscité de méfiance, l'avenir leur appartient-il pleinement ? Les peuples s'offriront-ils longtemps encore en victimes propitiatoires sur l'autel des sacrificateurs impérialistes ? Et puis il y a toutes les humiliations d'amour-propre, le mépris avéré de l'homme qu'entraînent le déploiement brutal de puissance et une volonté politique de succès. Il y a surtout la logique inexorable du mythe, le tourbillon d'insincérité auquel entraîne la propagande exclusive, cette différence toujours croissante entre « propagé », le raconté et le réel. Abaisante épreuve qu'il faut pouvoir éviter dans un monde qui reste, malgré tout, une maison de verre et qu'il n'est possible d'écarter qu'en se soumettant soi-même à l'épreuve de la vérité. Autrement dit, la véritable propagande se fait surtout au départ : elle est la police de nous-mêmes.

Examen de conscience qu'il ne nous appartient point de mener. D'autant que la réflexion sur la faiblesse est une nouvelle faiblesse. Préférons la contemplation des vertus. La première, certes, en l'occurrence, doit être la pudeur, cette répugnance à se découvrir devant autrui, politesse qu'on fait à la délicatesse d'homme et respect qu'on se doit à soi-même. Vieille habitude universaliste qui traitait l'Europe comme une France agrandie, climat politique, parfois défauts de comportement de la race, et surtout cette habitude – presque une tare – comme au temps de la Sainte Ligue, de mêler l'étranger à nos conflits intérieurs, nos intimités sont à tout-venant. Les temps ne sont plus cependant des débraillés bohèmes ; et pourquoi les autres feraient-ils l'effort de dépasser les apparences, quand nous ne tâchons pas à les tourner en notre faveur ? Que notre presse, donc, n'oublie pas que l'étranger fait avec elle, à tort plus qu'à raison, son opinion sur la France, qu'elle a une mission de représentation internationale et que lorsqu'elle se déchaîne en campagnes violentes contre le gouvernement établi, à tout propos et par tous les moyens, elle manque à son devoir national. Car ce n'est point servir la liberté d'opinion que de porter l'eau au moulin des adversaires du libéralisme ; ce n'est point servir au progrès de la France que de la faire apparaître comme à la veille d'une inéluctable décadence ou de la guerre civile.

Oui, dira-t-on, mais d'où viendra cette voix de sagesse contre la poussée des intérêts ou l'âpreté des passions partisans ? Quand les hommes renoncent à cette première règle morale qu'est la subordination des besoins personnels à l'intérêt collectif, la parole est au gouvernement, gardien de cette observance générale.

L'autre vertu, en effet, indispensable en matière de propagande, peut être de celles qui s'imposent. Quittons de grâce cette autre illusion libérale du

laissez-faire individuel : trop d'intérêts ont joué avec elle pour notre humiliation. Et, pour ne risquer point de donner dans le « totalitarisme » étouffant des jeunes régimes, prenons-leur cette discipline sévère mais saine de l'intérêt national avant toutes choses. À toute notre exportation morale, appliquons sans faiblesse la règle du bien public. Aux hommes qui ne partiront plus, au gré de leur humeur vagabonde ou de leurs amitiés, porter devant un public étranger des jugements imprudents ou quelquefois âprement passionnés sur la vie politique ou sociale de leur pays. Aux journaux qui ne doivent plus, sous peine de forfaiture, se faire avec un aveuglement où éclate leur culpabilité même, les collaborateurs des propagandes étrangères. Aux livres pour lesquels s'impose une politique de la qualité, parce qu'il y a une hiérarchie de valeurs et que sa méconnaissance, dans une Europe où l'élite appauvrie ne franchit plus les frontières, tend à créer une image diminuée de la France. Aux productions de films et particulièrement à la composition des actualités cinématographiques, où par souci d'un pittoresque qui n'amuse plus personne, on livre à l'étranger une synthèse de vie française faite de parades militaires, de compétitions sportives, quand ce ne sont point des occupations d'usines ou les plus burlesques concours parisiens auxquels peuvent se complaire les imaginations d'une époque de décadence. Exportation dirigée, contrôle, par-dessus deux siècles d'idéologie bourgeoise, les choses rejoignent la règle maudite d'un de ces hommes d'Église qui firent la France. Raison d'État, mais pourquoi pas ? À l'étranger du moins, pour la direction organique de toutes nos manifestations, elle est indispensable. Nous dépenserions en vain autrement argent et hommes : l'impression demeurerait, comme la réalité, d'un désordre et d'une impuissance essentiels. Maintenu par des organismes d'État, équipant et contrôlant nos différentes activités extérieures ou bien observée – ce qui n'est point impossible après un appel convaincu du gouvernement aux hommes de bonne volonté, si nombreux et si authentiques en notre terre de France – par les individus eux-mêmes, persuadés enfin que leur liberté et parfois leurs intérêts profitent d'une discipline collective, elle doit être la règle d'efficacité de notre propagande de demain. Ainsi, contre les condamnations du dix-huitième siècle, la raison d'État retrouve-t-elle sa force morale, qui est le bien commun. Et pour que le paradoxe – réalité au reste d'une évolution historique – porte toutes ses conséquences, la propagande, jadis honnie des hommes de bien, devient une maîtresse de vertu. Travailler pour l'étranger peut n'être plus courir l'aventure ou le bénéfice, mais apprendre à servir son pays.

*

Œuvre indispensable, mais qui entraînera quelque héroïsme pour nous défendre de certaines de nos humeurs et pour quitter des habitudes de

« pense-petit » au détail de la vie journalière. La chance nous est beaucoup plus sûre dans un travail selon notre génie. Il a d'ailleurs le premier mérite d'être depuis longtemps commencé ; il dépasse les besoins présents de la lutte pour engager pacifiquement l'avenir. C'est l'action, méconnue parce que trop discrète, des professeurs français partis pour l'étranger, soit dans des universités ou institutions scientifiques, soit dans ces organismes nouveaux, créations pour la plupart de l'après-guerre, instituts, missions universitaires ou lycées français.

Rien n'est plus dans la tradition des méthodes françaises que cette création lente, discrète, pour répondre aux nécessités du moment ou à quelque audace individuelle, d'œuvres vivaces dont l'ensemble définit aujourd'hui une grande force spirituelle. Quelques hommes, très peu nombreux, tous universitaires ou de formation universitaire, au service des Œuvres du ministère des Affaires étrangères, à l'Office national des universités, à l'université de Paris ou dans nos universités de province, l'ont voulu réaliser avec ténacité persévérante et un courage, dont nous mesurons mal, aujourd'hui que tout le monde est convaincu « qu'il faut faire quelque chose », la témérité. Mais l'histoire, de plus en plus soucieuse des efficacités, non des apparences, montrera comme ils ont travaillé au progrès de la spiritualité française. La génération de 1890, grandie dans la résignation de la défaite, avait cherché sa réalisation dans le retour à certaines valeurs traditionnelles, dans le voyage au long cours et surtout dans la conquête d'un Empire. Au lendemain de la Grande Guerre, une victoire sans réalité laissait les hommes jeunes qui l'avaient faite, dans un profond désarroi ; leurs cadets s'étaient demandé pendant la bataille s'il n'y avait pas plus de choses dans la vie qu'on ne leur disait dans les livres. Inquiétude à retrouver les cadres sociaux d'autrefois comme si rien n'avait changé, besoin de découverte dans le sentiment d'un progrès nécessaire, ces universitaires d'après-guerre avaient la frénésie de l'humain. Les grands chemins du monde leur étaient tout ouverts par le prestige du triomphe des armes. Ils s'y sont engagés pour la possession d'eux-mêmes, parce qu'ils avaient besoin d'autres climats pour découvrir leurs ressources intérieures et parce qu'ils voulaient par goût d'unité, redonner aux fortes disciplines universitaires la ferveur de la vie. Près de vingt années de découverte ont-elles abouti à la satisfaction de cette « diaspora » universitaire ? Le propre d'une « diaspora » est de ne jamais se satisfaire. D'autant que maintenant les responsabilités sont prises. Si les conditions de politique générale ont bien changé, quand la France a fait quelquefois figure de vaincue de la paix, une œuvre de collaboration intellectuelle existe toutefois dans le monde, entretenue par ces modernes clercs gyrovagues. Et si elle peut être, dans notre univers en désarroi, une force créatrice de paix, comment lui pourraient-ils manquer ?

Ici il ne s'agit plus de propagande. On parle de rayonnement. L'une en effet peut être mécanique, matérielle, « standardisée ». L'autre appartient à l'homme : il est l'expression d'une puissance personnelle, la force d'une

individualité, l'élégance d'un geste, les retentissements d'une parole. Limité dans l'espace, il s'approfondit dans le temps. Quand la propagande rassemble tumultueusement ses foules, prétend au rendement mensuel par statistiques, il cherche le coin d'ombre, les longs moments perdus où les personnalités s'épanouissent dans une confiante communication. Aussi vit-il d'amitiés compréhensives et délicates, sans autres pensées temporelles. Méconnaissance salutaire du contingent et du politique qui l'amène, en face du durcissement des propagandes étrangères, instruments d'impérialisme ou de lutte de classes, à consacrer ces réalités d'un ordre nouveau, l'individu et la nation, toutes deux également spirituelles. La doctrine du rayonnement, élaborée par les efforts de tous, donne dès lors à notre action universitaire à l'étranger une grande portée humaine et une valeur internationale.

Esquissons, à contours mouvants, comment d'abord elle exalte l'homme. Simplement parce qu'elle est vécue par des hommes et pour des hommes. Nul autre intermédiaire n'a de place dans ce jeu direct, où le professeur français rencontre des esprits, des sensibilités étrangères sans autre souci que de les comprendre et de leur faire connaître certaines des valeurs spirituelles qu'il porte en lui. Il est lui-même le seul truchement possible, non point comme un spécialiste appointé mais parce qu'il a besoin dans l'essor même de sa vie, d'être à la rencontre de deux climats. Ainsi la coopération intellectuelle devient une nécessité d'existence. Mais qu'on n'en profite pas pour abandonner cet universitaire à la poursuite de lui-même. La conquête de soi n'implique pas le renoncement. Et trop souvent, malgré les efforts des administrations attachées au sort des professeurs français de l'étranger, l'université française a fait grise mine à ceux de ses fils qui s'en allaient pour l'aventure lointaine. On n'immolait pour leur retour qu'une génisse bien maigre.

Les temps changent, dit-on. C'était indispensable car nous nous exposions demain, faute de volontaires, à ne pouvoir plus répondre à la demande. D'importants postes seraient difficilement pourvus si l'universitaire qui s'en va n'avait maintenant l'assurance que ses années d'étranger lui seront au moins comptées comme ses années de France. Et quel enrichissement ce serait pour l'Université française que de pratiquer, pour les meilleurs de ses professeurs, une politique de large circulation hors de France. Frais émouls des examens et des concours, ils s'en iraient confronter leur science à l'expérience des autres ; ils apprendraient le maniement délicat des idées et des mots et la sagesse si difficile du relatif ; ils apporteraient aussi leur bouillonnement de spiritualité française. Et puis ils reviendraient, car il faut revenir : l'œuvre d'éducation nationale le demande, le sentiment aussi d'une usure puisqu'il y a pour chacun une terre où les racines vont plus profond. Large circulation des hommes d'un cadre, indispensable, de l'étranger, aux cadres métropolitains, elle permettrait de donner à ceux qui partent l'encouragement d'une place à eux réservée ; elle autorise-

rait l'alternance du séjour au dehors et de l'enseignement en France selon les besoins d'une formation intellectuelle ou la vocation de chacun, elle définirait surtout, sans accabler parfois de responsabilités les administrateurs chargés de décider des départs, un recrutement en qualité de tous les missionnaires de la France au dehors.

Le choix de l'homme est en effet capital, car il a charge, à lui seul, de représenter toute une spiritualité, et quelquefois même tout un pays. C'est bien une règle des moyennes relations internationales que de juger d'une collectivité d'après un individu. N'attendons pas que pour nous on nous accorde la faveur contraire et aidons par tous les moyens les professeurs de l'étranger à rester au contact de la vie nationale. Donnons-leur la possibilité – et le problème n'est pas simple – de se tenir au courant des grands faits de l'existence française ; aidons-les – la question est souvent matérielle – à retourner en France chaque année pour y respirer les parfums de la terre, flâner dans un Paris estival à la recherche des souvenirs de la saison passée ou explorer telle province de leur pays qu'ils ne connaissent pas encore. Jamais l'on ne s'ingénera trop à remettre en son sol le professeur de France : nous portons en effet la faiblesse d'une civilisation trop subtile ; on n'en éprouve pleinement l'exquise complexité qu'en redécouvrant sans cesse ses atmosphères automnales.

Ce besoin d'authentique peut seul fonder notre action de rayonnement. Car ce que nous devons porter aux autres c'est la vérité de nous-mêmes, nos valeurs spirituelles vécues par nous dans leur pureté. Un enseignement de la civilisation française sans l'esprit deviendrait une incolore rhétorique. Ce que nous dirons de la France, ce sera en vérité, avec les méthodes de cette vertu même : l'établissement patient du fait, la recherche exigeante de son expression, la sincérité du cœur. Travail, discipline de l'objet, respect de nous dans les autres, ce sont là quelques-unes des conditions essentielles de la vie de l'esprit. Leur pratique nous donne un premier langage commun avec les « clercs » du pays où nous avons charge d'enseigner. Elle nous habilite surtout dans cette fonction d'éducateurs, qui est le couronnement d'une œuvre de rayonnement. C'est même la seule condition d'un travail en profondeur. Il faut partout enraciner et les échanges intellectuels risqueraient de dépasser à peine le moment présent, de demeurer comme le souvenir de manifestations officielles, s'ils n'atteignaient pas les jeunes générations. Dans l'Europe protectionniste au spirituel d'aujourd'hui, quand les révolutions appauvrissantes ne permettent presque plus les études au loin, le devoir de la France est de demander l'hospitalité, non point pour ressusciter l'empire mort, mais comme la collaboratrice d'une œuvre de formation nationale. Ce que ces professeurs enseigneront, c'est une expérience, non point un exemple ; en hommes, ils parleront à d'autres hommes pour leur faire comprendre la valeur spirituelle de leur civilisation et sa portée de vie. Aux jeunes fils de l'étranger, ils donnent, par le fait de la France, le sentiment de

l'universel et quelques solutions du problème de l'homme. Ils le font sans autre intention temporelle : la découverte de jeunes sensibilités, le frémissement d'une intuition qui tend à sa forme, la connaissance de liaisons nouvelles de pensée, cela suffit à des chercheurs humanistes. Avec le sentiment aussi que leur présence, plusieurs années durant, près du jeune étranger qui s'explique la vie, représente un élargissement du monde et qu'il y a, sous une notion exsangue du général, la possibilité de placer une réalité affective, une émotion d'attachement et la fidélité d'un abandon, autant de spirituel épars pour le rapprochement des hommes.

Mais cette œuvre de formation a besoin d'une confirmation, qui peut être une épreuve. C'est, pour l'étranger, le séjour d'études ou le voyage en France. Autre chapitre, et fort nourri, de la réforme de nous-mêmes. On ne répétera jamais trop qu'il faut libérer d'une indifférence conventionnelle, les ressources d'hospitalité que cache la société française. Qui a pénétré dans le sanctuaire en sait toute la cordialité confiante, mais combien d'étrangers ont pu avancer jusque-là ! La religion ne protège plus, hélas, la réception de l'hôte ; et nous n'invoquerons pas des motifs de prudence politique. Il suffira peut-être de réveiller la générosité française et d'élargir notre goût de l'homme. Car nous ne cherchons pas des clientèles, nous voulons seulement des amis. Et comme nous les garderons facilement si nous savons les accueillir, leur faire les honneurs de notre maison, les associer à notre vie. D'autant mieux que nous pratiquerons avec eux cette élégance du vieil aristocrate qui se dérange lui-même pour montrer sa résidence et qui fait d'un geste discret pousser les portes des pièces sans noblesse, car la vérité n'exige point l'abandon, et il faut sauver cette politesse d'autrefois qui est un exact respect de tous. Ne doutons pas que l'étranger de qualité y soit sensible.

Ainsi dans une Europe où les classes recrutent fébrilement, au travers des nations, leurs troupes, dans le combat des propagandes où notre étendard doit flotter, une émigration française prépare, comme l'autre jadis, les lendemains de la guerre et peut-être les vraies réalités de la paix. Elle le fait, selon son génie naturel, avec ce besoin de l'homme, qui prépare les découvertes romantiques, en respectant – ce qu'il faudra voir maintenant – ces nationalités que les exilés de la Révolution avaient pour une bonne part avec confiance réveillées.

ŒUVRES FRANÇAISES ET COOPÉRATION INTELLECTUELLE⁸

À coup sûr le génie de la propagande est d'être antinational. Parce qu'elle va du même au même : elle recrute des fidèles qu'elle enlève aux collectivités nationales pour les encadrer dans les troupes internationales des classes. Parce

8. *L'Europe nouvelle*, 21 novembre 1936, p. 1162-1166.

qu'elle tend à l'unité, à la fin des impérialismes, ou du moins à cette dualité tragique qui oppose l'Europe dans les deux camps de la croisade sociale, prélude sanglant d'une autre unité. Vision grandiose peut-être, mais d'une poignante pauvreté. On s'étonne que les peuples n'en aient pas compris encore la désespérante menace. Il est vrai que leurs bourgeoisies d'un côté, leurs églises, régulières ou irrégulières, de l'autre, ne manquent pas de les effrayer de toutes les apparences du mythe. Il est vrai surtout qu'il y a, dans la mentalité européenne, une ancienne habitude dont la France, toujours elle, reste responsable, celle justement d'attendre ou de subir une influence. Les nationalités, formées peu ou prou depuis le XVIII^e siècle, ont grandi en effet avec la complicité de l'idéologie française. Rien d'étonnant que dans l'enthousiasme de leur force jeune, les pays les plus rapidement émancipés ne tiennent à faire de haut la leçon à leurs cadets. Une manière de tradition les y encourage. À moins que la coupable de ce passé ne fasse enfin la lumière, ne distingue dans une coïncidence historique et ne subisse son destin, qui est encore d'éclairer le vouloir-vivre intelligent des peuples. Car il y avait dans le prestige européen de la France une inévitable confusion : elle tenait à l'origine commune, dans le temps, d'un système d'émancipation politique, le libéralisme bourgeois, et d'une philosophie de l'homme, fondée sur la raison et la vertu de celle-ci, la vérité. Les deux paraissaient indissolubles. D'autant que le système politique avait été presque seul créateur, hors de nos frontières du moins, la culture de l'individu libéral n'ayant été que le raffinement d'une classe, celle-là même à qui le système libéral enlevait ses ressources et ses privilèges. L'esprit de notre XVIII^e siècle ne vivait donc plus qu'au travers d'une aristocratie décimée : ce sont les formes de la Révolution bourgeoise qui ont surtout représenté en Europe l'efficacité de la pensée française. Maintenant il faut, sous peine de vie, nous en déprendre et montrer qu'il est un libéralisme en vérité, au-dessus des formes politiques, celui qui permet aux peuples de définir leur unité spirituelle, le seul qui puisse demain sauver le monde de l'uniformité.

*

Mais les temps ne sont plus où le discours suffit à fonder la doctrine : il faut payer d'exemple. Dès le plan imparfait de la propagande, où les autres nous contraignent à la lutte, il faut quitter les préoccupations politiques. Notre intérêt bien entendu nous y convie, car l'Europe, à raison ou à tort, ne croit plus à la démocratie parlementaire et à certains autres principes. Et ce serait la pire des faiblesses, un aveuglement qui porterait sa peine, que d'entreprendre maintenant une propagande politique. L'étranger mal avisé confondrait le gouvernement de la France avec les partis qui l'ont porté au pouvoir et nous serions, malgré nous sans doute, jetés dans cette guerre des fascismes bourgeois

et du communisme dont le caractère inévitable sera jugé par l'histoire comme l'une des pires aberrations de notre temps. Demain on nous mettrait au pilori en fourriers du communisme et c'en serait fini de notre rôle européen. Non, notre royaume n'est pas de ce monde. Plus notre propagande voudra être efficace, plus elle sera « totalitaire » dans le bon sens. Plus elle s'approchera d'une méthode de rayonnement, qui doit être une politique des relations spirituelles, c'est-à-dire un enseignement de la France intégrale.

Il en faut finir en effet avec les coups de ce destin qui voudrait nous contraindre à nous dévorer nous-mêmes. Une inéluctable tradition nous oppose les uns aux autres, en deux factions ennemies, comme s'il fallait continuer les luttes intérieures du Moyen Âge dont la dernière fut celle de religion : au XIX^e siècle, on parlait encore des deux France, comme des deux jeunesses, l'une traditionaliste et cléricale, l'autre républicaine, parti de la résistance et parti du mouvement, conservation contre progrès. Dilemme à tout moment posé et qui n'est probablement que le signe dialectique d'une lente évolution sociale. À moins qu'il ne soit – Sorel reprendrait ici tous ses droits – le simple ressort de la conquête bourgeoise. Mais ces mythes de triomphe n'ont qu'un temps comme le triomphe même et toute dialectique, à peine d'impuissance, aboutit à une synthèse. Jadis, de la diversité des provinces, la France s'est faite personne, aujourd'hui le conflit de sensibilités politiques, le heurt d'intérêts de classe, plus apparents au reste que réels, ne peuvent plus nous dérober la France, toute la France. Phénomène de dépassement spirituel, besoin d'une réalité totale, auxquels certains « clercs » chez nous se refusent encore. Pourquoi donc, Guéhenno, si vous voulez la vraie jeunesse de la France – et votre admirable sincérité non moins que le devenir de votre culture l'appellent –, manier l'excommunication majeure ? Pourquoi cette exclusion passionnée ? « Qu'est-ce que la France aux yeux du monde ? Il faut que la contre-révolution en prenne son parti, ce n'est pas elle ». Et Bossuet, Joseph de Maistre et tant d'autres, de disparaître dans les ténèbres de l'anti-France. Mais de quel monde s'agit-il, celui d'aujourd'hui ou celui d'hier ? Et puis êtes-vous sûr que dans cet univers soumis à notre révolution éternelle, « Rabelais, Montaigne, Molière, Voltaire, Hugo, Michelet » (on allait rarement jusqu'à Jaurès) aient été connus par eux-mêmes, par ce qu'ils représentaient d'étapes d'une spiritualité ? Ils étaient devenus, par une métamorphose dont on ne prétendra pas qu'elle soit naturelle, les précurseurs ou les apôtres de l'émancipation bourgeoise. De grâce, revenons au spirituel et ne mettons point M. Maurras, ni même M. Massis, hors notre République. Tant pis si les clercs trahissent, pourvu que ce soit seulement en esprit. La vérité n'est point dans le dogme, mais dans la recherche. Car il nous faut quitter cette belle imagerie d'autrefois, dans le fond simplement politique, qui vêtaient les formes harmonieuses de la France de l'habit court du gentilhomme cartésien. Les temps ne sont plus du poing fermé gardant les

vérités prisonnières ; la main s'ouvre au contraire frémissante pour saisir toutes les richesses de la vie. Non seulement par prudence temporelle, car l'Europe se détourne avec lassitude de notre philosophie trop moyenne et il ne faut point lui donner le goût des repréailles. Mais parce que cette habitude de tout juger au politique est la pire des méconnaissances pour l'authenticité de nos valeurs spirituelles : témoin les destins de Romain Rolland et de Gide, maîtres indispensables de la sincérité et de la plénitude humaine, bientôt les héros sataniques du bouleversement européen. Et parce qu'il y a tout de même dans la révolution cartésienne une force qui dépasse les mots, et que l'homme d'épée, méditant en son poêle, écarte les durcissements vieillissés des scolastiques et des Églises pour retrouver les choses du monde les plus répandues. Entre elles le devoir de vérité de l'homme à l'égard de lui-même, le primat de la vie sur les formules, la recherche de l'unité comme expression harmonieuse de l'esprit. Large tradition cartésienne qui nous fait sortir du temple étroit où s'était fixé le culte révolutionnaire vers la cathédrale bourdonnante de multitude. Là aboutit « l'instinct et l'espoir des plus simples » dans la pratique d'une égalité de services, sinon de conditions, et sûrement aussi « la réflexion des plus sages » : que le progrès vraiment créateur conserve et que toute destruction est un mal.

À quoi répond, avec une inquiétude parfois angoissée, la sensibilité du Français de l'étranger. Phénomène d'opposition qui crée une exigence d'être, besoin nostalgique d'enracinement, appel intérieur d'une force toujours plus grande, le Français hors de France frémit de tout ce qui peut diminuer son pays : aux fenêtres, avec l'Europe, il apprend que la dignité nationale est la garantie de sa dignité même. Et combien particulièrement pour l'émigration intellectuelle française, chargée chaque jour de représenter au spirituel, contrainte de donner sans cesse à sa parole la double efficacité de la confiance et de la vérité. Pour elle, tout conflit est une autre impuissance, toute condamnation de doctrine une diminution. Dans son œuvre persévérante où se décante avec une netteté que le séjour à l'étranger rend extrême le sentiment de ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour le bien public, un nouveau nationalisme s'ébauche, porté par le concours généreux des efforts individuels. Il est intégral parce qu'il ne prononce pas d'exclusive ; il est totalitaire parce qu'il affirme la continuité créatrice des siècles et qu'il n'y a jamais dans l'évolution de notre France que d'apparentes révolutions. Il est spirituel enfin parce que dans son œuvre gigantesque de composition des forces sociales, des hommes, des doctrines, il cherche seulement l'harmonie d'une plus juste connaissance, par l'ordre, pour la paix. N'est-il pas temps de le donner à enseigner, dans cette école, qu'attendait Michelet « vraiment commune où les enfants de toute classe, de toute condition, viendraient un an, deux ans, s'asseoir ensemble, et où l'on n'apprendrait rien d'autre que la France ».

À tout le moins ne gâchons pas cette extraordinaire expérience où l'étranger nous redécouvre nos richesses et notre complexe unité. Profitons-en pour dresser l'inventaire de nous-mêmes, pour nous donner le sentiment ferme de toutes nos valeurs spirituelles. Il en pourrait naître alors ce plan d'une politique de rayonnement qui déterminerait notre exportation intellectuelle française à l'étranger. Non point tant les idées qu'on n'arrête pas, ni les livres dont la libre circulation est un signe d'indépendance de l'esprit, que les hommes, écrivains, conférenciers, qui s'en vont sur les chemins du monde représenter les lettres et la pensée française. Missionnaires en tous les cas fort utiles, ils servent moins par leurs conférences, politesse d'hospitalité qu'il faut faire, que par les discussions qu'ils animent, par les amitiés qu'ils nouent, par la découverte qu'ils font d'un autre monde. Leur faiblesse est dans l'irrégularité de leurs venues, la succession des personnalités semblant parfois se déterminer par le mouvement d'humeurs vagabondes. Fantaisie qui trouble l'étranger, car elle lui permet mal de satisfaire ce simple besoin de hiérarchie et d'ordre que comporte toute connaissance d'une civilisation. Comme nous gagnerions tout de suite en puissance démonstrative si nous définissions nous-mêmes par un choix des personnalités représentatives les forces saillantes de notre spiritualité contemporaine, et si ces chefs de file s'en allaient, les premiers, porter hors de nos frontières le document de leur personne et de leur pensée créatrice. Alors il y aurait, pour l'étranger moyen, celui qui ne viendra qu'une fois en France, la révélation sûre d'un authentique. Et qui songerait à nous contester ce droit premier de diriger la connaissance de nous-mêmes ? Les Français les derniers sans doute, si l'État, juge au spirituel, observait cette objectivité qui ne proscrirait personne, choisirait sereinement au travers de toutes les observances à droite comme à gauche, dans tous les domaines de la vie de l'esprit, des belles-lettres aux techniques, de l'art aux théologies positives, sans autre souci que de qualité, de signification réelle, sans autre obligation pour l'écu que d'aviver, la frontière passée, le sentiment de sa responsabilité nationale et de quitter toute passion partisane.

De même il faut savoir ce que nous voulons enseigner de la France. Toute la France sans doute, et en vérité. Mais comment ? Le problème se pose à l'épreuve ; on ne l'a pas encore formulé dans son ensemble. Et pourtant il y aura bientôt urgence. Car cette solution commode qui consistait à enseigner le français pour faire connaître la France n'aura bientôt plus d'efficace. C'est un fait (que les âmes pieuses nous permettent cette vérité) que le français va redevenir une langue nationale comme les autres, et que les temps de Babel se préparent. Parce qu'on ne nous comprendra plus, allons-nous renoncer à parler de la France ? La civilisation française vaut bien qu'on apprenne les langues. Et puis nous avons encore devant nous d'assez longues années, une génération peut-être, pour former dans chaque pays les cadres de notre œuvre de rayonnement. Encore faut-il nous donner les méthodes de façonnement d'une élite. Le

moment est venu en effet de quitter le mirage de l'universel dans lequel nous vivions avec facilité. D'abord parce que chaque pays nous demandera, et c'est justice, une adaptation propre. Surtout parce qu'il faut abandonner l'illusion classique, produit d'une société d'aristocrates, de créer un type d'homme valable partout et toujours, au-dessus des mêlées humaines. Loin de nous certes la pensée de contester le fruit qu'un jeune étranger trouve pour son progrès personnel à la méditation de Molière ou de Victor Hugo ; mais ne pouvons-nous pas souhaiter, sans atténuer en rien la force de ce contact direct, replacer la connaissance de nos grands écrivains dans une atmosphère intégrale. Notre enseignement hors des frontières doit quitter les divisions un peu surannées auxquelles nous avaient contraints les nécessités de spécialisations universitaires. D'autant plus aisément que l'effort de rapprochement s'accomplit déjà en France même, car l'on n'a pas tardé à comprendre que la réalité était tout autre chose que de simples méthodes de travail. Les grandes disciplines littéraires, lettres, philosophie, histoire, collaborent de plus en plus pour l'analyse de toutes ces liaisons qui font la complexité de la vie. Leur commun souci est moins de donner une explication dernière que de comprendre de mieux en mieux. Aussi leur résurrection est-elle une exaspération des puissances du passé. Montaigne ou Voltaire agissent, non seulement comme hommes, comme maîtres de pensée, comme créateurs artistiques, tous les points de vue de la critique traditionnelle, mais ils vivent d'autant plus qu'ils s'humilient dans leur temps ; ils grandissent de tout cet apport humain de légende que les siècles ont attaché à leurs œuvres et que l'histoire intégrale doit aussi recueillir. Et quelle force pour notre enseignement de la France ! Toutes nos richesses deviennent alors manifestes. La Renaissance se grandit à rendre justice au Moyen Âge et le XIX^e siècle s'explique en continuant l'Ancien Régime. C'en est fini de ces « vides », silences destructeurs qui sont la contre-réalité même en histoire et qui semblaient condamner à une disparition définitive des périodes entières de notre passé. Les humbles à leur tour doivent être exaltés ; le peuple prend sa place dans l'œuvre créatrice, derrière le brillant décor des souverains et des régimes politiques, comme le bâtisseur des cathédrales ou le nourrisseur de cette aristocratie qui fit le siècle de Louis XIV. Alors se découvre le génie de la France, prudemment, sans abus de généralisations, certains traits du caractère national, les forces mêmes qui nous font ce que nous sommes, entre lesquelles l'Europe ignore trop volontiers aujourd'hui, toujours par notre faute, une croyance religieuse, plus formelle que vraiment mystique, mais discipline d'autant plus redoutable qu'elle est plus extérieure, et l'âpre travail du sol, les siècles pendant lesquels notre paysan, en retournant la terre, a façonné le libéralisme français, plus spirituel que politique.

Une histoire de la civilisation française, celle qu'il nous faut pour notre œuvre d'éducation à l'étranger et bientôt pour la formation des jeunes généra-

tions françaises, dressera l'inventaire, épars jusqu'ici en trop de livres, de toutes les valeurs qui firent la France : chacune y sera en sa place, et nous n'aurons plus la tentation, saisis par des frayeurs politiques, devant la plénitude de ce passé, de douter de nous-mêmes. Nous manifesterons la force mesurée de ceux qui chaque jour font examen de conscience ; nous rayonnerons par l'exemple d'une volonté persévérante d'inventaire, l'humilité d'une explication qui se sait toujours provisoire et qui n'a d'autre garantie que sa sincérité et son intégralité présente, l'habitude de toujours rapporter le fait à un ensemble, cette réalité collective de la France dans l'espace et dans le temps. Alors les hommes de bon vouloir – et ils sont nombreux à travers le monde – n'hésiteront plus à comprendre que la France d'aujourd'hui est tout entière dans son passé. Les réformes sociales s'expliquent comme la réalisation, bien tard venue, d'une promesse, celle que la bourgeoisie depuis longtemps répétait au prolétariat ouvrier pour l'utiliser dans les révolutions qui lui donnèrent sa République. Les incertitudes de l'élite intellectuelle y sont le signe de l'épuisement de la bourgeoisie dirigeante et de l'indispensable crise où se forme une autre aristocratie. Et André Gide, l'apôtre d'une spiritualité nouvelle, parce qu'il lui a fallu s'arc-bouter pour ouvrir toute grande la porte étroite de la vieille religion protestante.

*

Ainsi l'étranger nous contraint à retrouver la plénitude de la nation France. Il nous donne aussi la possibilité de l'enrichir. Car s'il nous ramène à un nationalisme en esprit, c'est parce qu'il nous fait vivre au milieu de réalités nationales différentes. Non point par une opposition qui serait puérole, mais par besoin sympathique de participation. L'occasion est en effet magnifique d'animer notre image du monde, de quitter certaines naïvetés tenaces qui nous poursuivent depuis le XVI^e siècle, de dépasser le pittoresque des costumes ou des mœurs. Il y a vraiment plus qu'une habitude du relatif à gagner aux voyages : attitudes morales, liaisons de pensée, mouvements des classes, tout cela devient le signe d'une autre réalité, celle que les auteurs de relations ne pouvaient soupçonner jadis, puisqu'ils s'intéressaient seulement à la diversité des hommes, un « spécifique national ». C'est elle qu'il faut découvrir dans un effort persévérant – des mois y sont nécessaires – loyal, et avec cette convergence de moyens qui prépare l'intuition comme leur pratique développe l'amitié. Bien des opinions toutes faites en souffriront mais qui se plaindrait de voir tomber ces feuilles mortes ? Nos conceptions européennes ressemblent par trop à ces beaux livres d'il y a un siècle, aux pages déjà marquées de jaune dans une reliure d'arabesques pimpantes. Au-delà des héros de l'indépendance et des poètes nationaux, il y a toute une réalité bien différente de notre souvenir romantique. Elle est plus large aussi que celle qu'avaient recrée pour les salons

parisiens les survivants d'une aristocratie dont la mission était jadis de représenter les peuples. Nous déroberions-nous à cette connaissance ? Notre information politique l'estime nécessaire mais beaucoup plus l'étape de développement à laquelle paraît atteindre aujourd'hui la spiritualité française. L'ancien humanisme de la Renaissance est maintenant épuisé et l'on ne peut plus, pour repartir à la découverte de l'homme, faire capituler à nouveau Constantinople. Notre reprise de nous-mêmes, si elle tient pour une bonne part à des forces intérieures, s'affermira de notre connaissance des autres, de tous les traitements qu'il y a de par le monde de l'inquiétude et de la condition humaines. D'autant plus qu'il ne s'agit plus de parler d'individu à individu, mais que ce sont les réalités nationales qui se rencontrent, comme les civilisations jadis.

La France au reste est coutumière de prendre son bien partout où elle le trouve. Notre entière histoire littéraire n'est-elle pas la plus haute affirmation de notre dépendance à l'égard de l'étranger ? Jamais nous n'avons écarté, sous le coup d'un sentiment d'autarchie⁹, œuvres ou sentiments que nous proposaient d'autres peuples. Au contraire, nous avons connu des « manies » célèbres, mais, les droits du ridicule étant satisfaits, nous en faisons notre profit. N'oublions pas quand la polémique européenne fait rage et qu'on nous accuse d'hégémonie, de rappeler cette tradition d'intelligente humilité. Continuons-la surtout pour démontrer que s'égarer au milieu des autres est souvent le meilleur moyen de se garder. De se connaître aussi, car il y avait autour de la silhouette géométrique du Français, formule fort répandue dans le monde, ce froid qui saisissait Barnabooth¹⁰ à la poursuite de choses inconnues, tant il faisait « clair ». La jeunesse de la France est justement de refuser ce destin dans lequel les anciens régimes, aristocratie et bourgeoisie mêlées, nous tenaient engourdis. Comprendre enfin moins la diversité des hommes, comme Montaigne voulait, que le modelé humain de chaque climat et le vouloir connaître en nous. Cela n'est point se fuir soi-même, mais cultiver son jardin intérieur, car s'il y a dans le comportement britannique une définition de l'homme par la forme et la sûreté polie du geste, dans la contemplation russe le sentiment que possible et réel se confondent dans le lointain comme le ciel et la steppe, dans un complexe oriental cette sagesse que le temps est à Dieu, pourquoi n'en tirerions-nous pas le bénéfice d'un progrès ? Le nouvel humanisme ne se crispe point dans l'imitation d'un type ancien, produit d'une civilisation morte ou presque morte... À travers l'espace, il affouille ses intimités pour écarter cette prédestination trop commode qui nous interdit le besoin de l'harmonie des masses et du nombre, la communion aux forces primitives des peuples germaniques, ou cette pléni-

9. « Autarchie » (pour « autarcie ») représente l'orthographe courante à l'époque.

10. A. O. Barnabooth est l'un des pseudonymes de l'écrivain Valéry Larbaud (1881-1957), auteur également du livre intitulé *A. O. Barnabooth, ses œuvres complètes, c'est-à-dire : un conte, ses poésies et son journal intime* (LARBAUD, 1913).

tude d'anéantissement mystique dont l'histoire paraît nous avoir refusé le bienfait. Alors les étiquettes voleront au vent et cette perfection de l'homme par la connaissance des peuples produira son fruit naturel, l'exaltation des valeurs nationales. Les nationalités n'auront plus prétexte pour hérissier leurs frontières. Comme par miracle le nombre des ennemis décroîtra, et il sera possible, fondée sur les deux seules valeurs spirituelles de notre temps, l'homme et la nation, de parler d'une coopération intellectuelle internationale.

*

D'aucuns souriront en pensant que nous voilà revenus à des institutions déjà familières et un peu méconnues ; d'autres seront tentés de déclarer que la France doit s'occuper d'abord de ses propres affaires. Les derniers enfin concluront tout bonnement au rêve et au temps perdu, car comment réaliserait-on tout cela ? Que ceux-ci se tranquillisent. On leur demande seulement de connaître ce qui existe et d'en favoriser le développement : une bonne part de la besogne est faite ; il importe maintenant de coordonner et de vouloir. Quant aux seconds, qu'ils réfléchissent qu'en travaillant pour les autres la France sert son intérêt supérieur et que si elle prétend sincèrement à la paix, elle ne peut vraiment pas, sauf circonstances imprévues et provisoires, la préparer, pour satisfaire les premiers, avec les moyens de la guerre.

Il faut bien en effet avoir le courage des choses. Les propagandes sont des instruments de lutte, dernier raffinement de l'hypocrite paix armée. La méthode de rayonnement intellectuel de la France reste au contraire l'une des possibilités de sauver la coopération intellectuelle internationale. Réalisée par des hommes, pour des hommes, elle donne vie aux enseignements des enquêtes, aux collaborations de techniciens parce qu'elle les éprouve aux besoins de chaque jour, parce qu'elle les féconde de la confiance d'une amitié. Toute proche des différentes réalités nationales, compréhensive de leurs dissemblances, elle a découvert que ce qui importait pour l'avenir était de donner aux peuples la possibilité d'un langage commun, moins par les paroles que par l'esprit. Voilà pourquoi à la jeunesse qu'elle forme, elle ne demande pas d'autre preuve de reconnaissance que de rester fièrement nationale. En matière de relations intellectuelles, la vérité des hommes importe plus que tout ; et les « déracinés » ne représentent plus leur terre. Ils risquent même d'égarer car ceux-là comptent vraiment dans l'œuvre internationale, qui dirigent, en chefs, les forces spirituelles de leur pays. Authenticité de terroir, efficacité sociale, voilà définie une aristocratie qui monte, celle-là même qui part du sol dans les pays jeunes et qui, parce qu'elle aura dans son ascension frémissante dépassé les divisions de classes, sera prête demain à rencontrer au-delà des frontières les autres aristocraties nationales. Les enseignements de la « Société des esprits » tombent de trop

loin sur des masses qui n'en peuvent comprendre la portée spirituelle. Il leur faut des maîtres pour l'expliquer, des maîtres qu'elles découvriront en elles, et qui seront, pour la parole nouvelle, des apôtres reconnus. Classe d'authentiques intermédiaires européens à laquelle la France aura montré, sinon les règles parfaites du parler français, du moins quelques-unes des forces traditionnelles qui font les civilisations grandes : l'ascèse du travail et de la vérité, la recherche d'une harmonie de la conduite humaine et la suprématie du bien public. Elle le fera non point en maîtresse, mais en aînée, jalouse de l'originalité de tous. Sans la générosité sanglante et naïve du pélican romantique¹¹, mais parce que le désintéressement est peut-être, dans l'état chaotique des forces spirituelles en Europe, la sagesse la mieux entendue.

Rêves de plume, concluront cependant les esprits forts. Il se peut, mais comme il ne reste guère plus de chances à tenter, il faut du moins tenter celle-là, et franchement. Les régimes totalitaires ont eu, en face des impuissances libérales, la simple force de placer la vie intellectuelle au nombre des matières du commerce international. Nous laisserons-nous reprocher plus longtemps de traiter les choses de l'esprit comme article de luxe, hors des préoccupations de la collectivité ? Notre prétendue République des professeurs¹² voudra-t-elle abandonner aux autres les apparences de l'idéal ? Il faut, à n'en pas douter pour les masses, qui gouvernent, des définitions brutales ; dans un monde pétri de superstitions mandarines, il faut aussi des cadres. Le temps est donc venu de proclamer que la France agit intellectuellement au dehors et de donner à nos institutions de l'étranger comme aux hommes le statut officiel qu'ils méritent. Car ce serait vraiment politique bien impuissante que de ne pas réunir tous les moyens pour affirmer les réalités spirituelles de notre patrimoine national alors qu'elles représentent à l'heure actuelle le meilleur fondement de notre influence européenne. Ce serait aussi perdre la partie, la dernière, si nous ne manifestations pas par des institutions notre foi aux œuvres de paix. Nous retrouverons notre place, qui est d'avant-garde, si nous voulons demain proposer à l'Europe l'organisation d'une coopération intellectuelle effective, celle que réaliseraient les maisons françaises dans les différents pays et les instituts étrangers en France. Dirigées, garanties par ces organismes d'État, les relations intellectuelles auraient, pour notre siècle politique, cette première réalité que donne un protocole. Elles y trouveraient aussi les moyens de vivre. Au spirituel surtout : comme Thibaudet, l'étincelant moine bourguignon, tout pénétré des règles clunisiennes, l'écrivait à Albert : « Le spirituel c'est une affaire d'abbayes ». Les Instituts des grandes civilisations et des peuples plus jeunes peuvent être

11. Référence au poème « Le Pélican » d'Alfred de Musset, dans *La Nuit de Mai* (1835).

12. Référence à THIBAUDET, 1927. Voir la note suivante.

demain ces abbayes, « ces lieux de dialogue aux carrefours¹³ ». On n'y observerait d'autre diplomatie que celle de la vérité et de l'explication intégrale ; on n'y penserait d'autre politique que celle des traditions nationales... Mais il y a toujours pour le savetier la sévère leçon d'Apelle¹⁴ : son métier est de battre l'établi, le refrain d'optimisme aux lèvres.

Ces propos à intention cohérente, simples réflexions sur l'action, ne pèsent point en face des faits. C'est eux qu'il faudrait relever dans une enquête largement menée sur toutes les œuvres de rayonnement français à l'étranger, leur passé, leurs besoins présents. L'opinion comprendrait alors l'effort magnifique qu'elles représentent : l'on ne discuterait plus pour les aider pleinement. Et le problème de leur consécration se poserait comme un devoir d'État¹⁵.

13. Les références au « spirituel » comme « une affaire d'abbayes » et à « ces lieux de dialogue aux carrefours » se trouvent dans une « lettre à soi-même » – adressée à un « *Dear Albert* » – trouvée parmi les papiers d'Albert Thibaudet et publiée dans le numéro que lui consacre *La Nouvelle revue française*, le 1^{er} juillet 1936, à l'occasion de sa mort. Voir THIBAUDET, 2007, p. 591-596. Albert Thibaudet a également plaidé pour la multiplication des « abbayes spirituelles » comme « lieux de dialogue aux carrefours » dans THIBAUDET, 1927. Il est difficile en revanche d'expliquer l'allusion à « Thibaudet, l'étincelant moine bourguignon, tout pénétré des règles clunisiennes », absente dans cette lettre. Il s'agit peut-être d'une erreur d'impression dans le journal *L'Europe nouvelle*.

14. Apelle, peintre grec (IV^e siècle av. notre ère). Il s'agit d'une allusion à l'une des expressions qui lui sont attribuées : *Sutor, ne supra crepidam* (« Cordonnier, pas plus haut que la sandale »).

15. Dans *L'Europe nouvelle*, ce dernier passage est publié en note, en bas de page.

ENSEIGNER L'HISTOIRE DE FRANCE AUX PAYS DE L'EST¹

La perspicacité de votre président², messieurs, ne saurait être mise en défaut. Quand il a bien voulu me demander de vous entretenir de l'enseignement de l'histoire aux territoires de l'Est européen, je me suis étonné et je n'ai point compris. Aujourd'hui cependant je crois entrevoir ses intentions de moraliste avisé : il soupçonnait sans doute que dans tel pays de ma connaissance, j'allais assister à un conflit, autrement qu'en esprit, sur le sens et la portée de l'histoire. Imaginez que des documents consciencieusement recueillis dans des archives étrangères, les interprétations d'un travailleur pénétrant, soucieux de découvrir la réalité historique dans toutes ses complexités religieuses, économiques, sociales, portent atteinte à une imagerie simple et vénérable, consacrée par la dévotion nationale. On déclare le document sacrilège et l'historien coupable de lèse-patrie. Le plus grave, c'est que certains clercs, comme lui, emportés par un romantisme auquel décidément on ne peut faire sa part, font chœur avec les laïques de la rue. L'histoire retourne aux temps légendaires de la mythologie, avec beaucoup de poésie en moins. Et nous sommes probablement dans notre tort de ne pas vouloir le comprendre. Permettez-moi un dernier souvenir

1. Dactylogramme, 12 p., sans titre, avec la seule mention au crayon : « 1936 ». Il s'agit vraisemblablement du IV^e congrès de la Fédération des professeurs français résidant à l'étranger qui a eu lieu à Paris du 23 au 25 juillet 1936. Une séance fut consacrée à l'enseignement de l'histoire sous la présidence de l'historien Charles Petit-Dutaillis. Le compte rendu publié dans la *Revue internationale de l'enseignement* (ANONYME, 1937) ne mentionne pas la présence d'Alphonse Dupront. Il existe en revanche une lettre que lui envoie, le 16 septembre 1936, de Bruxelles, Léon Guinet, directeur de l'École française de Bruxelles, président de la Fédération des professeurs français résidant à l'étranger, fondée en 1932. En réponse aux réticences exprimées par Dupront quant à la publication de son intervention, il précise : « Je crois que vous exagérez les inconvénients que pourrait présenter pour vous l'impression de votre rapport sur l'enseignement de l'histoire. Je ne connais pas évidemment les dispositions d'esprit des dirigeants roumains. Mais tout de même, il me semble que, même en mettant beaucoup de mauvaise volonté, on ne peut guère trouver à redire aux considérations que vous avez exposées. [...] Mais vous comprendrez aussi que si je ne vous lâche pas, c'est précisément en raison de l'intérêt que présente pour nous tous votre pensée » (fonds Alphonse Dupront).

2. Charles Petit-Dutaillis (1868-1947), historien du Moyen Âge en France et en Angleterre, directeur de l'Office national des universités et écoles françaises (entre 1917 et 1936) et inspecteur général de l'Instruction publique de l'enseignement secondaire en histoire (entre 1920 à 1936), élu en 1930 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

d'une conversation dans un autre pays, plus méditerranéen celui-là, avec un des maîtres de l'ancienne vénération historique. Le vénérable vieillard excommuniait d'un ferveur juvénile matérialisme historique, histoire sociale et toutes les nouveautés absconses de notre temps et il concluait sur une conviction émouvante : « Tite-Live avait raison : la véritable explication en histoire, c'est toujours le sentiment de la gloire ». *Tempi passati*, serions-nous tentés de murmurer. Hélas non, et il en faut prendre notre parti. Au milieu de ces superstitions héroïques qui se resserrent sur l'Europe, il faut tout de même que nous enseignions l'histoire.

Sera-ce en capitulant ? Non pas. Et ce serait bien capituler que de nous abandonner pour faire connaître le passé de notre France à en atténuer, au gré des climats, certaines rigidités, ou à voiler pudiquement certaines faiblesses. Les faits ne connaissent point ces fragilités affectives, et plusieurs siècles de vie spirituelle occidentale ont trop marqué en nous leur forte discipline, cette élévation de l'homme par la soumission à l'objet, pour que nous renoncions au meilleur de nous devant les artisans de légende et les prêcheurs de fin de monde qui tiennent estrade à quelques carrefours européens. La première règle de notre enseignement est justement d'être nous-mêmes, mais de l'être pleinement. Réserve essentielle qui nous convie à un examen de conscience indispensable, selon nous, pour risquer tout à la fin une espérance positive.

136

Et d'abord la préoccupation bien naturelle d'adapter notre enseignement au pays dans lequel nous avons charge d'enseigner. Par souci pédagogique du concret, pour rencontrer une sensibilité déjà vibrante à certaines atmosphères historiques, nous cherchons les points de contact de notre histoire nationale avec celle qui a été vécue par le peuple qui nous reçoit. Hommage délicat à une hospitalité, pénétration plus rapide sur un plan d'affectivité, ces mobiles pleins de prudence sont souvent renforcés par des conseils pressants et amicaux de la part des intellectuels et des savants du pays. Mais ne sacrifions-nous pas ainsi par bonne grâce au plus facile et à l'immédiat ? Sans doute l'étude des rapports historiques entre les deux pays, définit-elle une tradition spirituelle et donne-t-elle à notre mission son sens. Il faut donc commencer par elle, nous soucier sans cesse de l'allusion ou du rapprochement qui peuvent éclairer. Mais ici plus qu'ailleurs compte le vieil adage : « comparaison n'est pas raison ». Qui sait bien par exemple dans notre Europe orientale, la vérité française de la Révolution de 1848, l'élan social avorté qu'elle représente, la richesse de ses illusions réformatrices et l'alliance décisive qui la suit entre la bourgeoisie du mouvement et une paysannerie inquiète des « partageux », alors que l'on se soucie seulement de ses ambitions universalistes ? Qui cherche dans la période de crise du Second Empire la montée réelle des classes, les faits de notre développement économique, le triomphe de l'administration napoléonienne, quand l'attention se concentre sur la politique des nationalités ? Bien plus, ces retours à notre

histoire nationale au partir des préoccupations d'autrui nous amènent à mettre à une place qui n'est pas la leur des évènements en somme secondaires ou des hommes, diplomates propagandistes, voyageurs superficiels, démesurément grandis. Nous ne nous abandonnons point tous au mirage, mais que penser de ceux qui nous écoutent ? Le paradoxe est là : il en faut venir à souhaiter le minimum de relations entre pays pour espérer définir dans sa plénitude spécifique l'histoire d'un peuple. D'autant que, c'est l'autre besoin d'un entraînement d'amitié, on est tenté de retrouver seulement les périodes où les contacts furent étroits. Ainsi s'affirme pour certains l'écrasante primauté du XIX^e siècle, sans qu'ils se soucient de le connaître dans toute sa complexité puisqu'ils l'isolent volontiers du passé qui le porte. Autrement dit, cette histoire « pragmatiste » ne demande que ce dont elle a besoin pour vivre : le passé n'existe point pour elle comme une réalité totale : il pare le présent d'une rhétorique savante. Il se dessèche surtout à la mesure des préoccupations de l'heure. S'il est, dans l'ordre des valeurs d'une bonne partie de notre Europe, une supériorité qui devient tyrannique, c'est bien celle du politique. Par réaction de spiritualité, dit-on, au matérialisme d'un économique d'abord, on préfère l'énergie apparente d'un politique d'abord. Et les espérances humaines, pour ne point manquer à ce messianisme temporel, se durcissent dans une exigence totalitaire autour des seules valeurs politiques. Dominantes dans le présent, les valeurs politiques elles seules comptent dans l'histoire. Si bien qu'au moment où l'historiographie occidentale avait découvert, selon la prophétie romantique, les voies de la « résurrection intégrale », on prétend nous ramener à l'étude squelettique des régimes politiques et de leur diplomatie.

Nous n'y consentirons pas. Nous avons, en effet, nous Français, tout à perdre à redevenir simplement politiques. Permettez-moi de penser un instant selon cette humeur temporelle que je condamne. Dans quelques pays de l'Europe, je parle d'expérience, la France est proclamée en faillite : non pas qu'elle ait fermé ses guichets ou trahi ses engagements internationaux. Mais on la rend responsable de tous les malheurs d'aujourd'hui, libéralisme, parlementarisme, démocratie, et bien d'autres péchés encore. Notez bien qu'il ne s'agit que de crimes politiques. Le reste, direz-vous, est sauf. Non, car le reste n'a point pour cet étranger dont je parle de réalité : vie sociale française, le travail séculaire de notre paysannerie, la conquête religieuse de tant de siècles de notre histoire, la création gothique ou les découvertes plastiques de notre peinture contemporaine, ces intimités de notre existence, il semble qu'elles aient déjà sombré dans cette fin d'un monde politique. Vous serez d'accord avec moi, Messieurs, pour reconnaître que tels Georges Dandin, nous l'avons quelque peu voulu. Mais notre force de demain n'est-elle pas justement dans la définition de notre tort ? Portés par la grande tradition d'une France élargie à l'Europe durant le XVIII^e siècle, quand progrès des Lumières et progrès politiques pouvaient être

confondus, entraînés par le prosélytisme jacobin et le rayonnement des idées de 1789, nous nous sommes laissé tromper par un apparent universalisme qui n'était que la déformation de nous-mêmes. Bien plus, nous avons été tentés de laisser croire que toute la vie spirituelle française culminait dans un type d'humanité où la raison cartésienne régissait selon un ordre abstrait les vertus, quelques-unes d'ailleurs fort réelles, découvertes par le XVIII^e siècle comme conduisant au bonheur d'après la loi fatale du progrès. Je n'en dénoncerai certes point, avec Georges Sorel, les illusions, mais vous conviendrez comme moi qu'il est regrettable que tant de siècles de notre histoire, les mouvements subtils de notre pensée, certaines de nos forces spirituelles disparaissent dans ce schéma d'esprit français, que nous avons maladroitement – c'est le passé surtout qui est coupable – laissé circuler de par l'Europe. D'où la revanche vite prise par tous ceux qui ont profité à dénoncer cette volonté d'hégémonie, dont nous avons eu si rarement conscience : ils ne manquent pas de faire regretter aux peuples mêmes qui en ont tiré leur indépendance, d'avoir trop longtemps admiré cette image de la France libératrice et libérale, si estompée pour notre temps. À quoi bon dès lors, l'ingratitude étant une force politique, réaffirmer les droits acquis ? Il n'est plus place à l'heure actuelle que pour des manifestations de puissance, et nous pourrions en faire éclater une, toute spirituelle, en enseignant, comme un fait, une expérience de civilisation qui se réalise sans dominer, l'histoire entière de notre France.

Quittons donc cette pensée d'apologétique touchante, qui nous prend quelquefois de montrer la vitalité de notre terre par le rayonnement de ses fils. L'expansion de la France à travers le monde, son œuvre civilisatrice, c'est encore la preuve théologique par le consentement universel. Ce n'est peut-être pas pour aujourd'hui la plus forte. Plaçons-nous résolument au cœur même de notre passé, senti par nous dans sa réalité totale. Ah ! certes, les ténèbres ne se dissiperont pas tout de suite mais nous pourrions à tous les hommes de bonne foi, démontrer l'injuste ignorance des accusations qui nous chargent dans certains coins d'Europe de tous les péchés d'Israël. Me permettez-vous d'en relever deux exemples qui valent mieux que tout mon discours ?

On a procédé, vous le savez, en Europe centrale, plus ou moins hâtivement selon les pays, à des réformes agraires ; on a, d'autre part, et très louablement cherché à développer l'instruction générale des masses paysannes. La conséquence est aujourd'hui le trait profond de la crise : des paysans insuffisamment formés au travail individuel de la terre, qui se déracinent promptement ; leurs fils, pourvus de titres universitaires, sont devenus aujourd'hui des chômeurs pitoyables, sans espoir, turbulents. Conséquence : la France est responsable. Esquissez-vous une protestation ? La réponse est péremptoire : « Nous avons fait ce qu'a fait votre Révolution ; nous avons partagé les terres et nous avons comme vous proclamé l'instruction obligatoire et gratuite ». Il est toujours

désobligeant, surtout entre gens de biens, de relever des erreurs historiques comme l'était chez nous jadis de prendre en défaut quelqu'un pour la connaissance des sous-préfectures. Et s'il s'agissait encore du soi-disant « grand public », mais le propos apitoyé et sincère est souvent d'un clerc patenté. Oui, cette montée patiente de la paysannerie française, profitant de la fixité des rentes féodales, de la légèreté d'une aristocratie de plus en plus oublieuse de son devoir social, s'aidant de l'exemple bourgeois pour n'avoir guère plus en 1789 qu'à partager avec son alliée bourgeoise les biens de l'Église, cette sagesse de la bourgeoisie enfin maîtresse du pouvoir sous la III^e République, de proposer aux masses une instruction qui leur donnerait la réalité des droits civiques, tout cela venu à son heure, lentement mûri dans cet immense travail « de soi sur soi » dont parle Michelet, on le méconnaît derrière un fait brutal, cette doctrine abstraite que nous nous sommes laissés prendre comme un catholicon universel. En vérité, on n'a pas à le méconnaître, puisqu'on l'ignore. Mais où donc l'aurait-on appris ?

Nous voici donc, à nouveau, après avoir beaucoup extravagué, en face de nos responsabilités de maîtres. Vous m'aurez fait confiance, je le sais, pour croire que je n'ai pas souhaité m'attarder dans les champs déserts de la critique et que ma pensée n'a pas un instant quitté ce devoir qui nous lie. Il faut en effet agir, c'est-à-dire enseigner et non point tenir propos sur la comète. Aussi bien voudrais-je avant d'esquisser des conclusions positives, m'autoriser d'une expérience, celle que mes collaborateurs de la Mission universitaire française en Roumanie et moi-même, bien plus fragmentairement qu'eux, pouvons acquérir en cherchant à donner une connaissance de la France aux jeunes Roumains qui nous sont confiés. Nous le constatons récemment en faisant ensemble l'examen de notre efficacité : un enseignement fondé uniquement sur la langue et la littérature ne parvient pas dans les conditions de climat, de temps, de programmes surtout où nous sommes placés, à donner à nos élèves un sentiment durable des valeurs françaises. Faut-il consacrer par notre résignation le moindre rendement de nos efforts ou bien au contraire, parce que le temps et les hommes nous pressent, chercher des méthodes plus souples, plus formatrices aussi s'il se peut. D'autant qu'au travers des tourmentes politiques, la pensée française est arrivée à un moment de puissance, dont elle doit garder la fière conscience. De plus en plus, les périodes d'équipement scientifique dépassées, nous nous soucions des ensembles, nous cherchons l'explication intégrale. À coup sûr, l'historiographie française paraît être maintenant en pleine possession de tous ses moyens de synthèse ; ses curiosités se sont élargies à tous les domaines, grâce à une histoire politique tonifiée par l'étude des transformations des institutions, grâce aux apports du matérialisme historique et à l'utilisation judicieuse de la notion de classe, grâce à l'histoire des idées enfin, ramenant à un juste sentiment de l'histoire des disciplines trop vite émancipées. Autant de forces dont la convergence

peut donner à l'explication d'une époque sa pleine puissance de vérité, non par l'épuisement d'une réalité qui nous échappera toujours, mais par l'harmonie d'une analyse intellectuelle aussi totale que possible. Les temps sont donc venus de parler d'un enseignement qui chercherait à faire vivre pour de jeunes esprits une image saisissante et complète de la France.

Il n'y a pas d'autre moyen que de définir à très grands traits un enseignement des ensembles de notre histoire, où rien ne serait négligé, mais où tout serait mis à sa place. Ne nous laissons point emporter par le démon encyclopédique ; songeons plutôt à l'art du peintre et au tableau qu'il faut tracer. Les hommes s'y trouvent à leur rang, non négligeable, et ce serait grande erreur de parler trop vite de quelques-unes de ces figures massives qui ont chez les adolescents la séduction de la légende. Ils colorent surtout l'ensemble, symboles ou moyens de l'œuvre civilisatrice qui se poursuit à tâtons. Les mouvements de masse, lente évolution des institutions, montée de classes, circulation des idées y doivent marquer davantage, fonds frémissant d'une inépuisable richesse, devant lequel nous pourrions donner à nos élèves, en même temps que la souplesse du relatif, l'indispensable sentiment d'une continuité, l'habitude de découvrir associations et liaisons, et cette humilité non moins nécessaire que rien n'est jamais définitivement expliqué. Éducation de l'homme qui doit surtout fonder notre enseignement de la France. Le XVI^e siècle ne sera plus la création d'une arbitraire Renaissance, mais la lente désagrégation de l'ordre médiéval, si nous avons commencé par expliquer et faire vivre le Moyen Âge. Rabelais dès lors éclate de puissance, comme Corneille prend réalité au début de l'universalisme classique quand la royauté contraint ses nobles à chômer dans les salons ou les théâtres. Victor Hugo devient, dans sa toute-puissance prophétique, l'écho sonore du siècle. À condition que notre professeur de littérature soit aidé dans sa tâche par ce manuel d'histoire de la civilisation française, où seraient avec souplesse définies sans limitation appauvrissante les grandes époques de notre passé, et que seuls probablement les professeurs français de l'étranger peuvent faire.

Ne croyez pas que pour me faire pardonner mes pensées trop lâches, je veuille terminer par une politesse qui ne serait même pas habile. Je me persuade chaque jour davantage que la contribution des professeurs français de l'étranger peut être essentielle dans l'évolution de la spiritualité française contemporaine, non pas seulement parce que nous découvrons enfin le monde, mais surtout parce que dans notre enseignement, dans notre action de rayonnement, nous retrouvons la France. À tout moment nous devons dresser ce tableau des valeurs françaises essentielles, préciser pour les besoins de notre enseignement ces traits qui demain peut-être animeront une histoire expressive de notre civilisation, et comme chacun de nous, avec ce patriotisme éclairé et totalitaire que développe la vie à l'étranger, la veut intégrale, nous la définissons pleinement sans passion partisane. Laisserons-nous se perdre le bienfait de cette expérience commune ou

le limiterons-nous à l'assouplissement de notre culture personnelle ? Vous penserez avec moi qu'il faut faire plus, et que nous devons d'abord, avant d'esquisser une doctrine de notre enseignement, avant d'essayer de coordonner l'effort de nos propres disciplines selon les perspectives d'une histoire méthodiquement développée de notre civilisation, faire le point, procéder à un large inventaire de nos forces spirituelles : pourquoi ne pas entreprendre en effet une vaste enquête dans tous les pays où nous enseignons sur la connaissance de la France présente et passée, il va sans dire puisque tout demeure lié. Nous aurions ainsi un bilan dressé de notre rayonnement, un schéma provisoire de nos valeurs expansives à travers le monde, et surtout la direction pour notre action de demain. Nous découvririons les touches qui manquent au tableau ; nos amis de l'étranger nous montreraient aussi des touches qui nous avaient jusque-là échappé. Reprise en somme de nous-mêmes, qui peut beaucoup nous donner cette force, selon l'esprit, indispensable pour les batailles qui nous guettent, les plus difficiles de toutes, puisqu'il faudra les livrer contre des moulins à vent qui tournent à pleines ailes.

Mais après ? direz-vous avec un juste sens pratique. Après ? Les modalités de l'enseignement comptent peu quand les hommes qui modèlent l'enseignement à leur mesure sont d'accord dans la même pensée spirituelle. Mais les réactions de l'étranger ? Il reste bien entendu que nous avons perdu notre vocation malade d'universalisme et que nous n'avons plus la prétention de l'exemple. Que peuvent craindre dès lors les jeunes nationalismes de cet enseignement qui montre, dans une préoccupation d'information impartiale, le travail gigantesque et persévérant d'une civilisation ? Nous n'avons d'autre ambition que celle de la vérité, d'autre besoin moral qu'une exigeante honnêteté intellectuelle. Nous le montrerons d'autant mieux que nous nous efforcerons, en développant l'histoire de notre civilisation, d'en relever toujours les aboutissements internationaux. Ne craignons pas, messieurs, c'est le privilège des nations fortes d'avoir beaucoup emprunté, d'avoir eu nos Espagnols ou nos anglo-manes ; ne craignons pas surtout de montrer l'interdépendance des civilisations, comme nous en a donné un magistral exemple pour la société féodale anglo-française l'éminent historien qui préside à ce débat. N'en doutez pas, ma modeste expérience m'en convainc chaque jour, voilà la vraie défense de l'Occident.

Je vous devrais, selon les règles d'une prudente rhétorique, force excuses pour toutes mes insuffisances et vos espoirs déçus. Je ne le ferai pas, car il n'y a, en l'occurrence, qu'un seul coupable, c'est votre président. Puissé-je seulement l'avoir convaincu qu'il y a fort mal à attendre des rêveurs qui viennent de l'Est. Je m'excuserai seulement, par habitude, des imprécisions géographiques qui éclatent dans mon exposé : nous conversions, n'est-ce pas, entre gens de qualité, fort coutumiers des voyages, des noms n'étaient pas nécessaires. Pour le reste, ce sont de libres opinions, les miennes, messieurs, et je les partage avec toute la fervente sagesse de Joseph Prudhomme.

LE NOUVEAU CABINET ROUMAIN¹

On a lu dans nos derniers numéros l'article d'A. Mousset, sur la crise ministérielle roumaine² et celui de Pertinax sur Nicolas Titulesco³, que cette crise a momentanément écarté du poste qu'il a rempli avec tant d'éclat. Un de nos correspondants nous envoie de Bucarest, sur l'aspect intérieur de la crise et le nouveau ministère, les intéressantes observations qu'on va lire (N. D. L. R.)⁴.

Il pouvait être malaisé, au premier moment, lors de la dernière crise ministérielle roumaine si soudainement ouverte, non moins rapidement résolue et avec quelle sûreté par l'éviction de Nicolas Titulesco, de l'interpréter seulement comme un fait de politique intérieure. On a parlé d'une orientation nouvelle de la Roumanie, d'une menace de changement de politique traditionnelle. On lui a, trop rapidement sans doute, suggéré de choisir comme s'il avait été question pour elle de manquer à son passé et à ses engagements. En fait, la crise était l'aboutissement de difficultés intérieures, rivalités de personnes, problèmes sociaux qui commencent à se poser avec force.

Abandon d'un homme particulièrement menacé par des organisations extrémistes, puisque depuis la constitution du nouveau cabinet Tataresco⁵, les attentats politiques si nombreux cet été en Roumanie paraissent avoir cessé. Acte de la politique royale écartant du cabinet la seule personnalité qui pût jouer

1. Publié sous la signature de Daniel Dupin dans *L'Europe nouvelle* du 19 septembre 1936, p. 939-940, l'article se concentre sur une analyse du nouveau gouvernement roumain remanié en août 1936, gouvernement sous la présidence de Gheorghe Tătărescu depuis 1934, mais sans Nicolae Titulescu à la direction des Affaires étrangères. La paternité de cet article n'est pas certaine. Le texte est pourtant en cohérence avec les vues des autres articles publiés par Dupont dans le même hebdomadaire sous le pseudonyme de Pierre Noël.

2. MOUSSET, 1936.

3. PERTINAX, 1936. Nicolae Titulescu (1882-1941), docteur en droit à Paris, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, à plusieurs reprises, entre 1928 et 1936. Il s'est également distingué sur la scène diplomatique européenne et par son activité à la Société des Nations, qu'il a présidée en 1930 et 1931. Il a été démis de ses fonctions en août 1936.

4. Note de la rédaction de *L'Europe nouvelle*.

5. Gheorghe Tătărescu (1886-1957), président du Conseil des ministres de janvier 1934 à décembre 1937, représentant de la jeune génération du Parti national libéral, collaborateur du roi Carol II dont il deviendra de nouveau Premier ministre en 1939-1940. L'éviction de Titulescu des Affaires étrangères en août 1936 et les changements ministériels enclenchés marquent une nouvelle étape de son gouvernement.

le jeu dangereux de la résistance. Ces raisons, essentielles, toutes de politique intérieure, se complètent de celle-ci, la poussée de l'opinion roumaine, à tort ou à raison, inquiète de certains articles de la politique étrangère de M. Titulesco.

Courageusement, en effet, et avec une intelligence et une conviction exceptionnelles, M. Titulesco avait entrepris de diriger les affaires extérieures de son pays selon les règles de la plus sage raison. Mais les peuples ne se conduisent pas toujours d'après la meilleure doctrine : le ministre des Affaires étrangères perdait parfois contact avec l'opinion moyenne de son pays. Homme de Genève, il restait passionnément attaché à la Société des Nations, alors que les échecs successifs de celle-ci avaient fâcheusement impressionné la sensibilité roumaine, chaude, superstitieuse du succès et parfois trop critique pour ne pas attendre des résultats. Ne s'avancait-il pas aussi sans s'assurer d'être bien suivi ? Ainsi du pacte avec la Russie. La raison politique conseille certes à la Roumanie de s'assurer la paix sur le Dniestr. Beaucoup de ses dirigeants, après Titulesco, l'ont compris. Mais bien des défiances restent à vaincre, une de ces vieilles rancœurs qui traînent dans l'affectivité des peuples, où se mêlent les ressentiments contre l'envahisseur, les souvenirs des anciennes dominations, l'habitude de se tourner avec inquiétude vers une frontière. « Tout ce que nous avons de mauvais, répète-t-on volontiers en Roumanie, nous vient de Russie », à commencer par le vent froid de la steppe qui, l'hiver, enlise dans ses tourbillons de neige les malheureux paysans attardés dans la plaine. À quoi s'ajoute la frayeur du bolchevisme. On n'a pas oublié là-bas comme les idées circulaient vite à travers le Dniestr : la réforme agraire roumaine a été précipitée sous le coup d'un mouvement venu du Nord⁶. Et puis il y a tant en Bessarabie de visages muets qui attendent, dans les périodes de misère, une espérance, d'où qu'elle vienne. Enfin, les milieux israélites roumains ne demeurent pas insensibles aux réalisations grandioses des républiques soviétiques⁷. On comprend que ce qu'il y a en Roumanie de grands bourgeois s'effraie et groupe autour de soi les éléments d'une bourgeoisie naissante, d'origine administrative et destinée à grandir dans un pays dont l'évolution intérieure multiplie les fonctionnaires. Aussi quelle unanimité d'opinion quand le bruit s'est répandu que le pacte pouvait comporter une clause de franchissement du territoire par les armées soviétiques. Titulesco, incontestablement, allait trop vite. Il l'eût pu faire si le souverain n'avait pas pensé comme son pays. On sait qu'il en était autrement.

6. La grande réforme agraire de 1921 en Roumanie est le résultat d'une nécessité ancienne, accentuée par les révoltes des paysans en 1907 et par l'aggravation de leurs conditions de vie pendant la Première Guerre mondiale.

7. La sympathie pour l'Union soviétique attribuée aux milieux israélites est un cliché largement répandu pendant l'entre-deux-guerres. La réalité est plus nuancée : cette sympathie est surtout l'attribut de certains milieux intellectuels, sensibles aux idées communistes, sans distinction d'origine.

Explications qui ne sont point des justifications. Elles montrent cependant un effort de la politique roumaine pour découvrir, dans la vie profonde du pays, sa réalité. Le même phénomène, au reste, se produit dans l'existence même du Parti libéral actuellement au pouvoir. Situation à l'écart du chef, M. Dinu Brătianu⁸, qui dirige et ne gouverne pas, présidence du conseil confiée au Secrétaire général du Parti, c'est le fait de la volonté souveraine, c'est aussi l'indice d'une divergence de vues assez profonde entre les deux générations du Parti, les « vieux » groupés autour du représentant de la famille qui a fait en Roumanie la tradition libérale, les « jeunes » plus libres pour penser la doctrine ou décider d'une orientation politique, sans s'encombrer de l'histoire. D'un côté, grands bourgeois, libéraux à la manière de l'Occident, tout imprégnés de culture étrangère sur une sensibilité nationale d'ailleurs assez susceptible, représentants d'une politique des intérêts, et pour ce faire traditionnellement alliés à la grande banque, souvent israélite ; de l'autre, bourgeois de professions libérales ou fonctionnaires, fiers de la culture de leur classe qui s'identifie avec la tradition nationale, volontiers méfiants de l'étranger, antisémites par esprit de concurrence et bientôt par instinct. Ceux-ci ont sur les anciens le privilège de leur rayonnement politique, en province surtout, et la correspondance dont ils se sentent forts avec les mouvements de l'opinion roumaine. Naturellement, leur politique est de droite et ils ne manquent pas d'indulgence pour les mouvements extrémistes qui répondent par nombre de côtés aux instincts vivaces du pays. Bien des vicissitudes du premier cabinet Tataresco s'expliquent par la poussée de cette orientation nouvelle et le nouveau gouvernement remanié accuse le succès du parti « jeune ». Malgré l'installation au ministère de la Justice d'un fidèle collaborateur de la famille Brătianu, trop longtemps écarté du pouvoir, M. Mircea Djuvara⁹, juriste de renom et homme d'une haute physionomie morale, malgré la prise de possession du ministère des Cultes par M. Victor Iamandi¹⁰, démocrate convaincu et courageux, chef des libéraux moldaves, ce n'est point un simple avancement honorifique qu'a obtenu, en passant de l'Intérieur, à la vice-présidence du conseil, M. Inculeț¹¹, l'ami trop

8. Constantin I. C. Brătianu (1866-1950), président du Parti national libéral de 1934 jusqu'en 1950, année de sa mort dans une prison du régime communiste. Il est issu d'une famille qui a joué un rôle important dans la vie politique roumaine : il est le fils du Premier ministre Ion Brătianu, et le frère du Premier ministre Ion I. C. Brătianu.

9. Mircea Djuvara (1886-1945), docteur en droit à l'université de Paris, en 1913, ministre de la Justice (1936-1937), ambassadeur de la Roumanie à Berlin (1938-1939).

10. Victor Iamandi (1891-1940), ministre des Cultes et des Arts (août 1937-1937), de l'Éducation et des Cultes (février-mars 1938), et ministre de la Justice (mars 1938-1939), assassiné par la Garde de fer.

11. Ion C. Inculeț (1884-1940), médecin, physicien et mathématicien, formé en Russie, président d'un Conseil qui avait proclamé en 1917 l'indépendance de la Bessarabie (la partie de

souriant des partis d'extrême droite. Il saura conseiller à l'occasion son ancien collaborateur, M. Iuca¹², qui prend la responsabilité du ministère de l'Intérieur. Mais en pouvait-il être autrement ? Les premières mesures prises par le nouveau cabinet montrent bien la nécessité qui l'emporte, nécessité des masses ou volonté souveraine. Déjà le précédent gouvernement avait dû, par l'institution des formations pré- et paramilitaires, organiser l'embrigadement de la jeunesse. Il vient maintenant de couronner ces dispositions par l'institution du service obligatoire de travail, avec l'intention nettement affirmée de libérer la vie des universités roumaines de toute préoccupation politique. La réalisation de ces mesures a été confiée au recteur de l'université de Cluj, M. Stefanescu-Goanga¹³, dont les qualités d'administrateur résolu sont bien connues dans le pays, non moins que ses sympathies de droite.

En faut-il conclure à une conversion hitlérienne, à une imitation coupable des choses d'Allemagne ? C'est faire de bien mauvaise besogne que d'aller si vite en comparaison : les mots portent toujours de redoutables suggestions, et la réalité politique roumaine mérite mieux que cette simplification hâtive. Évidemment, l'institution nouvelle vaudra par la façon dont on la fera vivre. Maintenant, à ses débuts, elle peut être une mesure de sagesse. Quel autre moyen avait donc le gouvernement d'arrêter les progrès des organisations d'extrême droite, sinon d'entrer avec tous ses moyens officiels dans la lutte ? Qu'on n'oublie jamais, en effet, pour parler des choses de Roumanie, cette masse de chômeurs intellectuels, irréversible parce qu'on ne revient pas à la terre après avoir appris dans les livres et donc obstinément misérable. Voilà la réalité révolutionnaire, conséquence presque nécessaire de la réforme agraire¹⁴. Masse généreuse, enthousiaste, prête à tous les élans du cœur, comme aux mouvements de la rue, elle arrive avec son spirituel vigoureux mais élémentaire, sans aucune connaissance de l'étranger, vibrante de passion contre l'usurier juif qui a profité de l'inexpérience de ses parents au moment du partage des terres, prête à tous les renoncements puisqu'elle n'a rien à perdre, attirée tout à la fois par les

l'Est de la région de Moldavie, occupée par la Russie en 1812) et son union à la Roumanie, en 1918 ; puis ministre de l'Intérieur (1933-1936).

12. Dumitru Iuca (1882-1940), ministre de l'Intérieur de 1936 à 1937.

13. Florian Ștefănescu-Goangă (1881-1958), professeur de psychologie à l'université de Cluj, fondateur de l'Institut de psychologie expérimentale de cette université et recteur de 1932 à 1940, a survécu à un attentat légionnaire à cause de ses prises de position énergiques contre ce mouvement.

14. L'idée selon laquelle la réforme agraire roumaine de 1921 serait à l'origine du chômage et des tensions dans la société roumaine dans l'entre-deux-guerres représente le point de vue d'Alphonse Dupront, peu partagé par les intellectuels de l'époque et par les historiens de cette période, qui considèrent au contraire qu'elle a apporté une solution aux crises sociales qui traversaient le pays.

séductions de la vertu et de la force, elle appartient à qui lui répète le triple mot d'ordre de son existence, nationalisme, antisémitisme, antiparlementarisme. Sur ce dernier point, elle deviendrait aisément révolutionnaire. Un gouvernement d'un régime encore parlementaire se doit de l'en empêcher. Et puis, il y a la régularité des études universitaires à assurer, trop fréquemment troublée ces années dernières par les rivalités de groupements politiques. Il y a surtout la préparation de l'avenir : le roi, dans une haute préoccupation morale¹⁵, l'a maintes fois rappelé, il faut préparer les générations qui montent à leur devoir envers la collectivité nationale. Les vieux partis sont contraints de se faire éducateurs : le Parti libéral tente le premier l'entreprise¹⁶.

Pourra-t-il mener à bien cette tâche d'encadrement de la jeunesse roumaine ? Il faut le lui souhaiter, encore qu'il ait perdu pas mal de temps et qu'il soit peut-être maintenant trop tard. Les persécutions contre la Garde de fer, après l'assassinat de Jean Duca¹⁷, ont fait des martyrs obstinés dans leur sort ; les complaisances des années postérieures ont donné une certaine habitude de l'impunité et laissé les éléments d'origine macédonienne entraîner leurs compatriotes roumains vers les méthodes des coups de force¹⁸. La Garde de fer, d'autre part, a déjà sa mystique, son chef, des théoriciens subtils qui peuvent lui donner la suggestion d'un spirituel. De longues difficultés sont probables. Mais quel que soit demain le parti responsable de la formation de la jeunesse roumaine, un danger le menace, l'exemple des grands voisins. Autant ce mouvement profond de la paysannerie roumaine qui cherche, dans une crise d'adaptation matérielle douloureuse, à définir son ordre propre de valeurs, à former sa civilisation, peut avoir de grandeur et de fécondité, autant son échec est certain s'il se prend à imiter au gré d'assimilations dangereuses, sous prétexte d'antisémitisme et d'antiparlementarisme. Et cela, le bon sens roumain le sait bien : son génie national, au travers des invasions, des partages, des servitudes, ne s'est point maintenu par miracle pendant des millénaires pour s'abandonner aujourd'hui à la facile séduction de formules conquérantes. Au reste, il n'y a pas de nationalisme d'exportation : il n'y a que des impérialismes.

15. La « haute préoccupation morale » du roi Carol est une appréciation complaisante, contestable. C'est principalement de ce point de vue que le roi, qui a initialement incarné certains espoirs de redressement, a été désavoué par l'opinion publique roumaine et par les partis politiques traditionnels, en particulier par le *leader* du Parti national-paysan, Iuliu Maniu.

16. Le Parti libéral, à ce moment, parti du gouvernement en Roumanie (1933-1937).

17. Ion Gheorghe Duca (1879-1933), chef du Parti national libéral, Président du Conseil des ministres (14 novembre-29 décembre 1933), assassiné par la Garde de fer pendant son mandat.

18. L'attribution des agissements légionnaires aux éléments allogènes est sans fondement : c'est un cliché courant, visant à minimiser les raisons internes de la société roumaine dans le développement du mouvement d'extrême droite.

Mais dans le regroupement européen qui se fera de plus en plus d'après les affinités politiques, pouvons-nous craindre que les tendances de l'évolution intérieure roumaine ne portent vers d'autres amitiés ? La question n'est point actuelle pour qui connaît la personnalité du nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Victor Antonesco¹⁹, type du boyard roumain formé aux grandes cultures occidentales et particulièrement à la culture française. Son passé de diplomate, ses actions d'éclat pendant la guerre définissent la ligne morale de sa politique. Ami fidèle de la France, son premier souci sera, il l'a déjà déclaré dans des paroles qui engagent, de confirmer la grande et vieille amitié, de resserrer les liens de la Petite Entente²⁰, en un mot de conserver et de développer ce qui existe. Les bonnes relations avec la Russie comptent déjà dans ce patrimoine : soyons sûrs que ce politique avisé, esprit méthodique et droit, il en a donné la preuve à la tête du département des finances d'où il vient, les maintiendra, comme il recherchera d'autres amitiés, l'italienne en particulier, toutes nécessaires aux intérêts de son pays comme à la paix européenne.

Puisse-t-il seulement, avec l'intime collaboration de son sous-secrétaire d'État, M. V. Badulesco²¹, autre ami éclairé de la France, continuer à loisir la politique traditionnelle, à la mesure de sa sagesse et de sa vaste expérience.

Car il y a l'échéance d'octobre²², toujours menaçante pour les gouvernements, en Roumanie. Il la faut attendre pour donner à la crise récente toute sa portée. Si le gouvernement libéral continue, elle aura été provoquée pour l'éloignement d'un homme. Si, d'après la règle de l'alternance, le souverain donne le pouvoir au Parti national paysan, la vieille terre roumaine demeurera fidèle à son passé. Mais si un nouveau gouvernement se constitue, appuyé sur les partis d'extrême droite, la Roumanie aura besoin de la sympathie attentive de ses anciennes et fidèles amies, comme de toute la sagesse de son roi...

19. Victor Antonescu (1871-1947), ministre des Finances (1935-1936), ministre des Affaires étrangères de la Roumanie (28 août 1936-décembre 1937).

20. La Petite Entente, alliance diplomatique et militaire conclue durant l'entre-deux-guerres entre la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie.

21. Victor Bădulescu (1892-1953/1954), économiste, sous-secrétaire d'État au ministère des Finances puis des Affaires étrangères.

22. Date de l'ouverture de la session parlementaire.

DÉFINITIONS DE LA ROUMANIE¹

Ce pays a sa légende, attachante et tenace. Chez nous par élection, puisqu'il s'agit d'amitié. Et il est une paresse d'amitié, d'autant plus certaine souvent que l'amitié est plus entière. Nous ne connaissons de la Roumanie qu'un complice reflet de nous-mêmes, – et tout reflet est nécessairement trompeur sur soi-même et sur l'autre. Ou bien, facilité parisienne d'un temps où tout était facile, nous n'en gardons que l'image quelque peu « canaille » d'un faux Orient en demi-teintes. Autant dire légende d'une grande pauvreté, mais qui suffisait à son monde. D'autres exigences sont nées qui parlent d'authentique. À l'encontre des lieux communs de la littérature, des conférences ou des salons – formes pures de cette impureté majeure que le XIX^e siècle a livrée à l'Europe sous l'étiquette d'esprit français – quelques hommes, serviteurs de l'esprit et par conséquent de la France, sont partis à la découverte. Et il est grâce à eux, en France, maintenant, une connaissance de la Roumanie, qui commence d'accomplir une justice d'amitié. Connaissance qui n'est pas donnée, mais qui se cherche, comme le complexe génie de la Roumanie même. Connaissance qui ne sera jamais science acquise, mais qui doit être création commune d'amitié, par où chacun s'honore et se sert. Ainsi connaissance, qui, par vertu d'efficace, se doit de ne jamais aboutir ; il ne saurait y avoir une définition de la Roumanie, mais dans le mouvement du temps et de l'espace, des définitions progressives, qui soient dessin d'originalité. L'originalité ne se fixe pas en formules. Cette originalité surtout d'où procèdent bien moins des droits que des devoirs.

Selon la terre, la Roumanie est un pays ouvert. Non pas comme une région de passage, où campent les troupeaux humains. Sa certitude est d'avoir un centre, citadelle ou bastion. Bien davantage, pour quitter ces métaphores agressives, lieu de regroupement, de méditations, de repos et de force, belvédère aussi, où l'œil de l'homme mesure l'immense promesse de la terre au pied des monts. Les Carpates sont les hauts lieux de la Roumanie. Hauts lieux et non repaires. Ces montagnes n'ont pas fait de brigands, ou fort peu. Trop pauvres peut-être en face des plaines. L'homme qui s'y retire n'est ni nomade, ni pillard : c'est un sédentaire de la plaine. La montagne est son refuge, son exaltation, le lieu de l'oraison qui le révèle à lui-même. Des Carpates rayonne le pays roumain,

1. Dactylogramme, 9 p. Le titre figure dans le projet de volume sur la Roumanie préparé par l'Institut français à l'occasion de l'Exposition internationale de Paris, en 1937. Voir l'introduction et, plus loin dans ce volume, le « Rapport du directeur de l'Institut français sur la publication éventuelle par les soins de cet Institut d'un volume consacré à la Roumanie ».

c'est-à-dire l'homme qui descend vers la plaine et qui s'installe en elle, avec en lui, derrière lui, la certitude des cimes. Des hauts lieux, le fondement de son unité et l'unité du pays roumain. Ce qui, dans les vicissitudes de l'histoire, a pu contraindre le génie géographique de ce pays ouvert et lui donner, autour du centre d'où il procède, l'exaspération d'un pays fermé. Réflexe nécessaire de défense qui ne saurait fausser le mouvement profond : l'unité est au centre ; elle n'en est pas moins dans la dispersion des hommes au travers des plaines, plaines danubiennes à l'Ouest et au Sud, à l'Est et au Nord, les horizons incertains autant qu'illimités de la steppe. Et ce n'est pas moindre bienfait d'une prise de conscience de la réalité roumaine totale, dans ce qui s'est appelé « la Grande Roumanie », que de rendre lentement à cette terre roumaine l'exigence de sa figure. Les chemins du Sud, où marchandises et hommes montaient de la mer de lumière, baignés des parfums de l'Orient pour aller enivrer de contes les peuples des plaines du Nord l'ont, de tout temps, traversée.

Largement riveraine de ce Danube, qui semble entraîner avec lui l'Europe vers son destin inutile de mourir dans une mer intérieure, la Roumanie d'autre part a une façade orientale. Le voyageur qui naguère s'attardait à rêver sur les bords de ce grand fossé qu'est le Dniestr ou sur les rives de cette mer sans espérances où pleura Ovide n'en peut plus douter : l'indicible sensation de désolément et de charme qui l'emplissait jusqu'à le rendre étranger à lui-même, c'était la présence quelque part, là-bas, loin, du mystère, et la promesse d'une sagesse en son acceptation enclose. Jamais, s'il s'est heurté à des frontières qu'on ne franchissait pas, il n'a rencontré d'écriteau péremptoire avec dessus : « Ici finit l'Europe ». Et tout de même, par-là l'Europe finissait ; là aussi commençait autre chose. Dans les lointains communiants où l'Orient et l'Occident se guettent, la réalité, aux confins de l'Europe, d'une présence, forte de son unité, capable de sa jeunesse, c'est une première définition de la Roumanie dans le dépouillement du génie de sa terre, la certitude physique de sa mission.

À quoi jusqu'ici s'opposait l'histoire. L'unité de celle-ci, au travers de la succession des empires, est d'abord cette succession même. D'elle la Roumanie naît entière puisque les siècles obscurs de son passé ne lui appartiennent pas comme telle. Et cependant en eux lentement elle se cherche. Au carrefour des empires morts, a-t-on pu écrire dans l'entre-deux-guerres, des pays de l'Europe orientale : c'est une définition toute contemporaine. Le lourd et grandissant destin de la Roumanie connaît une autre justesse ; c'est d'avoir été, au cours des siècles, l'extrême confin des empires, la terre où finit une puissance, une civilisation, un monde. Émouvante loi d'unité dans la succession des règnes, qu'ils vinssent du sud, de l'est ou du nord. Après la soumission de la paix romaine, l'empire slave et la poussée byzantine. Sur quoi déferlera le Turc, conquérant de paradoxe, dévastateur et protecteur à la fois. Tant que durera sa présence, plus subtile mais non moins fidèle à l'unité, dans les classes dirigeantes du pays

roumain, cette quête des formes d'une culture méditerranéenne ou occidentale, survivances d'un monde grec, rhétorique de l'humanisme italien, modes de pensée du siècle français des Lumières. En ces confins toujours, jusqu'au XIX^e siècle, a fini quelque monde. Dans une atmosphère d'arrière-province souvent, de terre éloignée de l'empire, *limes* abandonné au voisinage du barbare, qu'on négligerait volontiers, n'étaient ses attachantes richesses. Justement, et c'est là que se noue le destin.

Au travers de ces civilisations impériales qui ne donnent pas – tant s'en faut, même la dernière – le meilleur d'elles-mêmes à la terre roumaine, grandit le génie roumain. Une changeante servitude garantit la plus féconde des libérations. La plus authentique aussi : on la peut pressentir aujourd'hui comme une autre définition de la Roumanie. L'unité profonde de son destin sublime la malfaisance des épisodes de ce destin. Conquise, asservie, exploitée, la terre roumaine aurait pu farouchement se durcir dans une opposition au maître. L'expression de son génie procéderait d'un refus d'accepter l'autre. Par fortune, la succession des maîtres ne l'a pas acculée dans cette impasse spirituelle. Par fortune aussi les hommes qui l'ont servie dans la découverte de ses profondeurs ont compris d'instinct ou de grâce la plus pénétrante des méthodes de la définition de soi. Exemple rare d'une création collective qui vaudrait d'être stylisé. Plutôt que de dire non au conquérant assoupi, ils ont choisi de lui être égal ou supérieur par la culture. D'où le recours à l'Occident et cette prise de conscience progressive de la spécificité roumaine, qui fut hier une dévotion parfois trop fervente à l'Occident, aujourd'hui pratique disciplinée, demain sans doute service de l'Occident.

Le génie roumain, dans l'authentique de son histoire, ne procède pas d'opposition, mais de différenciation : autant écrire qu'il est né libre. Certitude qui éclate dans la différenciation même ; celle-ci tranche d'une originalité fondamentale puisqu'elle n'est pas repliement sur soi : elle est faite de l'assimilation successive de valeurs spirituelles autres. Avec une prescience du temps qui trahit la sûreté d'une puissance, la réalité roumaine ne s'est manifestée dans son exigence de singularité qu'après avoir parlé le langage des autres, éprouvé le meilleur de leur pensée. Rien de plus certain d'aboutir que ce mouvement oscillant de l'intelligence roumaine au cours du XIX^e siècle entre les grandes cultures européennes : connaissance et pratique de vie loyales, même exigeantes, n'oblitérent pas le jeu profond qui est de saisie de soi à l'épreuve de ce qui est grand dans les autres. Nulle autre terre peut-être n'a vécu aussi intensément cette discipline d'examen au risque parfois de sembler s'y perdre. C'était pour mieux se trouver. Et d'une définition décisive, on peut le mesurer aujourd'hui. Liberté et originalité, la certitude est atteinte comme récompense des siècles et fondement de vie. C'est l'étape du droit, où s'arrêterait volontiers la mentalité possessive de l'époque, en Roumanie et ailleurs. Mais la jouissance du droit ne s'accomplit

jamais mieux que dans le service de l'histoire. Quelques penseurs, philosophes, historiens de la culture, sociologues, dont certains ont dressé avec une puissance encore mal reconnue le diagnostic de libération et de service, ont pénétré toute une jeune élite de cette volonté de devoir. Comment s'arrêter à la complaisance de soi, quand le mouvement profond de la recherche roumaine a grandi dans les siècles au travers des forces de civilisation et de vie dont la rencontre, le consentement ou le refus a fait toute l'histoire intérieure de l'Occident ?

On ne se cherche pas en vain au travers des grandeurs mortes sans en garder la nostalgie ou l'attente. Ordre méditerranéen, Byzance, monde slave, équilibres de civilisation ou de pensée de l'Occident moderne, tout cela a passé dans une matière humaine, intelligente et subtile. Chaque monde plus ou moins a marqué son empreinte et livré son secret. Quel assouplissement dès lors de la matière, même parfois rebelle à l'épreuve, et en elle, quelle puissance de compréhension, quelle maturité de l'intelligence des autres dans la sûreté d'un jeune corps ! D'avoir grandi là où venaient mourir dans une exigence d'immensité et une ferveur de l'au-delà des terres les plus puissants empires et les plus créateurs, cela donne au génie roumain une prédestination lourde à vivre. La leçon profonde de l'histoire retrouve la certitude de la terre. Entre un Occident diminué d'inquiétude devant la réalité mystérieuse de l'Orient et cet Orient affaibli peut-être parfois de toute une superstition impériale, entre un Nord sans soleil et une Méditerranée sans hommes, entre des mondes qui se menacent parce qu'ils ne se connaissent pas, pour les libérer de la terreur de l'autre et redonner à l'Occident la certitude du mystère où gît sa force créatrice, pour traduire le langage de certitude et assurer l'indispensable commerce d'unité, – une terre ouverte en qui les plus hauts messages puissent trouver leurs définisseurs pour l'autre, d'autant plus largement ouverte qu'elle est plus forte d'elle-même et de son destin spirituel. Il en faut une aux confins sud de l'Europe pour que l'Occident se libère d'une inutile faiblesse. Aux rives d'Hyperborée, la Roumanie cherche la grandeur de ce service.

Accord de signification entre la terre et l'histoire qui ne saurait s'accomplir que dans une lucide prise de conscience de soi. La Roumanie est toute proche d'en avoir vécu les graduelles exigences, de savoir les authenticités de son « spécifique ». Celles-ci ne pouvaient être qu'intérieures et de l'esprit. En elles, les définitions dernières de la Roumanie, celles qui doivent permettre pour être plus soi, de sortir de soi.

Toutes deux sont d'unisson et la première cherche les profondeurs de la vie de la terre en l'homme. Les derniers paysans de l'Occident peuplent, on le sait, les étendues de l'Europe orientale. Ailleurs, artisans motorisés et petits bourgeois d'existence et de style, ils sont déracinés sur leur terre ; ici, comme aux temps maintenant historiques où toutes choses vivaient unes, ils procèdent de la terre et se soumettent à elle ; ils la cultivent moins qu'ils ne l'expriment. Aussi

les comble-t-elle de dons, – les moissons infinies comme une mer intérieure et la grâce de vivre d’elles. Peu d’argent, mais une imprégnante sagesse. Pas de résignation mais une satisfaction d’un ordre, celui où communient, aux confins indécis de l’homme, les choses de la terre et du ciel. Car en définitive ce paysan est plus fils du ciel qu’il ne se sent engendré de la terre. Transplanté citadin, il paraît même souvent n’avoir nul besoin de retrouver l’humeur créatrice de celle-ci. Aussi bien cette terre est-elle insaisissable. Plus de quatre mois durant recouverte de neige, brusquement évanescence en poussière avec la surgie de l’été, à peine peut-on vivre d’elle, dans la certitude d’un corps gisant. Beaucoup plus matière que mère, elle dit la puissance du ciel. Elle ne contraint pas de sa présence créatrice, mais chante l’hymne d’un ordre qu’elle sert. C’est dire qu’elle n’est pas païenne, que les cultes de la terre ne menacent pas de sa toute-puissance femelle, mais qu’elle cherche l’esprit, – et la communion du ciel. Cette terre de Roumanie crée un paysage intérieur et celui-là le paysan, même infidèle à sa terre ne peut plus s’en dépendre : il est l’accord d’humanité en lui.

Paysage qui célèbre le mariage de la terre et du ciel et ses certitudes d’éternel : ni lutte génésiaque, ni conquête de l’autre, mais la sérénité immense d’une communion faite ; ordre accompli et qu’il ne fut jamais nécessaire d’atteindre, puisque sa puissance est soumission. L’homme n’est vrai que de cet équilibre même, témoin qui sait le grand secret des choses et qu’il suffit d’en vivre le mystère. Fatalité, accusera l’Occident, toujours en quête de quelque bien extérieur ; maîtrise de soi et du monde, présence communiant et jamais étrangère, dans les épousailles orientales de la terre et du ciel, de l’espace et du temps.

Paysage qui vit l’illimité et donc n’exclut pas l’espérance. Le mot est slave² en roumain, et la chose, de ces horizons indéfinis de la steppe où toujours un lointain flotte, où si rarement se découvre le but. Le drame est donné en cette terre de l’homme qui la doit parcourir : chaque horizon est une fin, parfois inaccessible, quand la tempête de neige ou les tourbillons d’une étouffante poussière s’acharnent à priver le voyageur de volonté et de sens ; chaque horizon luit sourdement d’on ne sait quel indicible attrait, l’au-delà quand même, encore que tant de fois on l’ait éprouvé tout semblable... Ce monde n’est pas encore immobile : il sait le devoir de marcher. D’où le poignant contenu de l’espérance, sans éclat comme sans candeur, mais quelle possibilité d’accomplissement humain quand le drame est porté en toute lumière : continuer à marcher par devoir de vivre, alors que la plénitude de la vie serait le risque de la mort, et la sortie silencieuse d’un monde tout ignorant d’une présence. Comme si l’homme se refusait à l’accomplissement métaphysique pour faire en cette terre de Roumanie son devoir d’humanité : traduire la plénitude orien-

2. Allusion au mot « *nădejde* », d’origine slave. Dans la langue roumaine de l’époque moderne, il existe également le mot « *speranța* », d’origine latine.

tale, qui confine à la mort, en une discipline de vie, certitude pour l'Occident que rien ne lui demeurera étranger.

Paysage enfin qui est cette discipline même. Le paysage roumain au pied du ciel, dans les branches suprêmes de ses peupliers impairs, dans la frontière d'arbres, où vibre la note de métal sourd de l'église, qui marque dans le lointain le village, ce paysage flotte. Comme flottent la poussière et le mirage dans l'air, comme flotte, aux creux des vallées hautes, l'appel nostalgique du pâtre, comme flotte parfois la langue, dans ses harmonies enveloppantes. Imprécision, selon les hommes de géométrie : c'est-à-dire pour ceux qui ont besoin de finesse, rythme intérieur et dessin vivant d'équilibre. Ce paysage est musique et c'est lui qu'exprime dans sa lente montée vers l'accomplissement d'un cri, dans ses inlassables reprises rythmiques, la mélodie populaire. Nostalgie de l'autre et certitude d'assouvissement, unité unique du désir satisfait et retour à la modulation d'éternel, en quoi sans cesse se prépare l'acte de vie, – rien en tout cela de la chanson qui divertit, mais une langue de vie intérieure où s'unissent dans une effusion communiant les rythmes secrets des choses et la palpitation viscérale de l'homme. Cette musique est communion : en elle se livre un univers pour que l'homme soit un, de sa soumission même.

Ces profondeurs se cherchent dans la création poétique roumaine, dans une philosophie de la terre, dans cette langue surtout, qui ne connaît pas les dialectes et qui traduit, vivante, toute l'expérience de l'homme au commerce des choses et des êtres. Elles n'ont pas trouvé jusqu'ici leur expression singulière dans une totale libération d'affirmation humaine. Le faut-il regretter, puisque le Roumain fait mieux que d'en lire, il en vit. À sa manière qui est collective. Ce paysage intérieur, on le saisit mal, tout entier donné dans une expérience individuelle, mais la vie collective en Roumanie en est comme de l'intime éclairée, dans une fascination, un charme que le découvreur ami n'oublie plus. Le Roumain ne vit jamais seul ; d'instinct il cherche l'autre. Le phénomène n'est grégaire que d'apparence : il traduit la participation d'un spirituel, – et la conjuration de l'homme pour ne pas se laisser dissoudre par la terre, le ciel, l'histoire.

Ce paysage intérieur, aux puissances exigeantes et redoutables à la fois, on ne le peut vivre en effet que dans une communion d'hommes. Leçon que la Roumanie a lentement mûrie dans l'expérience décisive pour l'élaboration de son génie, – le village roumain. L'éloge du paysan est bien autre chose, dans la vie roumaine présente, que nostalgie, remords, ou crainte d'un monde décadent et qui se sait condamné. Pas davantage il n'est « réactionnarisme » morbide ou utopisme bucolique. Il cherche le fondement et là est bien le fondement dans cette expression collective de la présence communiant dans l'univers. Le village est sanctuaire, réservoir de forces, courage du ciel, et le travail accompli, temple d'incantation des rythmes de vie, d'être.

Ainsi, de définition humaine, le Roumain sait la nécessité de l'autre. Il naît lié et s'exprime lié. Faiblesse peut-être, jusques à notre temps, dans un monde de fer qui exigeait la solitude préalable de l'homme. Mais force singulière dans la quête nécessaire d'un spirituel pour avoir appris dès l'enfance que l'on procède d'un tout humain et que le monde ne se construit pas à partir d'une existence solitaire. Ainsi grâce enclose d'un spirituel et promesse, pour demain, d'être bâtisseur dans la communion des hommes. L'immédiate réalité y prépare non moins, puisqu'elle procède de la même forme originelle. C'est, dans la pratique de la vie commune, le sens de l'autre. Le Roumain sait, d'existence, la réalité de l'autre ; il la reconnaît et la sert. Comme la sienne propre dont celle-ci ne se déprend pas. Jusqu'à cette règle commune, empreinte de haute sagesse, que l'homme vaut mieux que tout. Opinions politiques, confessions, idéologie, races même, différencient ; elles n'opposent pas. Fondamentalement le lien humain est supérieur pourvu qu'il ait été de vie commune – du village, ou même des bancs de l'école, du lycée. Rien ne dit mieux le besoin de l'autre que cette caution si souvent donnée dans les conversations pour expliquer des relations entre apparents adversaires : il a été mon condisciple. D'avoir grandi côte à côte dans l'affirmation de la vie au travers des forces du monde est la meilleure sûreté de l'homme.

Ainsi le lien de vie est fondement supérieur à toutes les constructions où se complaît l'humeur diversifiante des hommes. Au principe, une pratique vécue, de communion en l'homme. Partant, une sublimation du collectif en une métaphysique de l'homme. D'où peut procéder un ordre. L'humanisme traditionnel redit, avec le comique latin, que rien d'humain ne peut lui rester étranger. Formule d'intention et d'impuissance qui part de l'individu et l'élargit démesurément à l'espace comme mesure épuisée de l'humain. Ici il s'agit de placer l'homme au commencement des choses, à peine de ne plus pouvoir porter la terre, le ciel, la vie. La communion est possibilité d'entendre le rythme secret des choses, d'exprimer le paysage intérieur. Pas de présence de soi sans la réalité de l'autre. Il n'est pas de lien plus total entre le monde et l'homme, pas d'autre fondement d'où procède dans ses formes les plus hautement maîtresses, l'unité libératrice de la vie. Autre chose et plus que l'*Aimez-vous les uns les autres* qui naît de l'exemple de Dieu et finit en un égoïsme égalitaire. La possibilité pour l'homme de n'avoir pas peur d'être homme : le devoir pour l'homme de s'accomplir en l'homme.

Que le mouvement soit vécu en toute son exigence dans la vie et la pensée roumaine contemporaines, on ne saurait l'écrire ; mais telle est bien la tendance pour qui cherche les profondeurs. Dans la conscience atteinte d'une originalité nécessaire, un spirituel roumain chaque jour grandit : il se découvre une métaphysique. Cette métaphysique ne peut être qu'une métaphysique de l'homme. Demain l'unité sera faite et la découverte totale, de l'authentique, quand cette

métaphysique aura sublimé toute une philosophie de la conduite et de l'existence quotidienne, un style nonchalant de vie, d'apparentes impuissances, et donné à ce langage balbutiant, si émouvant dans son abandon, sa spontanéité, sa limitation même, la discipline d'une expression spirituelle et d'un service. Quiconque a vécu en Roumanie en garde le pressentiment au souvenir d'une hospitalité qui n'avait pas la mesure ni la froideur d'une politesse mais qui était, jusque chez les plus simples, devoir de l'autre. De l'autre, qui jamais ne fut l'étranger, mais dans l'expression encore intense là-bas de la grande tradition méditerranéenne, messenger des dieux et des hommes. Souvent aussi messenger de la France...

*

Définitions qui ne sont point limites, mais promesses : elles vivent dans la réalité d'une terre, d'un peuple, maintenant d'un spirituel. Autant de fondements d'un génie roumain. Autant de certitudes d'une amitié. Autant d'exigences confiantes d'une attente.

LA SITUATION POLITIQUE EN ROUMANIE¹

Jusqu'au voyage, bienvenu, du roi Carol à Paris², le mois passé, l'opinion française s'était laissé prendre d'une inquiétude quant à un vieux dogme de notre politique étrangère, la pérennité de l'amitié roumaine. Un grand remuement de diplomates en voyage entre les pays de la Petite Entente et de l'Entente balkanique³, les hésitations de la Yougoslavie, la mégalomanie bien irréaliste de l'axe Baltique – mer Noire et les échanges précipités de visites officielles entre Varsovie et Bucarest, ces faits semblaient préciser un malaise, dont l'origine remontait à la reconstitution du cabinet Tataresco sans M. Titulesco. Des dépêches d'agences, auxquelles la presse française réservait une part fort confiante, l'affirmaient d'une tendancieuse persévérance. On proposait des explications aussi inutiles que mal fondées.

En fait, comme souvent, la faute demeurait nôtre. Il ne fallait incriminer que notre information, adaptée bien plus à nos habitudes qu'à la réalité. En matière de politique étrangère, le Français volontiers s'attache à des formules définitives, fondées sur des actes diplomatiques ; quelques physionomies d'hommes, répandues par la presse, marquent de vie ces instruments inertes ; un schématisme commode, bien établi, explique le mécanisme de la politique intérieure. Comment tout ne serait-il pas clarté ? La Roumanie, plus que d'autres, par amicale faveur, a souffert de cette opinion trop vite faite. Terre de vieille culture française, notre alliée dans la guerre, bénéficiaire des traités, elle demeurait vers l'est le champion à tout prix fidèle de notre influence. Quelques-uns de ses hommes politiques – et des plus éminents – étaient les hôtes habituels et attendus de Paris et de la France. On savait que le système de l'alternance réglémentait en toute sécurité la succession au pouvoir des deux grands partis, national-libéral et national-paysan, dans la tradition d'un régime constitutionnel exactement observé par la royauté. Équilibre rassurant qui paraissait garantir une manière de gouvernement démocratique. Il n'y avait aucune raison de douter que cela ne fût éternel.

Mais soudain, récemment, quelques faits, une politique plus attentive peut-être, ont découvert des réalités insoupçonnées derrière les formules. L'émoi

1. Publié dans *L'Europe nouvelle*, sous le pseudonyme Pierre Noël (DUPRONT, 1937).

2. Voyage occasionné par la visite de l'Exposition internationale de Paris et du stand roumain.

3. L'Entente balkanique, créée en février 1934 entre la Turquie, la Yougoslavie, la Roumanie et la Grèce.

fut grand et excessif. Cette étude voudrait justement montrer qu'il n'y a point de crise d'amitié à condition, expresse, que nous fassions cet effort que l'amitié même exige, de comprendre l'évolution du spirituel roumain, et de ne le confiner point dans des états, pour lui périmés, de l'après-guerre immédiate.

*

La réalité politique roumaine est faite, à l'heure actuelle, d'une harmonie entre les tendances moyennes de l'esprit public, les puissances sociales qui les garantissent et les idées de gouvernement du souverain. Rencontre singulière de forces, dont l'analyse ne peut que marquer la fermeté.

L'esprit public – c'est là parfois sa faiblesse – quand une idéologie cohérente ne lui est pas offerte, se définit surtout de sentiments et d'instincts. Besoins créateurs ou réflexes de défense l'animent d'apparentes contradictions dans le sens d'une logique intérieure. En Roumanie, la logique est évidente. À moins de vingt ans encore de la réalisation de l'unité, le nationalisme roumain, force positive et saine, cherche les éléments de son spirituel. Mais où les trouvera-t-il ? Son passé ne lui donne plus ce qu'exige son présent. Le mouvement libéral et unitaire des patriotes roumains, l'esprit de 1848, a dépensé sa puissance dans l'accomplissement de l'unité politique : les droits de l'homme n'ont pas d'autres survivances que le principe des nationalités. Le courant idéologique des érudits transylvains, hérauts de la latinité roumaine, n'a plus que la valeur d'un grand souvenir de l'époque du « *Risorgimento* ». La religion aurait pu être la définition de l'unité : c'est la mission naturelle des orthodoxes. Mais une part importante des Roumains de Transylvanie, vieux champions de la lutte nationale, étaient unis à Rome. Il fallait donc découvrir une communauté plus profonde, délimiter ce que certains théoriciens appellent le « spécifique roumain ». Lentement, la recherche s'élabore : langue, habitudes de vie, traditions nationales y doivent servir ; l'Église aussi, selon certains qui rêvent d'une résurrection de Byzance après Byzance⁴, d'une mission d'intermédiaire spirituel entre Orient et Occident. Toute une école, plus positive et plus sociale, s'efforce de retrouver la tradition paysanne qui donnerait au spirituel roumain sa physionomie authentique. Mais ce sont là œuvres lentes... La sensibilité moyenne a besoin d'affirmations plus immédiates.

Moins contre l'étranger (le Roumain a le goût de l'hospitalité) que contre le sujet roumain de nationalité étrangère. Dépassé à l'égard de l'Allemand, Saxon de Transylvanie ou Souabe du Banat, prêt à réagir contre le Hongrois, le réflexe de défense s'avive chaque jour davantage contre le Juif. Situation d'autant plus préoccupante qu'elle est récente et, pour chacun, vitale. L'antisémitisme, en

4. Référence au livre de l'historien roumain Nicolae Iorga (IORGA, 1935).

effet, ne paraît pas essentiel à la tradition roumaine ; les Roumains avaient pris l'habitude d'abandonner à l'étranger une partie de leurs affaires, et les Juifs de rite espagnol, venus dans le pays, lentement, depuis les XVI^e et XVII^e siècles, avaient jusqu'à ces derniers temps un traitement de vieux concitoyens. Le problème juif s'est posé avec l'après-guerre⁵ : les nouvelles provinces, Transylvanie, Bucovine, Bessarabie, apportaient au Royaume uni d'importantes communautés israélites ; une infiltration parfois considérable commençait de Pologne et de Hongrie vers le territoire roumain, migration silencieuse, récemment encore active, dont on peut constater l'installation progressive du Nord vers le Sud du pays. Aspect de nombre (environ un septième de la population totale) qui entraîne les âpretés de la concurrence vitale. Cette masse roumaine de fraîche date et quelquefois encore étrangère, à qui l'accès des fonctions publiques demeurait interdit, n'avait comme moyen d'existence que le commerce et les professions libérales. Aux temps heureux de l'après-guerre, elle en pouvait user, peut-être un peu sans mesure, constituant assez vite une bourgeoisie d'argent qui détenait une bonne part du capital roumain et une place importante dans l'exercice du droit et de la médecine. Et cela, justement, quand la réforme agraire allait produire l'une de ses conséquences, inquiétante, le déracinement du jeune paysan et le surpeuplement des universités. Crise de chômage intellectuel où le Roumain, moins habile, moins préparé à la vie urbaine, sans dynamisme suffisant parfois, trouvait devant lui et pour de longues années, les places prises. À quoi s'ajoutait, chez lui, la rancune paysanne, le souvenir des difficultés de sa famille avec le banquier ou l'usurier juif pour le remboursement des dettes contractées au moment de la réforme agraire et d'intérêts souvent excessifs. L'antisémitisme roumain a, dans son fond, l'âpreté de cette rivalité économique, et peut-être sociale, beaucoup plus que la puissance d'une doctrine d'importation ou la mission de la vieille vengeance chrétienne, relevée d'ailleurs par certains, contre les persécuteurs du Christ. Aussi le nationalisme, dans son progrès, est-il naturellement porté à s'en servir. Non sans comprendre d'ailleurs – il faut faire confiance au bon sens et à l'humanité roumaine – les problèmes souvent angoissants que pose la question juive. Mais il y a là une résonance collective trop grande pour qu'on ne tienne pas à l'entretenir comme naguère l'anticléricalisme en France, dans une étape de purification nécessaire.

Autre opposition, à la fois tradition affective et réflexe de défense sociale, la Russie. L'opinion roumaine est presque unanime à se méfier de la Russie et l'on s'étonne qu'un homme d'une pénétrante intelligence comme M. Titulesco ait tellement sous-estimé l'importance d'un sentiment partout enraciné. Dans le vieux royaume roumain particulièrement, où le transperçant vent d'hiver

5. En réalité, le « problème juif » s'est imposé dans la vie politique dès le XIX^e siècle, accentué par la décision du Congrès de Berlin en 1878 qui conditionnait la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie par l'octroi de la citoyenneté et des droits politiques à la population juive.

descend de la steppe russe, et où les souvenirs des occupations restent encore vivaces. Partout, c'est le problème bessarabien et la menace contre l'unité nationale, la crainte du seul impérialisme qui reste encore intact de ceux qui, au cours des siècles, ont empêché la réalisation de l'indépendance roumaine. Empire ottoman et Empire habsbourgeois ne sont plus, mais la sensibilité roumaine se tourne toujours anxieusement vers le Dniestr. D'autant que cette frontière du Nord-Est est devenue une frontière de défense sociale. La crainte du communisme, entretenue par la presse des pays totalitaires de droite, se manifeste à tout propos. Athée, destructeur de la propriété individuelle, soutien de tous les complots contre l'ordre établi, à tout prix révolutionnaire et parfois simplement par besoin d'anarchie, tel apparaît le communisme à un esprit public inquiet, insuffisamment conscient encore de la réalité sociale roumaine et de sa stabilité, ancestralement dressé contre la puissance d'anéantissement de l'esprit slave.

Antisémitisme, anticommunisme, autant de mouvements « anti » qui paraissent systématiquement liés depuis que l'Allemagne et l'Italie se sont faites, avec quelque audace, les champions de leur croisade à travers l'Europe. L'exemple a de la séduction, et il est des forces jeunes qui entraînent. Mais l'opinion roumaine, si elle subit volontiers le prestige des personnalités dynamiques, ne se laisse point outre mesure séduire par l'esprit des régimes totalitaires : un bon sens, traditionnel, sinon toujours l'esprit critique, une habitude et un goût de l'homme la gardent des manifestations inutilement prétentieuses et de l'asservissement de l'individu. Ce que ses dirigeants retiendraient des expériences « fascistes », c'est le regroupement des forces vives de la nation, l'affirmation de la supériorité, dans l'ordre des valeurs sociales, de l'intérêt collectif. Le nationalisme roumain a compris – et qui songerait à l'en blâmer ? – qu'une de ses premières tâches est l'éducation de la collectivité dans le sentiment du bien public. On est las, en effet, des anciens systèmes où l'intérêt d'une caste, du parti ou de quelques individus était de plus grand poids que le besoin de tous. Et, naturellement, avec une ardeur un peu imprudente, on s'en prend aux institutions. Parlementarisme et libéralisme deviennent les boucs émissaires chargés de tous les péchés de la politique. Derrière eux, l'idée démocratique, qui leur paraît historiquement attachée, est fortement atteinte. Tous les vieux dogmes de l'individualisme bourgeois deviennent suspects à une conscience nationale en train de se définir elle-même.

Tels sont, à l'heure actuelle, les mouvements de l'esprit public en Roumanie, autant dire de la grande majorité de l'opinion roumaine.

*

Quelles forces sociales les portent ou s'affirment garantes de leur développement ? D'abord, par tradition ou par vocation naturelle, l'Église et la

bourgeoisie. La première, fidèle gardienne de l'esprit national, trouve dans les circonstances présentes, dans cette défiance à l'égard de tout ce qui provient du siècle des Lumières et de l'illuminisme, les conditions d'une reprise d'autorité : elle peut redevenir maîtresse spirituelle et les popes, par tempérament, par formation, entrent volontiers dans les groupements de droite alentour de la Garde de fer. Le haut clergé ne cache pas sa sympathie pour ces mouvements où il trouve la promesse d'un redressement moral, un dynamisme national, la pratique des rites, et une hostilité contre l'athéisme communiste. Seule, l'Église grecque-unie, autre grande église roumaine, se mêle moins aux luttes du siècle par habitude romaine peut-être et aussi par conscience de l'esprit libéral que garde encore l'universalisme catholique.

À côté du clergé orthodoxe, la bourgeoisie s'efforce de rester fidèle à son passé. Il fut grand, pour la réalisation de l'unité, libéral et voltairien. Maintenant, pour conserver sa puissance de direction sociale, elle doit suivre les mouvements de l'esprit public. Évolution aisée au reste car l'esprit national vit en elle ; elle l'a porté, entretenu, fait aboutir. Et dans la lutte contre le communisme, elle se trouve nécessairement mandatée. Seulement – elle en sent bien d'ailleurs la menace – les troupes commencent à lui manquer. Les ressources des grandes générations bourgeoises qui firent la Roumanie s'épuisent. Son seul recrutement s'effectue dans les rangs des fonctionnaires de tous ordres. Mais cette bourgeoisie sans images, créée de toutes pièces dans les cadres administratifs, a besoin, lentement, de former des traditions : elle ne peut être pour l'esprit public qu'une garantie de stabilité.

La bourgeoisie dispose cependant de forces encore importantes : la presse et ses intellectuels. À coup sûr, le mouvement de faveur à l'égard des régimes de droite est l'œuvre de la presse, de quelques intellectuels aussi, et cela, contre un sentiment moyen d'indulgence sympathique pour l'Italie et de rancœur contre l'Allemagne. Des informations insuffisamment contrôlées, trop souvent tendancieuses, mettent l'esprit public en défiance contre les régimes démocratiques. Elles ont le prestige de la chose écrite et parfois l'apparence de la vérité. Mais trouveraient-elles plein écho, si elles n'étaient reçues par une opinion déjà prévenue ?

La révélation de ces tendances que l'esprit public roumain portait confusément en lui pour réaliser son spirituel national est surtout l'œuvre de la jeunesse.

Rarement la prophétie marxiste a porté plus juste : la bourgeoisie devient à elle-même son propre fossoyeur, du moins la bourgeoisie des beaux temps du libéralisme. Elle a fondé son émancipation et sa puissance politique sur le progrès des Lumières, l'instruction universelle, gratuite et obligatoire. Le jeune paysan roumain passe de l'école primaire au lycée et à l'université : il y conquiert ses diplômes au prix de plusieurs années de privations et de vie difficile. Nanti enfin de ses titres, il n'en peut trouver emploi : la promesse d'une existence

meilleure qu'ils représentaient pour lui est fort loin reportée. Inquiétant problème du chômage intellectuel, qui met un pays comme la Roumanie dans une situation révolutionnaire d'instabilité sociale. De jeunes hommes, instruits, ont le droit au travail, travail qui doit, dans la hiérarchie des classes, correspondre à leurs titres : ils ne trouvent que des charges inférieures, quand ils en trouvent. La réaction naturelle de ces chômeurs – et ont-ils grand tort ? – est de s'en prendre au régime. Ils accusent le parlementarisme et dénoncent les tares morales d'un libéralisme mal pratiqué. Dans leur détresse collective, anti-individualistes avec ardeur, ils aspirent à une réformation où l'intérêt public serait premier servi. Avec cette apparence de logique historique qu'exige leur culture, ils répudient tout le XVIII^e siècle et ses œuvres : antidémocrates, sans autre système positif bien précis, ils reviennent volontiers à la religion traditionnelle, séduits par certaines espérances mystiques ou entraînés par la confiance au destin providentiel de leur pays. Réunion d'éléments parfois disparates, mais qui révèle un foisonnement de jeunesse orienté dans ses oppositions, et fécond à coup sûr, s'il persiste dans son besoin de réforme morale et d'éducation du sentiment public.

D'autant plus que ces aspirations rencontrent les préoccupations de la pensée royale. Grandi dans son pays, le connaissant bien dans ses réalités et dans ses hommes, le roi Carol II veut être un roi qui gouverne. Moins sans doute par plaisir du pouvoir que pour accomplir son métier de roi. Il sait les réactions de l'opinion roumaine : on peut penser qu'il les partage. Il s'efforce du moins, par une action personnelle, directe, de leur donner forme et de créer un ordre politique où le roi soit bien, comme l'exigeait la fiction ancienne, l'expression des sentiments de son peuple. Récemment, en prenant la parole à l'Académie roumaine, lors de la réception de l'un des théoriciens du spécifique roumain⁶, dans ses discours aux fêtes de l'université de Cluj, il n'a pas hésité à affirmer sa volonté d'une direction spirituelle dans le sens des aspirations communes. Les faits justifient les paroles. Un développement organique des Fondations royales⁷ tend à donner à ces institutions richement dotées, le contrôle de toute l'activité intellectuelle du pays, et souvent l'initiative. La jeunesse roumaine est organisée, sur le vœu du souverain, dans des formations sportives ou pré-militaires. Une branche spéciale des Fondations royales est consacrée à l'action dans les campagnes, pour le relèvement physique et moral du paysan roumain, trop longtemps considéré comme simple instrument de production. Une pensée de formation, d'éducation collective, se manifeste dans tout cet ensemble, dont certains traits peut-être rappellent des réalisations étrangères. Mais ce

6. BLAGA, 1937.

7. La Fondation universitaire « Carol I », la Fondation culturelle « Le Prince Carol » de Bucarest, la Fondation « Le Roi Ferdinand » (Iași), l'Institut de recherches scientifique « Carol II » (Cluj) et la Fondation pour littérature et arts « Le Roi Carol II » (Bucarest) réunis depuis 1933 dans l'Union des fondations culturelles royales.

sont rencontres fortuites. Le programme correspond trop bien aux besoins comme au caractère de la masse roumaine, pour qu'il ne soit pas spécifique. Il dessine, au contraire, une forme politique qui peut être originale, où dans un pays à classe dirigeante fort restreinte, et en grande majorité paysan, l'ordre et la civilisation progressent dans la collaboration directe et sans intermédiaires du peuple et du souverain.

*

Cette esquisse, bien schématique, ne tend pas à des conclusions sur les destins de la Roumanie. Elle précise des mouvements et des convergences ; elle leur laisse la chance d'aboutir. Car il y a tout de même une opposition en Roumanie, l'une par survivance d'un esprit de gauche, l'autre à l'intérieur des formations de droite. La première est représentée par le Parti national paysan ou du moins par certains de ses théoriciens et de ses chefs. Plusieurs années d'opposition ont renforcé ou avivé chez quelques-uns des doctrinaires du Parti les principes de l'idéologie démocratique. Mais il y a là un danger que nombre d'esprits politiques aperçoivent : l'observance des principes démocratiques se réduit tellement en Roumanie que le Parti risque dans l'entreprise sa fortune. Il aurait pu se faire le champion, les troupes étaient là toutes prêtes, d'un nationalisme paysan, et préparer, aux assises mêmes, l'organisation spirituelle de la nation. Il est bien tard, cependant, car il s'est trop longtemps laissé séduire par l'exercice du pouvoir, et, à l'heure actuelle, l'œuvre de formation des masses est entre les mains du souverain. Autre opposition plus dangereuse, celle de la Garde de fer à la personne même du roi. Sans qu'il soit possible d'éclairer les fondements du conflit, il faut constater que la politique royale est restée, à l'égard de la Garde, plusieurs fois hésitante : tantôt libéralisme inquiétant qui permettait les manifestations extérieures et l'intimidation des timorés ; tantôt interdiction et répression, sans qu'on sache bien jusqu'à quel point elles ont été effectives. Un jeu complexe se joue, dont l'issue, à l'heure actuelle, ne saurait être douteuse, si le souverain le veut. Son programme d'une éducation collective de la jeunesse et de sa formation au service public peut d'ailleurs enlever à la Garde, officiellement dissoute, quelques-uns de ses plus puissants moyens d'action sur des sensibilités irritées et ardentes.

Il reste bien que l'avenir de l'esprit démocratique est fort menacé en Roumanie. Prenons-en notre parti, et sortons de ce raisonnement trop simple, fondement de beaucoup d'erreurs politiques : qui ne pense pas comme nous, risque de ne pas être avec nous. L'amitié a d'autres subtilités. D'autres devoirs aussi. Le nôtre est net. Dans la crise de formation spirituelle que traverse la Roumanie, nous lui devons compréhension et confiance. Aidons-la à se rendre compte de l'originalité de la formule politique qu'esquisse, à l'heure actuelle,

la collaboration de l'esprit public et du souverain ; encourageons-la à la dégager pleinement selon les exigences de son génie, sans autre pensée d'imitation des régimes totalitaires. À chaque peuple selon ses besoins propres. Ainsi seulement, nous pourrions écarter l'effrayante menace que la Sainte-Alliance des classes et des régimes fait peser sur l'Europe. On nous objectera que l'esprit de Sainte-Alliance vient d'inspirer la clause de secours mutuel, en cas de troubles intérieurs, du récent accord polono-roumain. Raison de plus pour ne point aggraver ce qui peut n'être qu'une mesure de crainte contre le bolchevisme. Il est, au spirituel, une politique de non-intervention, qui s'appelle, d'un beau vieux nom, la tolérance : sa pratique, entre hommes, a toujours servi l'amitié et la paix.

OÙ VA LA ROUMANIE¹ ?

Y a-t-il quelque chose de changé dans le royaume de Roumanie ? En apparence seulement... Affecter la surprise et la déconvenue à l'avènement du gouvernement Goga², c'est confesser ignorance et courte vue politique, une incompréhension aussi de l'évolution intérieure roumaine, qui a tout de même plus de continuité et parfois de nécessité qu'on ne lui en prête de loin. Il est de bonne règle au contraire de garder reconnaissance aux événements qui maltraitent nos habitudes et parfois nous contraignent à considérer le réel. Notre chance est meilleure alors, derrière la précipitation parfois désarmante des faits, de retrouver leur perspective juste. On voudrait la tenter dans les pages suivantes par simple règle d'objectivité et non moins pour servir une tradition d'amitié entre la Roumanie et la France.

On a parlé d'une « reconduction » du cabinet Tataresco. La chose était, dans la politique roumaine, extraordinaire, et par là, symptomatique. Elle bousculait les usages, devenus des règles de gouvernement, qui donnaient à la vie parlementaire du pays une manière de sécurité. Elle portait atteinte surtout à la règle sacro-sainte de l'alternance. Accord tacite, qui sauvait l'illusion d'une observance constitutionnelle et qui gardait aux luttes politiques roumaines une certaine aménité indulgente, puisque chacun aurait son tour, celle-ci régnait sur le personnel politique comme une paisible espérance. Depuis quelques années, il est vrai, on l'avait sentie menacée. Mais le retour au pouvoir du Parti libéral avec Jean Duca en novembre 1933 paraissait affirmer un souci de retrouver l'ordre ancien. L'épreuve du gouvernement achevée, le parti rentrait dans le rang de l'opposition pour s'y refaire ; son principal adversaire et ami, le Parti national paysan, lui succédait aux responsabilités. Quatre ans – et cette durée même était déjà singulière – les tsaranistes³ ont attendu leur juste retour. Une journée a suffi, dans la crise dernière, pour leur démontrer qu'ils l'avaient fait en

1. Article publié dans *L'Europe nouvelle*, sous le pseudonyme de Pierre Noël (DUPRONT, 1938a).

2. Octavian Goga (1881-1938), poète, très actif jusqu'en 1918 dans la lutte nationale des Roumains de Transylvanie, engagé ultérieurement dans le mouvement politique fasciste et antisémite, hostile cependant à la Garde de fer qui a obtenu un résultat spectaculaire aux élections législatives de 1937. Afin de barrer l'ascension politique de celle-ci et préparer le chemin pour sa propre dictature, le roi Carol II a choisi le poète pour très peu de temps comme président du Conseil des ministres (28 décembre 1937 – 10 février 1938).

3. Nom forgé à partir du mot roumain « *țărăniști* », les membres du Parti national paysan.

vain. Le souverain avait, en effet, chargé leur chef, M. Ion Mihalache⁴, de constituer le nouveau gouvernement, mais à des conditions qui rendaient l'entreprise impossible. Collaboration nécessaire avec M. Văida-Voevod⁵, un dissident du parti, exclusive contre certaines personnalités naturellement désignées par leur situation dans les cadres, pour prendre place dans l'équipe gouvernementale ; c'était donner à la mission de M. Mihalache la valeur d'une politesse au principe de l'alternance et la durée d'une rose d'automne. Malgré la menace que des années d'une opposition prolongée font peser sur la vie intérieure d'un parti, par souci d'une discipline d'attitude, le chef national-paysan ne pouvait que décliner la charge du pouvoir. L'alternance, un instant, respectée, n'était décidément plus qu'une forme vaine d'un système politique marqué de désuétude.

COALITION ET CONTRE-COALITION

Avec l'alternance, la notion même de parti subissait une redoutable atteinte. On le voit bien dans l'histoire de l'après-crise ministérielle marquée d'une confusion idéologique sans précédent, entre les différents partis roumains en présence. L'exemple venait d'ailleurs du gouvernement lui-même. Le second cabinet Tataresco⁶, en effet, s'était constitué selon une formule de coalition, par la collaboration effective du parti Iorga⁷, parti d'un chef aux troupes rares, et la conclusion d'un cartel électoral avec le Front roumain⁸ de M. Alexandre Văida-Voevod. Or, l'ancien chef national-paysan s'était distingué, ces années dernières, par le slogan du « *numerus valachicus* » antisémite et anti-minoritaire, et il avait publiquement exprimé sa défiance à l'égard de la France du Front populaire et envoyé au colonel de La Rocque un télégramme de sympathie. Aux termes du cartel, ses troupes, d'une vive susceptibilité nationaliste et d'un certain penchant pour les régimes totalitaires, allaient voter avec les électeurs libéraux, intransigeants à l'égard des minoritaires et traditionnellement respectueux de l'amitié française. Contradictions peut-être plus apparentes que réelles.

On l'appréciera d'après le tour de force autrement difficile réalisé par l'opposition. Au lendemain de l'échec de son impossible mission, M. Mihalache avait annoncé son intention de se démettre de la présidence du Parti national

4. Ion Mihalache (1882 -1963), homme politique, un des dirigeants du Parti national paysan.

5. Alexandru Văida-Voevod (1872 -1950), médecin, homme politique, président du Conseil des ministres à trois reprises, en conflit avec le chef du Parti national paysan auquel il appartenait, proche du roi Carol II.

6. Le cabinet d'août 1936, après l'éviction de Nicolae Titulescu.

7. En dehors de son activité d'historien, Nicolae Iorga a eu un rôle actif dans la vie politique comme dirigeant du Parti national-démocrate, parti co-fondé en 1910 avec une ligne idéologique nationaliste, xénophobe et antisémite.

8. Le Front roumain, parti d'extrême droite, fondé en 1935 par Alexandru Văida-Voevod.

paysan. Chose faite quelques jours plus tard, quand le choix du successeur n'impliquait plus de doute. Jules Maniu⁹ reprenait la direction du parti qu'il avait à plusieurs reprises, quelques années auparavant, conduit au pouvoir. C'était aussi l'affirmation d'une volonté de lutte pour les élections prochaines. À preuve les négociations immédiates du nouveau chef afin de constituer un front de l'opposition. La conclusion d'un cartel électoral avec M. Grégoire Filipescu¹⁰, chef du parti conservateur, n'en était qu'un premier épisode. Et leur force éclatait bien vite dans l'accord pour la liberté de vote presque en un tournemain conclu avec M. Georges Brătianu¹¹, chef de la dissidence du parti national-libéral, et surtout avec M. Zelea Codreanu¹², au nom du parti « Tout pour le pays », figure politique de l'ancienne Garde de fer. Nationaux-paysans, libéraux dissidents et « gardistes » s'engageaient mutuellement à surveiller et faire respecter la probité des opérations électorales contre la vieille règle, elle aussi de bonne guerre, d'une majorité nécessaire et établie pour le parti qui, au gouvernement, présidait aux élections. Encore une nouveauté contre le jeu traditionnel, mais ce qui pour l'homme de la rue devait provoquer juste étonnement, c'était le singulier rapprochement réalisé par M. Maniu. Sans doute ne s'agissait-il que d'une collaboration provisoire autours des urnes, mais n'était-il point surprenant de voir soudain le chef de la Garde de fer, le mystérieux « capitaine », tenant d'un régime autoritaire et d'un nationalisme exacerbé, causer et s'entendre avec le parti qui représente en Roumanie d'incontestables velléités démocratiques, un goût pour le parlementarisme et les pays qui en usent encore, une compréhension éclairée pour la réalité russe ? D'idéologie rigoureuse, il n'était décidément plus question. Les hommes devenaient plus souples que les formules. Ou bien les réalités qui les unissaient devaient exister ailleurs.

En fait, le groupement de l'opposition se faisait contre le principe même de la coalition gouvernementale. L'une acceptait que le roi règne et gouverne, l'autre voulait qu'il gouvernât moins. Question de vie intérieure du régime, on le voit, et fondamentale pour certains, posée presque dès l'avènement du souverain, latente ces dernières années sous des formes diverses de gouvernement personnel, tant avec le cabinet de techniciens présidé par le professeur Iorga

9. Iuliu Maniu (1873-1953), président du Parti national paysan, président du Conseil des ministres à trois reprises.

10. Grigore Filipescu (1886-1938), homme politique et journaliste, directeur du quotidien *Epoca* (1918-1939), fondateur d'un parti conservateur pour jouer sa propre carte politique.

11. Gheorghe I. Brătianu (1898-1953), prestigieux historien, dirigeant d'une faction dissidente du Parti national libéral.

12. Corneliu Zelea Codreanu (1899-1938), leader charismatique appelé le « capitaine de la Garde de fer », mouvement légionnaire antisémite et antidémocratique. Son succès aux élections de 1937 a servi de prétexte au roi Carol II pour mettre fin au régime démocratique et instaurer sa propre dictature.

qu'avec le cabinet libéral où d'importants portefeuilles demeuraient réservés à des hommes de confiance de la Couronne. Les groupements antagonistes, à la veille de la lutte électorale, s'affirmaient autour des consécration ou des mécomptes apportés par cette politique extraconstitutionnelle. D'un côté, l'équipe gouvernementale du parti libéral, éprouvée par le souverain pendant quatre années de collaboration et modifiée selon ses intentions personnelles, le président Iorga à qui le roi gardait une affection déférente et le docteur Văida-Voevod, vieil ami du Palais, l'homme de ressource pour les ministères de transition et les situations difficiles. De l'autre, les doctrinaires ou les mécontents : Jules Maniu entraînait derrière lui son parti dans une fidélité un peu austère aux vieux principes constitutionnels, avec la fermeté tenace de sa vie presque entière d'opposant ; Georges Brătianu défendait la règle du libéralisme politique – tradition de sa famille – sans qu'il en ait toujours gardé l'esprit. Autour d'eux, tous ceux qui avaient eu à se plaindre des actes d'un régime par trop personnel : au plafond encore, mais fixé un jour prochain du côté des nationaux-paysans, M. Titulesco qui avait fait, rentrant d'un exil volontaire, de vigoureuses déclarations d'énergie électorale ; nombre de généraux, dont l'ancien chef d'état-major, qui, frappés par un décret soudain sur la limite d'âge, entendaient affirmer leur activité politique. Brassant le tout, idéologie ou passions, un mouvement assez diffus, mais net de moralité publique. C'est peut-être le sort des gouvernements heureux que de développer avec eux, à mesure qu'ils durent, un mouvement de lassitude. En Roumanie plus qu'ailleurs, à cause des habitudes anciennes, la réaction devenait nécessaire. Elle s'affirmait de purification, de vertu, soit dans la règle parlementaire, soit au dehors : c'était la vocation réformatrice de la Garde de fer, régénératrice et totalitaire. Ainsi s'expliquait sa place aux côtés de partis réguliers pour l'accord électoral.

La confusion des doctrines était donc le tumultueux réflexe de défense des partis, la reconduction du cabinet Tataresco un autre épisode de gouvernement personnel. Là-dessus on a pu écrire, à la veille d'élections qui s'annonçaient difficiles, qu'elles seraient un plébiscite. Mot de journaliste endiablé et sans prudence politique. Car du régime, il n'en pouvait être question. Sur quoi donc votait-on alors ? On avait simplement oublié de préciser le point de consultation. Les élections allaient le montrer avec évidence, comme pour témoigner, en faveur de leur principe même, de l'existence d'un immanent bon sens.

LA DÉFAITE DE M. TATARESCO

La campagne électorale qui aurait dû être un véritable remuement si le fond du débat eût été le sort du régime, ne fut pas plus violente que bien d'autres. Fait caractéristique : les bagarres vraiment sanglantes – il y a toujours en Roumanie quelques coups de révolver d'agents électoraux – ont eu lieu entre

frères ennemis. Nationaux-chrétiens et « gardistes » menaient en Bucovine et en Moldavie, terres d'antisémitisme paysan, une bataille âpre avec morts et blessés. Partout ailleurs, la lutte était de paroles et de horions bien placés. L'ordre régnait donc dans le pays. On dit même qu'au jour des élections, le 20 décembre, le gouvernement, surveillé par l'opposition, fit montre à l'égard des opérations de vote d'une particulière tolérance.

En devait-il résulter une image plus juste des mouvements de l'opinion roumaine ? Sur un plan de haute politique, sur le dilemme du gouvernement personnel ou du régime parlementaire, non ou presque pas. Une élite et ses attenances, cadres des partis ou bourgeoisie montante, s'attache seule à ces subtilités. La masse, ferme dans ses besoins de vie, se contente de réagir sagement selon ses habitudes ou d'après certaines tendances élémentaires, réflexes de défense instinctive. Telle est la clé de ces surprenantes élections roumaines où le gouvernement a réussi à ne pas obtenir les 40 % des suffrages qui, en vertu de la loi électorale de 1926, assuraient contre vents et marées la majorité à la Chambre. Tirer de cet échec inusité un mauvais présage pour la Couronne et son gouvernement, et l'indice d'un climat démocratique en Roumanie, est spéculation pure et méconnaissance des choses. Quels indices d'ailleurs trouver dans le succès d'une opposition dont les doctrines sont contradictoires et dont le rapprochement se fondait sur une conjoncture de mécontentements. En fait, le pays n'a pas voté sur une question de régime, il a signifié son ennui à un gouvernement qui avait trop duré sans améliorer, comme il le devait, les conditions générales de vie. L'apport des voix iorgistes¹³ (quelques intellectuels épars dans le royaume) et des tenants du Front roumain, parti de cadres sans troupes, ne devait guère accroître le nombre des persévérants à témoigner leur confiance. Dès lors, on votait naturellement pour les autres : par habitude ou par le fait de solides organisations électorales, pour les hommes du grand parti successeur, les nationaux-paysans ; par instinct pour exprimer une impulsion antisémite ou le besoin confus, élémentaire, d'une amélioration sociale, en faveur des nationaux-chrétiens ou de la Garde de fer.

Le résultat des élections roumaines ne signifie pas autre chose que l'expression de ces réactions frustes. Bien des règles anciennes y demeurent respectées puisque la coalition gouvernementale réunit tout de même 35,92 % des suffrages (1 103 323 votes sur 3 071 705 votants et 4 649 163 inscrits), et que le Parti national paysan vient en seconde ligne avec 20,40 %. Les masses cherchent naturellement la sauvegarde du passé. Quant à l'avenir, son ébauche n'est point douteuse. La Garde de fer, pour la première fois candidate sous les apparences du parti « Tout pour le pays », arrive avec un total de voix de 478 368, soit 15,58 % des suffrages exprimés.

13. Les adhérents du parti dirigé par Nicolae Iorga.

Derrière elle, le Parti national-chrétien ne fait que confirmer la tendance d'un antisémitisme rural et des mouvements sommaires qui agitent la petite et moyenne bourgeoisie roumaine. Les partis, assez répandus naguère en Roumanie, qui se définissaient comme la clientèle d'un homme, ne se défendent plus qu'autour de Georges Brătianu (national-libéral dissident), 3,89 % des voix, et de G. Iunian¹⁴, national-paysan non moins dissident, 2,75 % des voix. Le maréchal Averesco¹⁵, figure populaire jadis de chef de guerre victorieux, n'a pu réunir le pourcentage minimum de suffrages (2%) qui lui eût permis d'envoyer quelques députés à la Chambre. Encore un aspect du passé qui s'estompe.

Une étude géographique du scrutin souligne d'une force de terroir la valeur de ces indications nouvelles. La Transylvanie demeure une vieille forteresse national-paysanne, mais déjà bien atteinte, et si dans les villes le pourcentage des voix du second parti est encore important, c'est que les cadres moyens de la vie sociale et les hommes d'âge mûr ont continué à exprimer par lui leurs convictions ou leurs mécontentements. Le Parti national-chrétien a son fief – l'indication est précieuse sur sa puissance politique à venir – dans les régions du Nord, Moldavie, Bessarabie, Bucovine, où l'antisémitisme a pris le nom du professeur Cuza¹⁶, de l'université de Iași, le vénérable patriarche de la lutte de la « roumanité » contre le Juif. Le paysan moldave ou bessarabien a ses habitudes : il ne connaît pas encore la Garde. Celle-ci s'affirme en masse, par contre, dans l'ancien royaume et particulièrement dans les villes. Elle correspond à une conscience plus claire, à des milieux jeunes, à la volonté d'un changement. C'est, pour une première manifestation politique, une incontestable affirmation de puissance.

170

TENDANCES NOUVELLES

Autrement dit, les dernières élections roumaines ont découvert, sur un plan de rudiment, les réactions premières d'une opinion naissante. Mais l'évidence est-elle règle de sagesse pour le gouvernement des hommes ? À coup sûr, la « reconduction » du cabinet Tataresco a été témérité ou imprudence. S'autorisait-elle de la docilité traditionnelle des masses à la volonté gouvernementale ? Le jeu ancien n'avait pleine efficacité qu'avec des gouvernements jeunes, porteurs de

14. Grigore Iunian (1882-1940), fondateur et leader du Parti paysan-radical, ministre à plusieurs reprises.

15. Alexandru Averescu (1859-1938), général qui s'est distingué pendant la guerre d'Indépendance de Roumanie, pendant la deuxième Guerre balkanique (1913) et surtout dans la Première Guerre mondiale, président du Conseil des ministres à trois reprises entre 1918 et 1927. En 1907, il a maté dans le sang la révolte paysanne.

16. Alexandru C. Cuza (1857-1947), professeur d'économie politique à l'université de Iași, antisémite notoire.

nouvelles espérances. Le chef du Parti libéral, M. Dinu Bratianu, le savait, qui redoutait l'épreuve d'une trop longue confiance. Il est vrai que cette fois, la « reconduction » s'opérait comme un acte de la volonté souveraine. Mais pouvait-on attendre de la lutte – c'était là qu'était l'imprudence – un jugement sur la valeur de celle-ci ? La question se trouvait artificiellement posée, et inutilement, dans un pays où, pour la quasi-totalité du corps électoral, le loyalisme demeurait de l'ordre des faits naturels. Ainsi donc, de chaque côté, l'échec ou l'impasse, et pour le roi Carol, l'impossibilité, devant un scrutin d'impuissance, de continuer le jeu parlementaire normal.

Était-ce là sa pensée dernière ? On ne le saurait écrire. La situation en Roumanie, au moment de la période électorale, répondait, semble-t-il, à une convergence de forces. D'une part, l'aboutissement de la politique royale pour sortir de l'impassibilité constitutionnelle de l'alternance et gouverner au travers des grands partis, avec l'affaiblissement de ceux d'entre eux qui pouvaient demeurer redoutables ; la montée de facteurs nouveaux dans la vie intérieure roumaine, portés par la situation révolutionnaire de l'après-guerre, conséquence essentielle de la réforme agraire ; enfin, brochant le tout, le privilège favorable des dictatures, fort répandu en Europe, et justement dans un pays jeune en crise de croissance nationale, quelque peu enclin au miracle. D'autre part, des survivances et le souci de l'opinion étrangère comme le sentiment exact de la force d'anciennes habitudes encore vivaces dans le pays, – la nécessité de conserver les apparences de la forme parlementaire, plus impérieuse peut-être qu'on ne pense, puisqu'on a vu la Garde de fer s'y plier elle-même. Dans la ligne du gouvernement personnel, le roi Carol demandait au second cabinet Tataresco de faire des élections, qui seraient peut-être des élections de sacrifice. Il devait dans leur résultat trouver la formule du gouvernement de demain. Les vieux dogmes étaient satisfaits et la prérogative royale entière.

L'avènement du cabinet Goga éclaire justement cet effort pour assouplir le parlementarisme à l'impulsion souveraine et au sentiment du bien public.

LE CABINET GOGA

La leçon de la crise fut en effet tirée beaucoup plus vite qu'on n'avait cru d'abord. Il était facile de gagner du temps : le souverain ne l'a pas voulu. Son gouvernement, pas davantage, qui a consacré sa défaite en laissant la commission centrale électorale, chargée de fixer la jurisprudence d'attribution des mandats, prendre la solution à lui la plus défavorable¹⁷. Le 26 décembre, le roi revenait précipitam-

17. Note de l'auteur ou de *L'Europe nouvelle* : au lieu de répartir les sièges au prorata des suffrages exprimés par district, la Commission a préféré distribuer les mandats d'après le pourcentage de voix obtenues par chaque parti dans tout le pays. Véritable représentation proportionnelle, avec tous ses inconvénients majoritaires.

ment de Sinaia, où le président du conseil était allé la veille examiner avec lui la situation. Dans la même journée, il recevait le général Ion Antonesco¹⁸, ancien chef d'état-major de l'armée et M. Octavian Goga. Le soir même, à l'étonnement de tous, on criait dans les rues de la capitale la liste probable du cabinet Goga. Les augures les plus avisés se montraient sceptiques et démentaient. Au réveil le lendemain, les fausses nouvelles de la veille étaient devenues réalité.

Que s'était-il passé entre-temps ? Le palais certes garde son secret. Mais il n'est point impossible d'esquisser un schéma de la crise, le souverain n'ayant pas manqué de rester logique avec lui-même. La situation de fait était nette : la nouvelle Chambre s'avérait ingouvernable. Le cartel électoral de l'opposition ne devant pas dépasser les élections sénatoriales, comment nationaux-paysans et gardistes, aux doctrines ennemies, auraient-ils pu établir un commun programme ? D'aucun d'eux d'ailleurs il ne pouvait être question. Restaient des combinaisons arithmétiques de coalitions plus ou moins larges, dont l'élément déterminant devenait, malgré le petit nombre de ses députés (39), le Parti national-chrétien.

Celui-ci, très habilement, pendant la période électorale, sollicité par les uns, espéré puis violemment pris à partie par les autres, avait eu la sagesse de se tenir en deçà de la mêlée. L'un de ses chefs, M. Octavian Goga, conservait d'étroites relations avec le roi Carol. Ainsi au terme d'une lutte indécise, le Parti national-chrétien s'affirmait l'arbitre intact de la situation parlementaire, avec à sa tête un homme en qui le souverain avait confiance. Autant d'indications favorables qui confirmaient une nécessité de la politique intérieure roumaine. Dans la continuité de ses méthodes de gouvernement personnel, d'après les indications incontestables du scrutin, le roi n'avait guère d'autre possibilité que le cabinet Goga. Par lui, en effet, il continuait de sauvegarder sa prérogative et de conserver les apparences constitutionnelles. Le Parti national-chrétien et ses chefs s'affirmaient fidèles tenants du trône et collaborateurs dévoués. Ils représentaient d'autre part cette tendance nationale, antisémite et chrétienne, dont le scrutin affirmait l'impérieuse poussée dans les masses. Parti d'extrême-droite, il prônait l'autorité mais il respectait la Constitution. Les contraires, qu'une Europe simplificatrice se plait un peu partout à opposer, par lui se trouvaient conciliés.

On n'improvise cependant pas une équipe de gouvernement et le Parti national-chrétien était pauvre en hommes. Le chef suprême, le professeur Cuza, à quatre-vingts ans passés, n'avait jamais détenu un portefeuille et le président

18. Ion Antonescu (1882-1946), s'est fait remarquer pendant la deuxième Guerre balkanique (1913) et la Première Guerre mondiale. Ministre de la Guerre dans le gouvernement de Goga, il contribuera à l'abdication du Carol II et à l'installation, en tant que « chef de l'État », à un régime de dictature militaire tout en engageant la Roumanie aux côtés de l'Allemagne contre l'Union soviétique (1941-1944).

Goga ne trouvait autour de lui que le professeur Petrovici¹⁹, un des maîtres de la philosophie roumaine, ancien ministre de l'Instruction publique, ou le professeur Istrate Micescu²⁰, un brillant avocat du barreau bucarestois, virtuellement ministre des Affaires étrangères mais pour la première fois au pouvoir. Il fallait adjoindre aux hommes de gouvernement du Parti national-chrétien d'autres compétences. Le souverain, au reste, avait pris ses précautions pour un département qui lui tient particulièrement à cœur, la Défense nationale. Avant de recevoir M. Goga dans l'audience où il lui confiait la responsabilité de la nouvelle entreprise gouvernementale, il avait, à la surprise générale, rappelé de son exil proche un jeune général, brutalement « limogé » par le précédent gouvernement et qu'on croyait poursuivi des ressentiments du palais, le général Ion Antonesco. Officier de grande classe, dont les mérites avaient fait trop jeune – il n'était que général de brigade – un chef d'état-major général, on l'estimait définitivement écarté pour avoir trop affirmé son caractère et sa valeur. On le savait confiné dans une solitude d'opposant, sans ignorer ses sympathies d'extrême-droite. Au moment difficile, le roi s'est souvenu qu'il avait là à sa disposition un homme d'ordre et d'autorité ; il a fait appel à lui, le soldat a loyalement accepté. Sur le plan politique, le président Goga se livrait de son côté à une action de persuasion participatrice dans l'équipe nationale-paysanne. Quatre membres importants qui n'avaient jusqu'ici, il est vrai, occupé que des situations gouvernementales de second plan, se mettaient d'accord avec lui sur un programme de réalisations nationales et paysannes, dans un unisson loyaliste, et trois d'entre eux prenaient en charge des portefeuilles essentiels : M. Armand Calinesco, à l'Intérieur²¹, M. Virgil Potarca²², aux Communications, M. Radulescu-Mehedinti²³, à la Justice. Dissidence qui n'engageait qu'eux-mêmes, mais qui atteignait cependant durement l'opposition irréductible de M. Jules Maniu et préparait l'éventualité d'un élargissement de la formation gouvernementale pour les élections à venir.

19. Ion Petrovici (1882-1972), philosophe, ministre de l'Instruction publique en 1926-1927, ministre de la Culture dans le gouvernement de Goga et ministre secrétaire d'État au Département de la culture nationale dans le gouvernement d'Antonescu.

20. Istrate Micescu (1881-1951), avocat, avec un doctorat en droit à l'université de Paris, ministre des Affaires étrangères (1937-1938) et ministre de la Justice (1939-1940), quand il a initié plusieurs mesures législatives antisémites.

21. Armand Călinescu (1893-1939), économiste, avec un doctorat en sciences économiques et politiques à Paris, membre du Parti national paysan, ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Goga. Intransigeant dans la répression de la Garde de fer, il soutient l'installation au pouvoir de la dictature royale et devient président du Conseil des ministres le 7 mars 1939 avant d'être assassiné par les légionnaires, le 21 septembre 1939.

22. Virgil Potârca (1888-1954), avocat, ministre à plusieurs reprises.

23. Vasile Rădulescu-Mehedinți (1878- ?), juriste.

LA DERNIÈRE CARTE DU RÉGIME PARLEMENTAIRE

Dès lors, l'équipe pouvait se constituer. Le 28 décembre, le cabinet Goga prêtait serment de fidélité au souverain, complété le lendemain par de nouveaux sous-secrétaires d'État, chefs de file du Parti national-chrétien, qu'il fallait bien après de longues années d'opposition récompenser. Tâche malaisée s'il en fût que la sienne et dans la ligne de cette politique de dépassement des contraires, qui fait le vif de la crise roumaine actuelle. S'il ne s'agissait que de gouverner, mais le cabinet doit avoir son parlement et faire de nouvelles élections. Aux prises cette fois avec son plus redoutable adversaire, la Garde de fer. On comprend dès lors pour lui dès le début, la nécessité de mesures nationalistes et antisémites, avec le devoir impérieux de ne pas pécher par faiblesse. De rien ne servirait, de l'extérieur, de lui compliquer la tâche. La « *svastika* », dont le professeur Cuza dispute au national-socialisme la primeur de symbole, ne doit pas créer confusion. D'hitlérisme, il n'en est pas question : les principaux membres du cabinet Goga sont hommes de tradition et d'expérience, de responsabilité aussi. Et qu'on n'oublie pas, de loin, qu'ils représentent dans la vie politique roumaine et la conjoncture présente, la dernière carte du régime parlementaire selon le vieil esprit de la bourgeoisie libérale, à laquelle tous ils appartiennent. Après, ce serait pour le souverain, l'expérience déclarée d'un gouvernement de dictature ou le pacte, si pacte il peut y avoir, avec la Garde²⁴.

24. Note de l'auteur ou de *L'Europe nouvelle* : une prochaine étude relèvera les premiers actes du gouvernement Goga par rapport aux nécessités de la vie générale du pays roumain.

APRÈS LA DICTATURE DU ROI CAROL¹

L'étude de la nouvelle constitution roumaine ne laisse aucun doute sur la décision du souverain d'établir sa dictature personnelle² : la nomination du président du Conseil n'a plus besoin que de la signature royale ; les ministres n'ont de responsabilité politique qu'envers le souverain ; le roi peut ne pas convoquer le Parlement pendant un an et, pendant tout ce temps, il peut gouverner par décrets ; il a, seul, le droit de déclarer la guerre, de signer des traités politiques, militaires, ou de paix ; enfin le roi s'est réservé le droit exclusif de modifier la nouvelle Constitution, prévision utile en vue du jour où le peuple en aura pris connaissance et comprendra que la parodie plébiscitaire du 24 février se soldera pour lui par la perte de ses droits et de ses libertés.

LES MAUVAISES RAISONS DU COUP D'ÉTAT

On nous a donné une triple justification du coup d'État : la menace de la Garde de fer, l'anarchie répandue par le gouvernement Goga, le nombre excessif des partis politiques et l'impossibilité de les mettre d'accord. Cette justification ne manque pas d'ironie et il est pour le moins étonnant que Paris et Londres aient mis tant de complaisance à l'accepter. Car la Garde de fer ne put gagner la sympathie populaire qu'en exploitant l'indignation suscitée par le régime personnel du roi et de son entourage, tout en profitant de la complicité de ceux-ci et du haut patronage du Patriarche³. Aussi ne peut-on s'empêcher d'admirer la désinvolture avec laquelle ce prélat accepta le pouvoir en vue d'arrêter l'anarchie dont il était l'un des principaux artisans, et de dissoudre, en même temps que la Garde de fer, les partis constitutionnalistes qui avaient été les seuls à tenir tête aux agitations chauvines et antisémitiques de ses protégés, MM. Codreanu, Goga, Vaïda et Stelian Popesco⁴. D'un autre côté, le résultat des élections de décembre ne

1. Publié dans *L'Europe nouvelle* du 26 mars 1938 sous la signature : « D ». Paternité très discutable mais en cohérence avec les idées de ses autres articles à ce sujet parus dans le même hebdomadaire. Voir DUPRONT, 1938b.

2. Après avoir démis le gouvernement de Goga, dans la nuit du 10 au 11 février 1938, le roi Carol II abolit la Constitution et la remplace par une nouvelle qui établit les bases de son régime autoritaire antidémocratique, suivie par l'interdiction, le 30 mars 1930, des partis politiques.

3. Miron Cristea (1868-1939), patriarche de l'Église orthodoxe roumaine, depuis 1925, nommé par Carol II président du Conseil des ministres après le coup d'État du 10-11 février 1938.

4. Stelian Popescu (1874-1954), journaliste, ministre de la Justice à deux reprises (1921-1922 et 1927-1928).

justifiait en rien la terreur inspirée par la Garde de fer (elle n'eut que 16 % des voix) et le parti national-paysan, qui obtient 22 %, eût réussi facilement, une fois au pouvoir, à rallier la majorité des suffrages étant donné le grand prestige dont jouissait son chef, M. Maniu, dans toutes les classes sociales, grâce à son attitude intransigeante à l'égard de la Camarilla et du régime personnel du souverain.

Nous sommes du reste informés que c'est sur les conseils de Berlin, suscités par le nouveau gouvernement roumain, que le capitaine Codreanu a fait semblant de dissoudre son organisation. Aussi peut-on se demander quel prix le roi Carol a dû payer pour cette intervention.

Le second point de la justification du coup d'État est l'effondrement de l'autorité et l'anarchie économique, dus au gouvernement Goga. Or, c'est bien le roi qui fut le seul responsable de ce régime dont le chef n'avait réuni que 9 % des voix aux élections de décembre.

Quant au troisième point de la justification du coup d'État, à savoir le nombre excessif des partis politiques et leur incapacité de s'entendre, il n'y a pas de Roumain ni d'étranger qui ne sache que c'est le souverain lui-même qui est l'auteur de cette division. Le départ de M. Văida, du parti national-paysan, celui de M. Goga, du parti du général Averesco, la longue lutte entre M. Georges Brătianu et le gros du parti libéral sont l'œuvre personnelle du roi. Créer des forces anarchiques dans le flanc des partis légalistes pour les affaiblir ; diviser ces mêmes partis et amener en fin de compte un gouvernement de désordre total, pour se poser ensuite en sauveur, et, par escamotage, spolier un peuple traditionnellement sage et tranquille de ses libertés : voilà – et c'est un compliment à faire au dictateur royal – du plus pur machiavélisme.

UN GOUVERNEMENT « HONNÊTE »

Toutefois, si le tour a réussi cette fois, l'avenir est loin d'être rassurant. Effrayé par l'anarchie, terrorisé par les autorités, privé et isolé de ses chefs, et peut-être aussi impressionné, vu ses sentiments religieux, par la présence du Patriarche à la tête du gouvernement, le peuple roumain a « ratifié » la nouvelle Constitution dont il ne connaissait même pas le contenu (il y eut sans doute un très grand nombre d'abstentions que l'on a préféré passer sous silence). Mais le Patriarche lui-même (qui a comparé, dans son discours au palais royal, la « résurrection » du peuple roumain et l'œuvre de son souverain à la résurrection du Christ !) commence à avoir des inquiétudes : « Il faudra à présent que l'espoir manifesté par le peuple soit suivi par des actes, de sorte que les citoyens soient convaincus qu'il y a un changement des vieilles mœurs et des vieilles habitudes ». Le Patriarche sait que c'est là que le bât blesse le nouveau régime. Il sait – et c'est ce qu'il y a de plus tragique dans la situation roumaine – que tout le monde, même ses présents collaborateurs, ont du souverain, et surtout du désintéres-

sement de celui-ci, les opinions les moins flatteuses et qu'ils ne cachent pas dans leurs conversations privées. Ils ont accepté un dictateur pour lequel ils n'éprouvent aucun respect. Ainsi a-t-on débuté par la formation d'un gouvernement d'hommes dont l'honnêteté matérielle n'est pas encore suspectée. C'est sous le signe de cette honnêteté, réclamée par le pays, que le nouveau gouvernement prétend se placer, signe bien différent de celui sous lequel se trouvaient ses prédécesseurs immédiats.

Mais pourra-t-on ainsi, par un coup de baguette magique, tout changer, et cela avec le contrôle public rendu désormais impossible ? Les militaires ne vont-ils pas être pires que les politiciens qui devaient, tout de même, tenir compte de l'opinion ? La Camarilla disparaîtra-t-elle dans une trappe ? La présence de l'amie du roi⁵ ne continuera-t-elle pas à exaspérer les gens et à leur faire croire que, derrière la nouvelle façade, rien n'est changé ? La police sera-t-elle toujours entre les mains du fameux général Marinesco⁶, sur les revenus inavouables duquel le public n'a pas de doute ? Le roi lui-même, dictateur légal à présent, ne continuera-t-il pas à exiger de ses ministres et du gouverneur de la Banque nationale l'exécution de mesures et d'opérations qu'ils condamnent dans leur conscience et dont le but est de satisfaire des intérêts particuliers ?

LA DICTATURE CONDAMNÉE

177

Le Patriarche sait fort bien que, battue aux élections de décembre grâce à la révolte publique dont ont bénéficié les organisations de MM. Maniu, Codreano et Georges Bratiano, la dictature du roi Carol a bien moins imposé la nouvelle Constitution dans l'intention sincère de « sauver le pays », comme il l'a proclamé, que pour éviter la restauration de la liberté de la presse et du contrôle du Parlement qui auraient dévoilé au-dedans et au-dehors toutes les affaires et tous les abus tolérés par les précédents gouvernements personnels. Le Patriarche sait qu'une dictature royale est bien différente de celles de tribuns populaires, surgis des masses et créés par les aspirations de celles-ci ; il sait aussi que la dictature du roi Alexandre de Yougoslavie⁷, héros national, bon époux et père de famille, imposée par la nécessité de maintenir l'unité nationale menacée par l'action mussolinienne, n'a rien de commun avec celle du Roi Carol, qui prétend l'avoir prise pour modèle. Le Patriarche n'ignore pas qu'un régime dictatorial sans force morale est condamné, et il se rend compte que l'on a lancé

5. Elena Lupescu (1899-1977), maîtresse du roi Carol II.

6. Gabriel ou Gavrilă Marinescu (1886 -1940, général, préfet de la police de la capitale de Roumanie (1930 -1937), avec plusieurs responsabilités ministérielles.

7. Alexandre II de Serbie, puis Alexandre I^{er}, roi de Yougoslavie (1888 – assassiné à Marseille, en 1934) a aboli la Constitution de son pays en 1929 et instauré un régime autoritaire.

l'Église et l'armée dans une aventure où, si la force matérielle est encore du côté du souverain, la force morale et spirituelle est restée du côté des chefs des partis constitutionnalistes. Aussi a-t-il fait suivre l'unanimité du plébiscite du 24 février par la confiscation de toutes les armes, faits étrangement contradictoires, mais significatifs. Le Patriarche ne doute pas que la question des libertés des peuples qui se sont rattachés au royaume roumain va se poser. L'admirable lettre que M. Maniu lui a adressée le 16 février ne laisse aucun doute à ce sujet : « Une dictature qui n'est pas mise au service d'une grande idée généreuse, qui n'est pas basée sur un courant populaire, mais sur un cercle d'intérêts condamnables et des situations profondément immorales, est condamnée d'avance. Il ne lui est pas permis d'enterrer sous ses ruines la plus haute autorité de l'Église et nos fières traditions transylvaines ».

Alors le Patriarche-président est fort inquiet et il lance un avertissement : « Il faut que les actes correspondent aux promesses ». Mais, avec les penchants du souverain et le manque de caractère habituel de ses ministres, qui donc peut croire à un pareil miracle ?

Pour l'instant, tout ce que l'opposition au régime peut faire, c'est attendre, car il est difficile de faire des procès d'intention au souverain et au patriarche. Mais lorsque les lois auront annulé les libertés prévues par la Constitution octroyée ; lorsque le « Parlement corporatif », dans un pays où les éléments pour la création de corporations sont encore loin d'exister (c'est à peine aujourd'hui que l'Italie fait ce pas), votera des lois inapplicables et qui augmenteront le désordre ; lorsque le peuple réalisera qu'on lui a pris ses droits sans lui procurer comme contrepartie une amélioration de son sort, il y aura une recrudescence des mêmes suspicions et des mêmes haines contre les profiteurs supposés du régime et le sentiment général de révolte obligera les chefs de l'opposition à agir.

Comme le coup d'État du 11 février aura rendu une collaboration entre ceux-ci et le souverain impossible, on peut s'attendre à ce que l'abdication de celui-ci, en faveur de son fils, bientôt majeur, soit la seule solution qui puisse éviter au pays des troubles sérieux.

LA VERSATILITÉ ROYALE

Malgré ces inquiétantes perspectives, on a le droit de se demander si une pareille crise dynastique ne présenterait pas pour la Roumanie et la paix de l'Europe un danger moindre que le succès de l'entreprise dictatoriale du roi Carol. Car il y a un aspect international de ce drame roumain auquel les gouvernements français et anglais commettraient une fatale erreur de ne pas prêter toute leur attention.

Le « Parlement corporatif » roumain n'ayant plus le droit de s'occuper de politique étrangère, et les chefs des partis étant muselés par la dictature, c'est sur les conceptions du souverain seul que reposeront les alliances de la Roumanie

à l'avenir. Or, tous ceux qui le connaissent, tous les observateurs étrangers de Bucarest (à l'exception peut-être du ministre de France, M. Thierry⁸), savent qu'on ne peut pas se fier à sa parole. Dans son subtil machiavélisme, le roi Carol a toujours su s'arranger pour ne pas tenir ses engagements, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, en se servant de motifs ou de faux-fuyants plus ou moins habiles. C'est ainsi qu'il a procédé à l'intérieur avec MM. Maniu, Mihalache, Averesco, Georges Bratiano et même, il y a quatre mois, avec M. Goga. C'est ainsi que, tout en affirmant périodiquement sa fidélité à la démocratie, il n'a jamais cessé d'agir en vue d'établir sa dictature.

Dans sa politique étrangère, après d'émouvantes entrevues avec M. Benès⁹, il a adopté la tactique de M. Beck¹⁰ et de M. Stoyadinovitch¹¹ lequel ne cachait pas, dans ses conversations, la nécessité pour son pays et la Roumanie de se cantonner dans le pacte balkanique et de se détacher progressivement de la Tchécoslovaquie. Le roi Carol n'a jamais cru à la Ligue des nations (sa conception dictatoriale ne peut pas s'accorder avec la démocratie genevoise) et a toujours été convaincu que la France ne se battrait pas pour son allié tchèque. Il s'est caché derrière la Yougoslavie pour refuser depuis novembre 1936 la signature du pacte unique de la Petite Entente, pourtant le seul moyen efficace de consolider la Tchécoslovaquie aussi bien que l'Autriche, si celle-ci avait pu y adhérer. Après avoir intitulé la politique de sécurité collective de M. Titulesco « politique royale », il s'est débarrassé de celui-ci dans les circonstances connues. De même, malgré ses nombreuses déclarations apaisantes au sujet de la question juive, il laisse appliquer par son gouvernement actuel le décret du 22 janvier du gouvernement Goga¹², décret en opposition avec la Constitution et les traités, et abandonne toute la population juive, sans distinction, à l'arbitraire et aux prévarications des représentants de l'autorité. L'inconséquence de cette attitude est couronnée par la vague de la proclamation royale, qui garantit les droits des populations d'autres souches établis sur le sol roumain « depuis

8. Adrien Thierry (1885-1961), ministre plénipotentiaire puis ambassadeur de France à Bucarest (1936-1940).

9. Edvard Beneš, en français Édouard Benès ou Benes (1884-1948), président de la République tchécoslovaque de 1935 à 1938, puis chef du gouvernement tchécoslovaque en exil entre 1939 et 1945.

10. Józef Beck (1894-1944), ministre des Affaires étrangères de Pologne de 1932 à 1939, membre du gouvernement militaire qui dirige la Pologne entre 1935 et 1939, signataire du pacte de non-agression germano-polonais en 1934, opposé au pacte proposé par la France pour garantir ses frontières avec l'Allemagne.

11. Milan Stojadinović (1888-1961), économiste, Premier ministre du royaume de Yougoslavie (1935-1939).

12. Décret antisémite visant à retirer la citoyenneté roumaine à la population juive.

des siècles », formule remarquable de précision dans un pays où l'état civil existe depuis trois générations.

M. Delbos¹³ aura eu lui-même la mesure complète de la confiance que l'on peut faire au roi Carol quand, une semaine après sa visite à Bucarest, celui-ci amenait au pouvoir M. Goga, « naziste » roumain, sans support populaire, et qui envoyait tous les ans des délégués au « *Parteitag*¹⁴ » de Nuremberg, avec l'entière approbation du souverain.

UNE ALLIANCE ROUMANO-HONGROISE

Il se peut que le roi soit convaincu, surtout depuis le 7 mars 1936¹⁵ et, à plus forte raison, depuis l'« *Anschluss* », que sa tactique est conforme aux intérêts du pays tels qu'il les conçoit, même si cela l'oblige à renier ses engagements et à décevoir ses amis : comme nous l'avons dit, il a pris pour modèles MM. Beck et Stoyadinovitch. Mais c'est surtout dans ses conceptions dictatoriales et son aversion pour les principes démocratiques qu'il faut chercher l'explication de sa politique étrangère, depuis le départ de M. Titulesco. Il est plus que vraisemblable qu'il serait prêt à s'accommoder d'une *Mittel-Europa* où sa naissance l'imposerait comme représentant du germanisme. Il pense depuis longtemps à une union personnelle avec la Hongrie. Il y a lieu de rappeler à ce sujet que déjà en mai 1928, lors de sa tentative avortée de rentrer en Roumanie en avion, en décollant d'Angleterre, il avait écrit et imprimé un manifeste aux Roumains¹⁶, où il préconisait une « entente » avec la Hongrie. Lord Rothermere¹⁷, qui depuis deux ans faisait une campagne révisionniste en faveur de ce pays, et qui attaquait avec violence la Roumanie, était supposé être l'inspirateur de ces initiatives. Le roi peut, conformément à la constitution, devenir le chef d'un autre État, avec l'assentiment des deux tiers des assemblées législatives : comme le nouveau Parlement sera confectionné entièrement par lui, le peuple roumain n'aurait plus aucune possibilité de s'opposer à la réalisation d'un pareil projet. Il a fait des allusions à ce sujet dans des conversations avec des hommes politiques étrangers et c'est dans ce même sens qu'est supposé avoir agi récemment

13. Yvon Delbos (1885-1956), ministre des Affaires étrangères (1936-1938).

14. *Reichsparteitag*, le congrès annuel du parti nazi de 1933 à 1938.

15. 7 mars 1936, date de la remilitarisation de la Rhénanie, par les troupes de la Wehrmacht.

16. Le texte connu sous le nom de « manifeste de Gladstone » fut diffusé dans le journal de Rothermere, *Daily Mirror* du 5 mai 1928, et repris dans les manifestes qui devaient être lancés de l'avion avec lequel Carol préparait son retour en Roumanie. À la demande des autorités roumaines, le gouvernement britannique a interdit le décollage de l'avion.

17. Harold Sidney Harmsworth, 1^{er} vicomte Rothermere (1868-1940), personnalité du monde britannique des affaires, ayant prospéré dans le milieu du journalisme, et auteur de *My campaign for Hungary*, Eyre and Spottiswoode, 1939.

Lord Londonderry¹⁸, ami des chefs nazis aussi bien que d'un magnat hongrois auquel ces derniers, aidés par des Roumains complaisants, auraient même fait espérer de brillantes possibilités matrimoniales pour sa fille.

Que de nombreux cercles hongrois puissent admettre une pareille combinaison n'a rien d'étonnant, car ce serait la meilleure façon d'escamoter une bonne partie du traité de Trianon. Au printemps 1931, le roi a eu, en Transylvanie, avec le comte Bethlen¹⁹, une entrevue sur laquelle le secret a été longtemps gardé. Mais que signifierait pour les droits et les libertés politiques du peuple roumain cet attelage roumano-hongrois, dirigé par les conceptions directoriales du roi Carol ? Il aurait pour conséquence inévitable la désagrégation de la Roumanie et, par cela même, représenterait un danger en plus pour la paix de l'Europe. Il n'y a pas lieu de s'étonner non plus de l'espoir du roi et de ses amis anglais de faire accepter un semblable projet à l'Angleterre, vu l'idée fausse que l'on se fait en général de l'importance des Londonderry, des Lothian, et même des Rothermere, et l'interprétation, fausse aussi, des récents événements politiques de Londres²⁰.

LA FRANCE À L'ÉCART

Évidemment, une grande dose de superficialité est nécessaire pour croire qu'une entente anglo-allemande sur un pareil projet est dans le domaine des possibilités. Mais, si ces fantaisies prouvent un regrettable manque de sérieux, elles laissent aussi entrevoir que l'on considère la France comme une quantité négligeable. Elles prouvent aussi que certains milieux n'ont toujours pas compris que, loin de se mettre à la remorque de n'importe quelle politique anglaise, Paris doit formuler pour l'Europe centrale sa propre politique et que celle-ci devra bien être suivie par son alliée britannique, aussi longtemps qu'elle sera conforme au pacte de la Société des Nations, que l'Angleterre ne peut pas renier.

À sa dernière visite à Londres²¹, le roi Carol a exprimé le désir « d'établir des rapports plus directs entre Londres et Bucarest, sans toujours passer par Paris ». On devrait lui parler avec netteté la prochaine fois dans la capitale anglaise et le ramener à la conscience de ses justes proportions.

D'un autre côté, le gouvernement français doit comprendre que si le souverain roumain réussit, surtout après la disparition de l'Autriche, à établir sa dic-

18. Charles Stewart Henry Vane-Tempest-Stewart, 7^e marquis de Londonderry (1878-1949), pair et homme politique britannique, secrétaire d'État de l'Air dans les années 1930, adepte du rapprochement avec l'Allemagne nazie.

19. István Bethlen (1874-1946), Premier ministre de Hongrie (1921-1931).

20. Le remplacement d'Anthony Eden à la tête du Foreign Office par lord Halifax, le 20 février 1937, vu comme un signe d'apaisement avec l'Allemagne nazie.

21. La visite de caractère privé à Londres du 20-21 juillet 1937.

tature et à organiser la vie politique et sociale de la Roumanie sur la base d'une idéologie antidémocratique, inspirée par les pays fascistes, le peuple roumain pour les produits duquel le Reich est le meilleur client, se détachera lentement, mais sûrement, de sa « grande sœur latine », la France. Si celle-ci n'a plus à Bucarest, comme seule garantie de la paix européenne, telle qu'elle la conçoit, que le « réalisme » du dictateur royal et l'esprit démocratique et pénétrant de M. Thierry, elle ferait bien mieux de ne plus compter, pour s'opposer à l'expansion germanique sur une Roumanie, où ses amis démocrates sont menacés de prison. Faut-il encore ajouter que le glissement de la Roumanie vers les États totalitaires donnerait à ceux-ci le contrôle du bassin danubien, rendant ainsi les desseins agressifs de l'axe Rome-Berlin réalisables, danger qui avait alarmé même les États-Unis lors de l'avènement du gouvernement Goga ?

Il faut agir et agir vite si l'on veut éviter le pire. Un vrai représentant de la pensée et des conceptions françaises à Bucarest qui, appuyé par son gouvernement, rétablirait le contact avec les hommes politiques et les militaires décidés à ne pas se laisser entraîner par le roi Carol dans le camp allemand, à la suite de MM. Beck et Stoyadinovitch, et à défendre l'intégrité territoriale et l'indépendance de leur pays, pourrait encore sauver la situation.

PAUL MONTEL, « PÈLERIN DE LA ROUMANIE¹ »

Il manquait à la tradition spirituelle entre la Roumanie et la France, un gage d'immortalité. Vous l'avez su choisir à votre manière, messieurs, qui est de subtilité autant que de délicatesse, vous avez pris l'épée qui ne tue point, l'épée pacifique d'un académicien. Du Pré-aux-Clercs au Palais central, le miracle s'est accompli : le fer, privilège de tempétueuse noblesse, est devenu la marque d'une aristocratie selon l'esprit. Qui le porte est du même coup gentilhomme. Vous le saviez, par votre connaissance attentive des intimités spirituelles de notre France, et comme vous placiez notre amitié sous le signe de l'éternel, vous consacriez aussi sa valeur profonde, qui est de rapprocher nos élites dans un même besoin de culture et de hiérarchie morale, dans une même ambition aristocratique, celle-là bienheureuse, qui prétend à l'immortalité.

Mais ces vérités générales prennent corps seulement quand les hommes savent les y contraindre. Bien souvent, quand j'ai cherché à définir ce qu'il y a d'authentique autant que de surprenant dans l'amitié qui lie la Roumanie à la France, il m'a fallu revenir à l'expression magnifique, débordante et impuisante à la fois, de Michel de Montaigne à l'égard de l'ami en-allé : « Parce que c'était moi, parce que c'était lui ». Oui, messieurs, parce que c'est vous, et qu'il n'est point d'élégance qui vous demeure étrangère quand il s'agit de la France. Parce que comme vous avez, dans une histoire héroïque, contre vicissitudes et tempêtes, défini, au travers des familles européennes, votre complexe génie, vous croyez au primat de l'homme, aux valeurs essentielles de culture, de progrès intérieur, de réforme selon l'esprit. Parce que, aussi, – et ce n'est point au milieu de l'espèce, mince vertu – vous n'êtes pas de ceux qui oublient. Rien n'est plus émouvant et plus vrai que votre fidélité. Le souvenir de vos années françaises d'études vit sans cesse au milieu de vous et vous savez, avec une constance délicate, l'entretenir. Aussi, quand le maître, tenant enfin une

1. Publié sous le titre « Discours du professeur Alphonse Dupront, directeur de l'Institut français de Bucarest » dans DUPRONT, 1938c. Paul Montel (1876-1975) est un mathématicien, élu à l'Académie des sciences en 1937. Ses liens avec la Roumanie remontent au début des années 1900, à travers ses étudiants et doctorants roumains, dont le nombre augmente pendant l'entre-deux-guerres. Lors de la remise de son épée de membre d'honneur de l'Académie roumaine, les intervenants roumains soulignent d'ailleurs l'importance des liens qui unissent le mathématicien et l'école roumaine de mathématiques (voir GISPERT & LELOUP, 2009).

ancienne promesse, vient jusqu'en votre beau pays, n'est-il pas de raffinement d'hospitalité que vous ne retrouviez pour lui. Ou bien, comme aujourd'hui, manifestez-vous de justes droits. La remise d'une épée au nouvel immortel est le plus souvent une cérémonie parisienne, réservée à quelques intimes et aux amis de longue date. Bucarest et les mathématiciens roumains pouvaient justement réclamer ce privilège, puisqu'il s'agissait de M. Paul Montel.

Parce que c'était vous, monsieur. Et je voudrais garder tout ce qu'il y a d'inexprimé dans la formule jaillissante de Montaigne, pour parler de vous sous les espèces de la mathématique et du nombre. Le bousculant aphorisme du poète latin revient d'ailleurs en ma mémoire pour me conseiller de passer vite². C'est l'honnête homme et l'ami que je voudrais, contre votre modestie, découvrir. Honnête homme, bien sûr, au sens du chevalier de Méré³ et non pas de Joseph Prudhomme. Attentif à toutes les formes d'activité de l'esprit, amateur d'art autant que de poésie pure, promeneur averti au jardin des terrestres nourritures, vous savez tout aimablement composer à la mesure de votre humanité rayonnante. Les cieus vous y ont aidé pour sûr, et le climat lumineux de votre Provence natale ; mais vous avez su donner à la belle matière la discipline d'une forme, aux éblouissements de la lumière la suggestion pénétrante des clairs-obscur, à l'abondance de la parole la pertinence du propos qui recrée. Équilibre méditerranéen sans doute, qui vous marquait la voie vers cette réalisation de vous où la construction nombre n'est que l'apparence d'une richesse à tous précieuse, cette harmonie de l'homme universel dont parle Valéry dans l'un de ses plus remarquables traités de géométrie spirituelle. Il vous prédestinait aussi, monsieur, pour vous retrouver quelque jour aimé et compris en cette terre roumaine. Car l'on y cherche d'instinct la plénitude des hommes ; on y est conquis par leurs vertus sociales, dont la plus précieuse certes est la puissance d'amitié. Entre les Roumains et vous, le pacte est depuis longtemps conclu, et probablement sous le meilleur signe, celui d'une camaraderie normalienne. Mais l'attirance de l'homme aidant, confrères et élèves sont venus pour lesquels vous avez été autant qu'un magicien des symboles, l'ami perspicace des besoins de leur sensibilité, le garant de leur confiance. Vous vous êtes fait ici famille spirituelle et « pèlerin de la Roumanie », vous avez compris, avec quelques autres amis de tradition de ce pays, qu'il fallait à ces hasards heureux donner une stabilité, à ces rencontres d'hommes, la valeur d'une nécessité spirituelle. Aussi avez-vous été à l'origine de toutes les créations de coopération intellectuelle qui se sont proposées de donner aux relations entre la Roumanie et la France la force

2. Allusion à la célèbre expression *tempus fugit* de Virgile dans les *Géorgiques* (livre III, vers 284).

3. Antoine Gombaud (1607-1684), dit le « chevalier de Méré », auteur de *L'honnête homme* et *De la vraie honnêteté* et d'une importante contribution à la théorie des probabilités.

d'une discipline, la puissance d'une politique de l'esprit⁴. Je devais aujourd'hui, monsieur, vous en faire le public hommage et vous en dire, au nom des artisans, notre meilleure gratitude. Mais qu'importe ma parole au milieu de cette cérémonie ? Un émouvant unisson la marque, pour vérifier, ce que vous saviez déjà d'expérience, qu'à qui sait semer en cette terre riche, une moisson généreuse est promise.

L'art précieux de notre Moyen Âge avait, pour les fêtes de l'esprit comme celle d'aujourd'hui, une forme accomplie de présentation harmonieuse. Tout s'y disait en ballade et celle-ci s'achevait en un envoi, où l'offrande était faite au prince. Mais le secret s'est perdu d'une sensibilité dure et d'un mètre honnête. Aussi bien suis-je seulement, au chapitre des relations spirituelles entre la Roumanie et la France, chroniqueur attentif. Je vous demanderai donc, messieurs, d'écrire, sur une maîtresse page du livre : « En ce jour 31^e de mai, par élection d'amitié et par subtile pratique du paradoxe, une épée fut remise à un maître de la mathématique pour la paix et l'immortalité ».

4. Référence à l'association « Les Pèlerins de Roumanie », créée à Paris par Emmanuel de Martonne, Henri Focillon, Mario Roques et Paul Montel.

UN GESTE D'AMITIÉ

Dotation de livres à l'université de Iași¹

Au jardin un peu languissant des citations latines, il est un sage précepte de perspicacité à l'égard des ambassadeurs chargés de dons. Mais lorsque tout à l'heure j'aurai charge², Messieurs, au nom du gouvernement de la République, de vous remettre notre dotation de livres, vous n'y rechercherez point la subtile pensée des fils de Danaos, mais le simple dessein d'un geste d'*amitié*. Geste authentique et vrai, et qui se suffit à lui-même. La diplomatie certes peut avoir ses raisons prévoyantes. De quelle efficace sont-elles devant les certitudes du cœur ? C'est le privilège d'une longue intimité spirituelle que d'éclairer les actes dans leur vraie lumière et de ne les diminuer plus à la mesure de préoccupations contingentes. Dans un temps où l'on a promu à des destins inquiétants le mot et le fait de « propagande », entre la Roumanie et la France, la notion demeure interdite. Car nous n'en voulons pas comme d'un avilissement sans mesure des hommes et parce que, s'il pouvait s'agir de propagande, en ce pays, les élans de la fidélité roumaine l'auraient par avance rendue inutile. Entre nous, il ne saurait y avoir d'autre règle que d'entraide humaine et de vérité, dans l'exigeante discipline d'un respect commun. La propagande prétend au plus surnois des impérialismes, l'asservissement des esprits. Notre amitié est d'autre sorte : elle unit sans amoindrir. Le mot est de l'un des vôtres, messieurs, votre grand Kogălniceanu³, qui, grandi en France, gardait la nostalgie de son terroir moldave et comme on lui demandait les impressions de son séjour dans le pays ami et trop lointain, répondait d'une noble assurance : « Vous me demandez comment je me plais en France. Mal. C'est un pays beau, riche, policé, puissant ; mais, comme je ne suis pas français, je préfère ma patrie ». Formule du vrai nationalisme, qui honore celui qui la professe, qui l'enracine en une terre et qui

1. Dactylogramme, 7 p., sans titre, avec ces précisions écrites à la main : « Discours d'A. Dupront à la cérémonie de la dotation de livres par la France à l'université de Iași » et la date du 16 juin 1938.

2. « j'aurai charge » remplace à la main le texte initial qui a été barré : « le premier secrétaire de la Légation de France vous remettra », signe d'une modification dans le protocole.

3. Mihail Kogălniceanu (1817-1891), historien roumain, participant à la révolution roumaine de 1848, homme d'État qui a joué un rôle fondamental dans la création de la Roumanie moderne lors de l'union des principautés roumaines en 1859 et de l'Indépendance de 1877, Premier ministre (1863-1865) et ministre à plusieurs reprises.

magnifie par le fait toutes ses puissances d'homme. Pour une sensibilité française, il n'en est pas de plus noble et de plus authentique. J'ai aimé pour ma part la reprendre car elle me paraît avec précision définir la portée de notre œuvre de coopération intellectuelle, le sens de notre présence auprès de vous. De vous avoir à différentes reprises aidé dans l'accomplissement de vous-mêmes, nous n'avons jamais pensé, par une mesquine considération de justice, que cela nous réservait des droits à une place prééminente. De tels privilèges deviennent vite survivances historiques, si, par un rajeunissement incessant, ils ne se trouvent constamment mérités. Le besoin présent de notre amitié, c'est de nous comprendre dans la complexe vérité de nous-mêmes, de suivre, avec une persévérance jalouse, sans lieux communs quelque peu fatigués comme sans jugements simplistes, les mouvements confus et prometteurs de notre vie nationale, avec une même confiance dans les destins de notre génie. Si jadis, dans l'euphorie d'un ordre politique nouveau, la France s'est parfois abandonnée à un missionnarisme désintéressé, elle garde aujourd'hui d'autres ferveurs, celle de se réaliser elle-même sans capituler face à des idéologies qui lui sont étrangères, ou bien – autre règle de dignité humaine – d'aider ceux qui, comme elle, cherchent à se sauver d'une standardisation épuisante. Fierté grave de nous qui répond au réflexe spontané de Kogălniceanu : la vraie sauvegarde du national est dans le respect des autres. Au présent de la France, vous garderez, messieurs, sa vraie noblesse de gratuité.

Mais pourquoi redire ces règles de la vie spirituelle dans cette métropole du génie roumain, et dans l'aula solennelle de cette université, la plus ancienne de ce pays ? Si autour de la masse carpatique, l'un des traits essentiels de votre civilisation s'est peu à peu affirmé, le commun façonnement dans une atmosphère de sauvegarde et de tradition passionnée, de l'homme et de la montagne, à la frontière des steppes que parcourt le nomade, vous avez manifesté ici l'autre aspect du miracle roumain, la protection de l'homme par la culture de son esprit et de son cœur. Et ce moyen de légitime défense, par une intuition remarquable de votre grandeur future, vous l'êtes allé demander aux formes de pensée les plus équilibrées, les plus nobles, les plus riches, lentement établies par l'Occident chrétien. Face à l'Orient, Iași s'est révélée dans l'histoire comme l'un des extrêmes bastions de l'humanisme et je ne sache pas plus magnifique fleuron pour une cité des hommes que d'avoir sous l'œil des barbares servi la permanence du spirituel. Aussi bien posiez-vous le fondement de cette civilisation roumaine dont nous comprenons mieux chaque jour la vivante subtilité. Quand, sous la poussée de l'ordre classique au grand siècle, les valeurs épuisées de l'humanisme vous sont devenues trop formelles et presque éloignées de vos besoins, vous avez cherché d'instinct l'autre province spirituelle où les traditions du monde gréco-latin aient gardé encore souplesse de vie.

Ce faisant, vous avez donné aux relations intellectuelles entre la Roumanie et la France la force d'une nécessité. Car elles vous devaient permettre, au milieu des grandes zones d'influence de l'Europe centrale et orientale, de maintenir la latinité de vos origines, de démontrer les ressources méditerranéennes de votre génie. Partant d'affirmer, dans le concert des diversités européennes, votre irréductible originalité. Et nous devons à notre tour reconnaître, sous un ciel plus nuancé, dans des paysages qui dépassaient la mesure de certains de nos horizons bornés, au travers d'une frémissante sensibilité, avide de lumière et d'art, des frères d'inquiétude et de lutte, porteurs du même idéal, fidèles de cette religion de l'homme que définissait le vieux sophiste quand il ordonnait l'univers à la mesure de notre humanité. Singularité d'une rencontre, qui fait la pérennité de notre amitié, autour d'une hiérarchie des valeurs où le rayonnement de l'esprit et des charmes d'une sensibilité l'emportent sur les contraintes de la matière et les incantations de l'instinct. Mais coupable qui s'en remettrait au miracle et ne préparerait pas l'avenir. La fécondité de notre effort commun est dans le progrès sans relâche de notre intimité d'amitié. Car le barbare est alentour qui nous guette, hors de nous parfois dans notre univers de la quantité et de la machine, mais en nous aussi, au travers des forces obscures de nos impuissances. Contre lui, comme jadis du haut des murailles des cités chrétiennes, la guette demeure incessante et, notre tour de garde, dans la continuité de nos traditions spirituelles communes, à tout moment repris.

Mais là contre de quoi peuvent servir les livres ? De rien ou presque, comme eût dit au philistin le romantique à gilet rouge⁴, cela sert à être fort. Non pas certes pour défier bruyamment l'ennemi : les provocations sont toujours inférieures, mais pour nous donner, dans un bel élan désintéressé, une sereine confiance en nous-mêmes... Le livre, avec l'œuvre d'art, est le signe le meilleur de la communion humaine : il en est aussi l'instrument le plus accompli. Dépôt de la tradition, confidence d'homme à homme, il est le témoin et l'ami, l'objet d'un silencieux colloque, le plus frémissant de présence humaine, le plus circonspect aussi. Par lui, l'émouvante symphonie des hommes éclate de ses accords les plus magnifiques, pour s'élargir bientôt en sourdine, quand nous voulons nous montrer l'illusion de nous suffire à nous-mêmes. Joie de notre contemplation de dilettante, il est dans l'œuvre difficile de formation, le conseiller et le maître. Entre les générations qui parfois malignement s'opposent, il assure la continuité de l'effort et garantit le progrès de la possession de soi. Autant dire qu'il est l'indispensable moyen du façonnement de l'homme, l'outil de notre culture. Une politique quelque peu superficielle s'est plu ces derniers temps en Europe, à opposer au gré d'observances nationales, civilisation et culture [...]⁵.

4. Allusion à Théophile Gautier et au gilet rouge dont il était revêtu.

5. Le texte s'arrête avec ces mots : « Je n'aurai point ». La suite n'a pas été retrouvée.

JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES

Bucarest, 22 janvier 1941¹

Une heure de l'après-midi. Les mitrailleuses ne cessent de crépiter ; le canon parfois scande l'irritant chant de mort. On sait que l'armée agit ferme, puisque le canon est son privilège. Ce sont les chars sans doute qui donnent. La force de l'ordre doit l'emporter...

Il lui suffit d'être l'ordre. Car a-t-elle d'autres serviteurs que militaires ? J'erre en ville : grands boulevards, Cercle militaire, au carrefour des nouvelles. Les rues fourmillent de monde : mélancoliquement, comme de grands jouets délaissés, les trams pendent à leur trolley, les autobus donnent tout à droite. Parfois les passants s'arrêtent, un bref commentaire sur le progrès, l'arrêt, la direction de la fusillade. Toute la vie s'empresse de continuer, avec un frisson d'héroïsme, puisque l'on va à pied dans un soleil presque printanier et que loin là-bas, des hommes meurent. Quelques très rares « chemises vertes », des femmes surtout : on ne les distingue pas ; il n'y a point de haine.

Ce qui frappe, c'est d'abord qu'on ne sait rien. Les révolutions, par tradition, définition, nécessité, se font dans le noir. On sait aussi mal contre qui qu'avec qui. Elles ont surtout leurs ponts décisifs : on parle beaucoup d'Alcazar, dans la presse légionnaire, témoin de ce monde neuf qui n'a pas encore son vocabulaire d'héroïsme. L'Alcazar luttait, alentour Tolède gardait son secret de paix brûlante. Ici gens hâves, sous-alimentés, l'œil brillant de privations, ils attendent. Survienne une édition spéciale de journal (ceux-ci misent à coup sûr aujourd'hui), une proclamation collée en cent endroits par des mains invisibles, chacun se précipite. Et c'est cette présence virulente de la Légion qui trahit sa vocation révolutionnaire. Elle se bat, mais partout elle est servie, bien servie. Des manifestes partout, des appels partout distribués. Le nerf est là. Les gens d'ordre sont chez eux. Rien n'est plus saisissant que ce contraste, rien n'illustre mieux la puissance créatrice de la violence. Eux, les sans-droits, ils savent tout

1. Fragment du journal, publié à titre posthume, voir DUPRONT, 1994c. Dupront décrit sous ce titre le mouvement insurrectionnel organisé par la Garde de fer contre le maréchal Ion Antonescu avec lequel elle est arrivée au pouvoir quelques mois auparavant, le 6 septembre 1940, en instituant un régime dictatorial militaro-fasciste. Accompagné de féroces représailles antisémites, afin de gagner les sympathies d'Hitler, le coup d'État des légionnaires a été finalement maté par le maréchal et par l'armée qui répondaient mieux aux intérêts du Führer en vue de la prochaine guerre antisoviétique.

perdre pour demeurer maîtres ; traqués déjà, partout ils font front. Aux fenêtres de la préfecture d'Ilfov, ancien hôtel désaffecté, ils sont là, chantant comme le soleil monte, narquois et fiers devant la mort qui ne saurait tarder à venir.

Je cherche qui s'est résolu, des autres, à venir au carrefour, ressaisir l'opinion, lui donner une existence communiant avec ceux qui défendent l'ordre. Beaucoup de ceux qui passent ont choisi l'ordre, ou l'attendent. Personne pour leur en montrer la voie, pour orienter d'une chair d'opinion le crépitement sec des mitrailleuses de l'ordre. Comment les soldats auraient-ils le sentiment d'une réalité à défendre ? Bourgeois nantis, juifs persécutés, personne, désespérément personne. Il est dans l'ordre de l'injustice que ce soient l'absence et la lâcheté qui l'emportent. Pourquoi le soleil ment-il à toute cette jeunesse, décharnée, ardente, qui va mourir ?

La bataille continue, quinteuse. De temps en temps des rafales de mitrailleuse ; le canon s'est tu ou presque. Le crépitement machinal est sans parti : on ne peut pas, à l'entendre, savoir qui parle ou qui vient de se taire. Le soliloque de la mort unit tout.

À la nuit tombante, je sors à nouveau. Le boulevard résidentiel est désert : quelques ombres disparaissent dans les maisons. Soudain un barrage : l'accès à la Piața Romana² est interdit par l'armée. Les soldats sont nerveux, dans la fausseté de la lumière électrique : l'arme à la main, prêts à l'épauler, ils scrutent devant eux le moindre mouvement. Des groupes, plaqués aux murs, regardent : on ne sait quels spectacles ils se donnent. Sur le boulevard que j'atteins par une transversale, l'armée en formation de combat ; par groupes d'assaut, avec ses mortiers d'attaque, elle descend vers un ennemi lointain que désignent la fusillade et un immense embrasement du ciel. Le dôme en carton-pâte de l'Académie commerciale flamboie, ridicule d'insuffisance, profilé sur un brasier où périssent biens et hommes. Paysans rudes, aux yeux hagards et bons, le casque allemand de guingois sur leur tête, que vont faire ces soldats dans cet exercice de bataille ? Le savent-ils et qu'ils sont instrument ? L'étonnant est que l'instrument tienne en la main. Il doit être facile – à condition de détruire – d'opposer la masse contre elle-même. Lui donner des haines fortes, c'est presque le machiavélisme habsbourgeois pour régner. Jusqu'au moment où il n'y a plus sur quoi régner...

Strada Atena³, la petite synagogue a été éventrée. Un petit feu, grelottant dans le brouillard : les tables de la Loi achèvent de se consumer. J'y avais vu souvent un petit homme tout sale, en garder jalousement l'entrée : il doit, dans un coin obscur, lointain, pleurer sur le temple. Symbole douloureux, ridicule à

2. La place Romana, importante place dans le centre de la capitale de Roumanie.

3. Rue Atena, rue pittoresque de Bucarest, connue pour ses belles maisons et villas, œuvres d'architectes roumains réputés de l'entre-deux-guerres.

force d'être petit, de la malfaisance des faux prophètes. Par superstition germanique de l'ordre, par superstition tout court de la responsabilité dans le mystère, la malédiction de diversion sur Israël obstiné. Et ce sont les petits, quelque robe qu'ils portent, qui tombent victimes. Il faut donner un objet à la haine, et celle-ci est, pour la masse, euphorique. Tout le secret de cette humanité chancelante est de trouver plus faible que soi, de s'enivrer dans la puissance, facile. Ou difficile, comme une discipline de vie, et un vertige au bout, à l'allemande.

Au-delà, le noir profond. Des groupes dans les portes, les femmes frissonnant sous leur manteau, la voix plus grave, – rauque de plaisirs vulgaires à l'orientale. Des coups de feu partent çà et là : on tue piața Amzei. J'ai comme une angoisse, de peur sans doute, devant ce noir meurtrier. Je retourne vers la lumière. Autour de l'Athénée, vie normale : les gens ont une raison de s'arrêter et de scruter les bruits du ciel, c'est leur manière de prendre part à la lutte. Calea Victoriei⁴ crissent les portières de fer : les marchands protègent leur marchandise. Animaux acérés à la piste de l'homme, ils sentent le trouble et que tout à l'heure la rue sera grouillante de pauvres dans l'espérance de leur paradis. Quelques chalands s'accrochent aux magasins d'alimentation : entre leurs deux bras ils serrent les vivres et partent, courbés.

La troupe turbulente des gamins crieurs de journaux déferle soudain : le Paris-Soir du lieu, journal des victoires axées, offre ses images de guerre ; du pays, de la capitale, rien. L'ordre règne pour ces marchands de papier. Discrète, douloureuse, une édition spéciale de *Cuvântul*⁵. Ils tiennent. Quand on tire sur les leurs, rédacteurs et typos sont à leur poste de combat : ils impriment.

On admire ce sens total de la lutte, cet arc-boutement unanime où tous se trouvent justifiés. Mais que de détresse dans cette main qui se crispe : « La persécution reprend de plus belle ». Ils n'ont qu'un évangile de quatre sous, pour souffrir – celui de leur capitaine. Enfantinement, stupidement, ils cherchent les coupables : ils n'ont que leurs poncifs sous la main. On se demande quel destin attendrait celui qui, au milieu de la révolution, continuerait de voir clair. L'ânerie est une crispation de lutte : peut-être alors faut-il s'y cramponner, pour avoir à moins douter. Mais pourquoi ne serait-il pas plus facile de lutter pour le vrai ou pour le vraisemblable ?

Je souffre de savoir que ces gens s'avilissent avant de mourir et que contrairement au grand leurre, leur mort ne les justifiera pas. On ne peut plus grandir à mourir pour des mensonges : l'état de cadavre n'est pas l'état de grâce. Qui pourrait accepter de ne pas préparer autrui à son salut d'homme ? Ces politiques à coup sûr qui remâchent un lot d'explications misérables. Après le Juif

4. L'avenue de la Victoire, artère centrale de la capitale roumaine, appelée ainsi depuis 1878 en souvenir de la victoire lors de la guerre de l'Indépendance.

5. Quotidien fondé en 1924 par Nae Ionescu, tribune de l'idéologie de la Garde de fer.

et le maçon, l'Anglais partout : le désordre dont chacun souffre est œuvre de l'*Intelligence Service*. Qui donc donnera le coup d'épaule pour crever ces billevesées misérables ? À coup sûr aucun de ceux qui ont besoin de tenir l'esprit de sacrifice des autres, c'est-à-dire de l'exploiter.

Ainsi le destin se referme, et l'emportera qui aura trouvé, avec le moindre risque, les mots les plus animaux à mouvoir l'homme. La masse, avec frénésie, se comporte comme si elle ne devait être qu'instrument. Aussi appartiendra-t-elle à qui l'abaissera avec le plus de cynique aisance. Je rêve de briser cette loi de physique humaine et qu'il n'y ait plus de servitude des masses, si elles consentent à obéir. Mais retentira-t-elle, la voix des docteurs de vérité ?

Un chant au rythme serpentin et grave se rapproche. Des centaines de poitrines le clament. Brusquement un arrêt : un martèlement de syllabes signifie la volonté d'un nom, d'un chef, de l'homme pour le moment thaumaturge. Au travers des tramways et des autobus abandonnés, le cordon humain progresse : il descend lentement le boulevard vers les incendies qui rougeoient. C'est le chant d'intercession du peuple pour les siens. Car tout est peuple en ce défilé.



Templul sâmbat din Str. Sârata Veche, Ierusalim și sâmbat sâmbat

Figure 10 – Le temple sépharade de Bucarest, détruit pendant le pogrome du 21 janvier 1941 à Bucarest.

Photographe : anonyme. Image sous licence CC0 sur Wikimedia Commons.

AUX AMIS ROUMAINS

Un message radiodiffusé à l'aube de Noël 1956¹

Amis Roumains,

Depuis que je vous ai quittés, je suis demeuré silencieux. Mais ma pensée est souvent vers vous revenue ; votre terre, votre ciel ont marqué en moi un lien de vie que les ans approfondissent. Dans le silence, je sais votre foi, votre équilibre profond, votre sens, là où vous êtes placés, quelles que soient les passions de votre histoire, d'une mission à vivre pour l'accomplissement d'un monde meilleur.

De ce monde, je sens de plus en plus les signes autour de nous. C'est la certitude que je voudrais vous porter en cette aube de Noël, dans cette fête où vous vivez si puissamment le mystère de la création aux ténèbres. Au travers du chaos, de l'absurdité même des apparences, il y a sur notre Occident les promesses d'un éveil mâle.

Une histoire s'achève incontestablement, celle d'un monde moderne dont la grandeur, la nécessité et le péché tout ensemble, ont été de trop morceler la société des hommes et de les juxtaposer. Nous savons maintenant ou qu'un monde des hommes ensemble se fera, ou qu'il n'y aura rien. Autant dire que le choix n'est plus possible, que tout doit être mis en œuvre pour faire dans l'espérance promise à l'humanité d'une unité de règne, un Occident un, un dans son corps, un dans son âme, un dans son corps et son âme ensemble. Occident qui ne s'oppose pas à l'Orient, mais qui se vit courageusement, résolument, dans toutes les dimensions de l'être, moitié du monde.

Ces certitudes, je ne vous les aurais pas dites si pour moi elles n'étaient vie et œuvre de chaque jour. Que ce soit entre nous, amis, l'offrande de Noël. Dans la certitude que nous vivrons ensemble la promesse, plus même, que nous la contraindrons à s'accomplir, dans la communion silencieuse et austère des travaux et des jours.

1. Dactylogramme sans titre du message diffusé sur les ondes de Radio Free Europe (fonds Alphonse Dupront).

MIHAIL SEBASTIAN

« Il vivait notre langue, comme son souffle propre¹ »

Je le revois, dans nos entretiens à quelques-uns, ou même dans les réceptions de l'Institut français de hautes études en Roumanie. Toujours là, quand on lui demandait la présence : son premier art était cette fidélité sûre, qui n'avait pas besoin d'être dite. Présent et silencieux : il n'était pas de ceux qui éclatent au premier rang. Il fallait l'aller chercher, ou provoquer, dans le clair-obscur où il se tenait, disponible, ouvert, ami².

L'abord était simple, d'un visage éclairé où passaient chaleur et tendresse. Rien d'indifférent. D'emblée, on le sentait proche, selon le cœur, selon l'esprit. Selon les mots aussi. Il vivait notre langue, comme son souffle propre. L'accent était d'une pureté frémissante, avec parfois, dans un arrière-fonds de douceur, d'étranges vibrations mâles, le point d'orgue d'une certitude.

Dans le visage, les yeux, inoubliables, pétillants et profonds, ou étrangement élargis, l'espace d'un instant, sur une autre vision de l'être.

Au-delà du jeu verbal où, dans notre langue, il était virtuose, s'imposait de lui tout un univers de vie intérieure. Animé d'ardeur à connaître, il pouvait longtemps regarder l'homme, son spectacle, ses fantômes. Regarder, pour participer au mystère. Tout le contraire d'un spectateur sans âme, d'un analyste qui détaille et se garde. Les passions, la vie, le drame métaphysique de notre condition humaine, il était dedans, frère de destin, libérateur de soi et bénéfique à l'autre ; autre chose qu'un moraliste, un compagnon d'humanité.

Compagnon d'une qualité rare : l'homme, l'œuvre, tous deux en nuances, en touches d'approche, d'imprégnation, découvrent, dans un charme qui tient, une chaleur d'intimité et la certitude, feutrée, d'un équilibre. Au cœur de son

1. Mihail Sebastian (1907-1945), écrivain roumain d'origine juive, ami avec Eliade et Cioran dans le groupe des intellectuels réunis autour de Nae Ionesco. Son roman, *De două mii de ani*, paru en 1934, a fait scandale pour la préface qu'il avait demandée à Nae Ionescu, qui n'a pas hésité à y exposer son antisémitisme viscéral. Roman traduit en français par Alain Paruit et paru en 1998 sous le titre *Depuis deux mille ans*. Le texte sans titre de Dupront sur Mihail Sebastian paraît le 1^{er} décembre 1958 dans la revue *L'Avant-Scène*, n° 186, p. 6, à l'occasion de la publication en français de la pièce de théâtre *Édition de Midi* de ce dernier. La présente édition reproduit le texte manuscrit écrit au verso d'une lettre du 29 mai 1958, ce qui confirme sa date de rédaction.

2. Présent souvent aux activités de l'Institut français, Mihail Sebastian a donné ici le 21 mars 1935 une conférence sur la question de la nationalité, sujet particulièrement sensible dans les débats de l'époque.

secret, quoi ? Beaucoup de son univers intérieur, il le lit dans sa méditation de la femme. Elle lui est voie pour atteindre à un exprimable des choses. Mais l'inflexible douceur de sa quête, cette sûreté qu'il avait à ne se point perdre, il me semble, dans l'évocation où j'aime le retrouver en mes années roumaines, les sentir procéder d'une puissante expression de sa terre, de ces terres d'eaux du delta danubien, d'où il était sorti, et où se vit, dans une monotonie d'éternel, le plus extraordinaire et inoubliable mariage du ciel, de la terre et des eaux. Le mystère même de ses yeux...

Mihail Sebastian aura été, dans le mouvement intellectuel, le progrès spirituel de son pays, un des amis les plus sûrs des choses de France. Qu'il soit permis ici à l'ancien directeur des Œuvres de culture et d'enseignement français en Roumanie, huit années pleines, parfois tragiques, d'en rendre témoignage à une mémoire inaltérablement proche.

Avec quelques traits de sa vie, toujours la plus sûre des preuves. Jeune lycéen à peine parvenu tout ensemble au baccalauréat et à la capitale, il est distingué par l'un des hommes qui ont le plus marqué la jeune génération roumaine de l'avant-guerre. Tout frais débarqué de son Brăila natal, dans le *Cuvântul* de Nae Ionesco³, dont les tendances sont métaphysiquement totalitaires, c'est des œuvres françaises qu'il écrit, champion ardent de toute notre création littéraire et des valeurs qu'elle manifeste. Ainsi s'engage sa vie. Études universitaires à Paris, où les maîtres de la faculté de droit le distinguent. Le lien désormais à la France est entier. L'imagination de ses romans oscille entre Paris et Bucarest et, ce qui est un aveu à quoi il faut garder sa pénombre, dans *Femmes*, recueil de nouvelles, sur cinq de ses héroïnes, happées à moitié dans la vie, à moitié dans le rêve, cinq sont françaises. Dans cet attachement, il y a des élections. Mihail Sebastian est, pour les lettres roumaines, le guide le plus sûr en l'univers proustien. Rencontre d'affinités, certes. Mais Balzac aussi était de son monde. Et je sais peu de choses aussi belles que la fatalité de sa fin, où cet être, secret et rare, se livre dans toute la noblesse de son entièreté. Il venait d'être nommé à l'université de Bucarest pour y enseigner de la littérature française ; il avait décidé de consacrer le cours de sa première année d'enseignement magistral à Balzac. Sa leçon inaugurale devait être, dans l'hommage balzacien, une manifestation à la France. Ce soir-là, ses amis, ses étudiants, tous ceux qui s'étaient réunis pour l'applaudir et pour vivre leur lien aux choses de France, l'attendirent en vain. Au sortir de chez lui, d'un accident de rue, Mihail Sebastian était mort.

3. Nae Ionescu (1890-1940), philosophe, professeur universitaire et journaliste, fondateur d'un mouvement culturel et idéologique roumain de facture mystique, proche de l'existentialisme, ayant exercé une influence intellectuelle considérable sur la jeunesse roumaine de l'entre-deux-guerres, l'un des principaux idéologues de l'organisation fasciste roumaine, la Garde de fer.

MIHAI EMINESCU

« Une marche à la paix¹ »



Figure 11 – Portrait du poète Mihai Eminescu (Prague, 1869).

Photo : Ion Toma. Image en licence CC0 sur Wikimedia Commons.

1. L'allocution prononcée le 12 mars 1975 à la Sorbonne, en ouverture du colloque « Eminescu après Eminescu », DUPRONT, 1978c. Le texte publié ici est rétabli conformément au manuscrit.

Monsieur l'ambassadeur²,

C'est toujours un honneur pour l'université, mes collègues et moi-même, de recevoir en notre maison de Sorbonne le représentant d'un noble et grand pays. Mais il y a des honneurs plus profondément ressentis. De par les liens du cœur qui les chargent d'émotion et de joie. La présence de l'ambassadeur de Roumanie marque pour nous la sûreté, la confiance, l'intensité d'une amitié, amitié qui nous est précieuse à tant de chefs. Et le témoignage a d'autant plus de prix que plus éminente la qualité de qui le porte. Vous me permettrez, monsieur l'ambassadeur, jusque dans la très haute fonction qui est la vôtre, de distinguer l'homme et de témoigner à mon tour, ici même, dans cette salle aux ors vieillis de tant de célébrations universitaires, du rôle capital qui a été et qui demeure le vôtre dans les progrès décisifs d'une continuité d'amitié toujours plus vivante entre la Roumanie et la France. Avec délicatesse, persévérance, courage aussi, vous avez voulu et su être le conseiller, le réalisateur et l'ami. L'histoire multi-séculaire des liens entre votre pays et le nôtre, si chère à tant d'entre nous, vous devra, dans des temps sûrement cruciaux, une place insigne. Votre modestie délicate ne trouvera pas, je pense, indiscret, que j'aie tenu à le reconnaître, en vous saluant à l'ouverture du colloque « Eminescu après Eminescu ».

Chers collègues roumains, notre maison de Sorbonne est la vôtre, vous le savez, et il nous est particulièrement précieux qu'une délégation nombreuse et forte de spécialistes éprouvés ait repris, malgré la distance, le chemin vers nous pour y célébrer, dans un unisson franco-roumain, l'un de vos plus grands créateurs. Vous affirmez par la présence, avec une qualité qui profondément nous touche, la vitalité d'échanges culturels, essentiels, je crois, pour nos deux pays et quand il s'agit de la méditation d'une grande œuvre, importants, au plan du patrimoine des nations, pour magnifier le génie humain.

Aussi nos souhaits vont-ils à la fécondité de ces journées de réflexion ensemble, avec le vœu discret mais instant que vous vous sentiez bien dans cette maison, et tout particulièrement dans cet Institut d'études roumaines, que nous voudrions plus largement installé, si la Sorbonne pouvait éclater dans ses murs, à la mesure de l'ampleur, de la ferveur même de ses recherches. Il est ici un morceau de chez vous, centre de rayonnement de votre culture mais aussi lieu de rencontre, voire de nostalgie pour tous ceux dont je suis qui gardent avec le pays et la culture roumaine, d'inaltérables liens. Sachez-le, comme vous pourrez ces jours-ci reconnaître que cet institut a une âme, âme généreuse, ardente, passionnée, forte d'un dévouement inlassé. L'évocation est transparente : l'âme, elle est notre collègue Alain Guillermou³, à qui il m'est bon de témoigner devant vous la gratitude de l'entière université.

2. Constantin Flitan (1928-1990), juriste, ambassadeur de Roumanie à Paris (1968-1977).

3. Alain Guillermou (1913-1998), linguiste, professeur de roumain à l'Inalco, spécialiste de littérature roumaine.

Le titre, ramassé, de votre colloque, éclaire et une attitude mentale et une vie dans le temps de la création. « Eminescu après Eminescu », c'est l'aveu d'une volonté commune, à vous Roumains d'abord, d'approfondir votre patrimoine et en quelque sorte, dans l'authenticité résolue de votre réflexion en lui, de le féconder, de vous sentir aussi dépendant de lui, par lui, de vivre consciemment vos racines. En poursuivant cette réflexion avec nous, et des collègues venus d'autres pays ou d'autres cultures, vous manifestez, et de la plus ferme façon, et la vitalité de votre génie national et la richesse de son apport au trésor commun de l'humanité. Plus que tout, c'est la grandeur, autant que la nécessité de l'attitude, que je voudrais souligner. En une époque où le vertige du nouveau étourdit les esprits jusqu'à leur faire oublier, voire refuser, de quoi ils procèdent, comme s'ils étaient du jour même, sans mère, comme l'a orgueilleusement proclamé l'un de nos grands écrivains du XVIII^e siècle, savoir se nourrir, dans une filiation noblement assumée, des grandes créations de son patrimoine culturel, est force d'équilibre et sagesse. Je vous devais de reconnaître la valeur exemplaire – et bénéfique – de votre choix. Vivre ses sources, en offrir à l'autre la vertu, c'est, dans notre monde d'aujourd'hui, le geste vrai de la rencontre pour un monde de l'unité des hommes, quelles que soient entre eux différences, distances, et même étrangéités.

Cela témoigne aussi, et surtout, de l'actualité de l'œuvre. J'aime peu ce mot d'actuel, qui prend souvent toutes les fugacités temporelles de la presse écrite ou parlée, étroit et léger comme l'instant qu'un rien emporte. Mais, à un siècle de distance à une décennie près de l'existence historique d'Eminescu, vos travaux sur la vitalité présente de son œuvre apportent un double témoignage. D'une part, d'une correspondance mystérieuse mais essentielle entre sa création littéraire, les formes de celle-ci, le nombre de sa langue, le souffle de son esprit et l'âme collective du peuple roumain. Vous vous reconnaissez en lui, il n'y a pas de caution plus sûre du créateur véritable. Quant à la vision du monde, quant à la conscience tourmentée, explosive, dolente et délicate à la fois des réalités de la vie roumaine, quant aux harmonies envoûtantes d'un paysage physique et mental, il est le chancre de vos états d'âme, de la découverte de vous-même, acharnée en même temps que sereine, de votre terre aussi, cette *țara*, dont tous ceux qui ont vécu en elle gardent le *dor*, rêve, nostalgie, appartenance, communion silencieuse au mystère de la vie.

Qu'une œuvre d'autre part quasi centenaire nourrisse, transfigure ou élève notre vie dans le temps présent signifie, à n'en pas douter, que le créateur, à travers son langage poétique a pressenti voire atteint, les besoins d'âme des temps à venir. Don de prophétie : il faudrait dire plutôt de clairvoyance. On peut certes, selon des explications classiques, répéter que le poète atteignant aux profondeurs de l'humain travaille sur des données aussi éternelles que l'espèce. L'historien en moi, homme du relatif, use peu de ces explications trop schéma-

tiques. Il préfère rendre au génie ce qui lui est dû – la clairvoyance, c'est-à-dire cette puissance singulière de pouvoir, à force de pénétrer l'humain, atteindre à lire ce qui sera demain écloso comme nécessité vitale en l'âme collective. Était-il après tout si évident, dans les années de la création eminescienne, cette seconde moitié du XIX^e siècle, où se consolidait dans notre Occident un monde des nations et du règne bourgeois dans une suffisance culturelle de possession de l'univers, qu'un homme, même d'un puissant génie solitaire, puisse d'une intuition transperçante mettre à nu nos besoins d'aujourd'hui ?

Vous me permettez, profane que je suis au sanctuaire eminescien, mais simplement sensible à la grandeur visionnaire, d'apporter au débat, avec émerveillement et admiration, ce qui m'apparaît saisissant de la présence singulièrement actuelle d'Eminescu en notre temps. D'abord le drame prodigieux de cette vie trop courte, culminée dans l'errance et la folie, et qui atteste d'un destin prométhéen, celui-là même de l'humanité contemporaine, en quête, à travers cultures et systèmes, de se trouver les fondements d'exister. La ferveur déchirante du connaître, la volonté d'une plénitude et d'un sens de la vie, découverts ou cherchés, poignent le cœur de notre monde. Et dans cette volonté de puissance enfin libérée, la quête eminescienne, jusque dans l'holocauste de la vie du créateur, apporte à notre Occident en particulier un secret essentiel. Dédaigneux du présent le plus souvent et en fuyant les duretés dans le lointain du souvenir ou le légendaire tendrement humain du passé, Eminescu, trop être de chair enraciné en sa terre, découvre cependant, et avec quelle force enchanteresse, la plénitude de l'instant, ce temps fugitif où il n'y a plus ni présent ni passé, mais affleurement d'éternel. Thérapie, à mon sens capitale, pour les déséquilibres tourbillonnants de notre existence contemporaine, et qui chez Eminescu, à travers le symbole ou directement, ouvre sur la participation cosmique, cette équilibration indispensable à une humanité, emportée à tourner sur elle-même. Rien d'étonnant dès lors qu'à travers sa vie tourmentée, voire éclatée, le poète ait été puissamment justicier, chantre, de toute sa ferveur comme de toute sa tendresse, des masses attachées comme lui à la terre commune, de leurs traditions séculaires, en cette *Doîna*⁴ par exemple, qui est le chef d'œuvre insigne et prémoniteur d'une des nécessités les plus profondes de notre temps, l'autochtonie. Ajouterai-je, en m'excusant de ce plaidoyer innocent mais convaincu pour l'actualité d'Eminescu, non seulement pour vous, amis roumains, mais pour nous aussi, que cette autochtonie, c'est-à-dire la conscience lucide et digne de la spécificité des cultures, me paraît l'étape indispensable d'une marche à la paix, dans la diversité pleinement acceptée de chacun par tous les autres, comme la nécessité vitale et désormais fondamentale de l'unité en la terre des hommes. De cette paix, poignante en ce poème tourmenté et posthume qui s'intitule

4. La poésie « Doîna » de Mihai Eminescu a été interdite en Roumanie à l'époque communiste.

Demonism. Il vous souvient de ce vers magnifique, tout simple et confondant :
« *Da ! pace căutăm fără s-o știm*⁵ ». Grâce à lui, avec lui, nous la chercherons ensemble, cette paix, et désormais le voulant...

5. En français : « Oui, nous cherchons la paix sans le savoir ».

« LA TRÈS LONGUE GESTE D'ÂME » DE L'INDÉPENDANCE ROUMAINE¹



Figure 12 – Portrait d'Alphonse Dupront, président de l'université Paris-Sorbonne (1969-1976).

1. Dactylogramme, 10 p., sans titre. Représente le discours donné à la Sorbonne, le 14 juin 1977, dans l'amphithéâtre Louis Liard, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance de Roumanie.

Une profonde amitié a toujours des penchants d'éternité. Qui d'entre nous, Français, tout naturellement ne pense que la Roumanie, selon la vieille certitude extratemporelle de la sagesse populaire, existe depuis toujours. Mais nous célébrons aujourd'hui, dans la solennité de notre maison de Sorbonne, le centenaire de son indépendance. Toute jeune donc, la Roumanie, d'un siècle, trois courtes générations à peine ? Apparence seulement : la quasi-jouvence d'aujourd'hui est l'épanouissement de millénaires d'ombre.

Dans la confrontation contrastée de ces deux données d'histoire s'éclairent toute la geste roumaine et le génie d'un peuple. Effectivement les intuitions d'amitié en savent plus que les chronologies souvent tâtonnantes. L'Indépendance roumaine consacre un exister collectif du fond des temps, et l'extrême durée qui s'étale, à longueur de siècles, entre ce que l'on sait de façon certaine de la vie de la plus ancienne Roumanie et la reconnaissance de la Roumanie contemporaine comme État indépendant est l'un des exemples les plus saisissants, à travers l'histoire des hommes, d'un vouloir-vivre collectif lentement acquis par une prodigieuse héroïcité, d'une individualité d'âme tenacement sauvegardée et d'une création culturelle d'une étonnante richesse, poursuivie contre toutes forces contraires, dans la certitude à peu près sereine que la véritable, la plus sûre, la plus contraignante des affirmations de soi est celle de l'autochtonie nationale.

206
Autant dire que la très longue existence de la Roumanie prend, au regard de l'historien, même le plus étroitement érudit, luxuriance d'épopée. Conditionnés par la littérature et le discours qui en procède, nous avons quelque peu perdu la mesure de la puissance vitale de l'épique. Or celle-ci est tramée d'héroïsme, d'actions extraordinaires, de souffrances aussi, de sursauts, nourrie de toutes ces forces irrationnelles qui s'enracinent aux profondeurs de l'être et qui portent la foi collective d'exister.

L'entière histoire de la Roumanie se trouve ainsi tragiquement ponctuée de luttes parfois sauvages, de destructions massives, d'invasions dévastatrices, et qui auraient pu être totalement aliénantes. Pareil destin d'épreuves et de passions, sur presque deux millénaires assumé, était inscrit dans la configuration des terres roumaines. À peine protégées au Sud par le large sillon danubien, les terres roumaines en effet sont des terres ouvertes. Comme une marque de leur élection à la fois douloureuse et glorieuse, elles le sont à l'Est et à l'Ouest. Aussi, dès le second siècle au moins, Barbares et guerriers nomades vont-ils par vagues successives, avec une fréquence que la chronologie révèle accablante, le plus souvent les ravager en passant, beaucoup plus rarement s'établir, avant que bien plus tard n'apparaisse le flux magyar, puis le Tatar, enfin l'Ottoman.

Cette seule énumération, encore fort simplifiée, enseigne. D'une part ce que l'histoire oublie le plus volontiers, destructions, pillages, massacres, saignées successives en hommes et en moyens d'exister, et plus que tout, devant pareille

périodicité de l'épreuve dévastatrice, le sentiment de la fragilité de tout et de la création inutile. D'autre part, nomades puis envahisseurs passent ; le Roumain demeure. Un des traits maîtres du génie de son histoire est bien celui-là : contre les hordes déferlantes ou, dans des siècles plus proches, les ruées saisonnières des armées de la Porte, mort ou vif, le Roumain reste sur sa terre. Quelles que soient les complexités possibles de ses origines lointaines, établi sur un sol, il a pris racine et n'en bouge plus. Dans la mêlée des errants et des nomades, il est le stable, assumant ainsi sa patrie.

Et justement parce qu'il est le stable et qu'à travers souffrances, humiliations et dépendances, il vit cette puissance obstinée, celle à laquelle rien ne résiste, qui est de durer, après les invasions dispersées, de longs siècles plus tard, autour de lui, sur ses terres parfois, mourront les empires. Combien pénétrante l'image de Lucien Romier, dans un livre qui aux années trente éclaira singulièrement les destins des pays de l'Europe orientale, évoquant la Roumanie au « carrefour des empires morts² ». À considérer une carte, située comme elle l'était, la Roumanie avait vocation naturelle pour être absorbée en empire ou devenir le champ clos de la rencontre des puissances ambitieuses de cette domination du monde. La vastité quasi sans limites des grandes plaines orientales est de soi comme mécaniquement pulsion de conquête.

L'affrontement des empires d'Orient et d'Occident, qui gardera longtemps une justification de guerre sainte, trouvera là son champ de bataille. Du côté de l'Occident ou du monde chrétien, changeront les prétendants à l'Empire, mais des siècles durant auront continué de pâtir dans leurs biens, dans leurs vies, dans leurs rêves, les mêmes hommes ou leurs fils. Aussi seront-ils les vainqueurs. Non pas d'avoir duré seulement, les pieds lourdement attachés à leur glèbe, mais à travers les plus épuisantes épreuves, sujétions et dominations morcelantes, d'avoir vécu dignement la fidélité à eux-mêmes. Le style de leur exister, le poète l'a mis dans cette fière réponse du voïvode Mircea³ au grand sultan Bajazet : « Moi ? Je défends ma pauvreté, nos besoins et *tout* mon peuple⁴ ». À d'autres moments de l'histoire roumaine, on trouverait ainsi face à la puissance des Empires de jadis cette noblesse ardente de l'homme debout.

Debout, parce qu'il jaillit de sa terre. La dynamique maîtresse de l'histoire roumaine apparaît essentiellement animée par la terre, que la langue chante dans ce mot de *țărâ*⁵, si lourd de musicalité profonde, de tendresse et de parti-

2. ROMIER, 1931.

3. Mircea, connu en Roumanie sous le nom de Mircea cel Bătrân [Mircea l'Ancien], prince de Valachie entre 1386 et 1418, une des plus importantes figures de l'histoire roumaine, qui s'est distinguée par la résistance opposée à l'Empire ottoman.

4. Vers traduits en français du poème *Scrisorea III* [La III^e lettre] d'Eminescu, vers bien connus en Roumanie pour leur message patriotique.

5. Le mot roumain pour « pays ».

cipation physique, mais aussi signe d'une appartenance plus lointaine puisqu'il transpose le latin *terrae*. À la fois réalité physique et support d'histoire donc, la terre roumaine. La réalité physique, elle apparaît d'un simple regard, singulièrement équilibrée. Ce que l'on appelle l'espace carpatodanubien, s'il comporte espaces largement ouverts et horizons steppiques, s'organise autour d'un axe central, la montagne. Axe singulièrement incurvé sans doute et de ses frémissements, la Roumanie a eu parfois durement à souffrir, comme tout récemment dans une grande épreuve portée avec courage⁶.

Mais les Carpates auront été, au cours d'une histoire infiniment tourmentée, le centre vif de la résistance roumaine, en un certain sens la terre d'âme. Non seulement lieu de refuge sûr quand l'envahisseur triomphe, centre de regroupement et de recharge pour la descente acharnée et victorieuse dans les plaines, mais aussi lien entre Nord et Sud. Une des données les plus manifestes de l'anthropologie historique, que nos géopolitiques modernes ont par trop aisément ignorée, se vérifie en effet remarquablement dans l'histoire roumaine. C'est que la montagne, terre de circulation préférée jusqu'à une époque historique récente, unit beaucoup plus qu'elle ne sépare. De par sa nature aussi, elle est cœur, concentration et puissance. Sans nous conditionner abusivement par le déterminisme physique, il est évident qu'il y avait sur les Carpates une désignation extraordinaire dans le déroulement d'une immense histoire entre Occident et Orient : au Nord, limites presque extrêmes des poussées conquérantes venues de l'Ouest, les attaques venues du Sud s'épuisaient avant que d'y atteindre. Les Carpates étaient dès lors marqués pour être le centre fort et le conservatoire rayonnant de cette union d'un même peuple, la triade roumaine de la Valachie, de la Moldavie, de la Transylvanie. Ce que la nature consacrait, l'histoire le confirmait avec force. S'il y a dans la genèse épique de l'unité roumaine, une image conductrice d'accomplissement, elle est bien celle de retrouver l'épanouissement territorial de ce qu'avait été, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, la *Dacia felix*.

Beaucoup plus que d'un retour aux origines, au demeurant plus lointaines, il s'agissait, dès la fin du Moyen Âge, de retrouver une identité perdue. Cosmographes et humanistes de la Renaissance en nourriront la nostalgie et à travers les temps modernes, à l'arrière-plan du combat multiséculaire et comme une justice silencieuse d'une farouche volonté collective d'exister, l'exigence ou l'attente sont sans cesse affleurantes que la Roumanie doit, pour une grande part, ressusciter l'ancienne Dacie.

6. Référence au séisme du 4 mars 1977 d'une magnitude de 7,4 degrés sur l'échelle Richter avec un lourd bilan humain (1 570 morts et 11 000 blessés) et de grands dégâts matériels. Dupront était en Roumanie lorsque le pays a connu un autre grand tremblement de terre aussi catastrophique, le 10 novembre 1940.

Ambition démesurée ou romantisme anhistorique ? Ni l'un ni l'autre ; au contraire, une intuition sûre d'autochtonie, et comme le choix conscient d'un enracinement. La Dacie en effet est, dans son histoire emmêlée de province romaine et d'extrême poussée de l'Empire vers l'Est à l'intérieur de la masse continentale, un extraordinaire creuset où vont se fondre en une synthèse originale une culture géto-dace et l'ordre romain. Tel le niveau de fondation de l'autochtonie roumaine. On comprend que l'image, la mémoire, en fussent impérieuses à retrouver pour le légitime accomplissement de la Roumanie. Aux fonds géto-thraces, établis dans l'espace carpato-danubien, probablement dès l'âge du bronze s'unissaient dans une étroite compénétration bio-psychique les formes sociales de la *romanitas*.

Signe de cette union consentie et de la culture neuve, la langue. Par elle, contre tous envahisseurs, un même peuple se reconnaîtra ; par elle aussi, le lien est désormais établi avec les cultures du monde méditerranéen et roman ; il ne cessera de s'approfondir. Et, offerte encore à nos interrogations d'aujourd'hui, l'énigme roumaine d'un peuple entier de langue romane, comme perdu aux confins d'une Europe centrale germanique et tout entouré de peuples slaves ou slavisés. Cette manière d'éloignement étrange confesse une belle fidélité à soi. Qui témoigne mieux d'une indépendance aussi forte que durement acquise ? Avec ce que, pour ne pas multiplier les miracles, je n'appellerai pas le miracle roumain, mais l'illustration d'un génie collectif⁷.

De par les innombrables vicissitudes de son histoire, la Roumanie aurait pu être comme une « marche » perdue, crispée sur soi en une défensive tous azimuts ou un recroquevillement sécurisant. Il n'en a rien été ; au contraire. Le génie complexe et profondément attachant de la culture roumaine équilibre subtilement une perméabilité intelligente et une conscience lucide d'autochtonie. Comme elle a su faire de Rome, la culture roumaine n'a pas refusé de connaître le vainqueur, l'asservisseur ou le voisin, mais à chacun elle a pris, avec une sagesse toute paysanne, soit ce qui pouvait lui manquer, soit ce qu'elle découvrait meilleur. La Renaissance hellénique moderne lui aura donné pour une grande part l'outillage intellectuel de sa culture. Du monde slave elle saura garder les éléments d'un vocabulaire plus ou moins conceptuel et avec une finesse avertie des raffinements de bouche, non seulement les mots mais des mets de la cuisine turque entrèrent dans les agréments de sa vie. Voilà pour le creuset.

Au chapitre de la réceptivité créatrice il y a aussi lien plus lointain, celui qui lentement s'établit, dans la plus grande dimension continentale de l'Europe contemporaine, entre la Roumanie et la France. Lien de choix, si l'on peut

7. L'évocation de l'histoire roumaine avec des termes comme « énigme » et « miracle » rappelle deux ouvrages de référence : XENOPOUL, 1885 et BRĂTIANU, 1937.

prendre ce dernier mot dans la plénitude entière de son sens, car s'il a grandi tel, c'est qu'il a été persévéramment voulu. Il y a en pareille élection toujours une part de mystère. Gardons donc aux affinités leur secret. Mais si le grand Eminescu moquait les jeunes Roumains venant à Paris apprendre comment faire leur nœud de cravate⁸, dans une maison comme celle qui nous réunit aujourd'hui où ont passé tant de personnalités éminentes de la culture roumaine, le témoignage n'est pas à porter de la fidélité profonde du lien et surtout, comme il en va en toute amitié vraie, du respect essentiel de l'autre qu'il n'a cessé de comporter. En ce sens, dans l'histoire de la culture roumaine, l'apport français est beaucoup moins d'acculturation que de service. Saisi dans son ensemble, il apparaît comme moyen d'approfondir et de recharger de formes et de forces neuves l'antique génie roman de cette culture avec la civilisation physiquement la plus lointaine du monde de la romanité ; autant que, prenant le continent européen dans son extension la plus large, il enracine décisivement la Roumanie comme partenaire de la grande histoire occidentale.

À accumuler ainsi acculturations et influences, va-t-on conclure à une culture roumaine tramée en manteau d'Arlequin ? Tant qu'elle demeure choix, et choix avisé et subtil, la réceptivité à l'autre n'est jamais faiblesse. Au contraire. Une acculturation fécondante est richesse de soi et la capacité de recevoir ou d'emprunter, sûreté d'une force propre. L'un des aspects qui s'impose de l'indépendance roumaine demeure justement cette ouverture aux cultures différentes et la puissance de synthèse qui, au travers d'une longue histoire, a gardé sa géniale vertu. Est-il manifestation plus vraie, dans l'épreuve témoinante de la durée, d'un exister collectif pleinement conscient de ses authenticités ?

L'autre réalité évidente de la culture roumaine s'impose en effet comme d'une autochtonie intacte. Les emprunts extérieurs s'y sont intégrés dans une élaboration millénaire, et si l'outillage de la culture savante apparaît tardivement dans celle-ci, le fait est très remarquable qu'il ait été comme irrésistiblement soumis à la création antérieure de siècles d'obscurité. Autrement dit la culture roumaine n'est pas, comme nous l'éprouvons trop dans la vie collective de nos sociétés occidentales, dichotomisée entre une culture savante et la culture populaire. À l'encontre : jusque dans ses expressions les plus modernes, elle est une, c'est-à-dire unanime et commune. Ciment donc d'une unité organique, elle équilibre le fond des temps et l'actuel ; elle assied les novations d'aujourd'hui sur une tradition éprouvée et vivante, conscience d'un ordre du monde lentement bâti, dans le sang, le combat et la foi, en une volonté farouche d'exister. Toute culture, au sens le plus entier, dans l'acception anthropologique, est création d'un outillage multiple d'exercice de maîtrise sur les forces

8. Allusion aux vers d'une poésie de Mihai Eminescu, bien connue en Roumanie pour son message de critique sociale.

matérielles et spirituelles en même temps qu'expression des besoins, attentes, nostalgies ou rêves dans la société organique qui l'élabore.

*

Des originalités de la culture roumaine ainsi pleinement entendues, ce serait parfaite irrévérence que d'entreprendre d'en brosser ici l'inventaire. Nous n'en profilerons que trois traits maîtres qui la font, selon nous, irremplaçable. Le plus fondamental est sans doute l'*enracinement au cosmique*. Rarement culture est plus exprimante d'une terre et d'un ciel, donc en harmonie avec son univers. Son exister atteint ainsi à un être même des choses.

Jusques assez avant dans les siècles modernes, les documents roumains, pour dire la Valachie, portent le plus souvent l'expression si significative de *Țară Românească*. Toujours la *Țară*. Le Roumain est fils de sa terre et s'il la cultive pour sa nourriture, plus essentiellement encore il la vit. Réalité physique, elle devient comme naturellement enseignante d'un ordre du monde. Car elle n'est pas seulement nourricière. Dans les étendues neigeuses de ses hivers ou l'atmosphère cendrée et parfois aveuglante de ses étés, elle impose, imprégnante jusqu'au tréfonds de l'âme, le sens panique de son intime union avec le ciel. Unité cosmique, sentiment poignant de l'illimité, ces données implacables auraient pu dans l'âme roumaine, fonder nihilisme et fatalité. Ou les tensions historiques d'une lutte sans merci pour l'existence, conduire à refouler dans une agressivité défiante les leçons d'une nature hostile.

L'âme roumaine ne connaît ni ces dissolutions ni ces abstractions mutilantes. Elle a tenté et réussi l'équilibre harmonieux d'assumer, et sans rien laisser perdre, *nature et histoire* : c'est le second trait de sa création métaphysique. D'un côté, dans la participation au cosmique, elle peut explorer, parfois jusqu'à l'extrême, avec quelques-uns de ses plus grands poètes, l'écoulement de toutes choses, l'apparence du temps des hommes, les tentations de l'éternel dans l'envahissement d'une contemplation plus ou moins aliénante aussi bien au spectacle de nature que durant la prière devant l'icône. À l'arrière-plan de la sensibilité roumaine, il y a toujours un infini de désespérance face à l'immensité de l'univers, mais cette désespérance n'est jamais négation d'exister.

Il suffit d'entendre, dans son cadre naturel, la flûte de Pan. Si d'un cri que l'on n'oublie plus, elle stigmatise en nous toutes les démesures de l'infini, elle est aussi, et de quelle audace tranquille, chant de puissance. Car est puissance la seule présence de l'homme dans l'ordre naturel, reconnu, accepté et maîtrisé tout ensemble. Puissance aussi, dans la plainte aux prolongements d'infini que module le flûtiste, de poigner tout ensemble une certitude consentie d'éternel et la vie courageuse du présent. Pareille attitude est vie profonde de la durée :

elle porte la puissance d'une histoire, celle qui a fait la continuité roumaine, les illustrations et les obscurités de son geste millénaire.

Tout à l'heure, il était question d'épopée. Pour que durant des siècles le souffle épique se soit contre toute adversité tenacement rechargée, il le fallait nourri de l'âme profonde d'un peuple. Au-delà d'une prise de conscience commune de sa réalité propre, c'est-à-dire de manifester la nation, celle-ci porte toujours en elle exigence plus haute : témoigner d'un ordre du monde et d'un équilibre vital entre nature et esprit, pulsions irrationnelles et disciplines de raison, éternité et temps des hommes. Placée comme la géographie l'avait établie sur sa terre, aux confins de l'Occident, dans un échange incessant et ouvert avec des Orient plus ou moins proches, la culture roumaine a pleinement assumé le devoir du témoignage. L'indépendance politique n'en sera qu'une reconnaissance tard venue.

Troisième trait du génie roumain, la *sociabilité*. La sociabilité roumaine est un besoin tout naturel d'être ensemble, de recevoir l'autre et de créer avec lui un agrément ou un mieux-être d'exister. Sa cellule vive en est, et de façon combien émouvante, le village, ce *sat*, dont la seule configuration physique dit à la fois groupement et distinction. Ballades, chants et contes populaires en découvrent la vie intérieure, et le besoin commun de composer ensemble un monde de libération, de nostalgie, de rêve ou d'attente, autre chose qu'une fuite dans l'imaginaire mais une entraide confiante au combat de la vie. Aussi, quand l'étranger survient, accueil et hospitalité sont d'une simplicité généreuse, empreints de cette délicate civilité des sociétés rurales, qui ne laisse jamais repartir sans avoir reçu quelque chose ou consommé.

C'est cette exigence chaude de sociabilité qui porte la richesse nuancée de la langue, ou qui s'épanouit dans les créations des arts, le théâtre, les arts plastiques, la musique, de tous les langages roumains peut-être le plus expressif de l'être profond. En elle, tous les au-delà harmonieusement s'assouvissent, et à la réunion de ceux qui l'écoutent, elle donne viscéralement, spirituellement la plénitude de leur sociabilité commune. Mais une sociabilité vigoureuse porte en elle plus encore que de se donner des langages : elle se façonne un style ou se propose un modèle humain idéal. Ainsi exorcise-t-elle les fonds paniques ou grégaires d'où naturellement elle procède. De cette maturation culturelle, un mot roumain poigne la richesse, l'exigence et la vertu. Quasi intraduisible en français, à l'entendre nous pouvons cependant le ressentir transposable en de multiples résonances. C'est l'*omenie*, par quoi l'homme, dans la dignité de soi, féconde la sociabilité commune. Ce qui à travers les siècles et l'espace, garde mémoire d'*humanitas*.

*

Trop lumineuse serait l'histoire, si les indépendances survenaient comme une juste reconnaissance de la création d'un peuple par lui-même. Elles ne sont

pas récompense, mais conquête. De propos délibéré, dans les réflexions qui précèdent, les épisodes de l'ardent combat politique d'il y a cent ans ont été passés sous silence. Ce qui importait, semble-t-il, c'était de profiler l'œuvre millénaire, la longue, la très longue geste d'âme. De savoir ainsi que lorsqu'en pleine guerre avec la Turquie, Mihail Kogălniceanu déclarait à la tribune de l'Assemblée des députés, en ce jour faste de mai 1877 : « Nous sommes une nation libre et indépendante », l'histoire pour une fois enfin était justice.

LA TRIPLE CONTINUITÉ D'UN ACTE¹

L'acte que nous venons d'accomplir ensemble, surtout quand il prend la solennité que vous avez voulu lui donner avec une délicatesse qui nous touche vivement, parle de soi.

Vous me permettrez cependant de le situer dans une triple continuité : celle de la grande tradition, pluriséculaire, de ce que l'on appelle l'amitié roumano-française, et qui est un véritable choix d'affinité humaine et dans la plus grande dimension européenne, un fondement d'unité ; celle, séculaire elle aussi, des relations entre notre vieille maison de Sorbonne et tant de maîtres éminents de la culture roumaine dont nombre d'entre eux sont venus illustrer nos chaires d'un enseignement magistral, continuité qui nous est particulièrement précieuse et que notre université, le président Polin² et moi-même, avons tenu à reconnaître et à sceller plus profondément encore en l'acte qui nous engage aujourd'hui ; triple continuité ai-je dit, la troisième, pour celui qui vous parle et qui, initiateur de la démarche, a le privilège d'en consacrer avec vous aujourd'hui l'aboutissement, elle s'appelle fidélité.

Cette fidélité, s'il m'est précieux d'en faire au milieu de vous, amis roumains, profession personnelle, le privilège ne m'en appartient certes pas. S'il fallait tenter d'expliquer, au-delà de raisons historiques apparentes, l'étrange et singulier mystère de l'amitié franco-roumaine, sans doute serais-je tenté, transposant l'aveu célèbre de l'un de nos grands écrivains, de dire simplement : « Parce-que c'est vous ; parce-que c'est nous³ ».

Mais de ce choix secret et profond, l'exercice et la vertu, n'est-ce pas justement la fidélité ? La fidélité, c'est une longue histoire vécue ensemble entre vicissitudes et travers, c'est surtout foi en l'autre, c'est-à-dire respect profond

1. Allocution du 20 septembre 1977, à l'occasion de la signature de l'accord de coopération entre l'université de Paris-Sorbonne et l'université de Bucarest. Dactylogramme sans titre, 2 p., fonds Alphonse Dupront. Dans une lettre à Alphonse Dupront du 24 juin 1977, Corneliu Mănescu, l'ambassadeur de la Roumanie en France, se dit au courant de ses « efforts infatigables » pour arriver à la signature de cet accord et exprime son optimisme dans ses conséquences pour le développement des relations entre les deux pays (fonds Alphonse Dupront).

2. Raymond Polin (1910-2001), philosophe, président de l'université Paris IV-Sorbonne (1976-1981).

3. Paraphrase de la célèbre expression de Montaigne, « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi », pour résumer son amitié avec Étienne de La Boétie.

de celui-ci, de son génie créateur, de ses authenticités culturelles, et dans cette attitude de connaissance, vivre un commun besoin de service de l'humanité.

N'est-ce pas là tout le sens, la grandeur, la profondeur aussi de notre amitié ? En cette orientation spirituelle maîtresse qui est le principe même de notre longue et trop courte histoire, laissez-moi inscrire, tout modestement, à sa place, l'accord qui lie désormais nos deux universités au plan de la recherche en sciences humaines. Nous savons, vous comme nous, l'œuvre immense qui s'offre à nous dans le développement de ces sciences, aussi vieilles sans doute que l'humanité mais qui, dans leur jouvence neuve, sont en train de trouver vertu d'équilibre pour nos sociétés contemporaines en profonde mutation.

Il y a là, à mon sens, une mission novatrice de notre Europe, à coup sûr, sans que l'histoire jamais ne recommence, une autre œuvre de Renaissance. À notre place, vous et nous, par des échanges réguliers sur les progrès de nos recherches, la conduite alternée de séminaires ou de groupes de travail par vos maîtres et par les nôtres, enfin par la mise en place de programmes à poursuivre de concert, assumer progressivement cette mission doit être approfondir notre amitié en service de tous les hommes. Je sais que telle est notre volonté commune.

ROUMANIE –

« LES APPARENCES DU PARADOXE¹ »

L'histoire de la Roumanie moderne garde toutes les apparences du paradoxe. Terre largement ouverte et comme sans défense contre toute invasion, territoire de marches aux lointains steppiques de l'Europe, en elle, sur elle, s'est construite une puissante unité nationale. Témoignage devant l'histoire d'un vouloir-vivre collectif prométhéen : la Roumanie s'est faite, envers et contre d'innombrables adversités durant de longs siècles, de la volonté du peuple roumain d'exprimer aux confins européens son complexe, singulier et attachant génie.

La montagne a fait l'unité roumaine. Haut lieu et refuge, terre de force et de rêve, cet arc carpatique, évoqué par un historien poète comme « deux bras tendus dans une douce attente² ». L'attente, c'est celle de l'union entre les provinces du Sud et de l'Est, Valachie et Moldavie et cette Transylvanie, au-delà de la sylve originelle, où viennent déferler les impérialismes occidentaux. Et les deux bras, avant de réunir ce qui devait être uni, ils sont la figure de l'image d'un peuple entier, luttant sans trêve contre les dominations étrangères, ottomane ou impériale, et cela pendant cinq siècles au moins, inébranlé à faire son âme contre épreuves et adversités.

Y a aidé sûrement l'autochtonie d'une langue, étrange îlot néo-latin, protecteur lui-aussi parce que ségrégant, conservant vis-à-vis des langues des envahisseurs successifs. À la hauteur du XVI^e siècle, dans les liturgies du culte et les actes de l'administration, le roumain remplace le slavons, langue de culture et de colonisation tout ensemble : c'est désormais la promotion d'une langue nourrie aux profondeurs populaires pour être bientôt la langue d'épanouissement d'une culture nationale. Trait capital du génie roumain, que souligne avec une force admirable l'histoire de la langue : importée possiblement aux temps lointains de la colonisation romaine et très vite autochtonisée, durant le long travail des siècles, elle a été pétrie par le peuple, avant de devenir savante. Autrement dit, en elle, les fonds d'une âme collective en place, et cette âme intacte, dans l'aveu de ses besoins, de ses rêves, de ses tendresses d'humanité.

1. Publié d'après DUPRONT, 1994b.

2. En roumain : « Două brațe întinse într-o duioasă așteptare ». Expression du livre de l'historien roumain LUPAȘ, 1938.

Cette élaboration héroïquement autochtone d'une culture a été servie, nourrie aussi par l'Église orthodoxe, et rien ne découvre plus sûrement les fondements de l'unité que la constatation parfaitement établie par historiens, sociologues et ethnologues que, dans les trois pays roumains, les cérémonies du baptême, des noces, des enterrements, des repas collectifs, des fêtes de la récolte, se déroulaient selon le même rituel.

On répète que pour la Roumanie comme pour les autres pays de l'Est européen, ce que nous appelons Moyen Âge, régime féodal, s'est prolongé beaucoup plus tard que dans notre Occident. D'où nous concluons volontiers, dans un schématisme impérieux de l'évolution historique, qu'en allant de l'Ouest vers l'Est, nous remontons le temps et courons aux ténèbres. Que l'on relève cependant que sous le règne combatif et courageux de Michel le Brave³, dès la fin du XVI^e siècle, une unification des trois provinces a été réalisée, fixant le modèle de ce que devait être l'unité nationale. Environ le même temps, les chroniqueurs roumains approfondissaient l'image d'une Dacie originelle, où union et descendance romaine se confirmaient réciproquement dans l'évidence d'une mission historique. D'autres pays plus occidentaux ont-ils connu aussi tôt leur désignation nationale ?

Il importait, contre l'apparence d'une unité nationale tardivement constituée, à un peu plus d'un siècle d'aujourd'hui, de situer ces profondeurs lointaines de la création de la Roumanie par elle-même, création persévéramment poursuivie au long des siècles modernes. Par l'édification d'une culture propre, laïque et savante sans doute, mais enracinée en l'univers d'une paysannerie autochtone et progressivement capable d'exprimer et de manifester en sa totalité l'être national. Singulièrement cette culture, les pays roumains, dépendant à l'Est de l'Empire ottoman, à l'Ouest de l'Empire autrichien, l'ont faite, profitant de leur sujétion même. Trait éclatant de l'énergétique vitale d'un vouloir-vivre collectif. C'est en Transylvanie en effet, aux mains des Habsbourg au XVIII^e siècle, que par le fait de relations directes avec l'Occident européen – celles de l'Église uniata rattachée à Rome, celles des milieux érudits de l'Empire et de l'Europe des Lumières – que se prépare cette illustre École Transylvaine⁴, de Samuil Micu⁵ à Petru Maior⁶, qui a

3. En roumain, Mihai Viteazul (1558-1601), prince régnant de Valachie (1593-1601), figure emblématique de l'histoire roumaine pour son rôle dans la lutte anti-ottomane et pour avoir réalisé la première union des trois principautés roumaines (1600-1601).

4. En roumain, *Școala ardeleană*, mouvement intellectuel représentatif des Lumières roumaines en Transylvanie à la fin du XVIII^e siècle. Issus du clergé gréco-catholique, ses membres ont rédigé d'importants travaux historiques pour démontrer les origines romaines du peuple roumain et défendre ses droits.

5. Samuil Micu (1745-1806), auteur d'ouvrages d'histoire, de théologie, de linguistique et de philosophie, co-rédacteur de la pétition *Supplex Libellus Valachorum Transilvaniae*, adressée à l'empereur Léopold II, en 1791, réclamant des droits pour la nation roumaine.

6. Petru Maior (1756-1821), un autre co-auteur de la pétition de 1791 (*supra*, note 5), auteur d'ouvrages théologiques, philologiques et historiques et de traductions en roumain. Son *Istoria*

donné au peuple roumain la double conscience de la noblesse et de l'antiquité de sa langue et d'un héritage romain.

Paradoxalement, les « lumières » sont venues de l'Est par ces Grecs du Phanar constantinopolitain, qui, tout en exploitant les provinces danubiennes au profit de leurs maîtres turcs et quelque peu au leur propre, apportent avec eux les livres des philosophes et une langue alors internationale, le français, qui est la langue de leur milieu étroit, mais qui, idées et proximité néo-latines aidant, avec de mystérieuses mais sûres affinités, va pénétrer une élite roumaine. Le français lui apporte un moyen de communication européenne, donc une affirmation hors les dépendances qui l'oppressent, mais surtout des mots-forces, le vocabulaire d'aspirations libératrices et bientôt, avec la Révolution, un exemple. Rien d'immédiatement répercuté : ce qui est la marque des peuples forts, et sûrs de leur vocation essentielle. Mais certitude d'un patrimoine et exaspération des valeurs d'indépendance pétrissent nécessairement une conscience nationale. À celle-ci, il faut sans doute un épique. De sanglantes révoltes durement châtiées vont en marquer la ferveur populaire.

Ici surgissent les figures de gloire de ces trois paysans transylvains, Horea, Cloșca et Crișan⁷ qui, en 1784, soulèvent contre la noblesse magyare la paysannerie des monts Apuseni, avec cette revendication justicière que « le pays reste à ses fils ». Ce n'est pas la terre aux paysans, mais la liberté de vivre sur sa terre, cette racine de la nation. En 1821, dans les développements de la révolte de l'Hétairie⁸, un fils de paysan, Tudor Vladimirescu, autre figure de la geste roumaine, soulève la Valachie et entre à Bucarest pour y proclamer l'abolition du régime phanariote et l'établissement d'un gouvernement autochtone dirigé par des princes roumains. Révolte, comme l'autre, éphémère, mais qui sacre l'avenir.

Ce que Tudor Vladimirescu proclamait dans Bucarest comme idéal libérateur, le prince autochtone, avec une persévérance qui est le fondement d'un destin, moins de quarante ans plus tard sera chose faite. Par l'élection en 1859 d'un prince commun aux deux principautés de Moldavie et de Valachie, et libération et union étaient définitivement consacrées. Deux ans plus tard, les principautés unies avaient une capitale et un nom. Le 11 décembre 1861, le

pentru inceputul românilor în Dacia (MATOR, 1812) a une place importante dans la naissance de l'historiographie roumaine moderne et de la conscience nationale.

7. Les trois *leaders* de la grande révolte paysanne, de leurs véritables noms : Vasile Ursu Nicola alias Horea (1731-1785), Ion Oarga alias Cloșca (1747-1785) et Marcu Giurgiu alias Crișan (1733-1785).

8. Créée en 1814 comme une société secrète, à Odessa, la société Hétairie lance l'insurrection des Grecs contre la domination ottomane, en 1821, ayant comme point de départ la Moldavie et la Valachie.

prince Couza⁹ proclamait solennellement la fondation de la nation roumaine ; à cette nation roumaine, il donnait son nom d'histoire, *Roumanie*. À la trinité roumaine, il manquera cependant près de trois quarts de siècle encore, une personne. Les Roumains du Nord des Carpates ne retrouveront leurs frères du Sud qu'après l'épreuve de la Première Guerre mondiale.

Destin de la Roumanie à la vérité, de grandir dans l'ébranlement des empires. Ce destin, il découvre une force d'âme non pareille et, dans une juste conscience de soi, l'inébranlable d'une communion entre une terre et ses fils. Une mission sans doute aussi ; si l'Occident, la France en particulier, a puissamment contribué à l'émancipation roumaine, la présence de la Roumanie quasi aux confins européens sert avec sûreté et efficace cette Europe, de l'Atlantique à l'Oural, si nécessaire à l'équilibre de notre monde en tourments, en même temps que vers l'Est, elle prolonge l'Occident dans une démarche de rencontre. Aux terres des empires morts, servante, et combien fervente, d'un autre empire, l'empire de la paix des hommes.

9. Alexandru Ioan Cuza (1820-1873). Par sa double élection aux trônes de Moldavie et de la Valachie, en 1859, il a accompli l'union des deux principautés, comme première étape dans la construction de l'État national roumain.

CORRESPONDANCE AVEC EMIL CIORAN, MIRCEA ELIADE ET EUGÈNE IONESCO



**Figure 13 – Emil Cioran, Eugène Ionesco et Mircea Eliade,
à Paris, la place Fürstenberg, en 1977.**

Photographie réalisée par Louis Monier (avec son aimable autorisation).

EMIL M. CIORAN¹

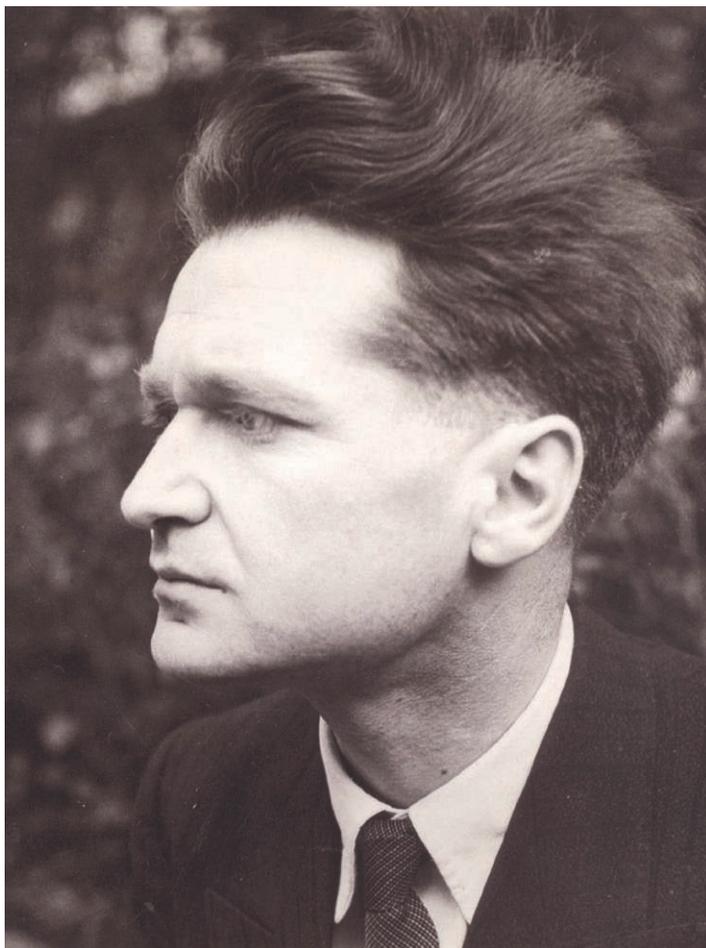


Figure 14 – Portrait d’Emil Cioran, vers 1947.

Photographe : anonyme (photographe de l’agence Keyston).
Sous licence CC0 sur Wikimedia Commons.

1. Sauf mention spécifique, chaque lettre est issue du fonds Alphonse Dupront.

1. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

13, rue du Sommerard
Hôtel Marignan, Paris 5^e

Paris, le 27 décembre 1939

Cher monsieur,

J'ai repris mes occupations intellectuelles dans ce Paris où les reflets d'une Europe embrasée acquièrent plus qu'ailleurs une signification de destinée et de tournant historiques. Mais, il me semble que, sans nulle intention de désertion, on peut ici éprouver alternativement l'expérience de l'immédiat et le détachement de l'histoire, – ce qui au fond constitue la seule consolation d'une conscience aux prises avec la vie.

Votre fréquentation de Pascal au milieu de tant d'exigences immédiates m'a proposé un exemple que je m'efforce de suivre dans des proportions diminuées.

Pour l'année prochaine, je ne saurais vous souhaiter que la même ardeur inspirée pour les œuvres de l'esprit auxquelles nous nous accordons par votre générosité.

Je vous prie de recevoir, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments,

Émile Cioran

2. ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN²

Université de Montpellier
Faculté des lettres
Condom (Gers), le 12 avril 1941

Mon cher ami,

Vous accepterez mieux que le mot, mais la protestation vraie. Beaucoup moins pour vous demander d'excuser un long silence, que par maturation de tous nos entretiens, par une épreuve du temps qui est commune. Je l'ai bien senti quand nous nous sommes retrouvés à Vichy, jusques au dernier moment où je m'en allais dans mes valises.

J'espère que l'absence d'une lettre mienne ne vous aura pas fait douter des sentiments qui étaient en moi, ni de l'attente où je pouvais être de vos nou-

2. Lettre issue de la BLJD, CRN C 120-1.

velles. Mais pendant plusieurs semaines, j'ai dû défricher fort le champ de l'indifférence estudiantine dans la bonne ville de Montpellier. Pour quelques jours, dans mon coin de vieux terroir gascon, je me hâte de m'acquitter d'obligations anciennes et en moi très vivaces.

Que devenez-vous ? Où en sont les expériences « culturelles » de votre séjour dijonnais ? J'aimerais beaucoup vous voir, car nous aurons à parler de beaucoup de choses, beaucoup aussi à mettre au point. Où serez-vous vers la fin des vacances de Pâques ? Nous pourrions peut-être alors nous retrouver.

Je suis à Condom pour une huitaine de jours. Vers la fin de la semaine de Pâques, je passerai quarante-huit heures à Toulouse, avant de rejoindre Montpellier.

Ne pourrions-nous pas nous retrouver quelque part ? Certaine hétérodoxie d'entretien fait du bien, surtout dans le poncif ambiant, et vous êtes cleric en la matière.

Si quelque endroit du Midi ne vous convenait pas d'ici à la rentrée de Pâques, je vous attends alors en ma capitale provisoire. Il est de strict accomplissement de vos fonctions de m'y venir entretenir des réalités de la culture roumaine.

Je suis quelque peu inquiet de là-bas. Peut-être m'apporterez-vous des nouvelles. Une lettre récente de Noica³ m'a fait grande joie.

À bientôt, n'est-ce pas, et d'une authentique pensée d'amitié,

A. Dupront

Présentement
22, rue Pierre Bazax, Condom (Gers)

3. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT⁴

Vichy, le 19 avril 1941

Cher monsieur Dupront,

Je vous remercie pour votre si aimable lettre. Je tâcherai de mériter l'amitié que vous m'accordez si généreusement, et cela d'autant plus, que sans votre indulgence vis-à-vis de mes chancèlements intellectuels, ma vie, dans les dernières années, aurait pris une tournure tout autre, inévitablement déficiente. En effet, j'aurais dû rester là-bas, m'y mêler aux événements, subir de près tant d'échecs, mais la chance, tant matérielle que spirituelle, de vous avoir connu m'a permis de vivre à mon gré au cœur des significations, autrement importantes.

3. Constantin Noica, voir l'introduction, note 254.

4. Lettre publiée dans TACOU & PIEDNOIR (dir.), 2009, p. 460.

Mon séjour à Paris, maintenant que je suis en train de récapituler mes erreurs et certitudes passées, me semble le plus décisif, le tournant le plus lourd d'avenir dans le bilan de mes expériences. Et je sais trop bien à qui je suis redevable pour cette réussite, qui m'éloigne, je l'espère pour toujours, de ce spectre qui hante l'intellectuel roumain : la peur de rater.

Jusqu'à présent, je n'ai aucune nouvelle de Bucarest concernant ma « mission ». Il était sérieusement question qu'elle finirait au 1^{er} avril. Il paraît qu'elle va se prolonger quand même et je souhaite qu'elle continue aussi longtemps [que] possible.

J'attends chaque jour un laisser-passer pour Paris. J'espère l'obtenir incessamment. Si pourtant mon attente devait devenir vaine, et n'ayant plus la patience de cette illusion que je chéris ardemment, je m'acheminerais vers le Midi. Vous aurez alors un mot de moi. Et moi, tout le plaisir de vous revoir.

Recevez, cher monsieur Dupront, l'assurance de mes très cordiaux sentiments,

Emil Cioran

4. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

226

Vichy, le 23 avril 1941

Cher monsieur Dupront,

Je n'ai toujours pas une réponse quelconque quant à mon voyage à Paris. En attendant, je reste dans ce... dynamique Vichy, menant une vie élégiaque aux bords de l'Allier, qui n'est pas dépourvu d'un certain charme. Il n'est pas sans intérêt de pouvoir être un diplomate dans les nuages.

Je serais très heureux de vous voir à Vichy. Mon voyage dans le Midi reste momentanément en suspension, quoique la vie sans la Méditerranée soit une erreur.

Le dévouement affectueux d'Émile Cioran.

5. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT⁵

Vichy, le 11 juin 1941

Cher monsieur Dupront,

5. *Ibid.*

Rentré de Paris, je ne pense qu'à y retourner. Et maintenant d'autant plus que ma carrière diplomatique est finie. Mes chers compatriotes de là-bas et particulièrement ceux d'ici y sont pour beaucoup. Il y a un mois, le ministre m'avait interdit tout déplacement en France, de peur que mes idées ne compromettent le prestige de la Légation – et ses bénéfices...

J'espère pouvoir partir bientôt à Paris et m'y établir. J'en ai assez de la médiocrité de ces gens, dont la proximité me faisait désespérer irrémédiablement d'un avenir possible de mon pays.

Pour vos projets, dont j'ai longuement entretenu mes amis, une expérience de Paris serait, je crois, nécessaire. Votre si étendue compréhension de choses historiques en tirera grand profit. Car, en somme, vous n'avez plus besoin que des vérifications. En fait de vision philosophique, nous sommes tous vos dévoués disciples.

Recevez, cher monsieur Dupront, mes plus sincères salutations,

Emil Cioran

6. CARTE POSTALE D'ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN⁶

Expéditeur

M. A. Dupront
22, rue Pierre Bazax
Condom
(Gers)⁷

Destinataire

Émile Cioran
Hôtel Racine
23, rue Racine
Paris 6^e
Condom, ce 15 octobre 1941

Mon cher ami,

Pourquoi vous excuser ainsi de me dire vos difficultés présentes ? Ne devrait-ce pas être règle commune entre nous ? J'ai tout de suite écrit à Vichy pour ce qui vous concerne. Il importe d'ailleurs d'aboutir. Mais je voudrais aussi que vous

6. BLJD, CRN C 120-2.

7. Adresse écrite après avoir été barrée : 22, rue Pierre Bazax, Condom, Gers.

n'hésitez pas à me dire, en toute amitié, si la gêne devient trop pressante. Vous devez compter sur mon amitié.

Le cloisonnement que vous souhaiteriez entre spirituel et matériel est comme une manière d'hérésie. Nous vivons de notre réalité, et celle-ci ne se divise pas. Vous le savez au reste mieux que moi. Mais la délicatesse qui se dissimule derrière cette distinction désuète est de celles auxquelles il faut tordre le cou.

Je vous devais d'ailleurs depuis longtemps une réponse, mais toutes mes vacances auront passé à guérir une manière de prostration nerveuse, dont l'épreuve m'a été fort pénible. C'était un vieux règlement de compte avec mon corps surmené, mais je pense avoir expié à suffisance. Je me sens maintenant beaucoup mieux sous ce ciel de Gascogne, presque résolu, si le mieux persiste, à rejoindre Montpellier à la fin du mois, pour y retrouver mes devoirs provisoires.

Donnez-moi des nouvelles de vous, en attendant qu'une décision aboutisse. Je ferai tout ce qui est en moi pour qu'elle soit favorable.

À vous, cher ami, bien sympathiquement,

A. Dupront

7. CARTE POSTALE D'EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

228

Expéditeur

Émile Cioran
23, rue Racine
Hôtel Racine
Paris 6^e

Destinataire

Monsieur A. Dupront
Professeur à la fac. d. Lettres
Hôtel Métropole
Montpellier, Hérault⁸

Paris, le 29 octobre 1941

Cher monsieur Dupront,

Votre carte m'a rassuré sur deux inquiétudes : l'état de votre santé et – excusez mon égoïsme – la perspective de mon avenir immédiat. Notre ami Nicolesco⁹

8. Adresse écrite après avoir été barrée : 22, rue Pierre Bazax, Condom, Gers.

9. Peut-être George Cristea Nicolescu (1911-1967), historien et critique littéraire.

m'avait dit – lors de son passage à Paris – que votre mal était loin d'être superficiel, ce que vous venez de me confirmer. J'espère que vous l'avez vaincu complètement. C'était sûrement le rebondissement des fatigues accumulées et dont vous vous êtes moqué par trop généreusement.

Je suis vivement touché de la haute amitié dont votre lettre est empreinte. Quant à mes moyens matériels, ils me permettront encore de vivre quelques mois, mais l'appréhension de l'*après*¹⁰ fatal, si paralysant pour l'esprit, m'a fait solliciter votre intervention. La promptitude avec laquelle vous avez répondu à mon appel est plus qu'émouvante.

J'espère que votre mot sera écouté.

Croyez, cher monsieur Dupront, à toute mon amitié admirative,

E. Cioran

8. CARTE POSTALE D'ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN¹¹

Expéditeur

M. A. Dupront
Faculté des lettres
Montpellier
(Hérault)

229

Destinataire

M. Émile Cioran
Hôtel Racine
23, rue Racine
Paris 6^e

Montpellier, ce 27 février 1942

Mon cher ami,

Je suis depuis longtemps sans nouvelles de vous et veux vous en dire mon inquiétude. J'aimerais beaucoup savoir où vous en êtes du destin de votre vie et de son dessein présent. Mes différentes interventions à Vichy et la sollicitude de l'un de mes amis au cabinet du secrétaire d'État à l'Instruction publique n'ont abouti qu'à définir une seule possibilité, la possibilité traditionnelle,

10. Ce mot était souligné dans la lettre. Tous les autres mots qui apparaissent soulignés sont ici rendus en italique.

11. BLJD, CRN C 120-3.

celle des Œuvres¹². Et les œuvres demeurent silencieuses. Comme moi, je le suis demeuré envers vous, toujours accablé de mon corps, mais avec la volonté très ferme de vous être amicalement efficace. Si j'avais pu aller à Vichy, tout se serait sans doute arrangé assez vite. Je persévérerai cependant. Mais entretemps, j'aimerais que vous alliez voir de ma part M. Digeon à l'Office¹³ du boulevard Raspail et M. Mario Roques¹⁴. Je leur écris vous concernant, mais soyez aussi sans discrétion l'avocat de votre qualité et de votre avenir. Et dites-moi le sens de vos pensées présents. J'y attache le prix d'un témoignage et celui plus exigeant, d'une affectueuse sympathie.

A. Dupront

9. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

23, rue Racine
Hôtel Racine, [Paris] 6^e

Paris, le 11 octobre 1943

Cher monsieur Dupront,

J'ai pensé si souvent qu'un beau jour vous alliez venir à Paris, que cet espoir – lui seul – toujours vaincu et toujours recommencé, pourrait constituer une excuse de mon silence. Il est vrai que je me promettais de glisser vers la Méditerranée et de m'arrêter à Montpellier, renouer avec vous le fil de nos discussions et commenter ces récents tourments du temps, qui n'ont certainement pas déçu vos prévisions. Mais, une avalanche d'ennuis (rappel, etc.) m'a obligé à rester ici affirmer ma position. Ma qualité de boursier de l'École de Fontenay¹⁵ m'a permis de résister légalement aux insistances de nos autorités trop empressées.

J'ai appris avec satisfaction que vos ennuis de santé ne sont plus inquiétants. Moi, aussi, j'ai été amené par trop fréquemment ces derniers temps à me rendre compte que mon corps existe et à constater l'efficacité fatale de ces intrusions

12. Service des œuvres françaises à l'étranger dans le cadre du ministère des Affaires étrangères, dont dépendait l'Institut français.

13. Étienne Digeon, membre de l'Office national des universités et écoles françaises (1910-1980), organisme associatif pour assurer les relations universitaires internationales.

14. Mario Roques (1875-1961), romaniste, professeur de roumain et d'albanais à l'École des langues orientales (aujourd'hui l'Inalco) dont il devient administrateur en 1936, puis à la Sorbonne et au Collège de France.

15. École roumaine, institution fondée à Fontenay-aux-Roses par le gouvernement roumain en 1920, ouverte en 1922, sur le modèle de l'École française à Rome. Elle cesse son activité en 1946.

de la matière sur le cours de mes idées. Comme *le rose* n'a jamais été mon fort, j'évolue plus que jamais dans les nuances de l'obscurité.

Je continue à espérer qu'un moment de répit vous permettra de venir à Paris. Et c'est cet espoir qui ranime plus vivement tous les bons souvenirs de nos entretiens.

Croyez, cher monsieur Dupront, à mon cordial attachement.

Emil Cioran

10. CARTE POSTALE D'EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT¹⁶

Expéditeur

M. E. Cioran
20, rue Monsieur le Prince
Hôtel Majory
Paris 6^e

Destinataire

Monsieur A. Dupront
Professeur à la
Faculté des lettres
Montpellier

231

Paris, le 29 octobre 1944

Cher monsieur Dupront,

Mon impatience de vous revoir me fait espérer qu'un jour très proche nous vous aurons parmi nous. Depuis notre dernière rencontre plus de trois ans se sont écoulés, intervalle où je suis passé par beaucoup d'incertitudes que j'ai dû refouler en moi dans l'impossibilité de les résoudre et qui auraient été moins torturantes si j'avais eu l'occasion d'en faire part à une compréhension sincère. Je me flatte déjà de pouvoir abuser, dès votre retour à Paris, d'un peu de votre temps. C'est une audace dont vous m'excuserez, j'espère.

Certains de mes compatriotes, plutôt par excès d'imagination que par méchanceté, se sont amusés à m'offrir quelques surprises qui étaient bien trop inédites pour moi. Je vous en parlerai de vive voix, sans amertume et sans révolte, car l'éducation philosophique m'a habitué à regarder tout avec une sorte d'endurance sceptique.

16. Lettre publiée dans TACOU & PIEDNOIR (dir.), 2009, p. 461.

Je vous prie de croire, cher monsieur Dupront, à l'expression de mes plus respectueux sentiments

Emil Cioran

11. ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN¹⁷

Montpellier, ce 15 décembre 1944

Mon cher ami,

J'ai vu ces jours passés Chabert¹⁸ avec qui nous avons parlé de vous. Discrètement, comme il se doit, mais avec l'attention de l'amitié. Et cela a réveillé en moi le remords de votre carte proche et confiante. J'aurais peut-être attendu un voyage à Paris pour y répondre, car vous êtes de ceux, par tout ce qui est entre nous, auxquels il est difficile d'écrire : le trop peu ne vous correspond pas et le trop se limite d'une servitude du temps.

Moi aussi, j'ai besoin de vous revoir car votre témoignage m'importe et vous êtes l'un des plus authentiques témoins que je connaisse. Exigence qui chez moi n'a jamais été désintéressée, maintenant moins qu'avant, puisqu'au travers de la paralysie du mal¹⁹, presque en allé aujourd'hui, j'ai senti plus poignant que naguère le devoir de notre création d'homme pour le service de l'homme même. Tout ce que vous m'apprendrez de votre résonance profonde et de votre puissance de dire non, – du Paris de votre expérience, je l'attends comme un fonds nécessaire. Pour vous tendre la main au-delà ? Cela, nous le chercherons ensemble dans la lumière des yeux et des voix.

Avant, il y a vous et votre situation, que j'entr'aperçois difficile. Ainsi vous dois-je sans tarder autrement de vous proposer de continuer ce que nous avons entrepris ensemble il y a quelques années, quand je me suis rendu responsable de votre départ pour la France²⁰. Il y a des devoirs d'unité. Le mien est de vous aider. Dites-moi simplement comme, ou cherchons ensemble.

Voici ce que je vous proposerais à titre de première hypothèse, – le rétablissement de votre bourse. Vos principes présents m'autorisent-ils à la demander pour vous ? C'est le premier point. L'autre est d'aboutir. Je ne vous promets

17. BLJD, CRN C 120-4.

18. Alexandre Chabert, voir l'introduction, note 210.

19. Note de Monique Dupront : il s'agit de vertiges dont a beaucoup souffert Dupront, causés par le tremblement à Bucarest où il se trouvait en 1940.

20. La bourse de l'Institut français devait aider Cioran à préparer un doctorat sur « les conditions et les limites de l'intuition », voir CIORAN, 2005, p. 181.

pas d'y aboutir par cette voie là, mais il en est d'autre. Et je tiens de plus en plus qu'il n'est rien d'impossible au service des hommes qui se proposent cette chose difficile entre toutes, – qui est d'être des hommes.

Que votre réponse me soit confiance. C'est notre devoir commun d'unité.
À vous, mon cher ami, d'une ancienne et sûre sympathie,

Dupront

Pourriez-vous dire de ma part à Chabert que je remets en janvier mon voyage en Île-de-France, sinon jusqu'à Paris ? Cela me laissera plus de temps pour que toutes choses soient en ordre. Je fixe dès maintenant, hormis tous dieux contraires, pour le 12 ou 13 janvier.

12. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

20, rue Monsieur le Prince
Hôtel Majory, Paris 6^e

Paris, le 22 février 1945

Cher monsieur Dupront,

233

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la chance, lors de notre dernière visite à Paris, de m'entretenir plus longtemps avec vous. J'aurais aimé voir votre façon de regarder les événements et les hommes d'aujourd'hui et surtout les points essentiels auxquels vous ramenez, par souci de synthèse et par désir d'unité, les caprices de l'histoire et les méandres du temps.

J'espère qu'à votre retour à Paris, j'aurai l'occasion et le plaisir d'un entretien instructif et profitable. Et je me vois déjà dans le rôle de parasite attaché à votre générosité intellectuelle.

En ce qui me concerne, je n'aurai pas la prétention d'avoir évolué en mieux sur tous les plans pendant ces quatre ans. Mais, néanmoins je crois m'être débarrassé de beaucoup d'illusions et surtout d'avoir dompté cette sorte de fièvre qui avant la guerre me faisait trop réceptif à certaines erreurs politiques que j'ai abandonnées depuis. Si je fais le bilan de mon séjour en France, je me trouve un peu purifié de tant d'hérités balkaniques. Et je dois certainement ce résultat à une grande leçon de style – tant sur le plan littéraire que sur celui de la vie – que la France m'a enseignée. C'est ainsi qu'en relisant tout ce qu'une inspiration hâtive m'a fait écrire *là-bas*, j'ai été stupéfait de mon manque de décence intellectuelle, de ce « débraillé » que mes compatriotes appellent talent et qui m'ont valu un certain succès dont je rougis maintenant. Aujourd'hui, je

ne pourrais plus écrire un livre sans un examen de conscience et sans des scrupules rigoureux. Une certaine stérilité salutaire est devenue mon état actuel et ma devise.

Les années d'occupation, avec tout leur vide et toute leur amertume, auront eu cela de bon, qu'elles nous ont permis le loisir de nous examiner tous et de devenir ainsi plus nous-mêmes. Il n'y a que les êtres faibles que la contrainte diminue. Je ne crois pas pourtant faire partie des forts, mais je m'arroe le mérite de ne pas prendre la vie comme une évidence. C'est ainsi que je suis arrivé à attribuer à la vie une autre dimension que celle de l'espoir – et de garder quand même et absurdement une confiance en moi.

Je m'excuse d'avoir parlé tant de moi. C'est une indiscretion qui recevra son pardon, j'en suis sûr, de votre indulgence.

Je vous prie de recevoir, cher monsieur Dupront, mes salutations le plus cordiales.

Emil Cioran

13 EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 27 février 1945

234

Cher monsieur Dupront,

J'espère que vous avez reçu ma dernière lettre. Puisque aussitôt après son envoi, un avis du bureau des bourses m'est parvenu. Je me suis rendu à cet appel – et, après une discussion de presque trois heures avec le directeur, M. A. Brinon, qui a été très franc et très bienveillant à mon égard, j'ai compris avec regret qu'il ne fallait pas donner suite à ma demande. Il y a des choses que je [ne] saurais vous raconter que de vive voix, ce que me permettra votre, j'espère, prochain voyage à Paris.

La situation que j'ai eue à la Légation, les intrigues que mes chers compatriotes pourraient faire avec leur classique désinvolture dans la méchanceté, la perspective de me voir la bourse retirée après m'avoir été accordée, m'ont décidé à retirer ma demande. Il y a aussi le fait que le bureau de bourses a reçu un ordre de ne plus envisager de nouvelles bourses faute de fonds. Et, comme je ne peux en aucun point prétendre à une exception, comme scolairement ma condition n'est pas des plus reluisantes, je me vois obligé d'envisager d'autres possibilités que celles offertes par le confort délicieux et sûr d'une bourse. En effet, mon ami Mircea Eliade viendra prochainement à Paris pour s'y établir un certain temps. Et comme il a certainement des « réserves », l'horizon me paraît moins sombre.

J'attends impatiemment votre arrivée à Paris pour vous expliquer les raisons de ma décision. Je suis sûr que vous ne les trouverez ni superficielles, ni précipitées.

En tout cas, je ne sais comment vous remercier de vos bontés et de la sollicitude que vous me témoignez. Je vous ai toujours considéré comme mon plus généreux bienfaiteur, et, croyez-moi, je n'ai jamais oublié que l'auteur de ce séjour en France – intervalle enchanteur entre un passé trouble et un avenir incertain – c'était bien vous. Quand je pense à ce qu'aurait pu être ma vie sans ces années d'ivresse intellectuelle, vous comprenez facilement pourquoi ma gratitude glisse facilement vers un ton lyrique.

Je vous prie de croire, cher monsieur Dupront, à mes sentiments les plus sincères et les plus dévoués.

Emil Cioran

14. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 22 janvier 1947

Cher monsieur Dupront,

Je vous remercie pour votre petit mot affectueux. Il va sans dire que je serai toujours et entièrement disposé à participer à toute œuvre inspirée par votre esprit ; j'y apporterai la constance d'un dévouement que je suis fier d'avoir toujours gardé envers vous. D'autre part, il est temps que je vous fasse un petit rapport sur mes activités ; je vous le dois d'autant plus que je n'ai jamais oublié combien la faveur de me trouver en France relève entièrement de votre générosité à mon égard.

Il y aura bientôt dix ans que j'ai quitté mon pays. Par une fidélité, de bon ou de mauvais aloi, j'ai continué d'écrire en roumain, j'ai amoncelé dans cet idiome des manuscrits dont la plupart ont pris la destination qu'ils méritaient : les égouts de Paris. J'ai fini par être exaspéré d'un exercice stérile dans une langue provinciale. Aussi ai-je décidé l'année dernière d'entreprendre l'aventure ardue de m'exprimer en français. Il en est résulté un livre d'essais qui, aux dires de mes amis, n'est pas complètement dépourvu d'intérêt. Il s'appelle « Exercices négatifs²¹ ». Le premier éditeur chez qui je l'ai présenté l'a trouvé excessivement pessimiste et m'a conseillé d'y placer une conclusion plus rassurante. J'espère néanmoins le faire paraître ailleurs. Je ne suis pas réellement pes-

21. Le texte sera publié dans CIORAN, 2005.

simiste, mais j'avoue qu'une pensée qui se refuse totalement à l'Irrémédiable me semble trop commode. Je n'ai pas voulu un système de *faux-fuyants*.

Je suis certain de trouver beaucoup de compréhension auprès de vous, vous qui avez pratiqué l'histoire et la métaphysique en même temps – ce qui vous a permis de peser les illusions du devenir humain sans cette volonté d'erreur qu'on rencontre chez la plupart de nos contemporains si inutilement fiévreux.

Même si j'échouais dans mon entreprise, je serais au moins content de vous présenter le fruit de quelques réflexions et de vous prouver modestement que, tout compte fait, j'ai essayé de me rendre digne de la confiance que vous m'avez si efficacement témoignée.

Je vous prie de recevoir, cher monsieur Dupront, l'assurance de mon attachement et de ma gratitude

Emil Cioran

15. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 20 mai 1947

Cher monsieur Dupront,

Je tâcherai de vous parler avec franchise de mes hésitations, non pas en face de vos idées et vos poursuites dont j'admire la fécondité, mais de mes hésitations quant à tout genre d'action. Il m'est, en effet, malaisé de me défaire d'un pli de scepticisme qui envenime mes actes et compromet mes projets. Votre diagnostic est juste : ce qui me fait défaut c'est la foi et la certitude. J'aimerais bien les acquérir, cependant je ne sais quelle affectivité troublée s'y oppose et quel doute abstrait s'y refuse. Je crois qu'il est impossible d'entreprendre quoi que ce soit sans une confiance en l'homme et sans une superstition de l'efficacité !

Les vues que vous m'avez exposées m'ont convaincu ; pourtant je ne saurai constituer un élément fécond dans l'ensemble que vous envisagez tant que je ne me guérirai de cette obsession malsaine et désespérée de la « *perduta gente* ». Je suis le premier à m'apercevoir de tout ce qu'il peut y avoir de puéril et même de ridicule dans mes tâtonnements et dans mon attitude de pessimisme. Je me flatte de croire qu'au moins ils ne sont pas livresques et, qu'avec le temps, une ferveur plus saine et plus mûre remplacera ce stade d'hébétude stérile et d'attente indécise. J'espère que vous me ferez confiance : j'y compte de toute ma sincérité. En retour, je m'efforcerai de mon mieux [de] ne pas vous décevoir. Dans l'œuvre que vous entreprenez, je ne vois rien qui fléchisse sous l'examen : résultat de vos expériences et systèmes de vos ardeurs, elle est au-dessus des improvisations de nos contemporains. Pour y adhérer totalement il ne me

manque qu'un élan de participation. Mais j'espère de tout mon cœur pouvoir corriger ce vice de ma nature.

Je vous prie de croire, cher monsieur Dupront, à mon fidèle et admiratif attachement.

Emil Cioran

16. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

20, rue Monsieur le Prince
Hôtel Majory, Paris 6^e

Paris, le 8 septembre 1947

Cher monsieur Dupront,

Je vous avais écrit une lettre au début de l'été dans laquelle je donnais expression à un hamletisme de mauvais aloi et surtout aux scrupules que m'inspire toute action. J'espère que vous n'y avez pas vu un essai de fuite de ma part : plus que jamais je me sens proche de vos desseins et n'attends que l'occasion de vous revoir pour en parler ensemble plus longuement.

Cette fois-ci je me bornerai à reprendre une vieille tradition en vous entretenant de mes difficultés immédiates. Je vous en épargnerai le description précise : il reste néanmoins que je me trouve actuellement assez démuné, et que l'obsession de l'argent empiète d'une façon grave sur mes autres préoccupations. Aussi ai-je pensé solliciter une bourse au Centre de recherches scientifiques. Comme vous me connaissez depuis longtemps, et m'avez aidé en maintes occasions, je me permets de faire encore une fois appel à votre bienveillance en vous priant de m'y introduire. Votre qualité actuelle comme celle d'ancien directeur de l'Institut français de Bucarest me faciliterait beaucoup dans mon « entreprise ». J'espère me faire appuyer aussi par M. Henry [sic] Gouhier²² qui fait partie de la commission. Étant donné que l'examen des demandes aura lieu vers la fin de septembre, je vous serais très obligé – au cas où vous trouverez ma requête légitime – si vous pouviez me faire parvenir votre lettre dans le courant de ce mois. Je vous en remercie d'avance.

J'avais beaucoup compté sur l'apparition de mon livre à la rentrée, comme l'éditeur me l'avait promis ; mais j'apprends qu'il me faut attendre encore six mois²³. Je m'excuse de ces lamentations par trop concrètes, mais je suis sûr que dans nos relations le plan humain est aussi important que le plan intellectuel.

22. Henri Gouhier (1898-1994), philosophe, à cette date professeur à la Sorbonne.

23. C'est le premier livre publié par Emil Cioran en France : *Précis de décomposition* (CIORAN, 1949).

Je vous prie de croire, cher monsieur Dupront, à mes sentiments d'amitié, de dévouement et de reconnaissance.

Emil Cioran

17. CARTE DE VISITE D'EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Emil Cioran présente à monsieur Dupront ses meilleurs vœux pour l'année 1948 et l'assure de ses pensées les plus fidèles et les plus reconnaissantes.

18. CARTE DE VISITE D'EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Emil Cioran présente à monsieur Dupront ses meilleurs vœux pour 1949 et l'assure de sa gratitude, de sa fidélité et de son admiration.

19. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

20, rue Monsieur le Prince
Paris, 3 février [1953]

238

Cher monsieur Dupront,

Je suis très heureux d'avoir de vos nouvelles après un silence qui n'a pas laissé de m'inspirer quelques inquiétudes. Je ne savais, en effet, à quoi l'attribuer : et, dans l'incertitude où j'étais, je me faisais des soucis sur votre santé ou croyais avoir manqué, d'une manière ou d'autre, à l'amitié que vous m'avez toujours si passionnément témoignée. Votre mot me rassure.

Le message auquel vous faites allusion, il va sans dire, qu'il ne m'a jamais été transmis : comment me serais-je permis de n'y pas répondre ?

Pour ce qui est d'Eliade, vous pouvez compter sur lui. Comme par le passé, il est toujours très ouvert et prêt à rendre service. Voici son adresse : 62 bis, rue de la Tour, Paris.

Celle du professeur Marinescu²⁴ est la suivante : 1, boulevard Saint-Germain.

Quant à mes occupations, elles sont malheureusement très diverses. Je ne m'en plains pourtant pas trop. Entre autres, je traduis des textes de l'anglais pour l'édition française d'une revue américaine. Cela me permet de me maintenir...

24. Constantin G. Marinescu (1891-1982), médiéviste, directeur de l'École roumaine de Fontenay-aux-Roses (1941-1948).

J'espère que vous ne m'oublierez pas lors de votre prochain voyage à Paris et que nous aurons l'occasion de nous entretenir de nombre de choses qui nous tiennent à cœur.

Croyez, cher monsieur Dupront, à ma fidélité et respectueuse amitié.

E. Cioran

20. ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN²⁵

[Sur l'enveloppe :]

Monsieur E. Cioran

Majory-Hôtel

20, rue Monsieur le Prince

Paris, 6^e

[Verso :]

A. Dupront

5, rue Baumes

Montpellier

Université de Montpellier

Luppé-Violles, le 3 avril 1956

Mon cher ami,

Je vous écris d'une auberge du fond de la Gascogne où je suis venu me recréer du printemps naissant dans l'équilibre des humeurs originelles. Quelques jours à peine, – le temps de Pâques, mais temps choisi pour écrire un tout petit nombre de lettres, celles auxquelles on tient le plus.

Ai-je besoin de vous écrire ma reconnaissance entière de nos heures communes du 17 mars ? Ce qui pour moi marque tout et lie, c'est qu'à la prière ou à l'appel la présence soit. Vous étiez là, comme je vous l'avais demandé. C'est, pour moi, maîtresse pierre, et vivante.

De cela que ferons-nous ? Vous avez situé l'exercice en sa place – c'était une mise au net propre ; vous savez à quoi de plus en plus ma vie se consacre. Vous savez aussi que j'ai besoin de vous ; comme les autres, tous ceux qu'il faut sauver, et nous ensemble, ont besoin de vous... J'ai trop souvent senti en vous devant l'engagement le recul, pour ne pas vous dire, et redire, cette valeur de vous, qui ne peut être que fécondante. Vous êtes une des consciences, vives, de ce temps occidental. Alors ?

25. BLJD, CRN C 120-5-7.

Cet inéluctable, je voudrais vous le rendre proche par deux certitudes, aussi simplement dites que vécues.

L'une est que pour cette « position » de vous, nécessaire aux autres plus qu'à vous, je serai près de vous, comme vous aurez besoin que je sois.

L'autre est que, dans le besoin que j'ai de vous, nous trouverons les voies les plus commodes pour que votre présence, votre lumière, votre efficace soient, avec pour vous la moindre contrainte, le moindre engagement. De vous à moi, l'engagement n'est-il pas ? À moi, de nous le faire vivre, pour qu'il serve au salut commun.

Articles peut-être de cette vie en acte, ces prières égrenées :

1. Il me sera précieux que, prenant votre temps, vous parcouriez le *Mythe*²⁶.

Votre jugement, vos conseils seront pour moi « d'honnêteté ». Nous fixerons ensemble comment dans quelques semaines, dressant le plan de bataille de l'édition.

Ce que je puis déjà demander à votre amitié, c'est, selon vos contacts, cette propagande de bouche à oreille – enfantine et si sensible – qui établira dans le monde de l'édition parisienne cette superstition : Le livre qu'il faut publier.

2. Je suis en train de lire un petit livre d'Eliade, que je ne connaissais pas, *Mythes et symboles*, publié en 1952 dans la collection « Les Essais », votre collection²⁷.

240

Il est étonnant de constater comme par certains côtés ce que j'ai tenté dans le *Mythe* correspond à ce que pressent Eliade, et qu'il demande à l'histoire des religions. Ce que, pour le meilleur usage de l'histoire, j'ai voulu imposer à l'histoire tout court, à condition de la saisir totale.

J'aimerais lui en écrire, après qu'il aura été préparé par vous. Pourriez-vous me faire tenir son adresse ? Je pense que nous pouvons ensemble bâtir un pont entre l'histoire et l'histoire des religions, et surtout organiser, pour l'Occident, ce groupe d'inventaire et de connaissance des mythes vivants, qui peut atteindre très vite à une puissance guérisseuse.

Tout cela, vous pouvez le faire monter en Eliade, qui a toujours eu à mon égard une attitude complexement confiante et réservée. La chaleur, le souffle viendront de vous.

Volontairement aujourd'hui je ne vous écrirai pas de l'œuvre. Mais c'est pour bientôt vous en parler. Seulement aujourd'hui, en confiance amie, cette

26. DUPRONT, 1956a.

27. En réalité, le titre du livre publié en 1952 est *Images et symboles : essai sur le symbolisme magico-religieux* (ELIADE, 1952).

« grille » des accomplissements nécessaires, telle que l'éclaire en moi la méditation de ces journées pascales, dans la douceur récréante de ce pays :

- puisque Mythe il y a, définir, imposer par les actes, les études, le foisonnement, une métapsychanalyse collective, indispensable à la connaissance de l'Occident ;
- constituer des équipes de l'ambivalence temporel / spirituel ;
- constituer les équipes des « guérisseurs » de l'Occident.

Tout cela par quelques-uns, les responsables, la chaîne de vie.
À vous, confiant, reconnaissant, ami.

A. Dupront

21. EMIL CIORAN À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 8 décembre 1956

Cher monsieur Dupront,

Je n'étais pas las l'autre jour, j'étais, comme à mon ordinaire, quelque peu crispé, ainsi que doivent l'être tous ceux qui n'ont pas réussi à résoudre ou à surmonter leurs conflits. Les miens, vous le savez, tiennent beaucoup plus à mon tempérament assez malheureux à la vérité, qu'à des facteurs spirituels, dont pourtant je ne voudrais pas minimiser la portée. Il m'apparaît de plus en plus que la vérité se trouve, par delà la psychologie et l'histoire, dans cette « dimension métaphysique » que vous avez évoquée jeudi dernier devant un auditoire incompetent et quelque peu déconcerté.

Je vous remercie de votre témoignage de sympathie, et vous prie de croire à mon bien respectueux attachement.

E. Cioran

22. CARTE DE VISITE D'ALPHONSE DUPRONT À EMIL CIORAN²⁸

[Juin 1984]

Cher ami,

28. BLJD, CRN C 120-8.

Il y a tant de silence entre nous, par mon fait et mes extravagances « mondaines » sans doute, que je voudrais profiter d'une occasion exceptionnelle pour vous retrouver. Ce n'est pas, je sais, la bonne voie, mais le propos a un sens. Voici : j'ai été fait récemment commandeur de la Légion d'honneur et les insignes m'en seront remis par François Dalle²⁹, le 3 juillet prochain en Sorbonne, à 11h15 matin.

J'attacherais grand prix à vous avoir là, tout simplement parce que, refusant la cérémonie à grands flons-flons, j'ai choisi une formule discrète et qui me tient à cœur, – qui est de profiter de l'occasion pour retrouver en un cercle d'élection, quelques-uns de ceux qui, dans les sinuosités de mon existence, de quelque façon m'ont aidé. Vous seriez ce jour-là ma racine roumaine.

Ces retrouvailles ne seront pas sans suite. Je le souhaite de tout ce qui me lie à vous.

À vous, dans une continuité vraie,

A. Dupront

Tél : 577.98.12

29. François Dalle (1918 -2005), chef d'entreprise qui a rendu à l'entreprise L'Oréal sa renommée mondiale.

MIRCEA ELIADE¹

1. ALPHONSE DUPRONT À MIRCEA ELIADE²

Montpellier, le 14 novembre 1946

J'ai quelque remords d'être parti de Paris sans vous parler une autre fois, même au téléphone.

Aussi, voudrais-je que ce billet m'en excuse d'abord, tout en vous priant de m'adresser, le plus tôt qu'il vous sera possible, une petite notice vous concernant. Ce sera du genre « Titres et Travaux ».

Confiez-vous à moi pour que j'en fasse bon usage.

J'ai souci, du moins, de vous témoigner la fidélité d'une présence. Plus tard, je vous parlerai de la joie de vous avoir retrouvé et de l'œuvre commune.

2. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

55, rue des Saints-Pères, Paris 6^e

Le 18 novembre 1946

Cher monsieur Dupront,

Je vous suis vivement reconnaissant pour votre lettre et pour tout ce qu'elle implique, et je m'empresse de vous envoyer mes « Titres et Travaux ». La valeur des publications est, certes, inégale, mais je les ai les notées, presque toutes, pour leur portée autobiographique. Mon *Yoga*³ et les études publiées dans les trois volumes de *Zalmoxis*⁴ ont connu un certain succès ; pourtant j'ai cru inutile d'ajouter les comptes-rendus.

Je travaille à présent à mes « Prolégomènes à l'histoire comparée des religions », que j'ai promis toujours à Gallimard⁵. J'ai déjà commencé depuis quelque

1. Sauf mention contraire, chacune de ces lettres est issue du fonds Alphonse Dupront. Les quelques erreurs de français ont été corrigées directement en les indiquant par les crochets [...].

2. Double du dactylogramme.

3. ELIADE, 1936.

4. *Zalmoxis : revue des études religieuses* (ELIADE, 1938-1940).

5. Écrit en roumain, le livre sera traduit en français et publié sous le titre : *Traité d'histoire des religions* (ELIADE, 1949c).

temps deux livres, qui se situent entre l'histoire des religions et la philosophie de la culture – « Mort et Initiation⁶ », et « Cosmos et histoire⁷ » – et dans lesquels je voudrais *dire* des choses que j'ai hésité, par superstition universitaire, d'attaquer jusqu'à présent. Je pense qu'on peut signaler ces trois ouvrages comme une justification pour l'éventuelle mensualité de la Caisse des recherches⁸.

Je regrette de vous avoir tellement peu vu lors de votre passage à Paris. Mais j'espère pouvoir vous rencontrer bientôt et vous entendre parler des choses qui nous sont chères et – ... urgentes.

Merci, encore une fois !

Je vous prie de croire en mes plus sincères sentiments.

Mircea Eliade

3. NOTE CONCERNANT M. MIRCEA ELIADE⁹

Cette note laissera délibérément de côté les mérites scientifiques de M. Mircea Eliade : les témoignages des Indianistes français suffisent amplement sur ce point. Elle voudrait simplement porter témoignage de l'homme.

Le témoignage est celui d'un « témoin » qui, pendant huit ans directeur de l'Institut français des hautes études en Roumanie, a pu apprécier le rôle de M. Eliade dans son pays.

Appartenant à cette génération roumaine de l'entre-deux-guerres, en quête d'une métaphysique pour son pays qui n'en a traditionnellement pas, il est devenu très vite l'une des personnalités les plus marquantes de cette « intelligence roumaine » qui a hésité, sur le plan politique, entre la mystique de la Garde de fer et le communisme.

Le rôle le plus bienfaisant de M. Eliade a été justement de faire sentir, dans cette évolution, des profondeurs autres que politiques. Parti très jeune dans l'Inde, il en a rapporté des exigences de méditation, de vie intérieure et la curiosité du problème des religions. Il a créé ainsi, dans son pays, le commencement d'une science des religions et marqué quelques disciples de qualité, de l'exigence de la recherche libre et profonde.

6. Dans ELIADE, 1959, Eliade parle de nouveau de son projet d'ouvrage sur le thème « Mort et initiation ».

7. ELIADE, 1949a, traduit ensuite sous le titre : *Cosmos and History: The Myth of the Eternal Return* (ELIADE, 1954).

8. Centre national de la recherche scientifique, le nom officiel depuis 1939 de l'ancienne Caisse nationale de la recherche scientifique, fondée en 1935.

9. Double du dactylogramme.

Universitairement, Eliade a été l'élève puis l'assistant de Nae Ionesco¹⁰, doctrinaire de la recherche mystique d'imprégnation allemande et l'un des pères spirituels de la Garde de fer.

Les raisons d'aider M. Eliade peuvent être nettement résumées :

1. Les mérites du chercheur et du spécialiste d'histoire des religions sur lesquels les Indianistes français et les historiens des religions sont prêts à témoigner.
2. La valeur de l'homme.
3. Le service du rayonnement français en Roumanie où M. Eliade, bien qu'ayant appartenu naguère, dans une période de son évolution intérieure à la Garde de Fer, ne cesse d'être considéré comme l'un des représentants les plus authentiques de « l'intelligence roumaine » et l'un des chefs de file de la recherche scientifique à portée universelle.

Le 25 novembre 1946.

4. NOTE À L'OBLIGEANTE ATTENTION DE MONSIEUR L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, CHARGÉ DES RELATIONS CULTURELLES AU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE¹¹

245

M. Mircea Eliade, ancien maître de conférences à l'université de Bucarest, près la chaire de métaphysique et philosophie de la religion, conseiller culturel de l'ambassade de Roumanie à Londres, puis de la Légation de Roumanie à Lisbonne jusqu'en janvier 1945¹², se trouve actuellement à Paris où il poursuit ses travaux d'histoire des religions. Chargé de conférences, l'année dernière, à l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses, il consacre, cette année, tout son temps à la préparation d'un ouvrage particulièrement important de Prolégomènes à l'histoire des religions¹³.

Spécialiste des religions de l'Inde (il a écrit sur le yoga un livre qui fait autorité chez les Indianistes¹⁴), il compte, à bon droit, comme l'un des meilleurs érudits de l'histoire des religions. Les conditions actuelles ne favorisent pas son retour en

10. Nae Ionescu, voir dans ce volume l'article « Mihail Sebastian », note 3.

11. Double du dactylogramme, issu du fonds Alphonse Dupront et des Archives nationales, cote 20070296/186.

12. Eliade a été attaché culturel auprès de la légation de Roumanie à Londres entre avril 1940 et février 1941 quand, suite à l'entrée de la Roumanie dans l'Axe et à l'interruption des relations diplomatiques roumano-britanniques, il a été transféré au Portugal sur un poste similaire : il est démis en novembre 1944. Son séjour parisien s'étend de septembre 1945 à septembre 1956.

13. L'ouvrage sera publié sous le titre *Traité d'histoire des religions* (ELIADE, 1949c).

14. ELIADE, 1936.

Roumanie et M. Eliade souhaite demeurer à Paris, pour y poursuivre, dans une atmosphère d'exigence et de technique française, le progrès de ses recherches.

D'autant mieux que, ni par sa formation roumaine, ni par ses études premières (trois années de séjour aux Indes), il n'est, à l'encontre de la plupart des intellectuels de son pays, de culture française.

Mais M. Eliade vit, quoique fort discrètement, dans des conditions difficiles. Il importerait donc de l'aider, faisant en sorte de ne pas froisser sa délicatesse. La solution opportune paraîtrait être celle d'une charge de recherches auprès de la Caisse nationale de la recherche scientifique.

Politiquement, M. Eliade a appartenu à la Garde de fer, du moins en ses commencements. Mais, il s'en est détaché très vite et dès avant l'arrivée au pouvoir de celle-ci. Ce fait avait produit sensation en Roumanie, prouvant le désintéressement de l'homme et ses exigences plus entières. Son acceptation du poste de conseiller culturel à Londres avait été le fruit d'une délibération intérieure pleinement mûrie à laquelle le témoin de la présente note avait pris part, non sans émotion¹⁵.

Aussi, estime-t-il de son devoir de déclarer :

1. qu'il est de notre probité d'hommes de bonne foi de traiter M. Eliade comme il le mérite, c'est-à-dire, comme l'un des nôtres.
2. que les insinuations qui pourraient être faites contre lui sont sans fondement et un triste apanage de la condition humaine, particulièrement des colonies à l'étranger.
3. qu'il y a au contraire devoir pour l'avenir du rayonnement français en Roumanie et l'affirmation de certaines valeurs profondes, de montrer que la France, et en particulier l'université française, est capable de reconnaître la qualité des hommes et de leur permettre de poursuivre leur vocation.

A. Dupront,

Maître de conférences à la faculté des lettres de Montpellier,

*Ancien directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie*¹⁶

Le 12 décembre 1946.

15. Alphonse Dupront tente ici de dissocier le savant de l'idéologue ou même d'atténuer ses responsabilités évidentes dans son engagement légionnaire, ce qui n'empêchera pas Eliade de lui reprocher en partie la responsabilité pour son échec, voir l'introduction.

16. Ce qui est indiqué en italique est écrit à la main uniquement sur l'exemplaire envoyé au CNRS.

5. ALPHONSE DUPRONT À HENRI-CHARLES PUECH¹⁷

Montpellier, le 12 décembre 1946

Mon cher Archicube,

Merci de votre aimable message. Je ne doutais pas devant votre silence qu'il n'y eût une raison majeure. Et je regrette moins de ne pas vous avoir rencontré puisque vous revenez de Rome. Nous retrouverons bientôt, je l'espère, l'occasion de l'entretien.

Je vous écrirai seulement les premiers points dont au moins un peut être urgent.

Celui-ci qui est de personne : il s'agit de Mircea Eliade que vous connaissez, je crois. Je l'ai retrouvé, lors de mon dernier séjour parisien, après avoir appris en août par le recteur de Bucarest¹⁸ qu'il se trouvait là. C'est un homme dont j'ai suivi en Roumanie l'œuvre authentique et discrète et je crois qu'il est de notre devoir de l'aider : il dépasse les contingences. J'ai appris de lui qu'il avait enseigné chez vous et, quand je lui ai demandé s'il pensait continuer, il m'a dit « n'en savoir rien ».

Je voulais vous demander vos intentions le concernant et vous dire simplement que, dans la jeune génération de « l'intelligence roumaine », Eliade m'avait paru l'un des hommes les plus valables. Il a passé par la Garde de fer, mais, à un moment donné, là-bas, c'était presque le passage nécessaire pour tous ceux qui cherchaient autre chose hors de l'écœurant marché oriental des partis. Je suis prêt, pour ma part, à témoigner en faveur de lui. Dites-moi ce qu'il convient de faire.

Le deuxième point, beaucoup moins urgent, me concernait : depuis la dernière fois où nous sommes vus – c'était en août 39, dans le bureau de M. Dussaud¹⁹ –, je n'ai plus eu de nouvelles de la collaboration au manuel d'histoire des religions qui doit être devenu *Mana*²⁰. Pourriez-vous, un jour ou l'autre, m'éclairer ? Je ne veux pas manquer à une promesse, mais je comprends très bien que les intentions aient changé.

17. Double du dactylogramme. Henri-Charles Puech (1902-1986), professeur à l'École pratique des hautes études et, à partir de 1952, au Collège de France, collaborateur puis directeur de la *Revue de l'histoire des religions*, Président de l'Association internationale pour l'étude de l'histoire des religions.

18. Alexandru Rosetti (1895-1990), linguiste, historien de la langue roumaine, docteur ès lettres à la Sorbonne, en 1926, recteur de l'université de Bucarest (1946-1948).

19. René Dussaud (1868-1958), orientaliste et archéologue, historien des religions, coordinateur de la *Revue de l'histoire des religions*.

20. « Mana » est le titre de la collection publiée par les Presses universitaires de France, à partir de 1944, conçue sur le plan des manuels, chaque ouvrage se proposant d'être un exposé précis d'une religion particulière, accompagné d'une bibliographie.

Le reste doit venir dans nos entretiens.

Je voudrais vous parler de recherches tant érudites qu'autres et je voudrais aussi vous entendre sur votre inventaire du catharisme. Il y a là un point fondamental, plus je découvre en ce Midi, nécessités, hommes et besoins.

6. MARCEL ABRAHAM²¹ À GEORGES JAMATI²²

République française
Ministère de l'Éducation nationale
Service des relations universitaires et culturelles
Entre la France et l'étranger
78, rue de Lille, Paris 7^e

Paris, 19 décembre 1946

Mon cher Ami,

Je vous transmets, ci-joint, une note que je reçois et à laquelle il me semble très agréable qu'il fût donné satisfaction.

Dites-moi très sincèrement ce qui est possible. Je sais que ce qui est possible, vous le ferez.

Bien amicalement à vous,

Signature.

L'Inspecteur général, chargé de la direction du service des relations universitaires et culturelles avec l'étranger.

Monsieur Georges Jamati
Sous-directeur du Centre national de la recherche scientifique,
13, Quai d'Orsay
Paris 7^e

7. GEORGES JAMATI À MARCEL ABRAHAM²³

6 janvier 1947

21. Marcel Abraham (1898-1955), écrivain, ayant eu des fonctions importantes dans le ministère de l'Éducation nationale avant et après le régime de Vichy, quand il a été révoqué et s'est engagé dans la Résistance.

22. AN, cote 20070296/186.

23. AN, cote 20070296/186.

Cher directeur et Ami,

Vous avez bien voulu appeler mon attention, de la part de M. Dupront, maître de conférences à la faculté des lettres de Montpellier, sur la situation de M. Mircea Eliade, candidat à une allocation de chargé de recherches.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que les candidatures de cet ordre sont examinées par des Commissions consultatives qui se réunissent deux fois par an, en mai-juin et en octobre-novembre.

Il appartient donc à M. Eliade de présenter avant la 15 avril une demande d'allocation en y joignant l'imprimé ci-joint dûment rempli. Son cas sera examiné en vue de l'année scolaire 1947-1948. D'ici là, tout au plus, pourrait-on envisager, si la situation de ce savant s'avérait particulièrement difficile, envisager la possibilité de lui attribuer une aide aux savants, sous réserve d'une décision favorable du directeur du Centre national de la recherche scientifique.

Veuillez agréer, mon cher directeur et Ami, l'expression de mes sentiments cordialement dévoués.

Le sous-directeur du Centre national de la recherche scientifique

Monsieur Marcel Abraham
 Chef du service des relations universitaires et culturelles
 78, rue de Lille
 Paris 7^e

249

8. MARCEL ABRAHAM À ALPHONSE DUPRONT

République française
 Ministère de l'Éducation nationale
 Service des relations universitaires et culturelles
 Entre la France et l'étranger
 78, rue de Lille, Paris 7^e
 Tél. Inv. 84-40

Paris, le 29 janvier 1947

Mon cher Ami,

Je suis confus de ne pas avoir répondu plus tôt et de ne pas vous avoir dit, avec mes vœux pour vous et votre maison, combien j'aurais été content de vous voir.

Ceci n'est pas une lettre mais une simple réponse concernant M. Mircea Eliade pour qui j'étais intervenu aussi chaleureusement que possible. Ce n'est pas ce que je souhaitais, qu'en pensez-vous ?

Par ailleurs, je vous envoie copie de la circulaire que nous avons envoyée aux recteurs. Vous allez trouver qu'elle est bien administrative mais elle laisse place, s'il y a lieu, aux initiatives particulières des individus et des groupements.

De tout cela, j'aimerais parler avec vous. Je pense vous écrire une vraie lettre très bientôt.

Bien cordialement à vous,

Marcel Abraham

Monsieur Dupront

Maître de conférences à la faculté des lettres de Montpellier (Hérault)

En copie :

République française

Ministère de l'Éducation nationale

Centre national de la recherche scientifique

Paris, le 6 janvier 1947

250

Cher directeur et Ami,

Vous avez bien voulu appeler mon attention, de la part de M. Dupront, maître de conférences à la faculté des lettres de Montpellier, sur la situation de M. Mircea Eliade, candidat à une allocation de chargé de recherches.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que les candidatures de cet ordre sont examinées par les Commissions consultatives qui se réunissent deux fois par an, en mai-juin et en octobre-novembre.

Il appartient donc à M. Eliade de présenter avant le 15 avril une demande d'allocation en y joignant l'imprimé ci-joint dûment rempli. Son cas sera examiné en vue de l'année scolaire 1947-1948. D'ici là, tout au plus, pourrait-on, si la situation de ce savant s'avérait particulièrement difficile, envisager la possibilité de lui attribuer une aide aux savants, sous réserve d'une décision favorable du directeur du Centre national de la recherche scientifique.

Veuillez agréer, mon cher directeur et Ami, l'expression de mes sentiments cordialement dévoués.

Le sous-directeur du Centre national de la recherche scientifique.

Georges Jamati²⁴.

24. Georges Jamati (1894-1954), directeur-adjoint au CNRS, chargé essentiellement des sciences humaines, co-directeur de la *Revue d'esthétique*.

9. LETTRE DE MARCEL ABRAHAM À GEORGES JAMATI²⁵

République française
Ministère de l'éducation nationale
Service des relations universitaires et culturelles
Entre la France et l'étranger

14 avril 1947

Cher Ami,

Conformément à votre conseil, je vous adresse, en vous la recommandant très chaleureusement, la demande ci-jointe de M. Mircea Eliade dont le cas m'avait été signalé par mon ami M. Dupront.

Il s'agirait, d'une part, d'une aide aux savants pour 1947-1948, mais si possible aussi d'un secours immédiat. Je crois que M. Marx en a parlé à M. Le Bras²⁶, en tant qu'animateur de section. M. Le Bras devait faire une petite enquête qui, j'en suis persuadé, aboutira à des conclusions favorables.

Merci de ce que vous ferez et bien cordialement à vous.

M. Abraham

Monsieur Georges Jamati,
Sous-directeur du Centre national de la recherche scientifique
13, quai d'Orsay
Paris 7^e

251

10. LETTRE DE LOUIS MASSIGNON²⁷ À GEORGES JAMATI²⁸

Collège de France
Chaire de sociologie musulmane
21, rue Monsieur [Le Prince], [Paris] 7^e

Paris, ce 16 mai 1947

Monsieur le directeur,

25. AN, cote 20070296/186.

26. Gabriel Le Bras (1891-1970), juriste, sociologue des religions, membre du directoire du CNRS entre 1945 et 1952.

27. Louis Massignon (1883-1962), islamologue, professeur au Collège de France.

28. AN, cote 20070296/186.

C'est évidemment par erreur que je trouve ce matin dans mon courrier le dossier de demande de subvention pour M. Mircea Eliade, indianiste ; c'est au Collège de France, à M. le prof. Jules Bloch²⁹ que le dossier doit être adressé.

C'est avec fidélité que je reste, bien entendu, à la disposition du CNRS pour toute étude technique d'un dossier concernant ma spécialisation scientifique.

Acceptez, monsieur le directeur, les hommages de ma fidèle et sympathique pensée.

Louis Massignon

1 dossier joint (en retour)

M. Georges Jamati,
Sous-directeur du Centre national de la recherche scientifique
13, quai d'Orsay
Paris 7^e

11. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède
3, rue Vaneau, Paris 7^e

252

Le 6 août 1947

Cher monsieur,

Vous devinez la gêne avec laquelle je vous écris ces quelques lignes. Étant au dernier bout de mes ressources, j'ai demandé à M. Puech s'il connaît les décisions de la Caisse des recherches. Comme il travaille à la section médiévale, il n'en sait rien de ma demande ; il n'en sait même pas à quelle section a-t-elle été présentée. Je [craings] que ma demande ne soit examinée par un numismate ou un épigraphiste. Je sais aussi qu'on a réduit le budget de la Caisse, et comme plusieurs Roumains ont déjà obtenu des subsides importants (parmi lesquels, ce printemps même, M. Marinescu³⁰, directeur de l'École roumaine !), je me demande si je ne serai sacrifié. Pour moi, il serait pire qu'une tragédie, et vous comprenez facilement pourquoi.

29. Jules Bloch (1880-1953), indianiste, directeur d'études à EPHE, professeur à Inalco puis au Collège de France.

30. Constantin G. Marinescu, voir dans ce volume la correspondance avec Emil Cioran, note 24.

Je vous envoie mon *Problème du chamanisme* qui vient de sortir dans la *Revue de l'histoire des religions*. Ce mémoire de 50 pages a été très bien reçu par les orientalistes et les historiens des religions³¹. Je viens de finir une autre étude sur les relations entre la magie et la religion, toujours pour la *RHR*³², et je travaille furieusement à mes *Prolégomènes à l'histoire des religions*. C'est vous dire que j'ai rempli bien mes 12 heures de travail par jour, mais je n'arrive à conjurer la catastrophe !

Je vous prie de tout mon cœur de me pardonner cette lettre, et de croire en mes sentiments de gratitude et d'amitié.

Mircea Eliade

12. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède
31, rue Vaneau, Paris 7^e

Le 20 août 1947

Cher monsieur,

Inutile de vous dire combien m'a rassuré votre lettre ! Je voyais déjà, tout près de moi, la catastrophe. Les derniers livres vendus, les derniers objets portés au Mont de Piété – et [cela] aurait été la fin. Non pas la grande, la véritable fin, mais celle de ma liberté et l'arrêt de mon œuvre. Ne souriez pas, je vous prie ! Je crois encore que j'aurai quelque chose de neuf et assez important à apporter [à] l'historiographie des religions. J'espère pouvoir [faire] fructifier les recherches érudites commencées voici déjà vingt ans, et présenter sinon une synthèse, au moins une belle œuvre d'ensemble. Mes *Prolégomènes* sont presque achevés. Mais pour les achever, il faut vivre.

Je vous suis reconnaissant pour vos nouvelles interventions. J'irai voir M. Marcel Abraham dès que j'aurai son adresse. (Elle ne [se] trouve pas dans le Bottin). J'attends avec confiance les résultats. Et j'attends avec la plus grande joie votre arrivée en octobre pour apprendre les progrès de votre œuvre – qui non seulement m'intéresse au plus haut degré, mais qui m'implique.

Votre dévoué,

Mircea Eliade

31. ELIADE, 1946.

32. Le titre ne figure pas parmi ses autres collaborations à cette revue.

13. MARCEL ABRAHAM À GEORGES JAMATI³³

République française
Ministère de l'Éducation nationale
Service universitaires des relations avec l'étranger

Paris, le 7 septembre 1947

Mon cher Ami,

Je suis relancé de façon particulièrement anxieuse par M. Dupront au sujet de M. Mircea Eliade, dont j'avais introduit auprès de vous la candidature à la Recherche scientifique.

Or, les ressources dernières de M. Eliade, homme de grande qualité, expirent en octobre. Vous m'avez, en janvier 1945, envoyé un imprimé pour une demande d'allocation. Je ne sais si M. Eliade l'a reçu et rempli. Il faudrait en tout cas recommencer et je vous demande aussi d'envisager « l'aide aux savants » dont vous me disiez un mot dans la même lettre.

Merci de ce que vous pouvez faire, mon cher Ami, et croyez-moi votre bien cordialement dévoué.

254

Marcel Abraham

Monsieur Jamati
S/Directeur du Centre national de la Recherche scientifique
13, quai d'Orsay
Paris, 7^e

14. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède
31, rue Vaneau, Paris 7^e

Le 12 septembre 1947

Cher monsieur,

Je vous remercie bien vivement pour l'intérêt que vous portez à ma survivance et à ma dignité humaine. Malheureusement, je ne peux pas vous donner aucune nouvelle précise. Il y a quatre jours, j'ai téléphoné à Inv. 84.40 : on m'a répondu

33. AN, cote 20070296/186.

que M. Marcel Abraham, étant souffrant, on ne saurait pas me fixer un rendez-vous au cours de la semaine. Je lui ai adressé une lettre en faisant état de vos suggestions et lui demandant un rendez-vous. Aujourd'hui, jeudi, j'ai de nouveau téléphoné : M. Marcel Abraham est parti pour l'étranger et il ne rentrera qu'après le 20 septembre. Vous voyez où nous en sommes !...

Votre lettre m'a reconfirmé tous les espoirs que j'avais mis, depuis longtemps, dans vos conceptions de l'intégrité spirituelle.

Veillez croire en cette intégrité et en tout ce qu'elle implique.

Votre dévoué,

Mircea Eliade

15. GEORGES JAMATI À MARCEL ABRAHAM³⁴

Ministère de l'Éducation nationale
Centre national de la recherche scientifique
Bureau bourses et allocations
Aides aux savants

[Sans date, après le 7 septembre 1947]

255

Mon cher directeur et Ami,

J'ai bien reçu votre lettre du 7 septembre 1947 relative à M. Mircea Eliade.

J'ai le plaisir de vous apprendre qu'un secours d'urgence de 25 000 F lui est attribué en attendant que la commission compétente examine sa demande d'allocation de recherches.

Cette aide lui sera versée à raison de 18 500 immédiatement et 12 500 francs à la fin d'octobre.

Veillez croire, mon cher directeur et ami, à mes sentiments les plus amicalement dévoués.

Signature

Monsieur Abraham Marcel
Chef du service des relations universitaires et culturelles
78, rue de Lille, Paris, 7^e

34. AN, cote 20070296/186.

16. DÉCISION D'AIDE EN URGENCE³⁵

Ref. à rappeler :

4^e bureau

Bourses et allocations

Aides aux savants

15 septembre 1947

Décision³⁶

Monsieur Mircea Eliade

Hôtel de Suède

31, rue Vaneau

Paris, 7^e

Article 1

Urgent

Aide de 25 000 francs en deux versements : le 1^{er} de 12 500 francs immédiatement, le seconde de 12 500 francs le 20 octobre 47.

Versements à effectuer par la caisse.

256

17. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède

31, rue Vaneau, Paris 7^e

Le 1^{er} octobre 1947

Cher monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner, enfin ! de bonnes nouvelles. J'ai vu plusieurs fois M. Marcel Abraham qui a été extrêmement gentil et qui a obtenu pour moi un rendez-vous avec M. Jamati. Je viens de voir M. Jamati au Centre des recherches. J'ai appris qu'on m'a accordé une allocation de savant de 25 000 francs. C'est très important, car, au moins, je pourrai acquitter mes dettes les plus urgentes et assurer mon loyer. Quant à ma demande de bourse, j'ai appris

35. AN, cote 20070296/186.

36. Texte écrit à la main sur le formulaire avec l'en-tête du bureau des aides aux savants.

qu'elle n'a pas été examinée au mois de juin (Je me demande pourquoi ?!), mais qu'on l'examinera ce mois-ci. M. Jamati me suggère d'apporter quelques lettres de recommandation. Je pense en demander à MM. Paul Masson-Oursel³⁷, Louis Renou³⁸, G. Dumézil³⁹, H.-C. Puech.

Souffrierez-vous encore une demande de ma part ? Étant le seul qui connaisse mon activité roumaine, auriez-vous la bonté d'adresser quelques mots au directeur du Centre des recherches ? Votre adhésion sera la meilleure garantie contre certaines intrigues concernant mon soi-disant fascisme. (D'après une allusion de M. Marcel Abraham, j'ai compris que l'incident de l'hiver 1946⁴⁰ était connu – et peut-être c'est lui la cause de mon échec dans la session de juin 1947).

Inutile de vous redire tout ce que je vous dois, et combien je vous reste reconnaissant.

Je vous prie de croire en mes meilleurs sentiments,

Mircea Eliade

18. GEORGES JAMATI À MARCEL ABRAHAM⁴¹

Ref. à rappeler :

4^e bureau

Bourses et allocutions

Aides aux savants

4 octobre 1947

Mon cher directeur et Ami,

J'ai bien reçu votre lettre du 7 septembre 1947 relative à M. Mircea Eliade.

37. Paul Masson-Oursel (1882-1956), orientaliste et philosophe, professeur à l'École pratique des hautes études.

38. Louis Renou (1896-1966), indianiste, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

39. Georges Dumézil (1898-1986), l'anthropologue et grand historien des religions, a eu une considération particulière pour l'œuvre d'Eliade et l'a beaucoup soutenu au moment de son installation en France. Par ailleurs, les deux savants ont été très proches dans leurs visions, voir RIES & SPINETO (dir.), 2003.

40. La croix gammée dessinée sur l'affiche de son cours libre (février 1946), l'hostilité de l'ambassade et de certains Roumains anti-légionnaires. Voir l'introduction.

41. AN, cote 20070296/186.

J'ai le plaisir de vous apprendre qu'un secours d'urgence de 25 000 francs lui est attribué en attendant que la commission compétente examine sa demande d'allocation de recherches.

Cette aide lui sera versée à raison de 12 500 francs immédiatement et 12 500 francs⁴² à la fin d'octobre.

Veillez croire, mon cher directeur et ami, à mes sentiments les plus amicalement dévoués.

Tampon du sous-directeur du CNRS sans signature.

M. Abraham Marcel
Chef du service des relations universitaires et culturelles
78, rue de Lille, Paris 7^e

19. DÉCISION D'AIDE⁴³

2^{ème} Section

6 octobre 1947

258

Décision

Une somme de vingt-cinq mille francs (25 000) est accordée au titre de l'Aide aux savants, aux inventeurs et à leur famille à M. Eliade Mircea, Hôtel de Suède, 21 rue Vaneau, Paris 7^e.

Cette somme sera versée en trois fractions à l'intéressé :

La 1^{ère} fraction – 9 000 francs à la signature de la présente décision.

La 2^e fraction – 9 000 francs le 15 octobre

La 3^e fraction – 7 000 francs le 20 octobre.

La dépense sera imputée sur le chapitre 3I article I du budget du Centre national de la recherche scientifique pour l'exercice 1947.

Le directeur du Centre national de la recherche scientifique
Signé : Teissier

Vu, le contrôleur financier,
Signé : Pinasseau

42. Sommes barrées et corrigées en 9 000 et respectivement 7 000 et 9 000 le 15/10.

43. AN, cote 20070296/186.

20. GEORGES TEISSIER⁴⁴ À PAUL MONTEL⁴⁵

Réf. à rappeler :
4^e bureau
Bourses et allocations
Histoire

[Avant 10 octobre 1947]

Mon cher Collègue,

M. Eliade Mircea, sujet roumain, a introduit auprès du CNRS une demande d'allocation. Cette demande nous a été transmise par monsieur le chef du service universitaire des relations avec l'étranger, du ministère de l'Éducation nationale.

Comme je sais que vous connaissez bien les milieux roumains, je me permets de vous envoyer le dossier de ce candidat, dossier qui sera soumis aux commissions lors de la session d'octobre et de vous demander un avis à son sujet.

Dès maintenant, nous avons décidé, étant donné la situation pénible dans laquelle se trouve M. Mircea Eliade, de lui accorder un secours d'urgence.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, mon cher collègue, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Monsieur Montel Paul
Membre de l'Institut
79, rue du Faubourg St.-Jacques
Paris

21. RAPPORT DE PAUL MONTEL⁴⁶

Ministère de l'Éducation nationale
Centre national de la recherche scientifique
4^e bureau
Bourses et allocations
Section histoire

44. Georges Teissier (1900-1972), zoologiste et généticien, est un pionnier de la génétique des populations et évolutive en France. Résistant pendant la Seconde Guerre mondiale et adjoint de Frédéric Joliot à la tête du CNRS en 1945, il prend sa succession début 1946 et reste directeur du CNRS jusqu'en 1950.

45. AN, cote 20070296/186.

46. AN, cote 20070296/186.

Attribution des bourses et allocations pour l'année scolaire 1947 – 1948
Session du mois d'octobre 1947

Nom du candidat : Eliade Mircea

Nom du rapporteur désigné : Mr Massignon (puis M. Montel)

Le 10 octobre 1947

Avis du rapporteur

Je n'ai pas qualité pour apprécier les travaux de M. Eliade Mircea, le secteur des sciences religieuses de l'École des hautes études serait tout à fait qualifié pour cela, d'autant plus que M. Mircea y a été chargé de conférences.

Mais j'ai la plus haute estime pour M. Dupront, ancien directeur à l'Institut français de Bucarest, dont j'ai pu mesurer l'action et le dévouement. La netteté et la précision de son avis sur l'opportunité d'accorder une allocation au demandeur me font ranger entièrement à son côté.

Paul Montel

260

22. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède
31, rue Vaneau, Paris 7^e

Le 1^{er} novembre 1947

Cher monsieur,

Je suis vraiment coupable de n'avoir pas passé [*sic*] vous voir avant mon départ pour Suresnes. J'ai eu l'enfantine coquetterie d'attendre et pouvoir vous apporter moi-même la bonne nouvelle de mon admission au Centre de recherches. Après avoir déposé les lettres de MM. Renou, Masson-Oursel et Georges Dumézil, j'ai appris de M. Puech que ma demande sera examinée avant le 25 octobre⁴⁷. Étant presque sûr d'un résultat favorable, j'ai voulu vous faire une « surprise ». Mais j'ai accepté l'invitation d'un ami à Suresnes et je suis resté quelques jours de plus.

47. Sans doute, erreur d'écriture, au lieu de novembre. La séance aura lieu en réalité le 20 novembre 1947.

Je suis extrêmement gêné, mais je compte sur votre illimitée compréhension des « situations » pour absoudre aussi la mienne. La question du Centre des recherches est, semble-t-il, résolue. À partir du 1^{er} janvier je serai délivré du plus humiliant cauchemar. Inutile de vous redire combien je vous reste reconnaissant pour tout ce que vous n'avez pas cessé de faire depuis l'hiver passé afin que le succès de cette délivrance soit assuré !

J'ai vu M. Brown⁴⁸ et nous avons eu une première prise de contact stimulante. J'ai commencé à « inventorier » les gens qui nous intéressent, et j'espère pouvoir vous donner brièvement des éléments pour une éventuelle « chaîne⁴⁹ ». Mon intérêt actuel porte sur un instituteur qui a commencé un travail d'équipe extrêmement vivifiant parmi ses camarades et anciens élèves. Il vient de me parler de cette expérience et j'ai été frappé du secret synchronisme avec vos essais. J'ai été invité [à] prendre part à ces travaux et je ne manquerai pas de vous rendre compte de mes impressions.

J'essaierai de connaître A. Camus. C'est un homme qui aime vraiment et cherche « la vérité ».

Aurai-je le courage de vous remercier encore une fois pour tout ce que vous avez fait ?

Reconnaissant et sincèrement vôtre.

Mircea Eliade

261

23. RAPPORT DE HENRI-CHARLES PUECH⁵⁰

Ministère de l'Éducation nationale
Centre national de la recherche scientifique
4^e Bureau
Bourses et allocations
Section Histoire moderne
Attribution des bourses et allocations pour l'année scolaire 1947 – 1948
Session du mois d'octobre 1947

48. Alfred Radcliffe-Brown (1881-1955), anthropologue britannique de l'école d'Émile Durkheim, présent cette année à Paris pour donner des conférences.

49. Mircea Eliade fait allusion au concept de « chaîne », concept au cœur des préoccupations d'Alphonse Dupront comme moyen de coaguler les énergies créatrices et les talents autour de grands projets intellectuels de recherche et d'enseignement. Voir DUPRONT, 2003.

50. AN, cote 20070296/186. Henri-Charles Puech (1902-1986), professeur à l'École pratique des hautes études et, à partir de 1952, au Collège de France, collaborateur puis directeur de la *Revue de l'histoire des religions*, président de l'Association internationale pour l'étude de l'histoire des religions.

Nom du candidat : Eliade

Nom du rapporteur désigné : M. Puech

[Sans date, avant le 20 novembre 1947]

Avis du rapporteur

M. Mircea Eliade est trop bien connu de beaucoup de membres de la commission, son âge, ses titres, ses travaux antérieurs, son renom scientifique lui assurent trop de droits au succès de sa candidature pour que je ne me fasse pas scrupule d'exposer, ne fût-ce que très brièvement, les raisons qui militent en sa faveur. M. Eliade n'est pas un débutant, un candidat ordinaire, mais un homme de quarante ans, un savant qui a depuis longtemps donné des preuves de sa vaste compétence et de sa maîtrise. Docteur en philosophie après plusieurs années d'études à Bucarest, à Rome, à Genève et dans l'Inde, maître de conférences pour l'histoire comparée des religions à l'université de Bucarest, membre de diverses grandes sociétés savantes, formé à la connaissance des langues de nombreux pays où il a séjourné (Nord de l'Inde, Italie, Allemagne, Angleterre, Suisse, Portugal, France), il a déjà derrière lui une abondante production scientifique dont la bibliographie est annexée à son dossier : nombreux articles parus dans des revues roumaines, italiennes, portugaises, espagnoles, indiennes ou françaises ; deux ouvrages, dont l'un fondamental, et écrit en notre langue, *Yoga. Essai sur les origines de la mystique indienne*, et *Cosmologie et alchimie babylonienne*. J'ajoute que M. Eliade a témoigné des sentiments qu'il porte à notre pays et à notre science en se faisant le directeur de *Zalmoxis. Revue des études religieuses*, rédigée principalement en français et publiée à Paris, en collaborant, notamment par un important mémoire sur « le problème du chamanisme », à la *Revue de l'histoire des religions* et aux *Annales d'histoire sociale*, en se préparant enfin à publier à la librairie Gallimard quatre livres dont deux sont dès maintenant à l'impression et qui comprennent entre autres des *Prolégomènes à l'histoire des religions*⁵¹ en deux volumes, une des plus amples et des meilleures contributions à cette discipline que nous puissions avoir en langue française. À la suite de M. Dumézil, dont le témoignage, joint à ceux de MM. Masson-Oursel et Renou, appuie chaleureusement et pertinemment la présente demande, je me permettrai également d'insister sur le fait que M. Eliade n'est pas seulement un indianiste consommé et réputé, mais qu'il est, à l'heure actuelle, un des très rares savants capables d'embrasser et de dominer l'immense domaine des faits religieux et d'en traiter (comme le doit ou le devrait toute l'histoire des religions qui se veut science)

51. Pour ces titres, voir ELIADE, 1936 ; 1938-1940 ; 1946. Mircea Eliade n'a pas collaboré aux *Annales d'histoire sociale*, sa première publication interviendra quand la revue changera de titre. Voir ELIADE, 1949b.

d'un point de vue comparatif, systématique, phénoménologique et philosophique. M. Eliade vit depuis deux ans à Paris, dans une situation pénible et sans toutefois cesser de poursuivre, avec une ardeur infatigable, ses importants travaux. Sur la demande de M. Rosetti, recteur de l'université de Bucarest – demande appuyée, je crois, par M. Dupront, ancien directeur de l'Institut français de Roumanie, et de M. Marx – un secours d'urgence a été accordé par le Centre à M. Eliade. Notre commission aura à cœur, me semble-t-il, de transformer ce secours en une subvention plus régulière et plus digne des titres et de la valeur du candidat.

Signature

Proposition de la section

Compte-rendu de la délibération de la section, relative du candidat :

Directoire : refus⁵²

24. UN EXPÉDITEUR NON IDENTIFIÉ À ALPHONSE DUPRONT

Paris, 21 décembre 1947

Cher monsieur,

[indéchiffrable] ne croyez vous que lui il serait préférable que vous écriviez directement à M. Le Bras⁵³ pour lui dire tout ce que vous savez et aussi tout ce que vous pensez de M. Mircea Eliade ? Ainsi mis au courant, par vous, ayant tout pour apprécier, M. Le Bras sera obligé de prendre position. Il va sans dire que je me ferai un plaisir de recevoir votre protégé, mais qu'il me sera impossible de lui dire quoi que ce soit de positif. Et c'est cela, en fin de compte qui l'intéresse car il doit être las de promesses, faux-fuyants et autres encouragements !

Prévenez-moi simplement par un mot si vous prenez la décision d'intervenir directement auprès de M. Le Bras qui habite 3, place du Panthéon, 5^e arrondissement.

Que vous dire de la situation générale, intérieure et extérieure ? Vous savez tout mieux que moi. Pourtant je vois l'ensemble sous un jour plus net, plus franc, car l'hypothèque commerciale en France est en train d'être purgée. Il le fallait. Ce n'est [pas] tout, certes, mais c'est déjà quelque chose, car les yeux sont ouverts.

Veuillez me croire, cher monsieur, votre toujours bien amicalement,

[Signature indéchiffrable]

52. Écrit à la main.

53. Yann Potin m'a gentiment signalé ne pas avoir trouvé trace d'une lettre de la part de Dupront dans le fonds Gabriel Le Bras, en cours de classement aux Archives nationales.

25. ALPHONSE DUPRONT À HENRI-CHARLES PUECH⁵⁴

Montpellier, le 13 janvier 1948

Mon cher Camarade,

Je ne plaiderai pas pour mon silence. La vraie raison est que je ne cesse depuis quelques semaines de remettre mon voyage à Paris où je comptais venir vers vous. J'espère que je vais tout de même bientôt m'arrêter de remettre et qu'au début février je pourrai venir m'excuser près de vous.

Je ne veux pas toutefois attendre jusque-là pour vous écrire d'une « affaire » qui me pèse grandement. Vous savez déjà de quoi il s'agit, c'est le cas Mircea Eliade. Tout était prêt m'avait-on dit, pour l'attribution de la bourse par la Recherche scientifique et j'ai su par lui qu'il avait reçu le petit billet de refus. Cela sent terriblement l'affaire politique. Qu'en pensez-vous ? Voudriez-vous m'éclairer là-dessus. Je suis tout prêt pour ma part à réagir, et aussi haut qu'il le faudra, car j'estime qu'il s'agit d'une indigne façon de procéder et de juger.

Je n'oublie pas ce que je vous dois ; les deux gros volumes d'Orcibal me sont compagnons⁵⁵. Attendez-vous quelque chose de long pour la *RHR*⁵⁶ ?

Merci de ce que vous me direz pour aider Eliade – j'y tiens.

À bientôt sûrement et à vous, mon cher camarade, en toute confiante sympathie.

264

26. ALPHONSE DUPRONT À ALEXANDRE CANTACUZÈNE⁵⁷

Montpellier, le 15 janvier 1948

Cher ami,

J'ai gardé un profond et attachant souvenir de notre dernier entretien. Vous avez cette puissance – qui est une manière de désignation – de pressentir tout le meilleur de la recherche. Ci-contre quelques papiers qui ne sont que des papiers. Derrière vous sentirez les fonds. Et si vous le voulez bien nous pourrons faire bientôt le point à Paris. J'y serai dans la première quinzaine de février.

54. Double du dactylogramme.

55. ORCIBAL, 1947. Alphonse Dupront publiera un compte rendu la *Revue de l'histoire des religions* (DUPRONT, 1949).

56. *Revue de l'histoire des religions*.

57. Double du dactylogramme. Alexandre Cantacuzène (1901-1980), médecin et biologiste, spécialiste de la faune marine, chercheur au CNRS, fils du microbiologiste et médecin roumain Jean Cantacuzène/Ioan Cantacuzino, voir « L'Institut français de hautes études en Roumanie », note 8.

Jusque-là, je voudrais vous écrire d'une chose qui me pèse grandement. Mircea Eliade qui avait été présenté en première ligne par la section d'histoire de la Recherche scientifique, s'est vu sans autre [mot manquant] écarté par les décisions du mystérieux directoire. Cela sent très fort l'affaire politique. Et je considère cela pour ma part sur plusieurs plans comme de la très mauvaise besogne.

Je m'adresse à votre sagesse, à votre sens de la Maison aussi. Qu'y a-t-il lieu de faire selon vous ? Si les choses ne peuvent pas s'arranger de l'intérieur je suis très résolu à provoquer de vigoureuses réactions sur le plan gouvernemental ou parlementaire. Il faut que l'on cesse de nous empoisonner de politique.

Mais avant toute réaction ma pensée est naturellement de me tourner vers vous. C'est mieux que de la confiance, ou toute la confiance.

27. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

Hôtel de Suède
31, rue Vaneau, Paris 7^e

Le 1 mars 1948

Cher monsieur,

265

Ne croyez pas, je vous prie, que j'ai oublié la promesse faite avant votre départ de vous envoyer un *curriculum vitae*. Mais j'ai hésité longtemps et j'hésite encore. À quoi bon continuer une lutte contre l'intrigue et la calomnie les plus abjectes ? Je commence à connaître un peu ces messieurs de la division culturelle de la NKVD⁵⁸.

Je [crains] que j'aurai encore à perdre et rien à gagner si je m'adresse de nouveau à des savants qui sont, avant tout, des agents du Kominform. En novembre, j'étais pauvre mais, au moins, M. Lucien Febvre me considérait un chercheur respectable⁵⁹. Aujourd'hui, la pauvreté reste la même – mais dix savants français pensent qu'elle n'est qu'une punition de beaucoup trop insuffisante pour mes crimes politiques. Si je continuerai [*sic*] cette lutte perdue de l'avance, je risque de devenir en quelques mois le pire parmi les criminels de

58. Abréviation du nom russe du Commissariat du peuple aux Affaires intérieures, organisme de police politique qui a fonctionné entre 1917 et 1946, l'ancêtre du KGB.

59. Lucien Febvre publiera un compte rendu du livre *Traité d'histoire des religions* (FEBVRE, 1949) où il présente « l'œuvre d'un seul homme, notre collaborateur », en même temps que l'*Histoire générale des Religions*, parue en 4 volumes à la Librairie Quillet, réalisée par la participation des vingt savants.

guerre ! Je préfère laisser ma belle-fille se tuer de travail près de ses chapeaux⁶⁰, et écrire moi-même, sous de divers pseudonymes, des bagatelles pour certains journaux, pour assurer notre existence après le 15 avril. Au moins, me resteront les nuits pour le travail – et la paix d’âme ! Un jour je n’en doute point, mon travail sera reconnu même par ces messieurs de la Recherche, qui en novembre ont préféré la valeur scientifique et morale de Pampu⁶¹, [Gamber ?], Şora⁶², Iulian Petrescu⁶³, etc. etc. – pour ne pas parler de quelques autres, non-collaborateurs avec la Légation, Vuia⁶⁴, [initiale indéchiffrable S ?] Nandriş⁶⁵, deux médecins (Barbu, etc.), Basil Munteanu⁶⁶ et le prof. Marinescu. Au total, il y en a presque 20 Roumains bénéficiaires de la Caisse. Je me singularise d’une manière terrible.

Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi en France et je vous prie de tout mon cœur de renoncer à défendre ma cause devant la Recherche.

Je vous prie de croire, cher monsieur, en mes sentiments les meilleurs,

Mircea Eliade

28. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT

The Federated Theological Faculty
The University of Chicago

266

60. Giza (Adalgiza) Ionescu est la fille de l’épouse de Mircea Eliade, Nina Mareş, de son premier mariage. Après la mort de sa mère en novembre 1944, elle partage les difficultés de l’exil parisien de son beau-père : elle lui tape à la machine ses manuscrits et gagne la vie en confectionnant des chapeaux. Elle épouse Dinu Tătărescu avant d’émigrer en Argentine.

61. Aurel Pampu, sociologue, fait partie des Roumains rapatriés après 1947. En poste à la bibliothèque de l’Académie roumaine.

62. Mihai Şora (1916-2023), philosophe et essayiste. Boursier en France en 1938, en même temps que Ionesco, chercheur au CNRS entre 1945 et 1948, auteur de *SORA*, 1947. De retour en Roumanie en 1948, il continue son activité et deviendra ministre de l’Enseignement dans le premier gouvernement roumain d’après la chute de Ceauşescu.

63. Iulian Petrescu, poète et mathématicien comme son mentor Ion Barbu, dont il a été l’assistant.

64. Octavian Vuia (1914-1989), philosophe, étudiant de Heidegger, spécialisé dans les textes présocratiques, attaché de recherches au CNRS, exilé en France et en Allemagne.

65. Peut-être, Octavian Nandriş (1914-1987), linguiste aussi, attaché de recherches au CNRS et chargé de différentes missions à l’Inalco. Il soutient son doctorat en lettres à la Sorbonne en 1948, et deviendra peu après le titulaire de la chaire du roumain à l’université de Strasbourg.

66. Basil Munteanu (1897-1972), historien littéraire, spécialiste de littérature comparée et du XVIII^e siècle, auteur d’un *Panorama de la littérature roumaine contemporaine* (MUNTEANU, 1938). Il s’exile en France en 1946, à l’occasion du voyage de la délégation roumaine pour la Conférence de la paix à Paris.

Chicago Illinois
Swift Hall [etc]

Le 1^{er} mai 1959

Cher professeur Dupront,

Quelle joie de recevoir votre livre⁶⁷ ! Je suis si heureux que vous vous rappelez de moi...

Nous partons [dans] quelques jours pour l'Europe – et avant de revenir à Chicago, en octobre, j'espère pouvoir vous rencontrer à Paris.

Avec mes plus sincères remerciements, votre fidèle,

Mircea Eliade

29. ALPHONSE DUPRONT À MIRCEA ELIADE⁶⁸

Université de Paris-Sorbonne
Le président

En Sorbonne, le 20 août 1975

267

Cher et éminent Collègue,

J'ai appris trop tard votre séjour parisien, sans quoi je vous aurais demandé de nous retrouver. Non pas pour mesurer ensemble le temps écoulé, mais pour vous assurer d'une fidélité jusque dans le silence.

Aussi pour vous en donner témoignage, en vous demandant dans une consultation encore officieuse si, le cas échéant, vous accepteriez d'être docteur *Honoris causa* de notre Maison.

Nous avons eu pour préparer une promotion prochaine plusieurs échanges de vues et j'ai pensé que notre Maison s'honorerait en reconnaissant et vos mérites éminents, et votre autorité. Les réactions à ma proposition sont favorables mais pour aller plus avant, c'est-à-dire avant d'engager une procédure officielle, j'ai estimé de mon devoir, et vis-à-vis de vous, comme vis-à-vis de mes collègues, de vous demander si la chose vous paraîtrait aller de soi.

67. Il s'agit vraisemblablement du livre d'ALPHANDÉRY, 1995 [1954-1959].

68. UCL, Papers, 98.7.

Ce message est donc pour le moment entre vous et moi avant que je ne vous écrive avec plus de solennité après une réponse que je souhaite favorable pour toutes sortes de raisons, dont vous m'épargnez l'analyse⁶⁹.

Que ces lignes vous portent, avec une preuve peut-être inutile, l'assurance, à travers de coupables silences, de ma fidélité et de mon dévouement confiant.

A. Dupront
Président de l'université de Paris-Sorbonne

30. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT⁷⁰

Paris, le 3 septembre 1975

Monsieur le président et cher Collègue,

Je vous remercie bien vivement pour votre lettre du 20 août, que je viens de recevoir, retransmise de Chicago. La joie de vous lire a été doublée par l'annonce d'un honneur considérable, inattendu. Inutile de vous dire combien je serais honoré et fier d'obtenir le doctorat *Honoris causa* de la plus prestigieuse université : la Sorbonne.

Je reste à Paris jusqu'au 3 octobre, et j'espère avoir l'occasion de vous rencontrer.

Voici mon téléphone : 076 85 58.

Je vous prie de croire, M. le président et Cher Collègue, à mes sentiments de fidélité et de gratitude.

31. ALPHONSE DUPRONT À MIRCEA ELIADE

Université de Paris-Sorbonne
Le président

En Sorbonne, le 22 décembre 1975

Monsieur et cher Collègue,

69. L'université Paris-Sorbonne, dont Alphonse Dupront est le président fondateur, attribuera à Mircea Eliade, le 14 février 1976, le diplôme de docteur *Honoris causa*, en même temps qu'à d'autres personnalités étrangères, comme le philologue et critique littéraire italien Vittore Branca, l'historien polonais Aleksander Gieysztor, l'ancien Premier ministre britannique Edward Heath, le violoniste américain Yehudi Menuhin et le philologue allemand Bruno Snell, voir l'introduction.

70. UCL, Papers, 98.7.

Vous avez bien voulu accepter le grade de docteur *Honoris causa* de notre université et mes collègues et moi-même vous en ont la plus vive reconnaissance.

Il nous sera particulièrement précieux de vous le témoigner solennellement lors de la remise des diplômes.

Celle-ci aura lieu le samedi 14 février 1976, en Sorbonne. Je tenais dès maintenant à vous en informer, vous priant de vouloir bien accepter d'être, pour votre venue à Paris et la durée de votre séjour, l'hôte de l'université.

Vous remerciant par avance de votre présence, qui sera pour nous le témoignage de votre participation confiante à la mission de notre université et à son rayonnement, je vous prie de compter, monsieur et cher Collègue, sur mes sentiments à vous tout attentivement dévoués.

A. Dupront

Président de l'université de Paris-Sorbonne⁷¹

32. HENRI-IRÉNÉE MARROU⁷² À ALPHONSE DUPRONT

19, rue d'Antony
92290 Chatenay-Malabry

5 janvier 1976

269

Cher président et vieil Ami,

Nous avons tous été très heureux d'apprendre ta promotion dans la Légion d'honneur : il était temps que la République reconnût – je ne dis pas récompensât – tout ce que tu as fait, jusqu'à compromettre ta santé, au service de notre université !

Je profite de l'occasion pour te reparler d'un doctorat h.c. en faveur de Mircea Eliade, dont tu as été le premier à évoquer l'éventualité : par Ricœur⁷³, qui le voit souvent à Chicago et à Paris, j'ai appris que cette récompense – le

71. UCL, Papers, 98.2.

72. Henri-Irénée Marrou (1904-1977), professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne, philosophe connu aussi comme musicologue sous le pseudonyme de Henri Davenson. Il s'est engagé dans la Résistance et fait partie des premiers intellectuels qui ont pris position en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Ami de longue date d'Alphonse Dupront : ils obtiennent en même temps l'agrégation en 1929 (Marrou est classé deuxième derrière Dupront et ils ont partagé la turne), et tous les deux se retrouvent ensuite à l'École française de Rome (1930-1932).

73. Paul Ricœur a rencontré Eliade à l'université de Chicago, où il est venu enseigner la philosophie, en 1970. Sur leur amitié jusqu'à la fin de leurs vies, voir DOLTO, 1997, p. 535-538.

mot cette fois convient – serait extrêmement appréciée par l'intéressé, qui ne se console pas d'avoir dû abandonner la France pour les USA.

À bientôt, je l'espère, et bien amicalement toujours

H. I. Marrou

33. MIRCEA ELIADE À ALPHONSE DUPRONT⁷⁴

*History of Regions. An International Journal for
Comparative Historical Studies.*
Editors : Mircea Eliade [etc.]

Chicago, le 9 janvier 1976

Monsieur le président et cher Collègue,

Je vous remercie pour votre lettre du 22 décembre, arrivée pendant mon absence de Chicago. Inutile de vous dire combien je vous suis reconnaissant pour le doctorat *Honoris causa* – et heureux de vous revoir le 14 février. J'ai invité ma femme à partager la joie de la remise solennelle du diplôme. Puisque nous disposons d'un petit appartement à Paris, nous comptons arriver quelques jours avant le 14 février.

Je vous prie de croire, monsieur le président et cher Collègue, à ma gratitude et à mes sentiments dévoués.

Mircea Eliade

Adresse à Paris : 4, Place Charles Dullin, Paris 18^e.

34. ALPHONSE DUPRONT À MIRCEA ELIADE⁷⁵

Université de Paris-Sorbonne
Le président

En Sorbonne, le 9 janvier 1976

Cher et éminent Collègue,

74. UCL, Papers, 98.2.

75. UCL, Papers, 116.3.

Un chassé-croisé fort malencontreux de courrier ne m'a pas permis de vous retrouver cet été durant votre séjour parisien, comme vous l'attendiez et que je le souhaitais.

Mais un précédent message, trop impersonnel à mon gré, vous aura fait connaître que, autorisé par l'acceptation que me donnait votre lettre, tout est maintenant en ordre pour une cérémonie où nous vous attendons.

J'ai beaucoup tenu quant à moi à ce que soit reconnu dans cette maison tout ce que nous vous devons. La meilleure façon était de vous faire des nôtres. Ce m'est une joie de l'avoir pu réaliser dans la continuité de notre passé, dont je n'évaluerai pas maintenant l'épaisseur.

Je ne vous en dirai pas plus : tant de choses ont été données ou ont pu passer dans le silence. Mais ce prochain 14 février nous pourrons reconnaître ensemble tout ce qui nous lie.

À bientôt donc, en toute fidélité et amitié.

A. Dupront
Président de l'université de Paris-Sorbonne

35. ALPHONSE DUPRONT À MIRCEA ELIADE⁷⁶

Université de Paris-Sorbonne

271

En Sorbonne, ce 23 juillet 1976

À vous, cher ami, avec les pensées reconnaissantes de cette maison et l'assurance de ma fidélité, avant de vous retrouver bientôt et vous dire ma gratitude pour le grand œuvre que vous nous donnez.

A. Dupront

76. UCL, Papers, 100.5.

EUGÈNE IONESCO¹

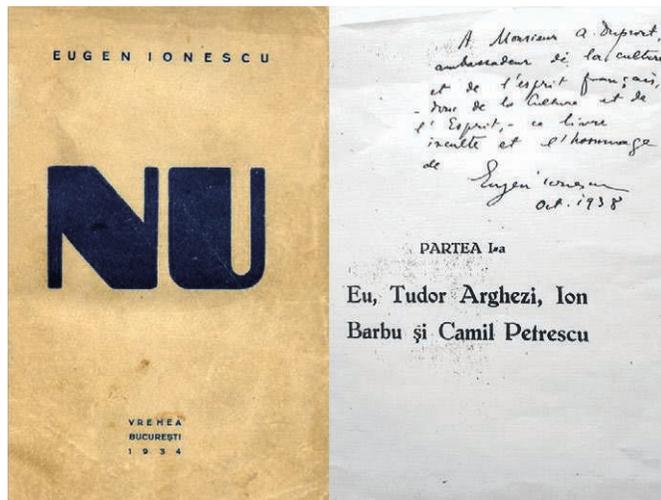


Figure 15 – Eugène Ionesco, *Nu* [Non], Vreimea, Bucarest, 1934.
Avec une dédicace à Alphonse Dupront, octobre 1938.

Auteur : Eugène Ionesco. Source : fonds Alphonse Dupront.

1. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 6 décembre 1938

Monsieur le directeur,

Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire, si longtemps que mon silence est devenu une impolitesse. Je ne sais comment m'excuser, bien que ce ne soit pas une indolence, une négligence. J'ai attendu, et j'attends encore, avoir des choses capitales à vous dire, j'attends encore « la descente de grâce ».

C'est affreux comme il est difficile de se ré-équilibrer intérieurement. Je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de mes tristesses et de mes angoisses. Le réussirai-je ? Ici, c'est un peu moins mal que partout ailleurs, mais c'est le

1. Sauf mention contraire, la correspondance provient du fonds Alphonse Dupront.

mal quand même. La chose spirituelle a une situation désespérée dans le monde, presque désespérée ici. Il m'est dur de le voir, de toujours avoir cette agonie sous les yeux, en moi-même.

Comment faire, comment faire pour avoir le calme ou l'aveuglement de travailler, dans le symbolisme par exemple², en ces moments ? Je travaille quand même.

Comme je voudrais vous parler ! De quel secours me serait votre parole si intellectuellement et spirituellement forte, sûre.

Je vous remercie infiniment pour la confiance que vous m'avez accordée en me recommandant à M. Guinard³. Grâce à son extrême bienveillance, j'ai pu connaître le R. P. Boisselot⁴ (rédacteur de *La Vie intellectuelle*⁵) que je dois revoir demain même, un rédacteur d'*Esprit*, et bientôt M. Mounier⁶ lui-même.

Le R. P. Boisselot qui est un jeune dominicain, peut-être le connaissez-vous ? est presque aussi triste que moi, angoissé du destin du Spirituel dans le monde.

Le rédacteur (et paraît-il toute la rédaction) d'*Esprit* a une confiance, et une force de lutter qui me gagneront, – je l'espère désespérément. C'est peut-être mon unique chance.

Ce que je peux vous affirmer c'est que mon pauvre destin individuel est à jamais dépendant du destin spirituel (et politique !) de la France.

Et la France est tellement belle, Paris est tellement beau ; une beauté grandiose, haute, riche et sévère à la fois – ici se trouve le sel de la terre, l'Esprit, la lumière entourée, hélas, de ténèbres. Les élites sauveront-elles le Monde ? L'Esprit sera-t-il vainqueur ?

Je suis vraiment ridicule.

J'habite au 6^e, 28 rue Censier (5^e) ; il fait très beau ce matin. De mon petit balcon je vois le soleil, les toits brillants, les fabriques. Je dois vous dire (pour que vous ne désespériez pas trop de moi) que cette lumière me reconforte, autant que les promenades sur les Quais, ou dans le vieux Paris, ou à Notre-Dame, ou même, même sur les Grands Boulevards. Être à Paris, – quand seulement 4 millions d'hommes sur deux milliards y sont –, c'est tout de même un

2. Allusion à la thèse d'Eugène Ionesco sur « Les thèmes du péché et de la mort dans la poésie française depuis Baudelaire ».

3. Paul Guinard (1895-1976), critique d'art, spécialiste de la peinture espagnole, longtemps directeur de l'Institut français en Espagne (1932-1962).

4. Pierre Boisselot (1899-1964), prêtre dominicain, co-fondateur de *La Vie catholique illustrée* et fondateur de *L'Actualité religieuse dans le monde*.

5. *La Vie intellectuelle*, revue parue entre 1928 et 1940, puis de 1945 à 1956, fondée par Marie-Vincent Bernadot.

6. Emmanuel Mounier (1905-1950), philosophe, à l'origine du courant personnaliste, fondateur de la revue *Esprit*.

privilège inouï. Peut-être me feriez-vous le bonheur et l'honneur de me donner un signe de vie ?

Recevez, monsieur le directeur, l'expression de ma considération très haute, et de ma respectueuse, très chaleureuse sympathie.

Eugen Ionescu

2. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT

Paris, 23 mars 1940

Monsieur le directeur,

Je vous prie d'excuser mon silence. J'ai toujours eu l'intention de vous écrire mais tant de censures, intérieures et non seulement intérieures, s'y opposaient qui m'obligèrent à renoncer !

Je dois vous remercier, et je le fais sincèrement, parce que, grâce à vous, je suis libre autant qu'on peut l'être et que je me trouve sur une des grandes scènes du monde au moment où des choses se passent. C'est bien sur la scène que je suis et non pas dans la salle ; je ne suis pas spectateur, je joue le drame, bien que perdu dans la foule des figurants, ce qui ne m'empêche pas d'y participer.

Je voudrais bien vous voir. Viendrez-vous à Paris ? Je vous dirais mon espoir et mes rages.

Je ne vous ai pas encore envoyé mon rapport d'activité. Est-ce impardonnable ? Je vous l'enverrai bientôt. J'entasse des fiches et à mesure que j'avance j'ai l'impression d'en avoir davantage à faire.

Je commence tout de même à apercevoir l'horizon et j'espère vous envoyer quelque chose de plus précis que l'année dernière. Malgré mes rages, et à cause d'elles, je cherche refuge dans les textes littéraires inoffensifs (pas tellement inoffensifs ! il m'a même paru voir, est-ce une obsession ? l'expérience hitlérienne vécue... dans Rimbaud, mais spirituellement et gratuitement vécue, d'où sa supériorité, je parle de la haine rimbaldienne de l'ordre et de la culture humaine et chrétienne ; de son dynamisme qui brisait tout, sans se fier et se figer dans des formes sociales, comme le fait tout dynamisme politique).

J'en sors quelquefois de mes poètes pour faire des crises de désespoir pour ce qui se passe à Paris et chez nous.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de ma considération très haute, et de mon espérance désespérée de victoire de ce qui nous est vie.

Eugen Ionescu
17, rue du Sommerard, 5^e
Paris

3. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT⁷

Bucureşti, 23 juin 1940

Monsieur,

Même si, par malheur pour ce monde égoïste, cruel et stupide, la France doit mourir, elle n'aurait à se reprocher, devant Dieu, aucune bassesse et lâcheté italiennes, aucune cruauté et bêtise haineuse allemandes, aucune bestialité russe, aucun mercantilisme anglo-saxon.

L'âme française est l'âme pure du lion ; elle n'est pas l'âme du chacal ou du renard.

La France s'est sauvée spirituellement. Péguy souhaitait à la France le salut spirituel même si cela entraînait la mort temporelle. Le désastre dont nous souffrons atrocement est dû à la faute de la France. Fatiguée elle n'était plus présente dans le monde, elle ne croyait plus à la nécessité de sa présence et de sa mission. La Bête s'est ruée sur l'Esprit malade. Ce qui se passe depuis vingt ans dans le monde n'est que le symbole et le commencement de ce qui pourrait se passer si la France ne peut plus marquer sa présence. Et ce serait la punition du monde de l'avoir assassinée. Mais le monde peut-il vraiment assassiner son âme ?

Je ne pourrais vivre dans un monde où il n'y aurait plus de France – dans un corps vide.

Je n'ai qu'une patrie, c'est la France, car la seule patrie est celle de l'Esprit. Ce ne sont pas de vains mots, je crois ce que je dis.

Dieu lui-même (vous rappelez-vous le mot de ce même grand Péguy : « depuis qu'il n'y a plus de Français, je fais des choses, il n'y a plus personne pour les comprendre », c'est dans *Le Mystère des Saints Innocents* ; la citation est approximative), Dieu lui-même serait puni s'il laissait achever la France.

Monsieur, je ne suis qu'une humble personne, mais une « personne » ; permettez-moi de souffrir et tout de même d'espérer, à côté de vous. Ça me consolerait un peu si vous pouviez me considérer comme un de vos compatriotes. Considérez-moi, dans ces jours de malheur, comme un des membres de la Famille française, un parent pauvre, et accordez-moi l'honneur de m'accepter, spirituellement, dans votre, dans notre maison.

Je pleure, monsieur. Je me déteste de ne pas être un dieu et de ne pouvoir sauver la France ; anéantir ses ennemis. C'est tellement tristement idiot de ne pouvoir faire que des phrases, de n'offrir que des larmes, que de l'impuissance.

Eugen Ionescu

7. Lettre publiée dans *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 2, 1993, p. 24-25 et dans IONESCO, 2004, p. 130-131.

4. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT

Bucarest, 19 octobre 1940

Monsieur,

Je suis de retour à Bucarest mais, cette fois encore pour un temps très limité. Je vous annonce donc mon arrivée, comme vous me l'aviez permis, et espère vous revoir, si vos occupations ne vous en empêchent pas trop.

J'ai encore des prières à vous adresser. J'en suis sincèrement confus, mais votre aide m'est absolument indispensable. Voici ce que c'est : vous savez que je désire ardemment rentrer en France pour y achever mon travail déjà assez avancé, sur « les thèmes du péché et de la mort » dans la poésie moderne française.

J'ai adressé aux autorités roumaines la permission de sortir du pays et la « déconcentration » militaire, en ce but. Les ordres sont précis : pour obtenir ce que je demande il faut que je sois boursier d'un gouvernement étranger, d'un institut officiel étranger. Je me vois donc obligé de recourir à vous, malgré le risque de vous ennuyer ; j'ai essayé de partir en prouvant simplement que je suis, depuis deux ans, étudiant d'une faculté étrangère. Ce n'est pas suffisant. On exige un certificat de boursier, émanant de vous. Pourriez-vous me l'accorder (j'ose ajouter : urgemment, d'une façon ou d'une autre. Solde, ou demi-solde cela ne compte guère : c'est le certificat qui est indispensable. Pourrais-je passer le prendre ces jours-ci, chez un de vos secrétaires ?).

Mon travail est laissé en plan depuis bien longtemps déjà et je voudrais, malgré tout, pouvoir le finir car j'espère qu'il est assez intéressant et utile.

Puis-je présenter une demande officielle, – et un rapport sur mon activité passée, en Sorbonne ?

Je vous prie d'agréer l'expression de ma considération très haute, et mes profondes excuses.

Eugen Ionescu

95 A, Bulevardul Elisabeta

P.S. Je suis déjà en train de demander un nouveau congé d'études à mon ministère. Ainsi, puis-je vous confier que je fais tout mon possible pour arranger tout ça vite – et en finir avant les tout derniers jours du mois –, pour éviter de retourner sur la zone ? Car une fois-là, il est très difficile, et très long de repartir, et voici pourquoi j'ose me permettre d'intervenir de cette façon que vous jugez sans doute (et c'est vrai) impolie et un peu déplacée.

Mais vous m'avez donné quelques signes d'amitié et de sympathie. C'est tellement mal si j'essaie d'en profiter à ce point et, peut-être, dépasser la mesure ?

Est-ce une marque de fausse modestie si j'ajoute, pour mon excuse, que je crois faire un travail utile ?

Si je réussis à avoir une petite entrevue avec vous, je pourrais, peut-être, mieux m'expliquer.

5. ALPHONSE DUPRONT À EUGÈNE IONESCO⁸

Expéditeur

M. A. Dupront
5, rue Baumes
Montpellier

Destinataire

M. E. Ionesco
Secrétaire principal de presse de la Légation Royale de Roumanie
Hôtel des Ambassadeurs
Vichy (Allier)

Montpellier, ce 22 décembre 1943

278

Cher monsieur et silencieux ami,

Toujours sœur Anne : la voix se tait et l'envoi se perd... Ne m'oubliez pas, ou plutôt n'oublions pas le numéro⁹. Sans quoi vous mériteriez le parchemin d'honorariat de Gascon authentique. De trop courtes vacances limitent mes errances : je serai à Langogne pour oraison, travaux, entretiens. Vous pouvez m'y atteindre pour m'assurer qu'à la rentrée de janvier, j'aurai matériel et vous. Inscrivez ferme sur votre carnet Montpellier pour le 5 ou le 6. En une semaine, il faudrait avoir fait l'essentiel. Et après je craindrais d'être trop chargé... Gardons cette discipline du temps pour que le temps ne se retourne pas contre nous.

6. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT

Vichy, 23 janvier 1945

Monsieur et cher ami,

8. Carte postale inachevée, non envoyée.

9. Numéro sur la culture roumaine pour la revue *Pyrénées. Cahiers des Lettres et des Arts*, revue fondée en août 1941, à Toulouse, par André Ferran et Élie Decahors. Le projet était dans une phase avancée en décembre 1943, mais il n'a finalement pas été réalisé, la revue cessant sa parution en juin 1944, voir l'introduction, note 216.

Êtes-vous toujours à Montpellier ? Je suis encore à Vichy, – mais vais à Paris, de temps à autre, quand il ne fait pas trop froid, en attendant de m’y établir pour plus longtemps. Pour le moment, je « vivote », je lis et m’efforce d’écrire : j’ai une petite fille, depuis le 26 août dernier¹⁰. C’est la raison majeure de mon non-départ pour Paris où, cependant, il faut bien que j’aille, car il y a pas mal de choses à ne pas laisser faire. En principe, nous sommes tous rappelés à Bucarest dans les « grades et qualités » que nous avons, mais restons sur place, jusqu’à nouvel ordre, sans caractère officiel. Je voudrais bien, cependant, aller au pays voir Vișoianu¹¹, ministre des Affaires étrangères et mon ami. Et revenir.

Mais c’est vous surtout que je voudrais bien revoir : hélas, les voyages sont difficiles, longs, et je n’ai plus les mêmes facilités qu’auparavant. Et, cependant, j’aimerais tellement apprendre de vous ce qui se passe dans l’histoire ésotérique des événements et des idées.

J’ai raté, en été dernier, le rendez-vous de Nogaro : il était trop tard, et ce fut peut-être mieux, à beaucoup de points de vue (Quelle est la situation de Pyrénées¹² ?). Mais à présent ce n’est plus le moment d’attendre, de ne rien faire et surtout de laisser les autres, les mêmes, « faire » : Dragu¹³, Hiott¹⁴ etc. se démènent (bien que n’étant plus en fonction) avec les Dragu français etc., – et veulent *continuer* : j’espère, tout de même, que des millions d’hommes ne sont pas morts et que les villes d’Europe n’ont pas été détruites pour que les Dragu puissent continuer, prospérer, bénéficier comme au bon temps de la vilaine époque. Je veux voir des gens à Paris ? Dites-moi qui, – et recommandez-moi à eux.

Avez-vous encore le manuscrit du numéro franco-roumain ? Pourriez-vous me le faire parvenir, car il n’a plus raison d’être (qu’en pensez-vous ?).

Je ne peux encore communiquer avec Bucarest (que par télégrammes peu commodes) et je brûle d’impatience de le faire, – et d’agir.

Votre dévoué et reconnaissant,

Eugen Ionescu
32 bd du Sichon, Vichy, Allier

10. Marie-France Ionesco, professeur de lettres, traductrice du roumain en français, s’est consacrée à l’étude de l’œuvre de son père et à la mise en valeur de ses manuscrits et archives, voir IONESCO, 2004.

11. Constantin Vișoianu (1897-1994), juriste, ministre des Affaires étrangères de Roumanie du 4 novembre 1944 au 28 février 1945.

12. Voir *supra*, note 8.

13. Ion Dragu, pseudonyme de Ion Drăgănescu (1889-1977), journaliste, écrivain et diplomate, attaché de presse auprès de plusieurs légations diplomatiques roumaines à l’étranger, à cette date à Vichy.

14. Dinu C. Hiott (1896-1967), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la Légation roumaine en France jusqu’en août 1944.

7. EUGÈNE IONESCO À ALPHONSE DUPRONT

Paris, le 31 janvier 1947

Monsieur et cher ami,

Bien souvent je pense à vous et avec quelle gratitude puisque, vraiment, c'est à vous que je dois d'être encore « ici » et non « là-bas ». En août ou septembre dernier j'ai vu, à Paris, le ministre Stoilow¹⁵ et Rosetti¹⁶ : celui-ci parlait de vous au ministre à qui, paraissait-il, vous aviez écrit et lui disait tout le bien qu'il pouvait dire de vous, mais on ne peut arriver à dire de vous tout le bien qu'il faudrait dire. Nous attendons tous, ici, que vous surgissiez un jour (le jour utile) pour remplir le vide des cadres, cette mortelle absence d'hommes, en France, – à moins que vous ne vouliez continuer (je me souviens de la chaîne, et des maillons¹⁷) à tirer, dans la coulisse, qui sait quelles ficelles ! Le sens de l'histoire est-il exotérique ou ésotérique ? Ses vrais grands hommes sont-ils ceux qui apparaissent ou ceux qui se cachent ? Sont-ils des paons ou des taupes, qui, aveugles, creusent, mais non aveuglément, dans les souterrains et fondations de l'histoire ?

Comme je voudrais vous lire, vous voir, vous entendre !

Quant à moi, j'étais sur le point d'obtenir une situation officielle et diplomatique lorsque, l'an dernier, je fis paraître dans *Esprit* un petit article désobligeant sur mes compatriotes, puis un autre, expédié de Paris à Bucarest, dans la revue *Viața Românească*, – d'un anarchisme exemplaire¹⁸. Cela fit, dans la presse roumaine, un épouvantable scandale dont la présidence du Conseil elle-même s'émut. Comme je suis un homme sans parti, les partis me renvoyaient des uns aux autres : je fis parler (mais en quels termes, mon Dieu) de ma personne pendant des semaines et des semaines. Naturellement, les uns me traitaient de « sans foi, sans patrie et sans Dieu », et les autres de « réactionnaire fasciste » : j'appris ainsi, à mes dépens, que lorsqu'on choisit d'être sans parti on risque, aujourd'hui, de n'être plus au-dessus de ceux-ci mais au-dessous, et écrasé.

Cependant, les violences, petit à petit, se tempérèrent, l'affaire fut oubliée et, grâce à des amis puissants et ministres qui ne m'oublèrent pas, tout finit par s'arranger, bien entendu (imaginez-vous, dix-sept généraux avaient publié, dans

15. Simion Stoilow (1887-1961), mathématicien, ambassadeur de Roumanie en France (1946-1948).

16. Alexandru Rosetti, voir dans ce volume, la correspondance avec Mircea Eliade, note 18.

17. Allusion aux mots chers à Alphonse Dupront, souvent employés dans ses interventions écrites et orales, concernant la nécessité du dialogue intellectuel et de la transmission du savoir. Voir, par exemple, DUPRONT, 2003.

18. IONESCO, 1946 ; JONESCO (*sic*), 1946. Nous avons respecté l'orthographe du nom de l'auteur pour signaler l'évolution de « Ionescu » à « Ionesco » (dans la lettre de 1947), en passant par « Jonesco », comme dans la signature de cet article.

les journaux, une protestation officielle et collective contre mes lignes ; pensant qu'ils personnifiaient l'armée, ces galons se crurent « offensés » ; la vérité était que j'attaquais non pas tellement l'armée, mais surtout les généraux avec lesquels je n'identifiais pas celle-ci ; mais c'est trop subtil. En fait, ma situation était un peu précaire : j'avais, moi tout seul dans mon fol orgueil, déclaré la guerre à l'armée, à la police, à la « justice », à l'État, à l'état des choses, aux administrations, à l'Administration, à l'Organisation, au Créé sans m'être aperçu – quel nigaud ! – que tout adversaire de Goliath n'est pas forcément un David).

Bref, malgré ceci ou cela et grâce aux amis que – comme tout anarchiste – j'ai parmi les représentants du Soi-Disant-Ordre, je suis, aujourd'hui, en mesure de pouvoir demander, avec des chances de réussite, d'être nommé, par exemple, lecteur de roumain à la faculté des lettres de Montpellier. M'accepteriez-vous parmi vous ? (Je vous jure de me présenter sans bombes, sans dynamite !) Et un littérateur de formation, comme moi, peut-il, honorablement tenir la place d'un philologue comme Tănase¹⁹ ? Et mon initiative et l'initiative roumaine doivent-elles serrer la main à l'initiative de la faculté de Montpellier ?

Mais tout ceci n'est que détail. Je veux surtout obtenir la réussite d'un mot de vous. (Comme j'ai envie de sauter dans le train et venir vous voir ; je suis libre, en ce moment, car écrire un livre – bientôt fini – n'est pas du travail.) Puis-je espérer vous avoir assez provoqué à me répondre ?

Tout à vous, respectueusement, affectueusement,

281

Eugène Ionesco (père d'une fillette mignonne de deux ans, cinq mois²⁰)

P.S. Nous parlons souvent de vous, Paquelin²¹ et nous. J'ai vu Oudard²² : vous lui aviez dit que j'étais un « bon témoin », il avait compris « informateur ». Ce que c'est que le journalisme !

PS. Mon adresse :

E. Ionesco, 38 rue Claude Terrasse, Paris 16^e

19. Arrivé en France en 1938 avec une bourse de l'Institut français, Eugen Tănase est le premier titulaire du doctorat de roumain de l'université de Montpellier, doctorat créé en 1943, peu avant le retour de son titulaire en Roumanie. La même année, il a soutenu sa thèse, *Essai sur la valeur et les emplois du subjonctif en français* (thèse principale), accompagnée de la traduction en roumain de *La Chanson de Roland* (thèse complémentaire), traduction qui sera reprise plus tard dans une édition bilingue français-roumain (TĂNASE & CHIRNOAGĂ, 1947).

20. IONESCO, 2004, voir *supra*, note 9.

21. Roger Paquelin, administrateur de la Banque commerciale roumaine, cosignataire de la lettre d'adhésion à l'appel du général de Gaulle, écrite par Dupront le 22 juin 1940.

22. Georges Oudard (1889-1971), journaliste, historien, l'auteur de *Portrait de la Roumanie* (OUDARD, 1935), participant à la Résistance.

DOCUMENTS DIVERS

RAPPORT DU DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS SUR LA PUBLICATION ÉVENTUELLE PAR LES SOINS DE CET INSTITUT D'UN VOLUME CONSACRÉ À LA ROUMANIE¹

Institut français de hautes études en Roumanie
27, boulevard Vintilă Brătianu
Bucarest, III

Bucarest, le 28 avril 1937



Figure 16 – Le Pavillon de Roumanie à l'Exposition internationale de Paris, 1937, réalisé par l'architecte Marco Duiuiu.

Auteur : anonyme (pour l'éditeur-imprimeur « La Photolith »).
Sous licence CC0, sur Wikimedia Commons.

1. Issu du fonds Alphonse Dupront.

Le commissaire général du pavillon roumain de l'Exposition internationale² avait entretenu le directeur de l'Institut français d'un sien projet de publication de textes d'écrivains français sur la Roumanie et qui constituerait une manière d'hommage de la France à la Roumanie. Il avait demandé à cette fin le concours de l'Institut français et souhaitait que celui-ci se chargeât de la publication du volume.

Le directeur de l'Institut français a objecté qu'il y avait là une forme de publication d'un caractère peut-être par trop occasionnel et qui ne se rattachait pas directement à l'action traditionnelle de ligne scientifique de l'Institut. Il a signalé par contre au commissaire général l'opportunité d'un volume qui, publié à l'occasion de l'Exposition, répondrait à un besoin permanent. Il n'existe, en effet, aucune étude d'ensemble scientifiquement menée sur la Roumanie, les différents aspects de sa vie, la terre et les hommes. Ce qui a été publié, soit en allemand, soit en anglais, n'atteint pas davantage les proportions de la synthèse qu'il fait envisager.

Le projet est donc né des conversations du commissaire général et du directeur de l'Institut français de profiter de l'occasion de l'Exposition pour publier un volume de synthèse sur la Roumanie auquel collaboreraient – ce serait le plus juste des hommages – les principaux spécialistes des universités françaises ayant étudié les questions roumaines. Le volume serait entièrement rédigé en français, de facture universelle ; les chapitres ou articles écrits dans une double intention de synthèse et d'information objective, avec, comme instruments de travail annexes, des bibliographies, soit dans les notes, soit à la fin des chapitres. Ils se proposeraient de donner un tableau d'ensemble de tous les aspects de la vie roumaine, à la fois passé comme présent. Un plan, au reste, a été établi, avec l'indication de la plupart des collaborateurs. On le trouvera ci-dessous :

286

1. [MAQUETTE]

Connaissance de la Roumanie ?

De la Roumanie ?

De Roumanie ?

(simples suggestions pour un titre)

I. LES CADRES

La terre : article de Martonne.

Deux textes : images de paysages / lyriques de paysages

L'histoire : article de P. Henry

2. Dimitrie Gusti (1880-1955), sociologue, fondateur de l'Institut social roumain et de la recherche sociologique moderne en Roumanie, ministre de l'Instruction publique en 1932-1933.

Quelques extraits annotés de N. Iorga (vues synthétiques d'histoire des Roumains)

Le village : article de F. Olivier-Martin³ (en préparation et en attente).

Deux textes (Creangă⁴ ; Brătescu-Voinești⁵ : celui-ci extrait de la traduction déjà remise : **Quand on voyage, on voyage.**)

Bucarest : article de P. Morand (demandé par la Légation de Roumanie et attendu).

Un texte illustratif de M. Caragiale⁶.

Définitions de la Roumanie (article Dupront).

II. TYPES CRÉATEURS

a) Eminescu. Article de synthèse.

Deux traductions.

b) Creangă. Article de synthèse.

Deux textes.

c) Caragiale⁷. Article de synthèse.

Deux textes.

III. PRISES DE CONSCIENCE CONTEMPORAINES

Inquiétudes de l'Occident :

Extraits présentés de N. Crainic⁸

Nae Ionesco⁹.

D'une « structure » roumaine :

Extraits présentés de L. Blaga¹⁰

M. Eliade.

3. François Olivier-Martin (1879-1952), historien du droit et des institutions.

4. Ion Creangă (1837-1889), écrivain issu du monde rural, auteur de contes inspirés de la littérature populaire et du récit autobiographique *Amintiri din copilărie* [Souvenirs d'enfance].

5. Ion Alexandru Brătescu-Voinești (1868-1946), écrivain, connu surtout comme auteur de contes pour enfants.

6. Mateiu Caragiale (1885-1936), poète et romancier, fils de Ion Luca Caragiale (voir *infra*).

7. Ion Luca Caragiale (1852-1912), un des plus grands écrivains de la littérature roumaine, sa production théâtrale étant considérée comme la plus importante pour la dramaturgie roumaine.

8. Nichifor Crainic (1889-1972), théologien orthodoxe, journaliste, idéologue traditionniste, légionnaire et antisémite qui a beaucoup influencé l'opinion roumaine dans l'entre-deux-guerres, à travers le journal *Gândirea*.

9. Nae Ionescu. Voir dans ce volume l'article « Mihail Sebastian », note 3.

10. Lucian Blaga (1895-1961), poète et philosophe, auteur d'une conception originale sur la métaphysique de l'inconscient et sur son rôle dans la définition de la « spécificité nationale ».

L'univers paysan :

Textes présentés : *Mioritza*¹¹.

Chants des morts.

Extraits d'un conte transylvain de Pavel Dan¹².

Volonté d'universel :

Extraits présentés de C. Petresco¹³.

Connaissance poétique :

Arghezi¹⁴

Blaga

Barbu¹⁵

CONCLUSION (SYNTHÈSE D'« HONNÊTETÉ » ?)

*

Un prologue d'intentions et de volonté d'unité semblerait devoir être opportun.

Tous les textes seront présentés dans leur chair : principales transpositions d'un spécifique à l'autre (civilisation, structure de pensée, rythmes, etc.) ; situation très brève de l'auteur et de son œuvre dans la définition roumaine ; une ou deux indications sur la bibliographie de l'œuvre, hors toute cuistrerie.

288

2. [DE LA ROUMANIE]

Institut français de hautes études en Roumanie

27, boulevard Vintilă Brătianu

BUCAREST, III

Bucarest, le 6 février 1937

11. En roumain : *Miorița*, poème populaire, sujet de riches significations mythologiques dans la culture roumaine, rendu à la connaissance du public français par Jules Michelet à partir d'une version améliorée par le poète roumain Vasile Alecsandri.

12. Pavel Dan (1907-1937), écrivain dans la veine d'un certain traditionalisme populaire.

13. Camil Petrescu (1894-1957), écrivain particulièrement important pour le renouvellement du roman moderne roumain.

14. Tudor Arghezi (1880-1967), grand poète et écrivain d'expression moderne, défenseur d'un message de justice sociale.

15. Dan Barbilian (1895-1961), mathématicien et poète connu sous son nom de plume d'Ion Barbu, a contribué à la modernisation de la littérature roumaine.

I. TABLEAU GÉOGRAPHIQUE

M. E. de Martonne, professeur à la Sorbonne 30¹⁶

Études spéciales :

1. Les Carpates et la pastorale¹⁷

M. Jeannel¹⁸, professeur au Muséum

Ficheux¹⁹

2. Le Delta du Danube

M. Charles Pérez²⁰ ou M. Caullery²¹ (professeurs à la Sorbonne) 20

3. Bucarest Ficheux²²

II. VILLAGE ROUMAIN

Étude sociologique 20

M. C. Bouglé²³, professeur à la Sorbonne

III. LA LANGUE ROUMAINE

M. Mario Roques, membre de l'Institut 10

289

IV. TABLEAU D'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA ROUMANIE

1^{re} partie : Des origines à la fin du XVI^e siècle 20

M. Charles Diehl et M. Ferdinand Lot (membres de l'Institut)

2^e partie : Époque moderne et contemporaine 20

M. Paul Henry, professeur à l'université de Clermont-Ferrand ; avec la collaboration éventuelle de M. M. Emerit.

16. Les chiffres en italique indiquent ici et pour la suite le nombre de pages prévues.

17. Précision ajoutée d'une autre écriture manuscrite à la place du titre « Plateau transylvain », barré.

18. Gabriel Jeannel (1879-1965), naturaliste, directeur du Muséum national d'histoire naturelle.

19. Précision ajoutée d'une autre écriture manuscrite. Sur Robert Ficheux, voir l'introduction, note 139.

20. Charles Pérez (1872-1952), professeur de zoologie à la faculté des sciences de Paris.

21. Maurice Caullery (1868-1958), biologiste réputé, un des cofondateurs des Presses universitaires de France en 1924.

22. Précision ajoutée d'une autre écriture manuscrite.

23. Célestin Bouglé (1870-1940), philosophe et sociologue durkheimien.

V. LA LITTÉRATURE ROUMAINE 30

M. Mario Roques, membre de l'Institut
ou M. Bouthière²⁴, professeur à l'université de Dijon
M. Yves Auger²⁵, professeur à l'université de Cluj

VI. LA PHILOSOPHIE ET LA VIE RELIGIEUSE

Étude spéciale : 20
La vie religieuse dans la Roumanie contemporaine
M. A. Dupront, directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie

VII. LE DÉVELOPPEMENT DES RECHERCHES SCIENTIFIQUES EN ROUMANIE 20

M. Paul Montel²⁶, professeur à la Sorbonne

VIII. LE DROIT ROUMAIN : HISTOIRE ET PRÉSENT

M. H. Capitant²⁷, professeur à la faculté de droit de l'université de Paris 10

IX. LE DÉVELOPPEMENT DE LA MÉDECINE ROUMAINE 10

M. A. Boivin²⁸ de l'Institut Pasteur

24. Jean Boutière (1898-1967), professeur de littérature roumaine à l'université de Dijon, puis de littérature provençale à la Sorbonne, auteur d'une thèse de doctorat sur *La Vie et l'Œuvre de Ion Creangă, 1837-1889*, (BOUTIÈRE, 1930).

25. Yves Auger (1893-1978), titulaire de la chaire de langue française à l'université de Cluj de 1926 jusqu'à 1948, temporairement réfugié à Sibiu entre 1941 et 1944. Collaborateur aux grands travaux des linguistes roumains (*Dicționarul limbii române, Atlasul lingvistic român*) [Le Dictionnaire de la langue roumaine, L'Atlas linguistique roumain], traducteur de littérature roumaine en français.

26. Paul Montel, voir dans ce volume l'article « Paul Montel, "pèlerin de la Roumanie" », note 1.

27. Henri-Lucien Capitant (1865-1937), juriste, spécialiste du droit privé, dont le nom reste associé à plusieurs travaux juridiques ainsi qu'à l'Association des juristes qu'il a fondée en 1935.

28. André Boivin (1895-1949), chimiste et médecin biologiste, organisateur de l'enseignement et des recherches de biochimie à l'Institut Cantacuzène de Bucarest (1931-1937) avant d'intégrer l'Institut Pasteur.

X. LA VIE ÉCONOMIQUE ROUMAINE

(Nom indéchiffrable : G^{al} Sant ?), Weymuller²⁹

L'agriculture et la réforme agraire (non attribué) 20

*La vie pastorale*³⁰

M. R. Ficheux, membre de l'Institut français de hautes études en Roumanie³¹

Les forêts en Roumanie (non attribué) 10

Les pétroles

M. Wenger³²

ou M. de Metz³³

Les mines³⁴

XI. L'ART ROUMAIN

Tableau général de l'art roumain

M. Henri Focillon, professeur à la Sorbonne

A. L'art ancien : les monastères de Bucovine

M. Paul Henry, professeur à l'université de Clermont-Ferrand

B. Art paysan

M. Duchartre³⁵. [...] ³⁶

29. François Weymuller (1909-2001), agrégé d'histoire-géographie, pensionnaire de l'Institut français de Bucarest en 1931 pour des recherches de terrain sur les collines subcarpatiques de Prahova-Buzău.

30. Passage apparaissant barré dans le texte d'origine.

31. Titre barré.

32. Léon Wenger (1879-1962), industriel, diplomate, auteur d'une thèse sur *Le pétrole, production, industrie et commerce* (A. Rousseau, Paris, 1913), administrateur de Petrofina, organisateur des recherches des ressources de pétrole en Roumanie.

33. Victor de Metz (1902-1982), ingénieur dans la Compagnie française des pétroles, détaché un temps pendant les années 1930 dans une filiale roumaine avant sa nomination comme directeur puis président de la compagnie (1945-1971) et le créateur du nom de la marque « Total ».

34. Précision ajoutée d'une autre écriture manuscrite.

35. Pierre-Louis Duchartre (1894-1983), inspecteur principal des musées de France, auteur de plusieurs ouvrages consacrés notamment au folklore, à la chasse et à la *commedia dell'arte*.

36. Le texte devrait continuer mais la suite n'a pas été retrouvée.

NOTE POUR UN PROGRAMME DE RAYONNEMENT ARTISTIQUE FRANÇAIS EN ROUMANIE POUR L'ANNÉE 1940¹

Université de Paris
Institut français de hautes études en Roumanie
27, boulevard Vintilă Brătianu
Bucarest, III
N° 1895

Bucarest, le 30 décembre 1939

L'état de guerre a pour un moment suspendu la réalisation du programme d'échanges artistiques qu'avec tant d'exacte compréhension des nécessités du rayonnement intellectuel français en Roumanie monsieur le directeur des Beaux-arts de France avait bien voulu mettre au point. Profondément modifié sans doute, ce programme doit néanmoins être repris, moins dans son intention méthodique que dans une volonté d'affirmer, face à une intense propagande allemande, la force de la France de maintenir son action de paix.

Plus que jamais aussi il doit s'exprimer en qualité et présenter autant qu'il se pourra ce que nous avons de meilleur. Depuis la déclaration de la guerre, les Allemands se sont efforcés en effet méthodiquement d'impressionner par une action de force et de continuité l'opinion roumaine, sur le plan artistique en particulier. Dans les mois de novembre et décembre il n'y a pas eu de semaines qui n'eût été marquée d'un évènement artistique allemand, soit représentation de la *Tétralogie* par l'opéra de Francfort, soit venue de chefs d'orchestre, soit de virtuoses ou de solistes d'opéra. Il importe que par une action vigoureuse à partir de janvier prochain la France manifeste une volonté double de présence et de puissance.

À cette fin le directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie proposerait le programme minimum suivant :

1. Fonds Alphonse Dupront.

1. SUR LE PLAN MUSICAL, VENUE RÉGULIÈRE DE CHEFS D'ORCHESTRE, DE VIRTUOSES ET DE SOLISTES D'OPÉRA

MM. Paul Paray² et Albert Wolff³ ont chacun pour la saison en cours un concert d'échange avec la Philharmonie. Cela pourrait suffire si ces échanges sont effectivement réalisés. Les virtuoses dont l'utilisation est plus aisée, non seulement à Bucarest mais encore dans les grandes villes de province, devraient être au moins au nombre de quatre pour la seconde moitié de la saison. Jusqu'ici un seul engagement a été signé par la Philharmonie avec M^{elle} Ginette Neveu⁴. La Société de radiodiffusion, qui vient de constituer un orchestre symphonique et de se réserver, en alternance avec la Philharmonie, un concert hebdomadaire, est fort désireuse d'engager pour l'un ou l'autre de ces concerts un artiste français. Les noms suivants ont été prononcés :

Pour le piano : M^{elle} Yvonne Lefébure⁵ et M^{me} Magda Tagliafero⁶.

Pour le violoncelle : M. Maurice Maréchal⁷, M. Pierre Fournier⁸, M^{elle} Jacqueline Roussel.

Pour le violon : MM. J. Thibaud⁹, Z. Francescatti¹⁰, Roland Charmy¹¹.

Il serait souhaitable d'alterner les différents instruments et, du point de vue de l'organisation, de pouvoir aussi rapidement que possible posséder des indications sûres permettant l'organisation à longue échéance de la tournée des artistes, surtout lorsqu'il s'agit des récitals et des concerts en province. Une préparation de l'opinion par la presse qui permettrait en même temps un commentaire des programmes des différents artistes serait tout à fait opportune.

2. Paul Paray (1888-1979), chef d'orchestre et compositeur, préside dès 1932 les Concerts Colonne, une des plus prestigieuses formations parisiennes. En 1939, il a été invité à diriger la New York Philharmonic.

3. Albert Wolff (1884-1970), chef d'orchestre et compositeur, à la tête des concerts Lamoureux entre 1928 et 1934, puis chef d'orchestre principal des concerts Pasdeloup.

4. Ginette Neveu (1919-1949), violoniste, disciple de George Enesco.

5. Yvonne Lefébure (1898-1986), pianiste, appréciée aussi comme enseignante dans les grandes écoles de musique.

6. Magda Tagliafero (1893-1986), pianiste, enseignante au Conservatoire national de musique et d'art dramatique jusqu'en 1939 quand elle part promouvoir la musique française aux États-Unis puis au Brésil.

7. Maurice Maréchal (1892-1964), violoncelliste.

8. Pierre Fournier (1906-1986), violoncelliste.

9. Jacques Thibaud (1880-1953), violoniste, membre avec Pablo Casals et Alfred Cortot d'un trio de musique de chambre de réputation internationale.

10. René-Charles (dit aussi Zino) Francescatti (1902-1991), violoniste marqué à ses débuts par sa réputation d'enfant prodige.

11. Roland Charmy (1908-1987), violoniste.

Quant aux solistes d'opéra, le directeur de l'Opéra roumain, maître G. Georgesco¹², a exprimé à différentes reprises le désir d'en recevoir. Allemands et Italiens se partagent à l'envie jusqu'à présent la scène du Théâtre lyrique roumain. Il importerait pour la défense de notre prestige de réaliser la venue d'un ou deux solistes que l'on pourrait faire chanter à Bucarest et à Cluj. M. Georgesco a exprimé le désir de voir venir M^{me} Germaine Lubin¹³. Il est bien certain que cette immixtion d'un artiste français dans un opéra chanté en roumain et avec des partenaires d'une valeur très inégale n'est point la forme la plus sûre du rayonnement de notre art. La manifestation des ensembles est de beaucoup meilleure.

2. IL FAUDRAIT, PAR UN EFFORT APPRÉCIABLE LA RÉALISER AU MOINS UNE FOIS CETTE ANNÉE, DU CÔTÉ DE L'ART DRAMATIQUE

Une tournée de la Comédie-Française est en projet, semble-t-il, dans le pays de la Méditerranée orientale et en Turquie. La Roumanie se trouve naturellement sur son chemin de retour. Elle devrait être une indispensable étape. Ou bien, puisque M. G. Baty vient de présenter en Belgique la *Phèdre* qu'il avait créée à l'occasion de sa tournée en Europe centrale¹⁴, pourquoi ne garderait-on pas la réalisation de ce projet ? Ce serait sur un autre plan répondre à la venue de l'ensemble allemand d'Opéra et montrer que nous gardons jusque dans la guerre la caution de nos possibilités.

Les succès d'un assez grand nombre de représentations à Bucarest avant la fin de la saison d'hiver, peut être considéré comme assuré.

3. DU CÔTÉ DES ARTS PLASTIQUES, DES PROJETS D'EXPOSITIONS MÉTHODIQUES SONT ÉVIDEMMENT REMIS À DES TEMPS MEILLEURS

Mais il semble très opportun d'affirmer la présence de l'art français en Roumanie justement par la découverte des ressources locales. Des toiles importantes d'artistes français du XIX^e siècle et surtout d'artistes contemporains figurent dans les musées roumains et beaucoup plus dans les collections parti-

12. George Georgescu (1887-1964), chef de l'orchestre philharmonique roumain, mondialement connu.

13. Germaine Lubin (1890-1979), soprano française, une des divas internationales de l'entre-deux-guerres. Glorifiée par les dirigeants nazis, accusée de collaborationnisme, elle a été frappée d'indignité nationale après la Seconde Guerre mondiale.

14. La mise en scène de *Phèdre* de Racine par Gaston Baty au théâtre Montparnasse lors de la saison 1939-1940 a eu un grand retentissement par son caractère innovant.

culières. Organiser par exemple, sous les auspices de la direction générale des Beaux-arts en France une exposition des œuvres d'art françaises en Roumanie ferait ouvrir toutes les collections particulières et permettrait la présentation d'un très bel ensemble.

Le principe d'une telle manifestation une fois admis, sa réalisation pourrait avoir lieu pour la fin de la saison afin de permettre de la présenter avec tout l'éclat et le soin qu'elle mérite.

Le directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie

LE DEVOIR D'UN GESTE DE LA FRANCE¹

Le drame présent de la Roumanie impose dans la pratique de l'amitié roumaine le devoir d'un geste. Il y va du respect d'une tradition et d'une affirmation pour l'avenir de la présence et de la fidélité de la France.

Si la Roumanie doit être prochainement peu ou prou occupée par les troupes russes², il est certain que nombre de Roumains de qualité, nos amis, sont menacés jusque dans leur vie. Il apparaît donc indispensable de faire le geste de solidarité humaine qui exprime et féconde la communauté spirituelle.

Ce geste devrait être général dans son intention, mais nécessairement limité dans son efficace.

Deux ordres de mesures dès lors à réaliser :

1. Autoriser le ministre de France à Bucarest à manifester, aussi discrètement et aussi largement que les circonstances le peuvent permettre, la volonté de la France d'être hospitalière à tous les Roumains sur qui peut peser la menace russe.
2. Dans un nombre très limité de cas concernant essentiellement des personnalités représentatives, témoins du présent ou valeurs de l'avenir roumain, demander au ministre de France à Bucarest de faire des invitations au refuge en France. Le gouvernement français prendrait toutes dispositions pour que ces quelques personnalités roumaines invitées à l'asile de France jouissent d'un statut d'exception quant à la police des étrangers. La plupart de ces personnalités appartenant au monde universitaire, il devrait être aisé semble-t-il, du côté des institutions académiques ou universitaires françaises, de leur offrir à l'arrivée cette politesse de l'accueil qui consiste à ne pas laisser inutile.

La réalisation de ces invitations est évidemment subordonnée à l'approbation des autorités allemandes. Il doit demeurer possible de l'obtenir pour un nombre très limité de cas, – critère indispensable d'efficacité.

Alphonse Dupront

[Bucarest, 26-27 juin 1940]

1. Texte sans titre. Double du dactylogramme, issu du fonds Alphonse Dupront.

2. Allusion aux menaces de l'ultimatum du 26 juin 1940, adressé par l'Union soviétique à la Roumanie pour demander la rétrocession de la Bessarabie et une partie de la Bucovine du Nord, demande acceptée par le gouvernement roumain le 28 juin 1940.

NOTES SUR DES ÉTUDIANTS ROUMAINS EN FRANCE¹

NOTE SUR ALEXANDRE CHABERT² ET EMIL CIORAN³

Savoir ce qu'il a pu advenir des étudiants roumains, en continuation de séjours d'études à Paris. N'auraient-ils pas été arrêtés ?

En ce cas, Dupront, ancien directeur de l'Institut français des hautes études en Roumanie, se porte garant pour deux d'entre eux:

- Alexandre Chabert, d'origine française, 4, rue de l'École de Médecine, 4^e.
- Emil Cioran, hôtel Racine, Rue Racine, 5^e

NOTE D'A. DUPRONT SUR LA SITUATION PRÉSENTE DE QUELQUES ÉTUDIANTS ROUMAINS EN FRANCE

L'évolution des événements de guerre vient de couper pour un temps de leur pays un certain nombre d'étudiants roumains en cours d'étude en France.

Parmi ceux-ci, l'ancien directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie estime de son devoir de signaler à la particulière sollicitude de monsieur le directeur des Œuvres françaises à l'étranger le cas de trois jeunes gens de mérite qu'il a pu déjà retrouver et qui lui ont confié leur détresse.

Ce sont :

1. M. Émile Cioran, professeur de philosophie au lycée de Sibiu, ancien boursier d'étude de l'Institut français de Roumanie, qui poursuit à Paris depuis plusieurs années des recherches pour une thèse de doctorat

1. Fonds Alphonse Dupront.

2. Alexandre Chabert. Voir l'introduction, note 210.

3. Sans date, sans titre, avec cette précision manuscrite, écrite par Monique Dupront : « 1941 vraisemblablement ».

ès lettres philosophie sous la direction de MM. Jean Wahl⁴ et Henri Gouhier⁵.

2. Esprit de particulière qualité, très riche d'intuition et de méditation philosophique, M. Cioran représente dans la jeune génération roumaine une force qu'il faut aider à se définir.
3. M. B. M. Cismaresco⁶, étudiant en droit de l'université de Paris depuis 1939, a passé brillamment ses diplômes d'études supérieures pour le doctorat, achève sous la direction de M. Donnadiou de Vabres⁷ une thèse de droit pénal comparé.
4. M^{elle} Carmen Costesco, étudiante en médecine, en France depuis 1937, externe des Hôpitaux depuis 1941, prépare actuellement sa thèse de doctorat dans les services du professeur Lelong⁸.
5. Étudiante de mérite, contrainte de vivre depuis juin 1944 dans des conditions extrêmement difficiles, et qui se trouve à l'heure actuelle à bout de ressources.

Ces premiers trois cas représentent à des titres divers ceux d'hommes de valeur, qu'il importe de soutenir.

Pour M. Cioran et M^{elle} Costesco, il faudrait envisager l'octroi d'une bourse. Les moyens roumains de M. Cismaresco rendraient possible d'envisager un prêt.

Dans les trois cas, il importerait d'envisager une mensualité qui soit une aide honnête.

4. Jean André Wahl (1888-1974), philosophe, professeur à la Sorbonne de 1936 à 1967, sauf pendant la Seconde Guerre mondiale quand il a été exclu puis interné au camp de Drancy. Remis en liberté, il s'est réfugié aux États-Unis d'où il revient après la guerre.

5. Henri Gouhier. Voir dans ce volume la correspondance avec Cioran, note 22.

6. Mihai Cismărescu (1916-1983), journaliste au poste de radio L'Europe libre, sous le nom de Radu Gorun.

7. Henri Donnadiou de Vabres (1880-1952), professeur de droit français, juge au procès de Nuremberg représentant la justice française.

8. Marcel Lelong (1892-1973), médecin, professeur de pédiatrie et de puériculture à la faculté de médecine de Paris (1946-1963).

UN TÉMOIGNAGE¹

Non une conférence, mais un témoignage. [...]

Le témoin.

Retour après 18 ans ; toutes les servitudes du retour. Qui revient est juge selon le temps.

Mes refus successifs d'invitation officielle.

Le prétexte de l'Unesco.

Je reviendrai là-bas : pour les vivants ; pour le pont.

Conditions du témoignage : très limité. 15 jours. [...]

L'angoisse constante de l'autre : l'après... D'où l'attitude du laisser venir.

En conscience, ne pas généraliser sur ce bref témoignage – et pour le salut commun, le garder entre nous.

I. LE COLLOQUE

[...] Quelquefois, le sentiment honteux de professeur Nimbus, alors que manifestement autre besoin.

Cependant, de différents côtés : « Vous ne pouvez pas savoir le bien que cela nous a fait d'entendre des savants étrangers parler librement. »

C'était la première fois (avant, congrès de folklore à Sinaïa).

Le colloque était un acte de courage :

civilisation romane et langue : le français (réflexion de Kurt Wais²).

Le courage recouvert par une superstition très composite. Les savants étrangers viennent chez nous (nationalisme des Lumières).

Le cadre : l'Académie. Une superstition académique dans les Républiques populaires (on dit plus volontiers *academicianul* que *tovarăș*³).

Le colloque s'est déroulé librement :

Mon cas pour le rapport introductif.

(Vous êtes venu nous parler de justice, de lois, mais de tout cela ici).

1. Texte manuscrit, sans titre, 6 feuilles recto-verso, fonds Alphonse Dupront. C'est le brouillon de ses impressions de voyage en Roumanie, présentées le 11 octobre 1959 dans le cadre des manifestations culturelles organisées au monastère des moines bénédictins de Chevetogne en Belgique.

2. Kurt Wais (1907-1995), romaniste et comparatiste.

3. En roumain dans le texte. En français : « l'académicien », « le camarade ».

D'autant plus librement que dans les récentes années staliniennes, une dictature philologique et surtout des philologues et phonéticiens.

N'en pas conclure pour autant à la liberté :

Le régime est assez fort pour ne pas craindre ces gens-là. Ils sont inoffensifs et l'on en tire gloire.

Il y a toujours un « œil » quelque part ; et chacun le sait. Donc liberté contrôlée.

En définitive, là n'est pas le problème : problème d'Occidental, dirions-nous.

Sociologie du Colloque :

Nous avons tenu à être présents et discrets.

Échantillonnage sporadique : une œcuménicité très diluée.

Le rôle œcuménique : Américains du Sud et parler d'Amérique latine.

La romanité jusque-là nous dé méditerranéise et nous mondialise. Le romanisme devient une puissance de la terre, transocéanique.

Les républiques populaires mesurées : les Russes exemplaires, discrets, et, à une femme près, silencieux.

Les Allemands de l'Est, très soucieux de nous : entre nous et eux, le XVIII^e siècle et [Romain] Rolland, très *gemütlichkeit*.

Relations très cordiales, unanimes, entre les deux Allemagne.

Importance du communisme italien (ou marxisme) comme lien à l'Occident : Gramsci.

Les Roumains :

La vieille garde, très bien, égale à elle-même, hormis quelques avilissements lamentables, très rares (deux cas, dont un affligeant : l'art des pays romans. On supprime l'art roman, moines et seigneurs ; on ne compte qu'à partir du XIII^e siècle, avec les villes et les bourgeois réalisme socialiste).

Le défilé des témoignages d'orthodoxie : un vieux camarade accrochant sur le catharisme, mouvements de masse, la révolution contre l'oppression.

Il faut gagner sa vie : 3 000 lei par mois. Autrement, on meurt de faim.

Les jeunes : sur les communications littéraires et linguistiques, un défilé presque inconvenant.

Un catéchisme marxiste, mais dans la vérité, des intelligences ouvertes. Une mécanique qui fonctionne sur elle-même ; mais l'homme demeure capable d'écouter l'autre.

C'est ma découverte d'une technique : ni discussion, ni dialogue. Pour le moment, parler ; dire ce que l'on fait. Cela va plus loin qu'immédiatement il ne semble par rapport à nos habitudes.

Le cas de ma discussion avec [Andrei] Oțetea :

M. Dupront n'a pas pris l'explication = marxisme, tout conditionné par l'économique, le matériel. Ma réponse : notre différence entre deux verbes, expliquer, analyser. Je n'en sais pas tant.

À constater d'autre part : ces jeunes – génération qui nous a encore connus – parlent un français très courant. Réflexe de défense ? C'est encore leur langue internationale.

Le mot de [Simion] Stoilow⁴ : tous apprennent le russe ; mais ils ne le comprennent pas. Fait de refus mental : ça n'entre pas dans la tête, malgré bien des mots russes en roumain.

Chez les plus jeunes, notre guide, coupure mentale avec ce qui de l'avant est interdit : toute une génération proscrite ([Dimitrie] Gusti et la sociologie roumaine). On procède de 1848 et des hommes de gauche d'après.

II. LA RUE

A) SÉANCES À L'ACADÉMIE : LE LAISSER-PASSER ; EN FAIT QUI A VOULU VENIR ME VOIR EST VENU, PARLANT À VOIX PLUS OU MOINS HAUTE.

B) LA RUE, LE LIEU DE L'ENTRETIEN

Jadis, déjà, le « Corso » roumain. Mais maintenant, c'est tout différent. Le seul lieu où l'on puisse parler.

L'hôtel, interdit moralement, possiblement policièrement.

Aller chez quelqu'un ?

Dans la rue même, des « suiveurs », voire des « curieux » : l'épisode de l'adresse donnée.

C) LA RUE BUCARESTOISE

Totalement changée.

Propre, débarrassée de la poullerie orientale ; jardins et parcs bien tenus (une coquetterie du jardin) (le lieu public).

Peu peuplée.

Il n'y a plus de gens qui flânent ; ou fort peu.

Des gens pressés, ou fatigués, avec une pointe d'aigreur dans les relations humaines, hormis quand il s'agit de l'étranger, et particulièrement du Français.

Cafés et lieux publics, mornes, peu peuplés.

Les *grădine de vară*⁵ : existent toujours. Mais qui ?

Trois prix m'a-t-on dit. Les gens y vont tout de même.

En fait, très peu de monde.

Un cadre vide, mais un cadre.

4. Voir l'introduction et la correspondance avec Ionesco, note 14.

5. *Idem* : « jardins d'été ».

D) LES EXTÉRIEURS DU RÉGIME

La mise en valeur de l'ancien.

Superstition de l'histoire ; et même du goût (*biserica Crețulescu*⁶ ; *Mogoșoaia*⁷).

Les nouvelles églises bien entretenues avec leurs popes ou *calugări* (moines).

Les palais : constructions du régime, par des architectes d'autrefois. Palais massifs, équilibrés dans leur masse ; une sobriété d'éternel.

Le temple :

L'immeuble de la *Scânteia* = Palais de la culture à Varsovie ; université de Moscou.

Gratte-ciel en H, avec au milieu de la base une manière de tour-minaret. Dans la perspective Kisseleff.

L'hypertrophie de la culture. Fin du temps des Lumières dans la superstition marxiste.

Dans l'immeuble, la presse officielle (pas d'autre) ; les innombrables éditions d'État.

Un fait là d'extrême importance : le livre est vendu pour presque rien, tant roumain que russe. Frénésie de traductions : beaucoup de gens vivent de traductions, sans payer de droits d'auteurs.

À la tête du service, l'un des hommes les plus fins de l'ancienne diplomatie roumaine : il devait être emprisonné ; l'on a fait valoir au parti ses capacités...

III. LES FONDS

A) ATMOSPHÈRE À LA KAFKA

La scène de l'aéroport dès l'arrivée : être mis en cage de verre pendant près de deux heures en conversation brillante, et dont chacun savait que c'est pour tuer le temps. Une puissance toute-puissante : la police.

Nos réactions occidentales :

Un : Qu'attend-on piaffant ? Haussement d'épaules. Ou il faut attendre. On ne dit même plus le « *ce să faci*⁸ » traditionnel ?

On bien, devant telle question, l'œil devient vitreux, lointain. On ne répond pas : on peut toujours être entendu.

Et telle plainte publique d'une épouse sur la cherté de produits a entraîné pour un médecin-académicien, la perte de toutes ses charges, hormis l'Académie.

6. L'église Crețulescu, du nom du boyard qui en a commandité la construction en 1720-1722, est un vestige de l'art roumain de la fin du XVII^e siècle ; elle est située au centre de la capitale roumaine.

7. Le palais de Mogoșoaia (près de Bucarest), construction de la fin du XVII^e – début du XVIII^e siècle, dans le style qui porte le nom de son fondateur, le prince Constantin Brâncoveanu.

8. « Comment ça va ? ».

D'où l'impression d'un monde de fantômes : incertains de ce que sera tout à l'heure, ou le réveil du petit matin.

Totalement impuissants. Sur le plan des relations culturelles, beaucoup de souhaits.

Ma réponse. Qui décide ? Le ministre, un peu. Le Parti. Qui est le Parti ? Le Comité central. On en arrive ainsi, après la tyrannie d'un fou qui s'est récemment suicidé à la délivrance de tous⁹, à celle d'un brave homme de petit instituteur, qui ne sait plus trop quoi faire et qui laisse les choses comme elles sont. D'où peut-être le colloque.

L'essentiel est, comme Sieyès, de vivre. Ce n'est pas si commode.

Sans encadrement social, le parti ou une situation, on meurt de faim. Les réactions de l'amitié : un sens tragique et grand du *commun*.

Avec un emploi, l'on ne peut vivre que collectivement.

Les cantines. Le repas, après la journée continue de 7 h à 16 h, puis les réunions politiques obligatoires. Toute vie familiale, seulement héroïque. Hormis les très hauts personnages du régime, personne ne peut vivre chez soi. Restaurant de l'Académie et *Casa Oamenilor de Știință*¹⁰.

Pour le repos, des maisons de repos, toutes aux mains d'organismes collectifs (pas plus d'un mois pour les artistes ou gens de lettres, Mogoșoaia, Sinaia¹¹).

D'après les chiffres estimatifs, la vie a augmenté de 50% par rapport à l'an passé, mais l'on peut au moins trouver la plupart des choses. Ce pays a vécu un très grand dénuement. En regard, salaires ont augmenté de 5 à 10 %. La difficulté est de s'habiller – étoffes de qualité.

Par contre, les loyers, tout le monde ou presque paie loyer à l'État (= la mairie).

Un académicien m'a dit pour un appartement de boyard payer 250 lei par mois (10 000 francs français).

Quant à la propriété, régime très inégal : cela dépend de la décision du Soviet municipal, donc par rapport à ce Soviet, de l'estime de la personne. En règle générale, qui avait deux résidences, n'en a plus qu'une. Le plus souvent, de cette résidence, il n'est plus propriétaire mais locataire.

Conséquence pratique : la dégradation des immeubles. La vie d'autrefois, disons large, n'est plus possible que pour les très hauts personnages du régime, ou ceux dont on a besoin :

9. Mihai Roller (1908-1958), fervent idéologue stalinien qui a dominé l'enseignement et la recherche historique dans les années 1950.

10. En roumain dans le texte. En français : « La maison des gens de science ».

11. Les villes Mogoșoaia et Sinaia, lieux de villégiature pour les artistes fidèles au Régime communiste.

Tel philologue « stalinien », un médecin, un atomicien, mathématiciens et techniciens. Larges traitements cumulatifs : 10 000 lei (nabab) ; voiture ; surtout les congrès internationaux, 55^e congrès ou 70 000 km en avion...

Tous ou presque, déjà « étrillés ». Très peu, dans le monde universitaire, qui n'aient pas été expulsés de l'université.

Un vieux camarade romain¹², gendre de feu Iorga, me disait : « Vous savez, ça va ; ça vient. J'ai failli être exclu pour cosmopolitisme ; maintenant, parce que je suis connu à l'étranger, je deviens indispensable. »

Mais il y a d'autres épreuves.

Le même a refusé de parler aux dernières élections. « Politique, ce n'est pas mon affaire », et il a du caractère... D'où comparution devant une assemblée de plus de 3 000 étudiants : un professeur d'université doit être dans la ligne et éclairer le peuple. Long débat ; on nomme une commission de professeurs. Tous défendent leur collègue. Les choses en sont là ; nous rentrons dans 15 jours.

Des mots pour terminer :

« Entre mourir de faim et mourir de peur, j'ai choisi de mourir de peur... »

« La terreur engendre la peur ; la peur, la panique ; et la panique, la terreur ». D'où des rafles de peurs successives et des libérations : 40 000 au dernier 28 août.

« Le régime est nouveau ; il se défend. Toute conspiration est inutile. »

De ce point de vue, les Américains ont assez légèrement conduit à la mort bien des gens, parmi les meilleurs.

Dans le « kafkaïque » ou le démentiel, l'héroïque :

l'appétit du martyr

la purgation brutale du passé : le neveu d'Anna de Noailles, plombier ;

d'une façon générale, les fils de bourgeois ne peuvent pas entrer à l'université, et n'ont pas de bourses.

D'où un creuset. De quoi ?

La grandeur chez quelques-uns :

ceux d'autrefois, dont l'âme s'est épurée dans l'épreuve : prison ; ou bien une seule chambre dans leur ancienne *casa boierească*¹³.

« C'est terrible ; mais nous avons beaucoup péché » ; ils font beaucoup pour le peuple, les paysans surtout.

Un effort d'objectivité, de compréhension dans la passion douloureuse.

12. Dionisie M. Pippidi (1905-1993), archéologue, épigraphiste, historien de l'antiquité gréco-romaine, formé à l'École pratique des hautes études, ancien boursier de l'École roumaine de Rome en 1931-1933, ami de longue date d'Alphonse Dupront.

13. En roumain dans le texte. En français : « maison de boyard ».

B) LE RÉGIME DURERA

Caractères immédiats :

Il règne par la terreur.

Il travaille dur : les constructions à Bucarest, les projets urbanistiques ;

Il est austère.

Une espérance grise, triste, mais d'acier. Très étrangement, il redonne à ce peuple nonchalant de soi, le sentiment de la lutte pour son destin.

Les vieux fonds roumano-slaves : la lenteur dans l'administration. Un pouvoir commun entre les deux mondes affrontés : technique et administration, c'est-à-dire les deux formes matérielles, matérialistes, si elles règnent seules, de la société humaine.

C) LA CHINE

La découverte de la Chine par les Roumains : échanges constants de techniciens.

(réflexe de défense possible contre le Slave proche, habilement exploité par les Chinois).

Mais l'ouverture de la Roumanie sur le monde devient la Chine.

Le vieux rêve de Leibniz entre l'Occident et la Chine se fait étrangement manifeste dans les républiques populaires.

Incapable encore de désoccidentaliser la Roumanie, mais un fait d'extrême importance.

307

D) LA RELIGION

Mes informations sont très partielles.

Ce que je sais :

Des conversions individuelles, de gens âgés.

Les églises très fréquentées, et de jeunes. Plus de dévotion qu'autrefois.

On considère communément l'Église comme libre de faire ce qu'elle veut à condition qu'elle s'occupe de ses affaires. Les monastères très surveillés par la police, centres de conspiration.

À propos d'une femme de grande valeur qui venait d'être condamnée quelques jours avant à trois ans de prison. « C'est bien pénible, mais elle allait trop souvent dans les monastères. »

On m'a parlé du Patriarche comme un homme d'un certain courage¹⁴ ; mieux encore le métropolite de Iași¹⁵.

14. Justinian Marina (1901-1977), patriarche de l'Église orthodoxe roumaine de 1948 à 1977.

15. Iustin Moïseșcu (1910-1986), métropolite de Moldavie (1957-1977), puis patriarche de l'Église orthodoxe roumaine (1977-1986).

Tout bien médité, je ne pense pas qu'en Roumanie, pays jadis assez peu religieux, le marxisme puisse atteindre à une religion nouvelle. Simplement une mécanique mentale et les disciplines conséquentes.

CONCLUSION

On ne peut conclure que par la conscience et l'acte.

1) Nous vivons dans le péché d'inconscience

Ce qui se passe là-bas est bien autre chose qu'une révolution ; c'est un autre monde, où se fait par rapport à notre civilisation moderne où nous complaisons superstitieusement, paresseusement, une terrible purgation de l'homme.

Et cela est à nos portes, avec une immense profondeur continentale : l'Eurasie est en train de s'accomplir, et communiste.

2) Face à quoi une triple attitude

L'éveil sur nous

Le contact avec l'autre. Par tous les moyens, il faut coordonner les efforts, nous travaillons en ordre beaucoup trop dispersé, pour créer les contacts. Je souhaiterais aussi grandement des contacts religieux, non seulement techniques : quelque forme qu'il faille trouver, cela ne peut pas être impossible. Il faut, dans une foi vivante, refuser l'impossible.

La méthode, beaucoup de la vôtre : aucun prosélytisme, manifester la présence, l'ouverture et silencieusement continuer. Je crois beaucoup à la création du silence – qui est l'œuvre de l'Esprit.

Enfin, faire un Occident qui ait conscience d'être un. Non pas contre l'Orient, mais pour que l'Orient soit davantage lui-même, sans devenir, comme la menace est sur nous, un dévoreur de l'Occident.

Dans la métaphysique de l'histoire, est-ce sur nous l'économie du plan divin ? Nous sommes au temps où les deux moitiés du monde doivent se poser dans leur totalité ontologique pour la synthèse d'unité. Où s'impose, comme une *eschaté*¹⁶ du règne, l'unité dans la diversité nécessaire.

16. *Eschatia* ou *eschaté*, mot de la littérature grecque ancienne pour désigner le lieu au bord extrême, le bout du monde ou d'un pays.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES ET SOURCES MANUSCRITES

AN, Archives nationales, Académie de Paris, chancellerie des universités de Paris : instituts français à l'étranger, Roumanie, cotes AJ/16/6953 et 6990.

AN, Archives nationales, fonds CNRS, Cote 20070296/186.

Bibliothèque ASTRA, Association transylvaine pour la littérature et la culture du peuple roumain, collection spéciale « Andrei Oțetea », Sibiu, Roumanie.

BIBLIOTHÈQUE ULM-LSH, Bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines de l'École normale supérieure, Paris, fonds Alphonse Dupront.

BLJD, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris, fonds Emil Cioran.

UCL, University of Chicago Library, Special Collections Research Center, Mircea Eliade Papers.

PUBLICATIONS D'ALPHONSE DUPRONT

Adevărul, 23 décembre 1934, „Viitorul relațiilor intelectuale între România și Franța” [L'Avenir des relations intellectuelles entre la Roumanie et la France], DUPRONT Alphonse¹.

ALPHANDÉRY Paul, 1995 [1954-1959], *La Chrétienté et l'idée de croisade*, texte établi par DUPRONT Alphonse, Albin Michel, Paris, IX-597 p.

DUPRONT Alphonse, 1926, « Les Immigrés et le Catholicisme » in *Annales de la Jeunesse catholique*, n° 64, 25 avril, p. 281-291 et n° 65, 25 mai, p. 387-402.

DUPRONT Alphonse, 1930, *Pierre-Daniel Huet et l'exégèse comparatiste au XVII^e siècle*, Librairie Ernest Leroux (coll. Bibliothèque historique des religions), Paris, 311 p.

DUPRONT Alphonse, 1931a, « Jules Ferry et l'École » in *Cercle parisien de la Ligue française de l'enseignement*, nouvelle série, n° 9, avril-juin, p. 84-89.

DUPRONT Alphonse, 1931b, « Art et Contre-Réforme. Les fresques de la bibliothèque de Sixte-Quint » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, XLVIII, E. de Boccard, Paris, p. 282-307.

1. Article rédigé sans doute en roumain par un collaborateur à partir de son exposé.

DUPRONT Alphonse, 1932, « Autour de saint Filippo Neri : de l'optimisme chrétien » in *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, XLIX, E. de Boccard, Paris, p. 219-259.

DUPRONT Alphonse, 1934a, « De l'Humanisme français » in *Hommage à la France*, recueil de conférences faites à la salle Concordia, le 17 février 1934, publié par l'Association Culturelle « Concordia », Editura Cartea Românească, Bucarest, p. 9-25.

DUPRONT Alphonse, 1934b, « Discours de M. A. Dupront » in *Le Président Louis Barthou à l'Institut français de hautes études en Roumanie*, Bucarest, p. 15-25.

DUPRONT Alphonse, 1935, « D'un "humanisme chrétien" en Italie à la fin du XVI^e siècle » in *Revue historique*, t. 175, communication présentée au VII^e Congrès international des sciences historiques, Varsovie, août 1933, p. 296-307.

DUPRONT Alphonse, 1936a, « Jules Ferry opposant à l'Empire. Quelques traits de son idéologie républicaine » in *Revue historique*, t. 177, p. 352-374.

DUPRONT Alphonse, 1936b, « Thiers » in DUFF, Abraham Beer & GALY François (dir.), *Hommes d'État*, vol. III, Desclée De Brouwer, Paris, p. 467-588.

DUPRONT Alphonse, 1936c, « Autour du baroque romain » in *La Renaissance*, vol. XIX, octobre-novembre-décembre, p. 7-9.

DUPRONT Alphonse, 1936d, « Le Nouveau cabinet roumain » in *L'Europe nouvelle*, n° 971, 19 septembre, p. 939-940².

DUPRONT Alphonse, 1936e, « D'une politique de rayonnement français à l'étranger : I. Propagandes sur l'Europe. II. La vocation traditionnelle de la France. III. Rayonnement et propagande. IV. Œuvres françaises et coopération intellectuelle » in *L'Europe nouvelle*, Paris, n° 972, 26 septembre, p. 969-971 ; n° 973, 3 octobre, p. 997-1000 ; n° 977, 31 octobre, p. 1091-1094 ; n° 980, 21 novembre, p. 1162-1166.

DUPRONT Alphonse, 1937, « La Situation politique en Roumanie » in *L'Europe nouvelle*, n° 1021, 4 septembre, p. 855-857³.

DUPRONT Alphonse, 1938a, « Où va la Roumanie ? » in *L'Europe nouvelle*, n° 1041, 22 janvier, p. 77-80⁴.

DUPRONT Alphonse, 1938b, « Après la dictature du Roi Carol », in *L'Europe nouvelle*, n° 1050, 26 mars, p. 311-313⁵.

DUPRONT Alphonse, 1938c, « Discours du professeur Alphonse Dupront » in *Cérémonie de la remise de l'épée d'académicien français à Monsieur*

2. Signé : Daniel Dupin.

3. Signé : Pierre Noël.

4. Signé : Pierre Noël.

5. Signé : D.

Paul Montel, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des Sciences de Paris, membre d'honneur de l'Académie roumaine, 31 mai 1938, s.l., p. 20-21.

DUPRONT Alphonse, 1940, « L'honnête homme de Pascal » in *Mélanges d'histoire littéraire et de littérature comparée, offerts à Charles Drouhet*, « Bucovina », Bucarest, 35 p.

DUPRONT Alphonse, 1946, « Espace et Humanisme » in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Travaux et Documents*, vol. VIII, Paris, p. 7-104.

DUPRONT Alphonse, 1949, « Compte-rendu de Jean Orcibal, *Les origines du jansénisme*, I : *Correspondance de Jansénius*, J. Vrin, Paris, 1947 » in *Revue de l'histoire des religions*, vol. CXXXVI, juillet-septembre 1949, p. 109-114.

DUPRONT Alphonse, 1951a, « Histoire et Paix » in *Revue historique*, t. 206, p. 29-66.

DUPRONT Alphonse, 1951b, « Du Concile de Trente : réflexions autour d'un IV^e Centenaire » in *Revue historique*, t. 206, p. 262-280.

DUPRONT Alphonse, 1955, « D'une politique culturelle européenne » in *Nouvelles de l'Europe*, bulletin international du Mouvement européen, Paris, n° 64-65, août-septembre, p. 32-35.

DUPRONT Alphonse, 1956a, *Le Mythe de croisade. Essai de sociologie religieuse*, thèse principale de doctorat ès lettres soutenue en Sorbonne, faculté des lettres de Paris, exemplaire dactylographié, 7 vol., 2681 p.⁶

DUPRONT Alphonse, 1956b, *Le Cardinal Silvio Antoniano, figure de la Contre-Réforme italienne au XVI^e siècle*, thèse non publiée, complémentaire de doctorat ès lettres, faculté des lettres de Paris, exemplaire dactylographié, 2 vol., 434 p.

DUPRONT Alphonse, 1957a, « De la Chrétienté à l'Europe » in *La Table Ronde*, n° 113, mai, p. 54-67.

DUPRONT Alphonse, 1957b, « La Croix. Introduction à l'étude d'un archétype » in *La Table Ronde*, n° 120, décembre, p. 11-28.

DUPRONT Alphonse, 1958a, « Lourdes : perspectives d'une sociologie du sacré » in *La Table Ronde*, n° 125, mai, p. 74-96.

DUPRONT Alphonse, 1958b, « La Croisade après les croisades » in *La Table Ronde*, n° 130, octobre, p. 94-106.

DUPRONT Alphonse, 1958c, [Sans titre] in *L'Avant-Scène*, n° 186, 1^{er} décembre, p. 6.

DUPRONT Alphonse, 1959a, « Civilisation romane et formation de l'esprit moderne » in *Actes du colloque international de civilisations, littératures et langues romanes*, organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco, Bucarest, 1959, p. 18-32⁷.

6. Thèse publiée aux éditions Gallimard en 1997, voir *infra*.

7. Commentaires de Tudor Vianu, Andrei Oțetea, Emil Condurachi et Roger Caillois, p. 32-36.

DUPRONT Alphonse, 1959b, « Histoire de la psychologie collective et vie du temps » in *Encyclopédie française : XX, Le Monde en devenir*, Société nouvelle de l'Encyclopédie française, Paris, 1^e partie, section B, chapitre III, 16 p.

DUPRONT Alphonse, 1960a, « D'une dramatique de l'histoire : "Le Cardinal d'Espagne" d'Henry de Montherlant » in *La Revue des Deux-Mondes*, n° 9, 1^{er} mai, p. 37-52.

DUPRONT Alphonse, 1960b, « Réflexions sur l'histoire de l'université française » in *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 3, p. 165-172.

DUPRONT Alphonse, 1960c, « Le Concile de Trente » in *Le Concile et les Conciles. Contribution à l'histoire de la vie conciliaire de l'Église*, Éditions de Chevetogne & Éditions du Cerf, Chevetogne & Paris, p. 195-243.

DUPRONT Alphonse, 1960d, « Croisade et Eschatologie » in CASTELLI Enrico (dir.), *Umanesimo e esoterismo*, Atti del V Convegno internazionale di Studi Umanistici (Oberhofen, les 16-17 septembre 1960), Cedam, Padoue, p. 175-198.

DUPRONT Alphonse, 1960e, « D'une histoire "existentielle" des religions : la quête de Raffaele Pettazoni » in *La Table Ronde*, n° 154, octobre, p. 129-138.

DUPRONT Alphonse, 1961a, « Problèmes et méthodes d'une histoire de la psychologie collective » in *Annales ESC*, n° 1, janvier-février, p. 3-11.

DUPRONT Alphonse, 1961b, « Pour une réforme de l'enseignement supérieur » in *Almanach 1961*, Librairie Martin Flinker, Paris, p. 33-36.

DUPRONT Alphonse, 1961c, « Federico Chabod » in *Revue historique*, t. 225, p. 261-294.

DUPRONT Alphonse, 1961d, « Psychologie et Sciences sociales » in BERGIER Jacques (dir.), *Encyclopédie des Sciences et des Techniques, I, Origines et Sciences de la vie*, Éditions Rombaldi, Paris, p. 336-362.

DUPRONT Alphonse, 1962a, « Histoire et Temps » in *Annuaire-bulletin de la société de l'histoire de France*, années 1960-1961, Klincksieck, Paris, p. 59-69.

DUPRONT Alphonse, 1962b, « Réflexions sur l'hérésie moderne » in *Archives de sociologie des religions*, Paris, n° 14, juillet-décembre, p. 17-25.

DUPRONT Alphonse, 1963a, « Université européenne et enseignement supérieur européen, rénovation culturelle nécessaire » in *L'Université européenne*, Actes du colloque organisé les 22 et 23 mars 1962, Éditions de l'Institut de sociologie, Bruxelles, p. 137-141.

DUPRONT Alphonse, 1963b, « La Spiritualité des croisés et des pèlerins d'après les sources de la première Croisade » in *Pellegrinaggi e culto dei santi in Europa fino alla ia Crociata*, l'Accademia Tudertina (coll. Convegni del Centro di Studi sulla Spiritualità Medievale, IV), Todi, p. 449-483.

DUPRONT Alphonse, 1964a, « Cahiers de doléances et mentalités collectives » in *Actes du 89^e Congrès national des Sociétés savantes (Lyon, 1964)*, vol. I, Imprimerie nationale, Paris, p. 375-377.

DUPRONT Alphonse, 1964b, « De la Chrétienté à l'Europe » in *La Revue de l'université Laval*, vol. XVIII, n° 7, mars, p. 627-642.

DUPRONT Alphonse, 1964c, « Présent, passé, histoire » in *L'histoire et l'historien. Recherches et débats du Centre catholique des intellectuels français*, nouvelle série, cahier n° 47, juin, p. 13-27.

DUPRONT Alphonse, 1965a, « De l'Histoire science humaine du temps présent » in *Revue de synthèse*, Paris, vol. LXXXVI, n° 37-39, janvier-septembre, p. 317-336.

DUPRONT Alphonse, 1965b, « De la Chrétienté à l'Europe : la passion westphalienne du nonce Fabio Chigi » in *Forschungen und Studien zur Geschichte des Westfälischen Friedens* [Recherches et études sur l'histoire de la paix de Westphalie], Vorträge bei dem Colloquium französischer und deutscher Historiker vom 28. April bis zum 30. April 1963 [Conférences au Colloque des historiens français et allemands du 28 avril au 30 avril 1963], Verlag Aschendorff, Münster, p. 49-84.

DUPRONT Alphonse, 1965c, « De l'Acculturation » in *XII^e Congrès international des sciences historiques*, Vienne, 29 août -5 septembre 1965, Rapports, vol. I : Grands thèmes, Verlag F. Berger und Söhne, Horn-Wien, p. 7-36.

DUPRONT Alphonse, 1966a, *L'Acculturazione. Per un nuovo rapporto tra ricerca storica e scienze umane*, préface et trad. en italien par VIVANTI Corrado, Giulio Einaudi, Turin, 136 p.

DUPRONT Alphonse, 1966b, « Réflexions pour une histoire de la psychologie collective » in *France et Canada français du XVI^e au XX^e siècle*, colloque d'histoire à Québec, 10-12 octobre 1963, Presses de l'université Laval, Québec, p. 189-207.

DUPRONT Alphonse, 1966c, « Vie monastique et "aggiornamento" » in *Points de vue actuels sur la vie monastique*, Montserrat, p. 85-93.

DUPRONT Alphonse, 1967a, « Formes de la culture de masses : de la doléance politique au pèlerinage panique (XVIII^e-XX^e siècle) » in *Niveaux de culture et groupes sociaux*, actes du colloque réuni du 7 au 9 mai 1966, Mouton & Co, Paris & La Haye, p. 149-167.

DUPRONT Alphonse, 1967b, « Tourisme et pèlerinage. Réflexions de psychologie collective » in *Communications*, n° 10, p. 97-121.

DUPRONT Alphonse, 1967c, « L'Église et le monde. Réflexions phénoménologiques sur Vatican II et la Constitution "Gaudium et Spes" » in *Irenikon*, vol. XL, n° 2, p. 161-184.

DUPRONT Alphonse, 1968a, « Psico-sociologia del pellegrinaggio » in *Studi cattolici*, vol. 89-90, août-septembre, p. 675-680.

DUPRONT Alphonse, 1968b, « Clairvoyance de Vico » in *Les Études philologiques*, juillet-décembre, p. 271-295.

DUPRONT Alphonse, 1969a, « L'Histoire après Freud » in *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, p. 27-63.

DUPRONT Alphonse, 1969b, « Baroque, image et religion : l'exposition Guerchin à Bologne » in *Preuves*, n° 219-220, juillet-septembre, p. 17-27.

DUPRONT Alphonse, 1969c, « Guerre sainte et chrétienté » in *Paix de Dieu et guerre sainte en Languedoc au XIII^e siècle*, Privat (coll. Cahiers de Fanjeaux), Toulouse, p. 17-50.

DUPRONT Alphonse, 1969d, « Sémantique historique et histoire » in *Formation et aspects du vocabulaire politique français, XVII^e-XX^e siècles*, actes du colloque tenu du 26 au 28 avril 1968, Didier-Larousse (coll. Cahiers de Lexicologie), Paris, p. 15-25.

DUPRONT Alphonse, 1970a, *Langage et histoire*, rapport présenté au XIII^e Congrès international des sciences historiques, Éditions Naouka, Moscou, 88 p⁸.

DUPRONT Alphonse, 1970b, *Unité des Chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne*, rapport présenté au XIII^e Congrès international des sciences historiques, Éditions Naouka, Moscou, 25 p.

DUPRONT Alphonse, 1970c, « D'une histoire des mentalités » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 381-403.

DUPRONT Alphonse, 1971, « De l'Église aux temps modernes » in *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. LXVI, n° 2, p. 418-448.

DUPRONT Alphonse, 1972a, « Vie et création religieuses dans la France moderne (XIV^e-XVIII^e siècles) » in FRANÇOIS Michel (dir.), *La France et les Français*, Gallimard (coll. Encyclopédie de la Pléiade), Paris, p. 491-577.

DUPRONT Alphonse, 1972b, « Du sentiment national » in FRANÇOIS Michel (dir.), *La France et les Français*, Gallimard (coll. Encyclopédie de la Pléiade), Paris, p. 1423-1474.

DUPRONT Alphonse, 1972c, « Pèlerinages et lieux sacrés » in *Encyclopædia Universalis*, vol. XII, Paris, p. 618-632⁹.

DUPRONT Alphonse, 1973a, « Sciences de la Renaissance et sciences humaines » in *Sciences de la Renaissance*, actes du VIII^e congrès international de l'université de Tours, 1965, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, p. 287-300.

DUPRONT Alphonse, 1973b, « Les Sacralités de Rocamadour » in *Saint Louis pèlerin et le pèlerinage de Rocamadour au XIII^e siècle*, actes du premier

8. Republié dans DUPRONT, 1973c (voir *infra*).

9. Texte revu et élargi dans : ARON Raymond, DELUMEAU Jean *et al.*, 1973, *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, vol. II, Privat, Toulouse, p. 189-206.

colloque de Rocamadour tenu du 1^{er} au 3 mai 1970, Cat-Imprimerie Boissor, Luzech, p. 183-207.

DUPRONT Alphonse, 1973c, « Langage et histoire » in *Actes du XIII^e congrès international des sciences historiques, Moscou, 16-23 août 1970*, Comité national des sciences historiques d'URSS, vol. I, Moscou, p. 186-254.

DUPRONT Alphonse, 1974a, « La religion. Anthropologie religieuse » in LE GOFF Jacques & NORA Pierre (dir.), *Faire de l'histoire*, vol. II, « Nouvelles approches », Gallimard, Paris, p. 105-136¹⁰.

DUPRONT Alphonse, 1974b, « Anthropologie du Sacré et cultes populaires. Histoire et vie du pèlerinage en Europe occidentale » in *Miscellanea Historiae ecclesiasticae*, vol. V, actes du Colloque « La cartographie et l'histoire socioreligieuse de l'Europe jusqu'à la fin du XVII^e siècle, Varsovie, 27-29 octobre 1971 », Publications universitaires de Louvain (coll. Bibliothèque de la *Revue d'histoire ecclésiastique*), p. 235-258.

DUPRONT Alphonse, 1976a, *L. A. Muratori et la Société européenne des Pré-Lumières. Essai d'inventaire et de typologie d'après l'« Epistolario »*, vol. IV, Leo S. Olschki (coll. Biblioteca dell'edizione nazionale del Carteggio di Lodovico Antonio Muratori), Florence, VI-159 p.

DUPRONT Alphonse, 1976b, « Du "sens" de l'université » in *Humanisme et entreprise*, n° 95, février, p. 21-35.

DUPRONT Alphonse, 1976c, « Du phénomène antonien : approches et problèmes » in *Il Santo*, vol. XVI, 2^e série, fascicules 2-3, p. 25-64.

DUPRONT Alphonse, 1976d, « Entreprise et université : liens et devoirs » in *Humanisme et entreprise*, n° 100, décembre, p. 13-21.

DUPRONT Alphonse, 1977, « Anthropologie religieuse et recherche historique » in *Ricerche di storia sociale e religiosa*, n° 12, juillet-décembre, p. 121-139.

DUPRONT Alphonse, 1978a, « Tous ceux qui marchent vers les saints guérisseurs. L'Église et les continuités païennes » in *Autrement*, n° 15, septembre, p. 136-145 et 201-205.

DUPRONT Alphonse, 1978b, « La religion populaire dans l'histoire de l'Europe occidentale » in *Revue d'histoire de l'Église de France*, conclusion du colloque sur la « Religion populaire », Paris, le 19 octobre 1977, Paris, vol. LXIV, n° 173, juillet-décembre, p. 185-202.

DUPRONT Alphonse, 1978c, « Allocution du professeur A. Dupront, président de l'université de Paris-Sorbonne » in PĂCURARIU Dimitrie (dir.), *Eminescu după Eminescu* [Eminescu après Eminescu], communications présentées au colloque de 12-15 mars 1975, à l'université de Paris-Sorbonne, Editura Junimea, Iași, p. 28-32 (en français), 23-27 (trad. en français).

10. Également présent dans la collection Folio histoire, chez Gallimard, p. 142-183

DUPRONT Alphonse, 1979, « Bauplatz Europa. Aus französischer Sicht » in *Internationale katholische Zeitschrift Communio* [Magazine catholique international Communio], vol. III, Jahrgang 8, Communio-Verlag, Cologne, p. 281-287¹¹.

DUPRONT Alphonse, 1980a, « Rapport de synthèse sur les travaux du groupe de réflexion réuni par l'Unesco et le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines pour l'élaboration d'un programme d'études interculturelle » in *Introduction aux études interculturelles*, Unesco, Paris, p. 109-126.

DUPRONT Alphonse, 1980b, « De l'interculturel : approches et perspectives » in *Introduction aux études interculturelles*, Unesco, Paris, p. 201-219.

DUPRONT Alphonse, 1980c, « Le Quercy bénédictin » in *Catalogue de l'Exposition « Quercy bénédictin »*, discours inaugural pour l'ouverture de l'exposition « Quercy bénédictin » à l'Abbatiale de Souillac en l'année Saint Benoît, Souillac, 20 p¹².

DUPRONT Alphonse, 1980d, « Puissances et latences de la religion catholique » in *Le Débat*, n° 5, octobre, p. 20-44.

DUPRONT Alphonse, 1981a, « Christliche existenzielle Werte für ein vereintes Europa » [Valeurs existentielles chrétiennes pour une Europe unie] in *Der Junge Christ im Europa von Morgen* [Le jeune chrétien dans l'Europe de demain], actes du colloque à Vaduz (Liechtenstein), 23-26 octobre 1980, Saint-Gall (Suisse), p. 50-67¹³.

DUPRONT Alphonse, 1981b, « Die Jugend Frankreichs heute. Eine Analyse » [La Jeunesse française aujourd'hui. Une analyse] in *Internationale katholische Zeitschrift Communio* [Magazine catholique international Communio], vol. 4, année 10, Communio-Verlag, Cologne, p. 382-396¹⁴.

DUPRONT Alphonse, 1982, « Sémantique historique et analyse de contenu : culture et civilisation » in CRANSTON Maurice & MAIR Peter (dir.), *Langage et Politique*, Éditions Bruylant & Publications de l'Institut universitaire européen, Florence, p. 79-94.

DUPRONT Alphonse, 1984a, « Réformes et "modernité" » in *Annales ESC*, vol. 39, n° 4, juillet-août, p. 747-768.

11. Représente la traduction en langue allemande du texte « Conscience française de l'Europe en chantier », inédit en français.

12. Également paru dans *Bulletin de la Société des études du Lot*, Cahors, CI, 3^e fasc., juillet-septembre, p. 241-247.

13. Représente la traduction en langue allemande du texte « Valeurs existentielles chrétiennes pour une Europe unie », inédit en français.

14. Représente la traduction en langue allemande du texte « La Jeunesse française aujourd'hui », inédit en français.

DUPRONT Alphonse, 1984b, « Pèlerinage » in POUPARD Paul, *Dictionnaire des religions*, Presses universitaires de France, Paris, p. 1300-1307.

DUPRONT Alphonse, 1984c, « Religion populaire » in POUPARD Paul, *Dictionnaire des religions*, Presses universitaires de France, Paris, p. 1429-1434.

DUPRONT Alphonse, 1984d, « Année sainte 1975, tradition et modernité » in *Paul VI et la modernité dans l'Église*, actes du colloque organisé par l'École française de Rome du 2 au 4 juin 1983, École française de Rome, Rome, p. 333-359.

DUPRONT Alphonse, 1984e, « Le Centre d'études littéraires et scientifiques appliquées. D'une création novatrice : profil de mémoire et sens » in *Livre de mémoire 1884-1984*, Association des anciens élèves de lettres et sciences humaines des universités de Paris, Paris, p. 235-246¹⁵.

DUPRONT Alphonse, 1985a, « Approches historiques d'une anthropologie religieuse. (Le langage. Les sacralités) » in *Römische Quartalschrift* [Trimestriel romain], Fribourg, n° 80, vol. 1-4, p. 120-137.

DUPRONT Alphonse, 1985b, « Saint-Jacques de Compostelle. Préface » et « Puissances du pèlerinage : perspectives anthropologiques » in *Saint-Jacques de Compostelle*, Brépols, Turnhout, p. 7-8 et 175-252.

DUPRONT Alphonse, 1985c, « Sacre, autorité, pouvoir. Profil d'anthropologie historique » in *Le Sacre des Rois*, actes du colloque international d'histoire sur les sacres et couronnements royaux à Reims en 1975, Les Belles-Lettres, Paris, p. 315-342.

DUPRONT Alphonse, 1987, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Gallimard, Paris, 541 p.

DUPRONT Alphonse, 1990, « Au commencement, un mot : lieu » in *Autrement*, n° 115 (« Hauts lieux »), mai 1990, p. 58-66¹⁶.

DUPRONT Alphonse, 1993, *Puissances et latences de la religion catholique*, Paris, Gallimard (coll. Le débat), 120 p.

DUPRONT Alphonse, 1994a, « Années roumaines, 1932-1941, un "morceau de mémoire" » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 3, p. 4-15.

DUPRONT Alphonse, 1994b, « Roumanie » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 3, p. 16-19.

DUPRONT Alphonse, 1994c, « Journées révolutionnaires, Bucarest, 22 janvier 1941 » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 3, p. 20-23.

DUPRONT Alphonse, 1996, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, préface et édition de FURET François, Gallimard, Paris, X-438 p.

DUPRONT Alphonse, 1997, *Le Mythe de croisade*, 4 vol., Gallimard, Paris, 2175 p.

15. Republié dans : *Humanisme et entreprise*, n° 50, Neuilly-sur-Seine, p. 69-74.

16. Titre sur le manuscrit : « Réflexions sur "lieu" ».

DUPRONT Alphonse, 2001, *Genèses des temps modernes. Rome, les réformes et le nouveau monde*, textes réunis et présentés par JULIA Dominique & BOUTRY Philippe, Gallimard & Éditions du Seuil, Paris, 408 p.

DUPRONT Alphonse, 2003, *La Chaîne vive. L'Université, école d'humanité*, préface de MESNARD Jean, postface de BROGLIN Étienne, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, Paris, 194 p.

DUPRONT Alphonse, 2015, *L'Image de religion dans l'Occident chrétien. Une iconologie historique*, préface de OZOUF Mona, Gallimard, Paris, 368 p.

DUPRONT Alphonse, 2016, « Le travail de Jules Ferry » in *Commentaire*, n°155, automne, p. 579-590.

DUPRONT Alphonse, 2018, « L'Immigration italienne dans le Gers » in *Diasporas*, vol. 32, DOI : 10.4000/diasporas.2749.

TRAVAUX SUR ALPHONSE DUPRONT ET LES RELATIONS FRANCO-ROUMAINES

ANONYME, 1937, « Le 4^e Congrès de la Fédération des professeurs français résidant à l'étranger » in *Revue internationale de l'enseignement*, t. 91, p. 56-57, URL : https://education.persee.fr/doc/revin_1775-6014_1937_num_91_1_8507 (consulté le 11/02/2020)

BAULIG Henri & MARTONNE Emmanuel (de), 1933, « André Nordon » in *Annales de géographie*, t. 42, n° 235.

BERG Maxine, 2017, « Dialogues Est-Ouest : les historiens économistes, la guerre froide et la détente » in *Le Mouvement social*, vol. 259, n° 2, p. 33-58.

BERNARD-DUQUENET Nicole, 2013, *La Comédie-Française en tournée ou Le théâtre des cinq continents*, L'Harmattan, Paris, 370 p.

BERTIN Jacques, 1970, « Recherches et méthodes pour le traitement graphique de l'information (sémiologie graphique) » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 415-440.

BERZA Mihai, 1970, « Problèmes majeurs et orientations de la recherche dans l'étude de l'ancienne culture roumaine » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 480-506.

BLAGA Lucian, 1937, *Elogiul satului românesc* [L'Éloge du village roumain], discours de réception à l'Académie roumaine, le 5 juin 1937, Imprimerie nationale, Bucarest, 31 p.

BOIA Lucian, 2014, *Die Germanophilen : die rumänische Elite zu Beginn des Ersten Weltkrieges* [Les Germanophiles. L'élite intellectuelle roumaine dans les années de la première guerre mondiale], trad. RICHTER Julia & SCHIPPEL Larisa, Frank & Timme, Berlin, 364 p.

BOIA Lucian, 1987, *L'Exploration imaginaire de l'espace*, Paris, La Découverte, 160 p.

BOIA Lucian, 1989, *La Fin du monde : une histoire sans fin*, Paris, La Découverte, 253 p.

BOUILLON Pierre, 2015, « La Politique hongroise de la France entre 1967 et 1973 » in *Vingtième Siècle*, Paris, n° 1, vol. 125, p. 91-103.

BOUILLON Pierre, 2016, *Le Prix de la détente ? : la politique française en Hongrie et en Roumanie, 1968-1977*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 269 p.

BOUTIÈRE Jean, 1930, *La Vie et l'œuvre de Ion Creangă, 1837-1889*, Librairie universitaire J. Gamber, Paris, 254 p.

BOWD Gavin, 2003, *Paul Morand et la Roumanie*, L'Harmattan, Paris, 152 p.

BOWD Gavin, 2008, *La France et la Roumanie communiste*, L'Harmattan, Paris, 391 p.

BOWD Gavin, 2012, *Un géographe français et la Roumanie : Emmanuel de Martonne, 1873-1955*, L'Harmattan, Paris, 216 p.

BOZGAN Ovidiu, 2016-2017, „Destindere și istoriografie. Vizita lui Emmanuel Le Roy Ladurie în România (1968)” [Détente et historiographie. La visite d'Emmanuel Le Roy Ladurie en Roumanie (1968)] in *Caiete diplomatice* [Les Cahiers diplomatiques], vol. IV-V, p. 143-151.

BRĂȚIANU Georges I., 1937, *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain*, Imprimerie nationale, Bucarest.

BUCUR Marin (dir.), 1982, *Jules Michelet și revoluționarii români în documente și scrisori de epocă, 1846-1874* [Jules Michelet et les révolutionnaires roumaines dans les documents et les lettres d'époque, 1846-1874], Dacia, Cluj-Napoca, 266 p.

CHAUNU Pierre, 1970, « L'Histoire sérielle. Bilan et perspectives » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 459-483.

CIORAN Emil, 1949, *Précis de décomposition*, Gallimard (coll. Les Essais), Paris, 256 p.

CIORAN Emil, 2005, *Exercices négatifs : en marge du « Précis de décomposition »*, édition et postface par ASTIER Ingrid, Gallimard, Paris, 227 p.

CIORAN Emil, 2009, *Transfiguration de la Roumanie*, trad. PARUIT Alaint, l'Herne, Paris, 344 p.

CIORAN Emil, PIȚU Luca & ANTOHI Sorin, 2009, *Le Néant roumain : un entretien. Neantul românesc : o convorbire*, Polirom, Iași, 267 p.

CLÉMENT Olivier, 2003, *Mémoires d'espérance*, entretiens avec NOYER Jean-Claude, Desclée de Brouwer, Paris, 234 p.

CLÉMENT Olivier, 2010, *L'autre soleil : quelques notes d'autobiographie spirituelle*, Desclée de Brouwer, Paris, 198 p.

CNRS, 1956, *Mélanges Georges Jamati. Création et vie intérieure : recherches sur les sciences et les arts*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 332 p.

CONDAT Robert, 1992, « Une revue toulousaine au temps de Vichy : Pyrénées » in *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, vol. 104, n°199-200, p. 391-413.

CONDEESCU Nicolae N., 1973, *Traité d'histoire de la langue française*, Editura didactică și pedagogică, Bucarest, 455 p.

CONSTANTINESCU Miron, 1965, „A douăsprezecea Adunare Mondială a istoricilor” [La douzième assemblée mondiale des historiens] in *Viața Românească*, an XVIII, n° 11.

COPEAU Jacques, 1991, *Journal : 1901-1948*, texte établi, présenté et annoté par SICARD Claude, vol. II, Seghers, Paris, 792 p.

CROUZET François & FURET François (dir.), 1998, *L'Europe dans son histoire : la vision d'Alphonse Dupront*, journées d'études organisées par la Société des amis d'Alphonse Dupront, 26-28 septembre 1996 à Florence, Presses universitaires de France, Paris, XXII-381 p.

DAICOVICIU Constantin, PASCU Ștefan & CONSTANTINESCU Miron, 1970, *Histoire de la Roumanie, des origines à nos jours*, Horvath, Roanne, 434 p.

DEBRÉ Jean-Louis & BOCHENEK Valérie, 2012, *Ces Femmes qui ont réveillé la France*, Fayard, Paris, 371 p.

DE FRANCESCHI Sylvio Hermann, 2014, *Les Intermittences du temps : lire Alphonse Dupront*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 396 p.

DES ROCHES Jacques, 1935, *Les Français à l'étranger*, Nouvelles éditions latines, Paris, 72 p.

Dimineața, 20 février 1935, „Manifestația franco-română de la Cluj” [Manifestation franco-roumaine à Cluj].

DJUVARA Neagu, 1975, *Civilisations et lois historiques : essai d'étude comparée des civilisations*, Mouton, Paris & La Haye, 448 p.

DJUVARA Neagu, 1989, *Le Pays roumain entre Orient et Occident : les principautés danubiennes au début du XIX^e siècle*, Publications orientalistes de France, Paris, 389 p.

DJUVARA Neagu, 2013, *Între Orient și Occident. Țările române la începutul epocii moderne (1800-1848)* [Entre Orient et Occident. Les pays roumains au début de l'époque moderne (1800-1848)], trad. CARPOV Maria, Humanitas, Bucarest, 476 p.

DOLTO François, 1997, *Paul Ricœur, les sens d'une vie*, La Découverte, Paris, 789 p.

DUFF Abraham Beer & GALY François (dir.), 1936, *Hommes d'État*, préface de FEBVRE Lucien, 3 vol., Desclée De Brouwer, Paris.

DUBY Georges, 1970, « Histoire et sociologie de l'Occident médiéval » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 451-457.

DUMITRESCU-BUȘULENGA Zoé 2003, „Alphonse Dupront, un mare prieten al românilor” [Alphonse Dupront, un grand ami des Roumains] in *Magazin istoric* [Magazine historique], t. 37, n°10, octobre, p. 9-12.

DURANDIN Catherine, 2018, *România mea comunistă* [Ma Roumanie communiste], trad. JELA Doîna, Vremea, Bucarest, 214 p.

DUSSANE Béatrice, 1939, *Mes quatre Comédies-Françaises, de Claretie à Bourdet*, Au Divan, Paris, 83 p.

ELIADE Mircea, 1936, *Yoga, essai sur les origines de la mystique indienne*, Imprimerie nationale, Bucarest & P. Geuthner, Paris, 346 p.

ELIADE Mircea (dir.), 1938-1940, *Zalmoxis : revue des études religieuses*, Geuthner, 3 vol.

ELIADE Mircea, 1946, « Le Problème du chamanisme » in *Revue de l'histoire des religions*, t. 131, n° 1-3, p. 5-52.

ELIADE Mircea, 1949a, *Le Mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition*, Gallimard, Paris, 254 p.

ELIADE Mircea, 1949b, « Pour une histoire générale des religions » in *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 4^e année, n° 2, p. 183-191.

ELIADE Mircea, 1949c, *Traité d'histoire des religions*, préface de DUMÉZIL Georges, Payot, Paris, 395 p.

ELIADE Mircea, 1952, *Images et symbole. Essai sur le symbolisme magico-religieux*, Gallimard, Paris, 239 p.

ELIADE Mircea, 1954, *Cosmos and History: The Myth of the Eternal Return*, trad. TRASK Willard R., Pantheon Books, 176 p.

ELIADE Mircea, 1959, *Naissances mystiques : essai sur quelques types d'initiation*, Gallimard, Paris, 274 p.

ELIADE Mircea, 1981, *Fragments d'un journal. Vol. II : 1970-1978*, trad. GRIGORESCO Constantin Gallimard, Paris, 432 p.

ELIADE Mircea, 1986, *Fragments d'un journal. Vol. I – 1945-1969*, trad. BADESCO Luc, Gallimard, Paris, 571 p.

ELIADE Mircea, 1988, *Mémoire. Vol. II – Les Moissons du solstice : 1937-1960*, trad. PARUIT Alain, Gallimard, Paris, 279 p.

ELIADE Mircea, 1991, *Fragments d'un journal. Vol. III – 1979-1985*, trad. PARUIT Alain, Gallimard, Paris, 235 p.

ELIADE Mircea, 1999, *Europa, Asia, America : corespondență* [L'Europe, l'Asie, l'Amérique : correspondance], dir. HANDOCA Mircea, Humanitas, Bucarest, 486 p.

ELSKY Julia, 2014, “Eugène Ionesco, 1942-1944: Political and Cultural Transfers between Romania and France” in *Diasporas*, 23-24, p. 200-214, DOI : 10.4000/diasporas.319

ELVIREANU Sonia, 2017, « Le Rôle de la mission universitaire française en Transylvanie dans l'entre-deux-guerres » in *Journal of Linguistic and Intercultural Education – JoLIE*, vol. 10, n° 1, p. 79-91. DOI: 10.29302/jolie.2017.10.1.6.

FEBVRE Lucien, 1949, « De la diversité à la cohérence » in *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 4^e année, n° 2, p. 236-237.

FICHEUX Robert, 1996, *Les Monts Apuseni, Bihor : vallées et aplanissements*, 2 vol., Éditions de l'Académie roumaine, Bucarest, 1996, 535 p.

FRIDENSON Patrick, 2020, « Clemens Heller et les échanges transatlantiques dans le domaine des sciences sociales et des institutions de la recherche » in *Relations internationales*, n° 1, vol. 181, p. 65-85.

FURET François, 1970, « Histoire du livre dans la société moderne : recherches, méthodes, problématique » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 503-513.

GALY François, 1932, *La Notion de constitution dans les projets de 1793*, thèse de doctorat en droit, A. Mehelin, Paris, 200 p.

GEORGAKAKIS Didier, 2004, *La République contre la propagande : aux origines perdues de la communication d'État en France, 1917-1940*, Economica, Paris, 289 p.

GEX-LE VERRIER Madeleine, 2020 [1942], *Une Française dans la tourmente*, Éditions du Félin, Paris, 187 p.

GISPERT Hélène & LELOUP Juliette, 2009, « Des patrons des mathématiques en France dans l'entre-deux-guerres » in *Revue d'histoire des sciences*, t. 62, p. 39-117.

GODIN André, 1995, « La Correspondance d'Alphonse Dupront et de Jean Marx (9 avril 1932 – 9 mars 1940) » in *Mélanges de l'École française de Rome, Italie et Méditerranée*, t. 107, n° 1, p. 207-411.

GODIN André, 1998, *Une Passion roumaine : histoire de l'Institut français de hautes études en Roumanie, 1924-1948*, L'Harmattan, Paris, 239 p.

GRIDAN Irina, 2009, « Parallélismes et convergences (III). Ion Gheorghe Maurer à Paris à l'été 1964 : *Realpolitik* et offensive du sourire » in *Arhivele totalitarismului*, vol. 3-4, p. 99-122.

GUÉNARD-MAGET Annie, 2014, *Une diplomatie culturelle dans les tensions internationales : la France en Europe centrale et orientale, 1936-1940/1944-1951*, préface de FRANK Robert, Peter Lang, Bruxelles, 364 p.

GUTHLEBEN Denis, 2013, *Histoire du CNRS de 1939 à nos jours : une ambition nationale pour la science*, Armand Colin, Paris, 495 p.

GUILLERMOU Alain, 1994, « Alphonse Dupront et la Roumanie » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 3, p. 2-3.

HARIUC Marian, 2022, *Andrei Oțetea. Un spirit al Sorbonei în România secolului XX* [Andrei Oțetea. Un esprit de la Sorbonne dans la Roumanie du XX^e siècle], Editura Mega, Cluj-Napoca, 630 p.

HENRY Paul, 1930, *Les Églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVI^e siècle. Architecture et peinture : Contribution à l'étude de la civilisation moldave*, Librairie Ernest Leroux, Paris, 320 p.

HÎNCU Dumitru, 2006, „Eugen Ionescu la Vichy” [Eugène Ionesco à Vichy] in *România literară* [La Roumanie littéraire], n° 37.

HÎMPĂ Laura-Rodica, 2019, *De la Fundația culturală regală « Principele Carol » la Uniunea Fundatiilor culturale regale (1921-1948)* [De la Fondation culturelle royale « Le Prince Carol » à l'Union des Fondations culturelles royales (1921-1948)], Editura Etnologică, Bucarest, 401 p.

HORSKÁ Pavla, 2003, « La VI^e Section de l'École pratique et les historiens tchèques » in *Cahiers du CEFRES*, n° 29, 2003, p. 1-10.

IOGNA-PRAT Dominique, 1998, « Alphonse Dupront ou la poétisation de l'histoire » in *Revue historique*, n° 4, vol. 608, p. 887-910.

IORGA Nicolae, 1935, *Byzance après Byzance*, Éditions de l'Institut d'études byzantines, Bucarest, 273 p.

IORGA Nicolae, 1938, „Ludovic al XIV-lea” in *Revista istorică*, Bucarest, XXIV, p.1-14

IORGA Nicolae, 2001, *Sfaturi pe întunec* [Des conseils dans le noir], édition critique par RÂPEANU Valeriu & RÂPEANU Sanda, Casa Radio, Bucarest, 767 p.

IORGA Nicolae, 2019, *Jurnalul ultimilor ani. 1938-1940* [Le Journal des dernières années. 1938-1940], édition critique par PIPPIDI Andrei, Humanitas, Bucarest, 365 p.

IONCIOAIA Florea, 2005, “Les Normaliens : Romanian Students at the École normale supérieure in Paris (1867-1940). Sources and Issues” in TIKHONOV Natalia & KARADY Victor (dir.), *Academic Migrations, Elite Formation and Modernisation of Nation States in Europe (second part of the 19th century-1939)*, CEU-Pasts, Budapest, p. 200-209.

IONESCO Eugen, 1946, „Scrisori din Franța” [Lettres de France] in *Viața Românească*, n° 3, mars 1946, p. 137-140.

JONESCO Eugène (sic), 1946, « Roumanie – malentendus et ambivalences » in *Esprit*, n° 1, vol. 118, p. 26-43.

IONESCO Marie-France, 2004, *Portrait de l'écrivain dans le siècle : Eugène Ionesco, 1909-1994*, Gallimard, Paris, 145 p.

IONESCO Radu, 1992, « Hommage à Georges Opresco : lettres de Henri Focillon à G. Opresco » in *Revue roumaine d'histoire de l'art*, Série Beaux-arts, vol. XXIX, p. 3-28.

JULIA Dominique, 1991, « L’Historien et le pouvoir des clés : Alphonse Dupront » in *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, vol. 7, DOI : 10.4000/ccrh.2838.

JULIA Dominique, 2019, « Les Séminaires d’Alphonse Dupront : écrit, parole, incarnation » in BAECQUE, Antoine (de) & DEVILLE Patrick (dir.), *Mona Ozouf. Portrait d’une historienne*, Flammarion, Paris, p. 61-91¹⁷.

LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, 2002, *Cioran, Eliade, Ionesco : l’oubli du fascisme. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Presses universitaires de France, Paris, 553 p.

LARBAUD Valéry, 1913, *A. O. Barnabooth, ses œuvres complètes, c’est-à-dire : un conte, ses poésies et son journal intime*, Impr. Ste Catherine, Bruges, 430 p.

LA RÉDACTION, 1995, « Dialogue avec nos lecteurs » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 4, p. 29.

LASSAIGNE Jacques, 1972, *Stefan Luchian*, Éditions Meridiane, Bucarest, 115 p.

LASSAIGNE Jacques, 1973, *Theodor Pallady : 1871-1956*, Association française d’action artistique, Paris, 37 p.

LEBEL Germaine, 1955, *La France et les Principautés danubiennes du XVII^e siècle à la chute de Napoléon I^{er}*, Presses universitaires de France, Paris, 460 p.

LE GALL André, 2008, *Eugène Ionesco : mise en scène d’un existant spécial en son œuvre et en son temps*, Flammarion, Paris, 617 p.

LEMNY Stefan, 2014, « Emmanuel Le Roy Ladurie et les historiens roumains » in CLIVETI Gheorghe (dir.), *Clio în oglindiri de sine. Omagiu academicianului Alexandru Zub* [Clio dans le miroir de soi. Hommage à l’académicien Alexandru Zub], Editura Universității Alexandru Ioan Cuza [Éditions de l’université Alexandru Ioan Cuza], Iași, p. 203-217.

LEMNY Stefan, 2019, « *Le Mythe de croisade* d’Alphonse Dupront » in *L’Histoire*, n° 471, mai, p. 91.

LEMNY Stefan, 2020, « “Où va la Roumanie ?” Les chroniques d’Alphonse Dupront dans *L’Europe nouvelle* des années 1930 » in *Transylvanian Review*, vol. XXIX, n° 4, p. 149-159.

LEMNY Stefan & HARIUC Marian Ionuț, 2021, « Dialogue historiographique et rapprochement diplomatique : le colloque franco-roumain d’histoire de Bucarest, 6-11 octobre 1969 » in *Revue historique*, n° 3, vol. 699, p. 697-716.

LEMNY Stefan, 2022a, « “L’affaire” Mircea Eliade au CNRS (1947–1951) : la mémoire des archives in *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte* » [= Revue suisse d’histoire religieuse et culturelle], vol. 116, p. 301-316.

17. Précédé de « Y a-t-il une crise du sentiment national ? » par Mona Ozouf.

LEMNY Stefan, 2022b, « Le Retour d'Alphonse Dupront en Roumanie. 1959 » in *Transylvanian Review*, vol. XXXI, n° 3, p. 91-99.

LIICEANU Gabriel, 1995, *Itinéraires d'une vie : entretien avec E.M. Cioran*, trad. LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, Michalon, Paris, 143 p.

LOVINESCU Monica, 1993, *Unde scurte* [Sur les ondes courtes], vol. II, Humanitas, Bucarest, 270 p.

LUPAȘ Ioan, 1938, *Istoria unirii românilor* [L'Histoire de l'union des Roumains], Fundația culturală regală, Bucarest, 408 p.

MAIOR Petru, 1812, *Istoria pentru începutul românilor în Dacia* [L'histoire des origines des Roumains en Dacie], Buda.

MAKRAI László, ZIMÁNYI Vera & KATUS László, 1968, « Colloque franco-hongrois d'histoire économique, Budapest, 1968 » in *Nouvelles études hongroises*, vol. III, p. 257-263.

MAYEUR Jean-Marie, 1992, « Dupront et le général de Gaulle en 1940-1941 » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 1, p. 9-17.

MĂȚĂ Dan Constantin, 2012, *Relații franco-române în perioada 1964-1968* [Relations franco-roumaines entre 1964 et 1968], Editura Universității Al. Ioan Cuza [Éditions de l'université Alexandru Ioan Cuza], Iași, 308 p.

MEDREA Georgiana, 2010, *Les Relations culturelles franco-roumaines dans l'entre-deux-guerres*, thèse de doctorat en histoire non publiée, sous la direction de BLED Jean-Paul & BERINDEI Dan, université Paris-Sorbonne, 697 p.

MEDREA Georgiana, 2015, « Les Relations culturelles franco-roumaines à l'époque communiste – sous le signe d'une permanente négociation » in *Anuarul Institutului de cercetări socio-umane « C.S. Nicolăescu-Plopșor »* [Annuaire de l'Institut des recherches socio-humaines « C.S. Nicolăescu-Plopșor »], vol. XVI, p. 49-57.

MESLIN Michel, 1978, « Remise du doctorat Honoris causa à Mircea Eliade » in TACU Constantin, BANU Georges & CHALVON-DEMERSAY Guy (dir.), *Mircea Eliade*, Éditions de l'Herne (coll. Cahiers de l'Herne), Paris, p. 274-275.

MESNARD Jean, 1993, « Mystère et charisme d'Alphonse Dupront » in *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 2, p. 14-23.

MICHELET Jules, 2008 [1853], *Les Principautés danubiennes*, Kryos, Paris, 125 p.

MORAND Paul, 1990 [1935], *Bucarest*, Plon, Paris, 296 p.

MOUSSET Albert, 1936, « La Roumanie à la croisée des chemins » in *L'Europe nouvelle*, n° 969, p. 891-892.

MOUTON Jean, 1991, *Journal de Roumanie. 29 août 1939 – 19 mars 1946. La II^e Guerre mondiale vue de l'est*, L'Âge de l'Homme, Lausanne, 121 p.

MUNTEANU Basil, 1938, *Panorama de la littérature roumaine contemporaine*, Éditions du Sagittaire, Paris, 332 p.

NESTOR Ion, 1970, « Directions des recherches d'archéologie médiévale en Roumanie » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 405-413.

NICULESCU Alexandru, 1995, „Un mare prieten francez al României” [Un grand ami français de la Roumanie], *România literară* [La Roumanie littéraire], n° 46, 22 novembre, p. 14.

NICULESCU Alexandru, 2000, „Cele două Români” [Les deux Roumanie] in *România literară* [La Roumanie littéraire], n° 48, 6-12 décembre, p. 14.

NICULESCU Alexandru, 2009, *Peregrinări universitare europene : și nu numai* [Voyages universitaires européens : et pas seulement], Logos, Bucarest, 397 p.

NICULESCU Remus, 1994, « Henri Focillon et l'art roumain » in *Revue roumaine d'histoire de l'art*, Bucarest, vol. XXXI, p. 3-28.

NOICA Constantin, 1940, *Schiță pentru istoria lui Cum e cu puțință ceva* [Esquisse pour l'histoire de Comment est-il possible quelque chose de nouveau], Institutul de Arte Grafice „Bucovina” I.E. Torouțiu, 322 p.

ORCIBAL Jean, 1947, *Les origines du Jansénisme*, 2 vol., Revue d'histoire ecclésiastique & J. Vrin, Louvain & Paris.

OȚETEĂ Andrei, 1970, « L'État actuel des recherches historiques en Roumanie (vue d'ensemble) » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 371-380.

UDARD Georges, 1935, *Portrait de la Roumanie*, Plon, Paris, 254 p.

PANNÉ Jean-Louis, 2009, « Rounault, le nom de la dette » (postface) in ROUNAULT Jean, *Mon ami Vassia. Souvenirs du Donets*, Éditions Le Bruit du temps, Gouville-sur-Mer, p. 383-441.

PĂCURARIU Dimitrie (dir.), 1978, *Eminescu după Eminescu = Eminescu după Eminescu*, communications présentées au Colloque de 12-15 mars 1975, à l'université de Paris-Sorbonne, Editura Junimea, Iași.

PASCU Ștefan, 1970, « La Question agraire dans les pays Roumains à l'époque moderne (jusqu'à la réforme de 1864) » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. X, n° 4, p. 661-676.

PERTINAX, 1936, « Nicolas Titulesco » in *L'Europe nouvelle*, n° 970, p. 917-918.

PETIT Henri, 1954, « Georges Jamati » in *Revue d'esthétique*, vol. VII, p. 227-241

PETRESCU Camil, 1945, « Jacques Lassaingne » in *Revista Fundațiilor Regale*, n° 4, avril.

PETTAZZONI Raffaele, 1938, « Le Corps parsemé d'yeux » in *Zalmoxis*, vol. I, p. 226-228.

PIPIDI Andrei, 2009, « Morand et ses hôtes roumains » in *Paul Morand l'Européen*, actes du colloque de la bibliothèque centrale universitaire, Bucarest,

22-23 septembre 2009, Ambassade de France en Roumanie, Institut français, Bucarest, p. 128-129.

POPA Ioana, 2017, « Diplomatie culturelles occidentales en conjoncture de détente. Le lancement d'un programme d'échanges académiques est-ouest à la 6^e Section de l'EPHE » in *Relations internationales*, n° 1, vol. 169, p. 69-86.

POPESCU Tudor Radu, 1940, *L'Adaptation des fondations aux nouvelles circonstances en droit comparé*, L. Rodstein, Paris, 256 p.

POPESCU Tudor Radu & EMINESCU Yolanda, 1980, *Les Codes civils des pays socialistes : étude comparative*, Éditions de l'Académie roumaine & Librairie générale de droit et de jurisprudence, Bucarest & Paris, 363 p.

Portretul francez în desen și gravură, sec. XVI-XIX [Le portrait français dans le dessin et la gravure. XVI^e-XIX^e siècle], catalogue d'exposition, Bucarest, 1938, 70 p.

PREUTU Cristina, 2020, „Repere în evoluția relațiilor culturale româno-franceze în anii '60” [Des repères dans l'évolution des relations culturelles franco-roumaines pendant les années 60] in PREUTU Cristina & NISTOR Ionuț (dir.), *Istoria ale regimului comunist din România* [Histoires du régime communiste en Roumanie], Editura Universității Al. I. Cuza [Éditions de l'université « Alexandru Ioan Cuza »], Iași, p. 129-139.

PUȘCAȘ Vasile & TURCUȘ Veronica, 2018, „Un episod de diplomatie culturală franco-română după 1918 : Alphonse Dupront și Institutul francez de Înalte studii din București” [Un épisode de diplomatie culturelle franco-roumaine après 1918 : Alphonse Dupront et l'Institut français de Hautes études de Bucarest] in *Anuarul Institutului de Istorie « George Barițiu » – Series Historica*, vol. 57, p. 476-483.

QUINET Edgar, 2008 [1856], *Les Roumains*, Kryos, Paris, 125 p.

RADU Andrei, 1982, *Cultura franceză la românii din Transilvania pînă la Unire* [La Culture française chez les Roumains de Transylvanie avant l'Union], Dacia, Cluj-Napoca, 290 p.

RICHARD Edwards (textes), BRANEA Matei (illustrations), MINODA Tomo (Photographies), 2016, *77 boulevard Dacia : Une histoire franco-roumaine*, Non Lieu Éditions, Paris, 228 p.

RIES Julien & SPINETO Natale (dir.), 2003, *Deux explorateurs de la pensée humaine, Georges Dumézil et Mircea Eliade*, Brepols, Turnhout, 331 p.

ROBERT Cyprien, 1860, *Le Panlatinisme, confédération gallo-latine et celto-gauloise*, Passard, Paris, 260 p.

ROMIER Lucien, 1931, *Le Carrefour des empires morts. Du Danube au Dniestr*, Hachette, Paris, 254 p.

SANDU Traian, 1995, « La Présence française en Europe centrale dans l'entre-deux-guerres » in *Revue d'Europe Centrale*, vol. III, n° 2, p.147-160.

SANDU Traian, 1999a, *La grande Roumanie alliée de la France : une péripétie diplomatique des années folles, 1919-1933*, L'Harmattan, Paris, 279 p.

SANDU Traian 1999b, *Le système de sécurité français en Europe centre-orientale : l'exemple roumain, 1919-1933*, L'Harmattan, Paris, 495 p.

SANDU Traian, 2014, *Un fascisme roumain : histoire de la Garde de fer*, Perrin, Paris, 494 p.

SEBASTIAN Mihail, 1996, *Journal : 1935-1944*, textes rassemblés par OMĂT Gabriela, préface et notes par VOLOVICI Leon, Humanitas, Bucarest, 589 p.

SEBASTIAN Mihail, 1998, *Depuis deux mille ans*, trad. PARUIT Alain, Stock, Paris, 345 p.

SEBASTIAN Mihail, 2007 [1998], *Journal : 1935-1944*, trad. PARUIT Alain, préface de REICHMANN Edgar, Stock, Paris, 567 p.

ȘERBAN Geo, 1996, „Centenar Tudor Vianu : scriori inedite către Profesor de la un fidel discipol” [Centenaire Tudor Vianu : des lettres inédites au professeur de la part d'un disciple fidèle] in *România literară*, n° 5, URL : http://www.memoria.ro/marturii/perioade_istorice/perioada_interbelica/centenar_tudor_vianu:_scriori_inedite_catre_profesor_de_la_un_fidel_discipol/764 (consulté le 20/06/2017).

ȘERBAN Nicolae, 1924, *Pierre Loti. Sa vie son œuvre*, préface de BARTHOU Louis, Les Presses Françaises, Paris, 372 p.

ȘORA Mihai, 1947, *Du Dialogue intérieur, fragment d'une anthropologie métaphysique*, Gallimard, Paris, 206 p.

SPIRIDONAKIS Basile G., 1973, *Empire ottoman, inventaire des mémoires et documents aux archives du ministère des Affaires étrangères de France*, Institute for Balkan Studies, Thessalonique, 536 p.

STAHL Henri H., 1970, « Histoire et sociologie des communautés villageoises roumaines » in *Revue roumaine d'histoire*, vol. IX, n° 3, p. 441-449

STAN Ana-Maria, 2005, « Survie, création, devoir patriotique, collaboration ? Options et attitudes des écrivains pendant la Deuxième Guerre mondiale – le cas d'Eugène Ionesco à Vichy » in *Transylvanian Review*, vol. XIV, n° 4, p. 67-68.

STAN Ana-Maria, 2007, *La France de Vichy et la Roumanie (1940-1944)*, trad. LĂPĂDATU Liana & MLEȘNIȚĂ Vasile Virgil, révision de la traduction MARIAN Gabriel, Académie roumaine, Centre d'études transylvaines, Cluj-Napoca, 387 p.

ȘTEFĂNESCU Ștefan, 2006, « Alphonse Dupront (1905-1990) » in *Memoriile Secției de Științe istorice și arheologie* [Mémoires du département des sciences historiques et archéologie], n° IV, t. 31, p. 189-191.

TACOU Laurence & PIEDNOIR Vincent (dir.), 2009, *Cioran*, L'Herne, Paris, 541 p.

TĂNASE Eugen (textes) & CHIRNOAGĂ Marcel (illustrations), 1947, *La Chanson de Roland*, édition bilingue français-roumain, Bucarest, Univers, 335 p.

TEULIÈRES Laure, 2018, « Une migration sous le regard d'Alphonse Dupront » in *Diasporas*, n° 32, p. 181-188, DOI : 10.4000/diasporas.2805.

THIBAUDET Albert, 1927, *La République des professeurs*, B. Grasset, Paris.

THIBAUDET Albert, 2007, *Réflexions sur la politique*, dir. COMPAGNON Antoine, Robert Laffont, Paris.

ȚURCANU Florin, 2003, *Mircea Eliade : le prisonnier de l'histoire*, préface de JULLIARD Jacques, Éditions la Découverte, Paris, X-539 p.

VENARD Marc, 2012, « Alphonse Dupront et Charles Péguy » in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, n° 124, DOI : 10.4000/mefrim.334.

VUIA Octavian, 1961, *Remontée aux sources de la pensée occidentale. Héraclite, Parménide, Anaxagore. Nouvelle présentation des fragments en grec et français et leurs doxographies*, Centre roumain de recherches, Paris, 123 p.

XENOPOL Alexandru Dimitrie, 1885, *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen âge*, E. Leroux, Paris, 238 p.

XENOPOL Alexandru Dimitrie, 1896, *Histoire des Roumains de la Dacie trajane*, 2 vol., E. Leroux, Paris.

XENOPOL Alexandru Dimitrie, 1899, *Les Principes fondamentaux de l'histoire*, E. Leroux, Paris, 348 p.

ZAMBACCIAN Krikor H., 1936, « Forma » in *Revista Fundațiilor regale*, vol. III, n° 4, p. 209-211.

329

PRESSE ROUMAINE ET FRANÇAISE

L'Action française, 19 février 1940, « Les conférences de M^{me} Dussane obtiennent un grand succès en Roumanie ».

Adevărul, 10 décembre 1933, „O nouă bibliotecă publică în Capitală” [Une nouvelle bibliothèque publique dans la capitale], REVIGA Gh.

Adevărul, 24 novembre 1934, „O mare solie universitară și o frumoasă aniversare” [Une grande mission universitaire et un bel anniversaire], GUSTI Dimitrie.

Adevărul, 25 novembre 1934, „Institutul francez” [L'Institut français], GRAUR Alexandru.

Adevărul, 11 décembre 1936, « Horace dans la littérature française ».

Adevărul, 27 mai 1937, « L'honnête homme ».

Curentul, 21 octobre 1934, „Un arheolog francez în România” [Un archéologue français en Roumanie].

Curentul, 30 septembre 1936, „O călătorie de studii în Franța” [Un voyage d'études en France], STANCU Gheorghe.

Curentul, 19 mars 1937, « Richelieu ».

Curentul, 6 mai 1937, „Institutul francez și călătoriile de studii în Franța” [L'Institut français et les voyages d'études en France], TITA Aurel.

Curentul, 5 juin 1937, „Comemorarea lui Descartes la Academia de științe din România” [Commémoration de Descartes à l'Académie roumaine des sciences].

Curentul, 19 novembre 1937, „Reflexiuni asupra spiritualității franceze. Conferința d-lui Alphonse Dupront” [Réflexions sur la spiritualité française. Conférence de M. Alphonse Dupront].

Curentul, 6 juin 1938, „Inaugurarea cercului francez «Victor Hugo» din Sibiu” [Inauguration du cercle français « Victor Hugo » de Sibiu].

Curentul, 7 juin 1938, „Institutul francez și călătoriile de studii în Franța” [L'Institut français et les voyages d'études en France], TITA Aurel.

Curentul, 12 juin 1938, „Un dar al guvernului francez făcut bibliotecii Fundației Regele Carol I” [Un don du gouvernement français à la bibliothèque de la Fondation Carol I].

Curentul, 4 décembre 1938, „Un ambasador discret și un prieten vechi” [Un ambassadeur discret et un vieil ami], TITA Aurel.

Cuvântul, 11 décembre 1932, « Notre Dame de Paris ».

Cuvântul, 4 mars 1938, « Balzac – l'homme ».

Jurnalul, 20 juin 1940, « L'Esprit jacobin de la Révolution ».

Marianne, 3 avril 1940, « Avec Dussane, retour des Balkans », OURY Marcelle.

Le Moment, 17 décembre 1939, « L'humanisme français », BORONESCO-LAHOVARY C.¹⁸

Le Moment, 22 février 1940, [sans titre].

Le Monde, 25 août 1977, « Michel le Brave ou l'inébranlable volonté d'indépendance de la Roumanie », LUCBERT Manuel.

Opinia, 18 juin 1938, „Un nou gest de amicitie al Franței către sora sa România. Impresionanta solemnitate de ieri din Aula Universității” [Un nouveau geste d'amitié de la France pour sa sœur, la Roumanie. L'impressionnante solennité d'hier dans l'Aula de l'Université].

Opinia, 24 octobre 1939, „Serbarea tricentenarului lui Racine la Teatrul național” [La fête du tricentenaire de Racine au Théâtre national].

Rampa, 2 mars 1936, „După o vizită la Institutul francez” [Après une visite à l'Institut français], SEBASTIAN Mihail.

18. Quotidien français de Bucarest.

România, 28 octobree 1938, „Excursie de studii în Franța. Muzeul Victor Hugo” [Voyage d’études en France. Le musée Victor Hugo], PANAITESCU Dumitru.

România, 31 octobree 1938, « La notion d’homme dans la philosophie du XVIII^e siècle ».

România, 19 novembre 1938, „Portretul francez în desen și gravură” [Le portrait français dans le dessin et la gravure], BUSUIOCEANU Alexandru.

România, 22 novembre 1938, « Napoléon et la France ».

România, 19 decembrie 1939, « De l’humanisme français ».

Scînteia, 3 iun 1970, „Manifestări culturale consacrate României” [Des manifestations culturelles consacrées à la Roumanie].

Semnalul, 18 mars 1940, „Artiștii Comediei franceze” [Les Artistes de la Comédie-Française].

Universul, 26 février 1933, „Comemorarea lui Michel de Montaigne” [Commemoration de Michel de Montaigne], signé : Prof. I.G.

Universul, 22 novembre 1934, „Institutul francez de Înalte studii în România” [L’Institut français des Hautes études en Roumanie], ȚIȚEICA Gheorghe.

Universul, 15 decembrie 1934, « L’Évolution du pouvoir royal au Moyen Âge ».

Universul, 20 april 1935, „Alba-Iulia”.

Universul, 31 mai 1938, „Festivitatea franco-română de la liceul din Călărași” [Fête franco-roumaine au lycée de Călărași].

Universul, 16 iun 1939, „Philosophes et Lumières : conferința dlui prof. Alfons. Sic. Dupront” [La conférence de M. le prof. Alphonse Dupront], POPESCU Nastase.

INDEX DES NOMS PROPRES

Abraham Marcel.....	22, 25, 57-58, 248-251, 253-258, 310, 320
Alain.....	12, 22, 53, 69-71, 73, 197, 200, 321-322, 328
Alecsandri Vasile.....	86, 288
Alexandre, roi de Yougoslavie.....	51, 59, 166, 177, 232, 264, 299
Alexandrescu Sorin.....	7, 56
Alphandéry Paul.....	13-14, 59, 267, 309
Antohei Sorin.....	31, 319
Antonescu Ion.....	49, 172, 191
Antonescu Victor.....	43, 148
Apelle.....	133
Apetroaie Ion.....	55
Apollinaire.....	22
Arghezi Tudor.....	27, 73, 288
Aron Raymond.....	69, 74, 314
Aslan Ana.....	77
Astier Ingrid.....	319
Auger Yves.....	290
Averescu Alexandru.....	170
Badesco Luc.....	321
Bădulescu Victor.....	148
Baccque, Antoine de.....	324
Bajazet.....	207
Balaci Alexandru.....	32
Baldensperger Fernand.....	28
Balzac.....	198, 330
Banu Georges.....	325
Barbu Ion.....	266, 288
Barbu, médecin.....	266, 288
Baric Daniel.....	2, 7
Barnabooth, A. O. <i>Voir Larbaud Valery</i>	130, 324
Barthou Louis.....	20, 29, 40, 83-84, 87, 310, 328
Battini Annalisa.....	23
Baty Gaston.....	44, 295
Bauër Gérard.....	29
Baulig Henri.....	95, 318
Beaussart Roger.....	27
Beck Józef.....	179-180, 182
Bell Maria.....	45
Benda Julin.....	84
Bénès Édouard.....	179
Berg Maxine.....	65, 318
Berindei Dan.....	325
Bernadot Marie-Vincent.....	274
Bernard-Duquenet, Nicole.....	45, 318
Bernard Edmond.....	22
Bertin Jacques.....	67, 318
Bertoni Giulio.....	23
Berza Mihai.....	15, 26, 32, 65, 67, 318
Bethlen István.....	181
Biemel Rainer.....	52
Biemel Walter.....	52
Blaga Lucian.....	27, 162, 287-288, 318
Bled Jean-Paul.....	325
Bochenek Valérie.....	41, 320
Boia Lucian.....	27, 69, 318-319
Boisselot Pierre.....	274
Boivin André.....	39, 290
Borcea Ioan.....	30
Borel Émile.....	28
Borromini Francesco.....	104
Bossuet.....	91, 125
Botez Demostene.....	64
Botta Emil.....	27
Bouglé Célestin.....	39, 289

Bouillon Pierre	64, 66, 319	Cauillery Maurice	39, 289
Bourciez Jean	72	Cazacu Matei	7
Boutière Jean	290, 319	Ceașescu Nicolae	64, 68, 71, 77, 266
Boutry Philippe	318	Céline	31
Bowd Gavin	15, 59, 64, 319	Chabert Alexandre	51, 232-233, 299
Bozgan Ovidiu	66, 69, 319	Chalvon-Demersay, Guy	325
Branca Vittore	74, 268	Charléty Sébastien	91-92, 101
Branca Matei	327	Charmy Roland	44, 294
Brâncoveanu Constantin	304	Chaunu Pierre	13-14, 67, 319
Brătescu-Voinești, Ion Alexandru	287	Chirnoagă Marcel	281, 329
Brătianu, Constantin I. C. (Dinu)	145, 171	Cismărescu Mihai	54, 300
Brătianu, famille	145	Ciopraga Constantin	70
Brătianu, Gheorghe I.	26, 167	Cioran Emil	1, 3, 7, 10, 12, 31-32, 50-51, 54-56, 59-60, 75, 197, 221, 223-239, 241-242, 252, 299-300, 309, 319, 324-325, 328
Braudel Fernand	13, 36, 65-66, 314	Claudel Paul	29
Bremond Henri	84	Clément Olivier	27, 51
Brinon A.	234	Cleynen-Serghiev, Ecaterina	73
Broglin Étienne	318	Cliveti Gheorghe	324
Brunot André	37, 45	Cloșca	219
Brunschvicg Léon	29	Codreanu Corneliu	167, 175-176
Bucur Marin	11, 319	Condat Robert	52, 320
Bulgăr Gh.	70	Condeescu Nicolae	15, 73, 320
Bușe Constantin	69	Condurachi Emil	65, 68, 311
Busuioceanu Alexandru	37, 331	Constantinescu Miron	56, 65, 68, 320
Caillois Roger	311	Copeau Jacques	29, 45-46, 320
Cain Julien	36	Cortot Alfred	36, 294
Călinescu Armand	173	Costescu Carmen	54
Calvet Joseph	36	Crainic Nichifor	287
Câdea Virgil	68, 72	Cranston Maurice	316
Cantacuzène Alexandre	59, 264	Creangă Ion	287, 290, 319
Cantacuzène Jean	26, 59, 86, 92-94, 264, 290	Crișan	219
Cantacuzino, George Matei	30	Cristea Miron	175, 228
Capitant Henri-Lucien	39, 290	Cristescu-Golopenția, Ștefania	30
Caragiale Ion Luca	287	Cristian Vasile	64, 66, 69
Caragiale Mateiu	287	Crouzet François	14, 320
Carcopino Jérôme	49	Cuza Alexandru Ioan	220, 324-325, 327
Carol II	20, 91, 101, 143, 162, 165 166-167, 172, 175, 177	Cuza Alexandru C.	170
Carpov Maria	320	Daicoviciu Constantin	68, 320
Casals Pablo	294	Dalle François	242
Castellan Georges	68-69		

- Dana Dan7
 Dan Pavel.....7, 288, 325
 Daragnès Jean-Gabriel..... 34-35
 Dard Michel..... 48
 Davenson Henri.....254
 Debré Jean-Louis 41, 320
 Decahors Elie..... 52, 278
 De Franceschi, Sylvio Hermann..... 11, 14, 22, 78, 320
 Delbos Yvon..... 180
 Descartes.....24, 38, 330
 Des Roches, Jacques 38, 320
 Deville Patrick..... 324
 Diehl Charles.....16, 39, 289
 Digeon Étienne 230
 Diogène..... 83
 Djuvara Mircea..... 145
 Djuvara Neagu..... 73-74
 Dolto François.....269, 320
 Donnedieu de Vabres, Henri 300
 Dragomirescu Petru 30
 Dragu Ion - Draganescu Ion.....279
 Droz Jacques 69
 Duby Georges 67, 321
 Duca Ion Gh.147, 165
 Duchartre Pierre-Louis.....291
 Duff Abraham 22, 310, 320
 Duhamel Georges 29
 Dumézil Georges..... 56-58, 257, 260, 262, 321, 327
 Dumitrescu-Buşulenga, Zoe..... 11, 70, 72, 77, 321
 Dupin Daniel. *Voir Alphonse Dupront*.....9, 143, 310
 Dupront Alphonse1, 3, 7, 9-14, 17, 19-20, 23-30, 32-37, 39-48, 50-62, 64-65, 67, 70-78, 83, 91, 101, 135, 146, 183, 195, 205, 215, 223-239, 241-243, 245-247, 249, 252-254, 256, 260-261, 263-271, 273, 275-278, 280, 285, 293, 297, 299, 301, 306, 309-310, 317-318, 320-325, 327-331
 Dupront Monique.....7, 13, 59, 74, 232, 299
 Durandin Catherine 69, 321
 Durkheim Émile 261
 Dussane Béatrice.....45-46, 321, 329-330
 Dussaud René 247
 Duşu Alexandru68, 76,
 Eden Anthony 181
 Eftimiu Victor27, 45
 Eliade Mircea 1, 3, 7, 10, 12, 50, 55-60, 74-75, 197, 221, 235, 238, 240-241, 243-247, 249-271, 280, 287, 309, 321, 324-325, 327, 329
 Elsky Julia 53-54, 321
 Elvireanu Sonia 23, 322
 Emerit Marcel.....39, 69, 289
 Eminescu Mihai 64, 69, 199, 202, 210
 Eminescu Yolanda..... 327
 Fabureau Hubert 22
 Febvre Lucien 29, 58, 265, 320, 322
 Ferran André 52-53, 278
 Ferry Jules16, 309-310, 318
 Ficheux Robert22, 34, 39, 289, 291, 322
 Filipescu Grigore..... 167
 Flaubert Gustave..... 91
 Flitan Constantin 70, 200
 Floda Liviu10-12, 20, 23, 25, 27-29, 32, 47, 50, 77
 Focillon Henri..... 15-16, 25, 28, 39, 185, 291, 323, 326
 Fournier Pierre 44, 294
 France Anatole85, 88
 Francescatti René-Charles (dit aussi Zino)44, 294
 Frank Robert.....322
 Fridenson Patrick 65, 322
 Furet François.....14, 67, 76, 317, 320, 322
 Galy François 22, 310, 320, 322
 Gaulle, Charles de..... 47-49, 64, 281, 325
 Gautier Théophile..... 189
 Georgakakis Didier..... 19, 322

Georgescu George.....	295	Hitler.....	31, 191
Gide André.....	114, 126, 129	Hizir Nusret.....	72
Gieryztor Aleksander.....	74, 268	Horea.....	219
Gillet Louis.....	28	Horská Pavla.....	65, 323
Gispert Hélène.....	183, 322	Hugo Victor.....	34, 128, 140, 330-331
Giurescu, Constantin C.....	26, 72	Huisman Georges.....	44-46
Gliga Vasile.....	65	Iamandi Victor.....	145
Godin André.....	11, 15-18, 21, 23-25, 28-30, 32, 34, 36, 43, 78, 322	Inculeț Ion.....	145
Goga Octavian.....	31, 165, 171-176, 179-180, 182	Iogna-Prat Dominique.....	323
Golopenția Anton.....	26	Ioncioaia Florea.....	7, 15, 30, 323
Gombaud Antoine.....	184	Ion Cristina.....	7
Gorun Radu. <i>Voir Cismarescu Mihai</i>	300	Ionesco Eugène.....	1, 3, 7, 32, 50, 52-53, 55, 78, 221, 273-278, 280- 281, 321, 323-324, 328
Gouhier Henri.....	237, 300	Ionesco, Marie-France.....	7, 279
Gouillard Jean.....	68	Ionesco Radu.....	323
Gramsci Antonio.....	302	Ionescu Aurel.....	15, 30
Graur Alexandru.....	26, 329	Ionescu Giza (Adalgiza).....	266
Gridan Irina.....	64, 322	Ionescu Nae.....	27, 56, 193, 197-198, 245, 287
Grigoresco Constantin.....	41, 85, 321	Iordan Iorgu.....	26
Grigorescu Nicolae.....	85	Iorga Nicolae.....	15-16, 24, 26, 29, 49, 64-65, 97, 158, 166-169, 287, 306, 323
Gsell Stéphane.....	34	Isopescu Claudio.....	23
Guéhenno Jean.....	111, 125	Iuca Dumitru.....	146
Guénard-Maget, Annie.....	24, 34, 322	Iunian Grigore.....	170
Guillermou Alain.....	22, 53, 69-70, 73, 200, 322	Iustin Moisescu.....	307
Guinard Paul.....	274	Jaberg Karl.....	51-52
Guinet Léon.....	135	Jagher Matei.....	56
Gusti Dimitrie.....	26, 30, 38, 87, 286, 303, 329	Jamati Georges.....	57-58, 248, 250-252, 254-257, 320, 326
Guthleben Denis.....	58, 322	Jeannel Gabriel.....	289
Halifax, lord.....	181	Journet.....	34
Handoca Mircea.....	321	Jouvet Louis.....	45
Hariuc Marian-Ionut.....	7, 65, 67, 323-324	Jud Jakob.....	51
Hauteceœur Louis.....	44	Julia Dominique.....	13, 14, 78, 318, 324
Hazard Paul.....	28	Julliard Jacques.....	329
Heath Edward.....	74, 268	Justinian Marina.....	307
Heidegger.....	266	Karady Victor.....	323
Henry Paul.....	15, 26, 38-39, 86, 94, 181, 237, 286, 289, 291, 312, 323	Katus László.....	66, 325
Hîncu Dumitru.....	53	Kogălniceanu Mihail.....	187-188, 213,
Hiott, Dinu C.....	279		

- La Boétie, Étienne de100, 215
 La Bruyère, Jean de110
 Laignel-Lavastine, Alexandra55, 325
 Lăpădatu Liana328
 Larbaud Valery130, 324
 Lascu Mădălina7
 Lassaing Jacques29, 48, 50, 324, 326
 Lebel Germanie36, 324
 Le Bras, Gabriel58, 251, 263
 Lefébure Yvonne44, 294
 Le Gall, André28, 31, 324
 Le Goff, Jacques68, 315
 Lelong Marcel300
 Leloup Juliette183, 322
 Lemny Stefan3, 7, 9, 14,
 17, 41, 56, 61, 66-67, 324-325
 Léopold II218
 Le Roy Ladurie, Emmanuel66, 319, 324
 Le Verrier, Madeleine41-43
 Liiceanu Gabriel31, 325
 Lipatti Dinu65
 Lipatti Valentin65
 Londonderry, lord181
 Lot Ferdinand39, 289
 Lubin Germaine44-45, 295
 Lucbert Manuel330
 Lupaș Ioan217, 325
 Lupasco Stéphane74
 Lupescu Elena177
 Maior Petru218-219, 325
 Mair Peter316
 Maistre, Joseph de125
 Makrai László66, 325
 Malaparte50
 Malebranche85
 Mâle Émile16
 Mallarmé22
 Mănescu Corneliu64, 71-72, 215
 Maniu Iuliu147, 167-168, 173, 176-179
 Marcea Pompiliu70
 Marcu Alexandru26, 219
 Maréchal Maurice44, 294
 Mareș Nina266
 Marian Gabriel7, 323-324, 328
 Marinescu, Constantin G.239, 252
 Marinescu Gabriel (Gavrilă)177
 Marrou, Henri-Irénée74, 269-270
 Martin du Gard, Roger29
 Martonne, Emmanuel de15, 39, 93, 95,
 185, 286, 289, 318-319
 Marx Jean11, 15-16,
 18, 25, 28, 33-34, 36, 42-43, 322
 Massis Henri125
 Masson-Oursel, Paul57, 257, 260, 262
 Măță, Dan Constantin325
 Maurer, Ion Gh.64, 322
 Mauriac François29
 Maurois André29
 Maurras Charles125
 Mayeur Jean-Marie48-49, 325
 Medrea Georgiana61, 325
 Mehedinți Simion26
 Mehelin A.322
 Menuhin Yehudi74, 268
 Meslin Michel75, 325
 Mesnard Jean318, 325
 Metz, Victor de291
 Micescu Istrate173
 Michel André28
 Michelet Jules11, 125-126,
 139, 288, 319, 325
 Michel le Brave72, 218, 330
 Micu Samuil218
 Mihalache Ion166
 Mirabeau84
 Mircea l' Ancien207
 Mlesnita Vasile Virgil328
 Molière37, 125, 128
 Montaigne25, 38, 100, 125,
 128, 130, 183-184, 215, 331
 Montel Paul24, 39,
 58, 183-185, 259-260, 290, 311

Morand Paul.....	38-39, 287, 319, 325-326	Paquelin Roger	48, 281
Morazé Charles	74	Paraf Pierre	69
Mounier Emmanuel.....	274	Paray Paul	44, 294
Mousset Albert.....	143, 325	Paruit Alain.....	197, 319, 321, 328
Mouton Jean.....	49	Pârvan Vasile.....	94
Muntean George.....	70	Pascal	38, 224, 311
Munteanu Basil.....	26, 266, 325	Pascu Stefan	67-68, 77, 320, 326
Mussard Lactitia.....	7	Pasteur Joseph	72
Musset, Alfred de.....	37, 132	Péguy Charles	276, 329
Nandriş Octavian	266	Pérez Charles	39, 289
Nestor Ion	67	Pertinax.....	143, 326
Neveu Ginette	44, 294	Petit-Dutaillis, Charles.....	135
Nicolaescu Sergiu.....	72	Petrescu Camile	27, 29-30, 288
Nicolescu (George Cristea ?).....	228	Petrescu Iulian	266
Niculescu Alexandru.....	11, 15, 70, 326	Petre Zoe.....	76
Niculescu Remus.....	11, 15, 70, 326	Petric Aron.....	69
Nistor Ionut.....	327	Petrovici Ion	26, 29, 173
Noailles, Anna de.....	306	Pettazoni Raffaele	56, 312, 326
Noël Pierre, voir Dupront Alphonse.....	9, 41, 143, 157, 165, 310	Piednoir Vincent.....	31, 225, 231, 328
Noica Constantin.....	59-60, 63, 225, 326	Pillat Ion	27
Nora Pierre.....	315	Pippidi Andrei.....	7, 26, 50, 76
Nordon André.....	95, 318	Pippidi, Dionisie M.....	15, 26, 47-48, 50, 63, 306
Noyer, Jean claude	319	Piţu Luca.....	31, 319
Oana Ion.....	70	Platon Gheorghe.....	66, 69
Olivier-Martin, François.....	39, 287	Poher Alain	71
Omăt Gabriela.....	328	Polin Raymond.....	76, 215
Onimus Jean	22	Popa Ioana.....	65, 69, 327
Oprescu Georges.....	26, 33, 37, 62	Pop Denise	74
Orcibal Jean	264, 311, 326	Pop Ion.....	70
Oţetea Andrei.....	62, 65-68, 302, 311, 323, 326	Popescu Stelian.....	175
Oudard Georges.....	281, 326	Popescu, Tudor Radu	32
Oury Marcelle.....	330	Popişteanu Cristian.....	64
Ozeray Madeleine.....	45	Potârcă Virgil.....	22
Ozouf Mona	13, 59, 318, 324	Poupard Paul	317
Paciurea Dimitrie.....	92	Preutu Cristina.....	7, 327
Păcurariu Dimitrie	70	Prudhomme Joseph.....	141, 184
Pampu Aurel.....	266	Puech, Henri-Charles	57-58, 247, 252, 257, 260-262, 264
Panaïtescu Dumitru	331	Puşcariu Sextil	30
Panné, Jean-Louis	52, 326		

- Pușcaș Vasile 10, 12,
 20, 23, 25, 27-29, 45, 47, 77, 327
 Quinet Edgar 11, 327
 Rabelais 23, 38, 125, 140
 Racine 25, 37-38, 44, 75,
 96, 207, 219, 227-230, 242, 295, 299, 330
 Racoviță Emil 26, 30, 97
 Radcliffe-Brown, Alfred 261
 Radu Andrei 32, 73, 300, 323, 327
 Rădulescu-Mehedinți, Vasile 173
 Ralea Mihai 26
 Râpeanu Sanda 323
 Râpeanu Valeriu 323
 Rățoi Tudor 7
 Reichmann Edgar 328
 Renou Louis 57, 257, 260, 262
 Reviga Gh. 329
 Richard Edwards 327
 Richter Julia 208, 318
 Ricœur Paul 269, 320
 Ries Julien 257, 327
 Rilke, Rainer Maria 52
 Ristat Jean 68
 Robert Cyprien 19, 22,
 34, 39, 289, 320, 322, 327, 329
 Rolland Romain 126, 302
 Roller Mihai 305
 Romains Jules 29
 Romier Lucien 39, 207, 327
 Ronsard 23
 Roques Mario 15, 28,
 39, 185, 230, 289-290
 Rosetti Alexandru 26, 56, 247, 263, 280
 Rothermere, lord 180-181
 Rounault Jean, voir Biemel Rainer.. 52, 326
 Roussel Jacqueline 44, 294
 Roussy Gustave 20, 26
 Rusu Liviu 32
 Sadoveanu, Ion Marin 27, 30
 Sadoveanu Mihail 27
 Sales Claude 13
 Sandu Traian 27, 31, 327-328
 Sarrailh Jean 53
 Schippel Larisa 318
 Sebastian Mihail 19, 27-28,
 32, 36, 48, 50, 197-198, 245, 287
 Șerban Geo 119, 328
 Șerban Nicolae 24, 328
 Sicard Claude 320
 Siefert, Emmanuel-Joseph 305
 Simion Eugen 11, 26, 56, 280, 303
 Singevin Charles 48
 Snell Bruno 74, 268
 Soboul Albert 69
 Șora Mihai 266, 328
 Sorel Georges 103, 113, 125, 138
 Spineto Natale 257, 327
 Spiridonakis Basile 73, 328
 Stahl, Henri H. 26, 67, 74, 328
 Stan, Ana-Maria 52, 54, 328
 Stancu Gheorghe 330
 Ștefănescu, Al. I. 33, 328
 Ștefănescu-Goangă, Florian 146
 Ștefănescu Ștefan 11, 328
 Stelian Toma 34, 37, 175
 Steriadi, Jean Al. 27, 37
 Stoilow Simion 56, 75, 280, 303
 Stojadinović Milan 179
 Tacou Laurence 31, 225, 231, 328
 Tacu Constantin 325
 Tagliaferro Magda 44
 Taittinger, Pierre-Christian 71
 Talleyrand 84
 Tănase Eugen 53, 55, 72, 73, 281, 329
 Tătărescu Dinu 266
 Tătărescu Gheorghe 143
 Teianu Ionuț 7
 Teissier Georges 58-59, 258-259
 Térrence 26
 Theodorescu Razvan 11, 68, 76
 Thibaud Jacques 44, 294
 Thierry Adrien 179

Thiers Adolphe.....	22, 310	Virgile.....	184
Thobie Jacques.....	69	Vișoianu Constantin.....	279
Tikhonov Natalia.....	323	Voinescu Alice.....	27
Tita Aurel.....	330	Volovici Leon.....	328
Țițeica Gheorghe.....	26, 87, 97, 331	Voltaire.....	125, 128
Titulescu Nicolae.....	143, 166	Voronca Ilarie.....	27
Todoran Eugen.....	70	Vrinat-Nikolov Marie.....	7
Tomo Minoda.....	327	Vuia Octavian.....	69, 266, 329
Trask Willard R.....	321	Vulcănescu Mircea.....	26
Tudor Vladimirescu.....	7, 26-27, 31-32, 62, 73, 219, 288, 311, 327-328	Wahl, Jean André.....	300
Țurcanu Florin.....	329	Wais Kurt.....	301
Turcuș Veronica.....	10, 12, 20, 23, 25, 27-29, 45, 47, 77, 327	Weiss Louise.....	41
Turdeanu Emil.....	48, 73	Wenger Léon.....	291
Ureche Ion.....	31	Weymuller François.....	291
Vaida-Voevod, Alexandru.....	175-176	Wolff Albert.....	44, 294
Valéry Paul.....	22, 29, 89, 91, 96, 184, 324	Xavier François.....	106
Vaudroyer, Jean-Louis.....	29	Xenopol, Alexandru D.....	94, 209, 329
Vesa Vasile.....	69	Yonnel Jean.....	45
Vianu Tudor.....	26, 31, 62, 311, 328	Zambaccian, Krikor H.....	27, 329
Vico Giambattista.....	314	Zamfir Mihai.....	70
Vigier, Jean-Paul.....	69	Zay Jean.....	25
		Zimányi Vera.....	66, 325

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 – Portrait photographique d'Alphonse Dupront, 1932-1940.	17
Figure 2 – Institut français de Bucarest (vue de l'extérieur).	21
Figure 3 – L'Institut français de Bucarest (vue de l'intérieur).	22
Figure 4 – Vue d'une séance à l'Académie roumaine. Alphonse Dupront est à droite de Nicolae Iorga lisant debout.	24
Figure 5 – Affiche de l'exposition « La semaine du livre de France », 1 ^{er} décembre – 8 décembre 1938, réalisée par Jean-Gabriel Daragnès, Paris.	35
Figure 6 – Jacques Copeau entouré d'Alphonse Dupront et Victor Eftimiu à la sortie de l'Institut français.	45
Figure 7 - Portrait d'Andrei Oțetea.	66
Figure 8 – Louis Barthou à l'Institut français, juin 1934.	87
Figure 9 – Vue de la séance solennelle à la Fondation Carol, 24 novembre 1934, avec le tampon du journal <i>Universul</i> .	100
Figure 10 – Le temple sépharade de Bucarest, détruit pendant le pogrome du 21 janvier 1941 à Bucarest.	194
Figure 11 – Portrait du poète Mihai Eminescu (Prague, 1869).	199
Figure 12 – Portrait d'Alphonse Dupront, président de l'université Paris-Sorbonne (1969-1976).	205
Figure 13 – Emil Cioran, Eugène Ionesco et Mircea Eliade, à Paris, la place Fürstenberg, en 1977.	221
Figure 14 – Portrait d'Emil Cioran, vers 1947.	223
Figure 15 – Eugène Ionesco, <i>Nu</i> [Non], Vremea, Bucarest, 1934. Avec une dédicace à Alphonse Dupront, octobre 1938.	273
Figure 16 – Le Pavillon de Roumanie à l'Exposition internationale de Paris, 1937, réalisé par l'architecte Marco Duilliu.	285

